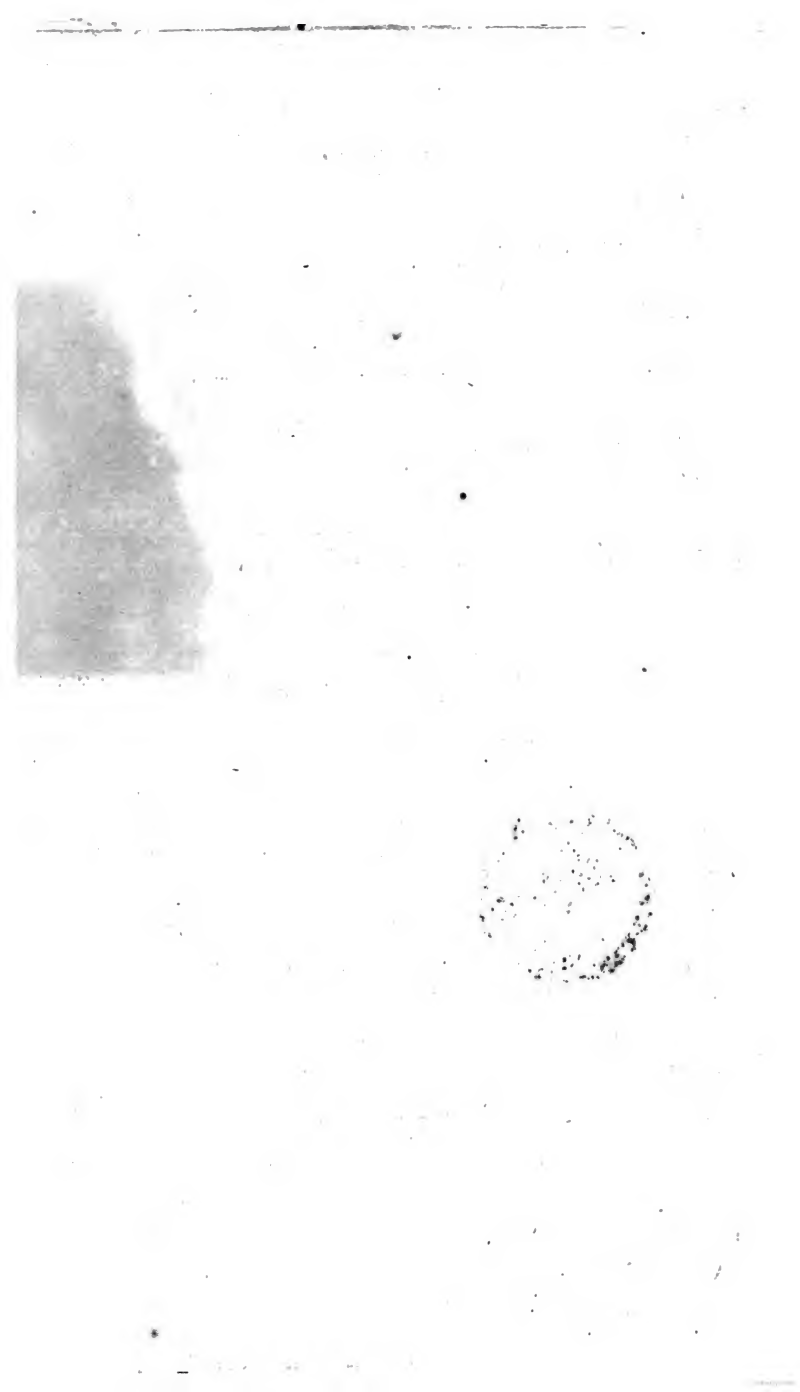




TRIOMPHE
DE
L'ÉVANGILE.



TRIOMPHE
DE
L'ÉVANGILE,
OU
MÉMOIRES

D'UN Homme du monde, revenu des erreurs du Philosophisme moderne;

OUVRAGE où l'on combat d'une manière victorieuse les sophismes de l'Incrédulité, et dans lequel on démontre la vérité de la Religion Catholique.

TRADUIT de l'Espagnol, sur la septième Édition,

Par J. F. A. B...... DES É.......

TOME QUATRIÈME.



A LYON,

Chez BRUYSET AÎNÉ et BUYNAND.

AN XIII = 1805.



Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ, quæ nunc est, et futuræ.

I. Ad. Tim. IV. 8.



LE TRIOMPHE DE L'ÉVANGILE.

LETTRE TRENTE-QUATRIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

J'AI reçu, mon cher *Théodore*, la nouvelle lettre que j'attendois du Père; je t'en transmets la copie.

—Je vous ai promis, Monsieur, de vous entretenir des pauvres; et j'avouerai d'abord que la nature seule et son instinct secret peuvent nous inspirer pour eux la compassion et l'amour qui leur sont dûs. Mais quelle différence entre ce mouvement de l'humanité que le tumulte des passions assoupit et émousse si souvent, et la sensibilité toujours active et vivante que la Religion anime et fait naître! Sans doute la nature nous donne ces sentimens; mais les vices les suffoquent et les éteignent dans les cœurs dont ils se sont emparés: le triomphe de la foi est de ne jamais y pénétrer, sans les rappeler à la vie.

Celui qui n'a jamais connu la doctrine de Jésus-Christ, peut bien avoir ces sentimens; mais celui qui, après avoir été éclairé de la lumière de l'Évangile et convaincu de sa profonde sagesse, sacrifie cet avantage à l'intérêt de ses passions, peut difficilement les conserver dans leur vigueur. La difficulté devient plus grande encore, lorsqu'après avoir connu la Religion, on se livre obstinément au système absurde de l'incrédulité. Un esprit assez mal disposé pour ne pas distinguer la lumière de la Religion, un cœur assez endurci pour n'être pas susceptible d'en sentir les effets, pourroit bien également n'être accessible à aucune sensibilité humaine, et devenir un être nul qui concentré dans ses viles satisfactions, ne seroit occupé que de lui-même; mais heureusement les monstres de cette espèce n'existent pas ou sont extrêmement rares.

On m'objectera que tous les incrédules ne ferment pas leur cœur à toute espèce de commisération et de générosité, et que nombre de malheureux doivent une partie des secours à l'aide desquels ils soutiennent leur pénible existence, à des hommes entraînés par la corruption du siècle dans l'abyme de l'irréligion; j'en conviens moi-même: je désapprouve le zèle injuste et amer de ceux qui veulent rabaisser les bienfaits ou en ravaler les motifs. On doit de l'estime et du res-

pect à tout homme qui secourt, qui soulage ou qui console son semblable, sans chercher à juger l'intention qui le détermine ; le desir d'un cœur chrétien est essentiellement de voir le foible aidé et l'indigent secouru.

Mais je suppose un homme, (et je crois le cas impossible ou au moins je ne l'ai jamais rencontré), un homme, dis-je, qui après avoir connu la lumière, croiroit ne l'avoir jamais vue et seroit absolument convaincu de la réalité des ténèbres ; je répète encore qu'un tel homme n'existe point ou que c'est un monstre très-rare. En supposant son existence, je dis qu'il ne seroit susceptible d'aucune véritable humanité, et que si l'on en trouvoit chez lui quelques traces, il faudroit les rapporter ou aux intérêts de la politique ou aux ruses de l'ambition.

Vous pourrez me citer des hommes qui non-seulement satisfont toutes leurs passions, mais qui se glorifient encore de leur incrédulité, et qui néanmoins sont généreux et bienfaisans ; et voilà, Monsieur, où est votre erreur : vous les supposez aussi profondément incrédules que l'homme dont je parle ; ils paroissent l'être, ils se disent tels, et ne le sont point dans le fond. Souvenez-vous de Dom *Manuel.* Tous ceux ou la plupart de ceux qui vivent au gré de leurs passions, ont beau paroître incrédules et travailler

à se le persuader à eux-mêmes ou à le faire accroire aux autres, ils n'en conservent pas moins, en dépit d'eux-mêmes et à un plus haut degré qu'ils ne voudroient, des idées de religion, quelquefois même plus profondes qu'ils ne se l'imaginent.

Si le hasard vous présente quelqu'un qui, quoiqu'abandonné au vice, livré à l'impiété et professant publiquement l'incrédulité, ait néanmoins le cœur bon, secoure l'indigent avec compassion et générosité, console les affligés et soutienne le foible contre le fort ; soyez certain que pour contenter ses passions, il a voulu paroître rejeter de son sein une Religion qui lui sembloit incommode, mais que le germe en réside encore dans le secret de son cœur, et que peut-être un jour elle s'y rétablira d'une manière éclatante. Tout ce que cette personne conserve de probité, d'humanité et de vertu, se réunit pour travailler à bannir de son ame les erreurs qui la captivent ; son cœur est né pour être fidelle à l'Évangile ; lorsqu'elle a renoncé à Jésus-Christ, elle a démenti son vrai caractère qui répugne à jouer un rôle aussi infame.

Soyez bien convaincu que son incrédulité n'est qu'un effort de ses passions contre l'évidence et la nécessité du culte, une tentative de son cœur qui résiste à toute sujétion et à tout sacrifice,

un desir de s'affranchir de toutes les relations qui l'importunent. Puisque cet homme ne s'est point définitivement rendu le centre et la fin unique de toutes ses actions, qu'il ne s'est point exclusivement borné à son avantage personnel, qu'il ne s'est pas restreint à n'estimer dans les autres que ce qui peut convenir à ses goûts, qu'il ne s'arme point avec férocité contre tout ce qui peut contrarier ses insatiables passions, qu'il lui reste des sentimens qui le portent à être sensible aux maux d'autrui et à venir au secours des malheureux, ne le regardez plus comme un incrédule; ce n'est qu'un malade, et lorsque ses passions seront calmées ou que la lumière du Ciel l'aura éclairé, vous le verrez adorer de nouveau une Religion qu'il n'a point entièrement perdue.

Il en est d'autres qui moins téméraires, moins capables d'une audace si effrénée, ne sont point parvenus à l'excès de la dépravation, ils conservent l'impression de quelques vertus; ils respectent la décence: on ne doit point les compter parmi les monstrueux champions de l'incrédulité. Après avoir dévoré toutes les angoisses, tous les remords du vice; après avoir perdu toutes les espérances, toutes les consolations que donne la vertu, ils ne parviennent à obtenir ni le titre de philosophes ni la considération des Coryphées de la secte.

Je n'invoque ici, Monsieur, d'autre témoin que vous-même. Personne ne peut mieux distinguer la différence qui se trouve entre la charité chrétienne et l'humanité si vantée par les philosophes ; personne ne peut mieux juger combien les pauvres doivent desirer que les philosophes deviennent Chrétiens, plutôt que de voir les Chrétiens devenir philosophes. Vous pouvez nous le dire : cette humanité qu'on vante tant, vous a-t-elle fait essuyer beaucoup de larmes quand vous ne vous conduisiez que d'après ce principe humain ? Quelle comparaison entre ces libéralités bornées, rares et passagères, arrachées par l'importunité et par les pleurs des indigens, et ces monceaux d'or si souvent sacrifiés au luxe et à la vénalité du vice ?

Il m'en coûte infiniment, Monsieur, de vous rappeler vos erreurs, mais je sais que vous ne voulez pas les oublier ; non-seulement vous voulez ne plus y retomber, vous voulez encore rendre un hommage continuel à la grande, à la suprême force qui vous a retiré de cet abyme. Vous savez combien de misérables vous auriez rendus au bonheur, en répandant dans l'enceinte de leurs chaumières les trésors que vous prodiguiez à des plaisirs momentanés et trompeurs. Vous appréciez la conduite des personnes de votre rang qui suivent les mêmes traces ; vous savez à combien

peu se réduisent les bienfaits du riche qui, dans ses charités, ne cède qu'à l'impulsion de sa stérile philosophie.

Les dépenses continuelles et toujours renaissantes d'un luxe qui dévore tout, cesseront-elles un jour de fermer leurs cœurs aux nécessités de l'infortune ? Comment le spectacle de l'indigence parviendroit-il à les intéresser ? et s'il s'offre rarement à leurs yeux, comment pourra-t-il les attendrir ? Il est aussi rare, en effet, que l'opulence dont le riche s'environne soit accessible à la pauvreté, qu'il est difficile à la vérité de parvenir jusqu'à l'oreille des grands, à travers l'essaim de flatteurs qui les assiége. Comment et quand le malheureux pourra-t-il devenir un objet d'intérêt pour le riche ? Il jouit paisiblement au fond de son palais des délices de l'abondance ; pendant que l'art et l'industrie épuisent leurs efforts pour ranimer sa satiété et lui créer de nouveaux goûts, il ne lui vient pas seulement en pensée que dans cet instant même des milliers de mères se désespèrent de ne pouvoir appaiser les pleurs de leurs enfans qui leur demandent du pain ; qu'un nombre tout aussi grand de pères gémissent d'être hors d'état de fournir à la subsistance des créatures qui leur doivent l'existence et qui tendent vers eux leurs bras innocens, tout en éprouvant les horreurs de la faim et de la nudité.

Si le riche quitte les lambris dorés qu'il habite, la rapidité du char qui l'entraîne lui dérobe la vue de la misère ; loin d'espérer de lui quelque consolation, le pauvre effrayé le fuit pour ne pas s'exposer au danger d'aggraver son malheur. C'est à l'honorable médiocrité qu'est réservé presque exclusivement le triste spectacle des peines et des angoisses de l'indigence : c'est parmi ceux qui peuvent à peine se soutenir par une sévère économie, qu'il faut chercher les témoins les plus fréquens de l'extrême misère, des pleurs et des gémissemens de l'indigence : plus près de la pauvreté, non-seulement ils en apprécient les peines, ils s'empressent encore de les soulager.

Le misèrable qui le soir vient chercher le repos sur sa couche endurcie, ne sait d'où pourra lui venir le pain qui doit le nourrir le lendemain ; s'il a l'espoir d'en trouver, ce n'est pas sous les portiques de l'homme puissant, mais dans la modeste habitation de ces hommes ordinaires et obscurs que leur cœur porte à partager avec les malheureux une subsistance frugale ; de ces hommes qui, par amour pour Jésus-Christ, donnent aux pauvres la meilleure partie d'un salaire médiocre et borné, le fruit de leurs fatigues et de leurs sueurs. On seroit tenté de croire que ceux qui ont senti toute l'amertume des privations, sont les seuls capables

de s'attendrir sur les besoins pressans des nécessiteux.

La Religion Chrétienne peut seule retirer les riches de cet état de léthargie, leur inspirer des sentimens d'humanité, les détacher des richesses, et rendre au pauvre sa dignité d'homme. Arrêtons-nous un moment sur le grand caractère de divinité que présente sa doctrine ; doctrine toute fondée sur le mépris de l'or et des prospérités humaines. Admirez, Monsieur, cette suprême puissance de l'Évangile qui transforme en hommes bons et généreux tous ceux qui le suivent, qui produit et entretient cet échange continuel de dons et de services qui rend tous les hommes heureux, et raffermit les fondemens de toutes les sociétés humaines.

Quel autre que le Sauveur eût imaginé un système de grandeur et de félicité, entièrement fondé sur le mépris des richesses et des dignités, sur l'abandon de tous les plaisirs que promettent les passions ? Des idées aussi relevées, aussi contraires à tous les intérêts des hommes, ne pouvoient naître dans la tête d'aucun homme. Il n'y a que l'Auteur du Christianisme qui ait pu se présenter au monde, en lui disant : *Bienheureux les pauvres !* Aussi est-il le seul qui ait pu offrir une doctrine émanée du sanctuaire de la lumière éternelle où réside la vérité ; le seul qui ait pu

se dire *Envoyé du Ciel*, *Fils de Dieu* et *confident de ses secrets*.

Les hommes qui dans tous les temps se sont ingérés de donner des conseils ou des préceptes, ne purent jamais rapporter leur enseignement à une origine aussi sublime ; jamais ils n'ont pu faire de si riches et de si satisfaisantes promesses, jamais ils n'ont pu présenter une perspective assez vaste pour s'étendre au-delà de la consommation des siècles. Aussi nul d'entr'eux n'osa proposer le sacrifice de l'aisance et des commodités de la vie. Tous regardoient les hommes comme trop terrestres, pour les soupçonner capables de renoncer à leurs plaisirs et à leur gloire, et de s'assujettir à de si pénibles sacrifices.

Jésus-Christ seul a pu nous présenter des trésors suffisans, pour nous récompenser dignement de tous les sacrifices qu'il exigeoit. Jésus-Christ nous a révélé des mystères étonnans et profonds qui nous présentent d'immenses espérances. Jésus-Christ nous a découvert que nous sommes de la famille de Dieu, que notre royaume ainsi que le sien ne sont pas de ce monde, que l'univers, avec tout son or et toutes ses grandeurs, est moins qu'un atome imperceptible, moins qu'un grain de sable, lorsqu'on le compare à l'élévation et à l'immortalité d'une ame ; et que l'homme a les raisons les plus fortes de dédaigner tout

ce qui semble avoir le plus de prix sur la terre, parce qu'étant semblable au Dieu éternel, il doit survivre comme lui au bouleversement de toutes les fortunes et à la destruction de toutes les richesses.

Jésus-Christ, et J. C. seul, revêtu d'une lumière si nouvelle et si divine, a pu nous montrer ce caractère supérieur, et nous parler un langage que personne ne pouvoit imiter. Si l'austérité de ses préceptes nous effraie, si l'inflexible sévérité de sa loi fait trembler notre foiblesse et s'il nous soumet à des privations qui consternent l'amour propre, il nous donne en même temps les moyens de nous soutenir et de faire triompher notre raison dans cette lutte douloureuse. Il nous avertit que nous sommes trop grands pour nous attacher à ce qui périt; et qu'étant formés à l'image de Dieu, une félicité sans fin peut seule remplir la capacité de notre cœur.

Quelle consolation! quelle perspective pour le pauvre! Comment s'affligeroit-il des privations et des souffrances de cette vie, lorsqu'il sait que plus il souffre, plus il se voit nu et dépouillé, et plus il est près d'obtenir l'immensité de gloire et le Royaume éternel destinés aux martyrs de l'abnégation de soi-même et de la pénitence?

En effet, Monsieur, je parcours en idée l'Écriture-Sainte, je la repasse dans toute son étendue ; et j'observe que depuis les premiers jusqu'aux derniers temps et dans toutes les occasions, la pauvreté a toujours été l'objet de son estime et de ses éloges. Les Prophètes qui nous montrèrent de si loin les conditions et les promesses de l'Évangile, nous transportent, en en parlant, dans des lieux pauvres et humbles, dans des cabanes couvertes de chaume où la douce innocence habite au milieu de la pauvreté modeste ; comme si Dieu eût choisi ces asiles simples et tranquilles pour y accomplir ses plus grands desseins, et pour y verser les trésors de sa magnificence. O montagnes ! disoient-ils, préparez-vous à recevoir cette paix tant desirée ; cette paix que vous sollicitez pour la consolation des habitans affligés et nécessiteux de vos retraites.

Lorsque les divins oracles, en annonçant le salut aux hommes, emploient des images et des figures, elles sont toujours favorables aux pauvres. Tantôt ce sont des ruisseaux abondans et délicieux, serpentant dans des champs fortunés, qui cherchent l'humble retraite du pauvre, de la veuve désolée ou du laborieux cultivateur ; tantôt ce sont des torrens mystérieux et limpides que la miséricorde divine fera jaillir, quand le

temps en sera venu, des fontaines intarissables que le Sauveur a préparées.

D'autres fois ils nous disent : Les collines et les vallées, les villes et les déserts, les rochers et les troncs d'arbres s'agiteront avec alégresse en voyant venir leur Seigneur ; ils se réjouiront avec tous les malheureux de la terre, de leur liberté et de leur élévation. Ce libérateur, si nécessaire à l'univers, sera spécialement le protecteur des abandonnés, l'appui des foibles, le père des orphelins ; et le titre de pauvre sera toujours grand et respectable à ses yeux.

Il arrive enfin le mémorable instant marqué pour la rédemption du genre humain, et le plus profond des mystères. Ce secret de l'amour divin que l'éternité avoit recelé dans l'abyme inscrutable des décrets de Dieu, se révèle et s'exécute dans le sein de la pauvreté et dans le silence de l'obscurité. Les Livres saints disent : « Lorsque la nuit étoit au milieu de sa carrière, lorsque le sceptre des *Césars* asservissoit l'univers, lorsque toutes les nations courboient leur tête sous le joug de l'épouvante et de la terreur, lorsque tout paroissoit immobile sur la terre, et qu'enfin une paix universelle et profonde annonçoit le grand événement qui devoit changer la face de tous les empires, tout-à-coup et dans un réduit obscur, à l'insçu des grands du monde, le Fils de

Dieu vint couronner les espérances de quatre mille ans. »

Le Verbe divin, la sagesse incréée, l'auteur de la vie, la vie éternelle elle-même qui jusqu'alors n'avoit résidé que dans les splendeurs de son Père, vient habiter le sein virginal que le Saint-Esprit avoit rendu digne d'être son tabernacle ; et cette manifestation de sa gloire sur la terre met fin à toutes les révolutions qui avoient préparé cette ineffable époque.

Ce grand événement, supérieur à toutes les idées humaines, cet événement que les siècles n'avoient pas vu, qu'ils ne reverront plus et qui n'avoit pu entrer que dans l'immensité de la pensée divine, se passe entièrement entre Dieu et une humble vierge, dans l'enceinte solitaire d'une chétive cabane. Pour raconter un fait aussi inoui que sublime et dont les intelligences supérieures sont incapables de concevoir l'idée, l'Evangile lui-même se borne à dire avec simplicité : « *Marie* mit au monde son Fils et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avoit pas d'autre place dans l'hôtellerie. »

C'est ainsi que les figures que nous présentent *Abraham* et tous les Patriarches, *Moyse* et tous les Prophètes, Jérusalem et toute la pompe de son culte, les Israélites et toutes les richesses de leur temple, l'antique et mystérieuse significa-

tion de ces cérémonies si imposantes et si augustes, ce grand et riche appareil, ces prédictions nombreuses, ces immenses préparatifs annoncés de si loin, et enfin tout ce que Dieu avoit fait depuis la création du Monde jusqu'à ce moment fortuné, se trouva accompli et terminé. Et tout cela est compris dans ces courtes et simples paroles de l'Évangéliste : *Marie mit au monde son Fils et le posa dans une crèche.* L'endroit le plus humble de la terre, devint le premier temple que le Saint des Saints consacra par son auguste présence; et le desiré des nations manifesta dans le défaut d'abri, dans l'indigence et dans la nudité, les prémices du trésor dont il devoit enrichir l'univers.

Les premiers confidens de cette grande nouvelle qui intéressoit toutes les nations de la terre, sont encore des hommes simples, habitans des champs, et de la classe des pauvres et des derniers individus de la société; des bergers qui faisoient paître leurs troupeaux dans le voisinage, et ce sont les premiers auxquels le Ciel annonce la venue du Royaume de Dieu. Ces hommes simples et rustiques, inconnus à toute la terre, sont préférés; et Dieu les juge plus dignes d'entrer dans les secrets de sa sagesse, que les dépositaires redoutables de la puissance Romaine qui se croyoient les arbitres des destins de l'univers.

Il étoit juste , Monsieur , que puisque la sainteté éternelle descendoit des hauteurs de son trône pour détruire les iniquités de la terre , elle choisît son séjour dans les classes que le vice n'avoit point déshonorées ; qu'elle préférât ce qui n'étoit point encore dépravé , et que les premiers rayons de la lumière qui alloit bientôt éclairer l'univers, brillassent à des yeux innocens que les passions n'avoient point encore offusqués.

Dans tous les temps la grace a fui ceux qui ont abusé de la prospérité et des richesses. Les vertus se rencontrent plus ordinairement dans les déserts ou dans les cavernes, ou bien dans ces enceintes solitaires , où à l'aide de l'austérité d'une vie humble et laborieuse , la main du Seigneur façonne en silence les pierres indestructibles de son éternel édifice. Les Saints habitent d'ordinaire ces temples solitaires et rustiques , où le sang de l'Agneau marque plus d'élus qu'autour des autels majestueux des villes opulentes , autels dont la sainteté est souvent profanée par le train fastueux de l'orgueil qui y a établi son séjour. La lumière de Dieu est d'une nature qu'on ne peut pénétrer ; elle est moins accessible aux savans, aux riches et aux grands du siècle, qu'aux simples et aux pauvres : c'est à ceux-ci qu'elle manifeste plus volontiers cette splendeur éclatante

qui

qui élève notre intelligence au-dessus des dominations et des trônes.

Le véritable bienfaicteur du genre humain a été Jésus-Christ. Il vint sans doute pour éclairer tous les hommes; mais il semble s'être consacré avec une attention plus marquée, avec plus d'amour et de préférence à la consolation des humbles et des pauvres, comme si le soin de les évangéliser eût été plus glorieux ou eût été le principal caractère de son ministère. Suivez cet Homme-Dieu dans les travaux continuels et pénibles qu'il entreprit pour la sanctification des hommes, vous verrez que les lieux les plus humbles et les plus obscurs furent assez constamment le théâtre de ses prédications, et que les hommes les plus malheureux furent plus particulièrement l'objet de son application et de son affection.

Si quelquefois il paroît en présence des grands du monde, il semble suspendre alors l'activité de son zèle ; l'austère et profond silence qu'il garde, paroît nous annoncer que les heureux du siècle ne sont pas les plus propres à recevoir la doctrine de l'Évangile. Si dans quelques occasions il daigne leur faire entendre sa voix, son discours est concis, rapide et grave : il nous donne à entendre par-là que sa grace ne peut faire fructifier les sentimens de la foi dans des ames corrompues et amollies par la prospérité.

Observez-le au milieu des pauvres. Là, vous admirerez toute l'aménité de sa douceur. Il est avec eux comme un père au milieu de ses enfans, comme un père tendre dont le cœur s'épanche dans le sein de sa famille; sa conduite suffit alors pour reconnoître que c'est dans cette portion d'hommes, objet des mépris du monde, qu'il se propose d'élire les héritiers de son Royaume et les compagnons de sa gloire.

Quand il parcourt les villages et les hameaux de la Judée et de la Galilée, ce sont les pauvres qui l'accompagnent; c'est avec eux qu'il prend ses sobres repas, c'est à eux qu'il découvre par ses miracles la divinité de sa doctrine et de sa personne; c'est parmi eux qu'il choisit ses coopérateurs pour sauver le monde: il leur promet qu'un jour ils s'asseoiront sur des trônes éminens et qu'ils jugeront avec lui toutes les Tribus, toutes les générations. C'est aux pauvres qu'il a dit: « Vous autres, vous êtes mes amis, mes parens, mes frères, mon troupeau, mon éternelle compagnie. » C'est enfin sur les pauvres que se fixoient ses yeux, lorsqu'élevant les mains au Ciel, il s'écria: « Père saint, je desire que les hommes se voient avec moi dans la gloire où j'habite de toute éternité, afin qu'ils soient témoins de ma splendeur et qu'ils apprennent combien vous m'avez aimé, dès avant la création du Monde. »

Comment donc un pauvre dont le seul aspect doit émouvoir la pitié, n'exciteroit-il pas le respect et la tendresse d'un Chrétien ? l'exemple de son divin Maître doit changer sa compassion en vénération et lui donner le caractère d'une espèce de culte religieux. Peut-il y avoir d'objet plus vénérable et plus sacré, aux yeux de celui qui connoît et qui adore Jésus-Christ ? Le pauvre qui souffre avec résignation ses misères, est le tableau vivant du saint et douloureux mystère de la croix.

Ah ! Monsieur, quelle seroit ardente et vive notre compassion pour les malheureux, si notre foi nous faisoit considérer l'intime unité de l'Homme-Dieu avec tous ceux qui s'humilient et qui souffrent ! Les pauvres vertueux sont les fils chéris du Dieu vivant ; et l'homme dur qui les méprise et les repousse, renie son sang et son Dieu. S'il est inhumain et pervers aux yeux des hommes, aux yeux de la Religion il devient sacrilége et profanateur.

Pourquoi Jésus-Christ se communique-t-il avec une prédilection si marquée aux infortunés de la terre ? C'est qu'il voyoit en eux des martyrs déjà ébauchés, des créatures préparées à recevoir son esprit, des ames dégagées des entraves de l'ambition et des richesses qui n'attendoient que ce souffle de vie, dont la chaleur Évangélique em-

brase tout ce qu'elle anime pour s'élever jusqu'à l'éternité. Pour convertir les hommes et pour les sauver, ce qu'il y a de plus difficile à faire, est de les réduire à des privations et à des sacrifices ; et cette difficulté est déjà surmontée pour ceux qui ne connoissent que les peines et les misères de la vie : les pénitens de la nécessité deviennent plus aisément ceux de l'Évangile.

Voilà quels sont les principes du Christianisme. Ces maximes naissent de sa substance ; et vous devez en conclure que notre adoption dans l'alliance de J. C. est une union intime avec tous ceux qui pâtissent ; que puisque vous avez reconnu le Chef de ceux qui ont souffert, vous devez entrer dans la famille de ceux qui souffrent ; que puisque vous êtes à présent fils de la croix, vous devez être frère de ceux qui la portent ; car dans le sens le plus rigoureux et le plus vrai, les pauvres sont à présent la chair de vos chairs et l'os de vos os : que par cette parenté évangélique, la plus sainte et la plus intime de toutes, les nécessiteux, les infirmes et les misérables sont vos enfans, et que tous ensemble vous serez le troupeau immortel du divin Pasteur ; et qu'enfin ils ne peuvent plus verser une larme ni pousser un soupir, que cette larme et ce soupir ne soient une plainte d'une portion précieuse de vous-même.

La nature nous engage à secourir les indigens, mais la Religion nous le commande ; et elle nous crie d'une voix plus puissante : *Ne méprises point ta propre chair.* Ainsi, Monsieur, dès que votre cœur est revenu à Jésus-Christ, il s'est associé avec tous ceux qui pleurent ; il est devenu comme un rejeton des Saints ; il s'est déclaré l'héritier et le descendant des hommes qui ont été les plus pauvres et de ceux qui souffrent le plus sur la terre. Les Prophètes, les Apôtres, les Martyrs, tous ces hommes divins qui avant et depuis J. C. marchèrent dans les sentiers de la tribulation, vécurent toujours dans l'indigence ; ils errèrent dans les montagnes, couverts de peaux d'animaux ; ils souffrirent tous les genres d'afflictions, ils n'eurent d'asile que dans les grottes et les cavernes de la terre ; ils furent méprisés et persécutés par un monde qui n'étoit pas digne d'eux. Ce sont là, Monsieur, les augustes aïeux que la Religion vous a donnés, lorsqu'elle vous a appelé dans son sein et porté à la pénitence.

Si parmi les hommes qui méprisent le monde et qui se font une gloire d'être Chrétiens, il en est quelqu'un qui soit insensible aux misères de l'indigent, on peut dire sans balancer que son christianisme est faux, et que Dieu a en abomination ses adorations et ses sacrifices. La séparation la plus sévère du monde et de ses vanités,

la renonciation la plus complète, la plus absolue aux honneurs, la retraite la plus assidue dans l'intérieur des oratoires et des temples, en un mot, les plus grandes pénitences, les larmes, les expiations ne présenteroient au Ciel qu'une multitude inanimée d'œuvres mortes, une réunion stérile d'exercices sans consistance et sans valeur, s'ils nous servoient de prétexte pour nous séparer des nécessiteux qui doivent être consolés et secourus.

La véritable sainteté, celle qu'on peut regarder comme la plus austère et la plus parfaite, est celle qui est animée par le zèle le plus ardent pour les malheureux, celle qui inspire pour eux l'amour le plus tendre, l'intérêt le plus vif et le plus continu. S'il existoit une religion qui oubliât ce premier devoir, qui négligeât ce premier instinct de la nature et de l'humanité, ce défaut seul en décéleroit l'imposture. « La véritable religion, dit un Apôtre (*), la seule qui puisse être agréable à Dieu, père et bienfaicteur de toute créature, est celle qui sèche les larmes de la veuve et de l'orphelin, et qui sait se conserver sans tache au milieu des scandales et des vices de ce monde. »

Maintenant que votre principale occupation est de lire et de méditer l'Évangile, observez une

(*) St. Jacques, I. 27.

chose très-digne de remarque. Dans la description que fait J. C. de ce qui doit arriver au dernier des jours et à la séparation irrévocable des bons et des méchans, il semble faire dépendre des pauvres les destinées éternelles des hommes. Ce qui est bien certain, c'est qu'il se met personnellement à la place de tous les pauvres, et qu'il s'approprie les consolations ou les mépris qu'ils ont reçus sur la terre.

Il ne tient compte et il ne parle aux Justes que des actions et des vertus qui les ont rendu utiles aux nécessiteux (*). « Vous m'avez donné, leur dit-il, à manger quand j'avois faim, vous m'avez vêtu quand j'étois nu, vous m'avez consolé quand j'étois captif; *à cause de ces actions, soyez les bénis de mon Père qui va vous ouvrir les portes du Ciel, et vous mettre en possession du royaume qu'il vous a préparé dès le commencement du monde.* » Et lorsqu'il maudit et rejette loin de lui le réprouvé, ce ne sont ni ses désordres ni ses blasphèmes qu'il lui rappelle et qu'il lui reproche pour justifier sa terrible sentence, il ne lui parle que de la dureté de son cœur peu sensible à la miséricorde; pour cette raison il le sépare à jamais de la famille de Dieu, et le précipite dans les feux inextinguibles de l'abyme.

(*) St. Matth. XX. 34.

Il falloit, Monsieur, que ce grand commandement de la commisération et de la charité animât bien puissamment le cœur de Jésus-Christ, puisqu'il s'appliquoit avec tant d'assiduité à le graver dans celui des hommes. Il falloit qu'il l'intéressât bien vivement, puisqu'on le voit sans cesse exalter et peindre des plus magnifiques couleurs la dignité et l'excellence des pauvres. Il les représente toujours comme les héros du grand jour du Seigneur, comme les princes de l'éternité et les arbitres des destins de tous les mortels.

Il est dans l'esprit de la Justice divine, que tout ce qui a été petit sur la terre soit grand dans le Ciel ; que ce qui a été l'objet des mépris et de l'injustice des hommes soit l'objet de son divin amour et un spectacle digne des esprits célestes ; et qu'enfin tant de lamentations exhalées par des organes affoiblis que la misère accabloit de son poids, soient un présage de grandeur et de pouvoir au jour terrible où toutes les nations tremblantes et humiliées devant le trône de la suprême majesté, attendront le décret de leur immuable destinée.

Dites-moi, Monsieur, et faites-y bien réflexion : avez-vous trouvé quelquefois dans la bonté naturelle de votre cœur ou dans les principes de quelque système de philosophie morale

des motifs aussi pressans, aussi persuasifs, des raisons d'un intérêt aussi puissant, pour vous obliger avec tant de force à être généreux, compatissant et libéral ? Ah ! Monsieur, la philosophie sans religion ne peut être que stérile ; toute morale qui se restreint dans les limites de cette vie, est essentiellement vaine : la nature corrompue inspire pour le bien des sentimens plus foibles que la voix des passions. Il ne suffit point d'être né sensible et bon et d'être convaincu de la satisfaction et de l'honneur que nous procurent nos bienfaits, il nous faut un aiguillon plus vif pour secourir les malheureux avec zèle et dans toute l'étendue de leurs nécessités : la compassion qui n'est qu'humaine, se contente de donner peu, et de légers sacrifices suffisent pour satisfaire aux lois de la société.

Le riche qui dans un seul de ses festins consume la subsistance d'un millier de pauvres, croit avoir beaucoup fait et s'applaudit quand il ordonne de donner à des vieillards indigens que la faim dévore sur le seuil de sa porte, les restes de sa sensualité et de la gourmandise de ses valets. Il en est toujours ainsi lorsque la Religion ne guide pas la charité. Quelqu'autre système qu'on suive, tout ce qu'on pourra dire de plus fort en faveur de la bienfaisance, ne rendra les hommes ni plus empressés ni plus généreux dans leurs au-

mônes, parce qu'on ne sauroit les désabuser de l'erreur où ils sont que la félicité humaine dépend uniquement des richesses et du pouvoir.

Jésus-Christ est le seul sage qui, en appelant le mépris sur ces biens prétendus, ait su nous détromper à cet égard, et ait enseigné la vertu la plus nécessaire aux mortels. Lui seul a su ramener les hommes à leur véritable intérêt par le seul moyen de les assujettir, par l'espérance d'une félicité sans fin, et d'un bonheur d'autant plus grand qu'il sera éternel. C'étoit forcer leur cœur à devenir généreux que de décrier les richesses terrestres, d'y substituer des biens d'un prix infini, de récompenser leur abandon par un bonheur éternel, et de couronner par une gloire sans bornes le soin de soulager et de consoler ceux qui souffrent la pauvreté. Il leur apprenoit ainsi que pour être riche et heureux dans l'éternité, il falloit rendre heureux leurs frères dans le temps.

Ainsi, Monsieur, quand on n'auroit pas tant de motifs de reprocher à la fausse philosophie l'injustice d'avoir combattu la vérité, il suffiroit pour la détester de voir la criminelle démence avec laquelle elle travaille à décréditer l'Évangile, et l'acharnement insensé qu'elle met à détruire l'espérance des pauvres. Jamais elle ne pourra se justifier de cette iniquité ni se laver

de cette tache. Que dans son langage hypocrite elle vante sans cesse l'*humanité* et la *bienfaisance*, on n'en voit pas moins que tous ses préceptes se réduisent à de vaines paroles ; c'est qu'en effet le système qu'elle établit est un système d'inhumanité, digne de toute la haine des ames honnêtes et de tout le mépris des cœurs sensibles et bons. Et supposé que les pauvres et les nécessiteux aient à gagner infiniment à ce que les riches soient Chrétiens, le détracteur du Christianisme devient un monstre qui exerce un ministère barbare et odieux.

Que faut-il donc penser de ces philosophes téméraires qui sans caractère, sans mission pour changer la Religion établie, traitent avec une audace qui ne connoît point de bornes, un culte dans lequel Dieu est si grand et les hommes doivent être si bons ? Qu'obtiendront ces insensés ? Ils peuvent fermer tout-à-la-fois aux misérables et le sein de Dieu et le cœur des hommes, leur enlever les espérances de l'autre vie et les secours de celle-ci. Leur plus grand ennemi pourroit-il leur causer des maux plus horribles ? peut-on imaginer un moyen plus affreux et plus sûr de porter à son comble l'infortune de ceux qui sont déjà les victimes de l'adversité et de l'indigence ?

S'il existoit un cœur assez barbare pour ne

pouvoir satisfaire sa férocité ou sa vengeance, qu'en aggravant les peines de celui qui souffre, pour chercher le moyen de porter sa douleur et ses angoisses jusqu'au dernier degré d'excès possible: si en calculant jusqu'à quelle rigueur peut être poussé le supplice continu de la pauvreté, ce cœur inhumain s'attachoit à l'augmenter jusqu'à son dernier point; je le demande, ce monstre s'y prendroit-il autrement pour contenter sa fureur insensée? La disgrace et la douleur n'ont-elles pas atteint leur dernier période, lorqu'elles sont obligées de dévorer leur propre amertume et de renoncer à la fois aux secours des hommes et à leur confiance dans leur Dieu ?

O pauvres ! ô portion respectable de mon sang ! compagnons augustes et chéris de mes douces et éternelles espérances ! non, le Dieu saint, le Dieu juste qui vous a créés est votre Père ; s'il vous a assujettis aux tristes sollicitudes qui empoisonnent une vie inquiète et douloureuse, ce n'est ni sans dessein ni sans une raison profonde de sa miséricorde. Vous êtes les créatures les plus précieuses à ses yeux ; vos peines et vos soupirs sont écrits dans le Livre éternel. Le Ciel s'occupe plus de votre sort obscur que des événemens éclatans auxquels se lie le destin des empires ; vos plus légers sacrifices seront couronnés de tout le prix d'une gloire

immortelle. Ah! mes chers et respectables amis! ne vous lassez jamais de presser contre vos lèvres pâles et décolorées cette croix adorable, la véritable richesse et l'espérance du monde. Respirez un moment ; que vos douleurs soient suspendues, en considérant cette victime divine qui sait apprécier vos angoisses.

Jésus-Christ est votre seul et véritable père ; vous ne devez qu'à sa bonté la consolation d'un avenir heureux, et l'avantage de trouver sur la terre des cœurs compatissans et généreux. C'est de ses temples que viennent les secours que la charité évangélique perpétue et consacre à votre subsistance. La vaine philosophie du siècle vante son humanité ; mais si l'Évangile manquoit, vous verriez bientôt s'arrêter le cours des bienfaits de la charité.

Et vous, Pasteurs zélés et bienfaisans, vénérables dépositaires des aumônes qu'une charité modeste cache et dépose dans vos mains, dites-nous si les bienfaits que distribue la philosophie avec tant de bruit et d'ostentation, sont plus copieux que ceux de l'humble et pieux Christianisme ? Montrez-nous la source de ces trésors abondans et sacrés que vous répandez sans interruption sur la portion nécessiteuse de votre troupeau ; ces trésors qui vont chercher la veuve affligée, l'artisan malade et l'orphelin

abandonné jusques dans les ténèbres du réduit le plus obscur ?

Mais où m'emporte le zèle qui m'anime ! Pardonnez, Monsieur ; je ne voulois vous parler que de l'Évangile, et l'enthousiasme m'entraîne : on ne peut être insensible à la vue de la dureté des riches, ni considérer sans horreur la conduite barbare de ceux qui aiment mieux dissiper leurs richesses en plaisirs frivoles et passagers, que de se livrer à la consolation, à la douce satisfaction de soutenir des familles vertueuses, de récompenser l'innocence et de secourir les affligés. Ah ! cœurs dénaturés et pervers, vous ignorez l'inexprimable plaisir qu'on goûte à essuyer les larmes de la pauvreté et de l'infortune !

Je ne puis entrer, Monsieur, dans aucun détail sur l'économie de l'aumône ; elle dépend des circonstances et la prudence doit la diriger. Je me suis borné à vous présenter les grands et sublimes motifs sur lesquels la Religion établit la charité chrétienne ; un cœur naturellement compatissant et généreux, éclairé par sa divine lumière, sait en appliquer les principes selon les occurrences. Je pourrois vous entretenir plus longtemps sur ce sujet sans l'épuiser, mais je suis persuadé que j'en ai dit pour vous bien plus qu'il n'étoit nécessaire.

Dans la position où la Providence vous a heureusement amené, vous serez en même temps, j'espère, l'ami de Dieu et l'ami des hommes. Figurez-vous que la famille des pauvres est celle que Dieu présente à votre adoption. Traitez-la en père ; qu'autour de vous il n'y ait point de misérables, qu'il n'y ait personne qui se plaigne de manquer de pain. Procurez aux uns les moyens de le gagner, donnez aux autres les secours dont ils ont besoin ; essuyez toutes les larmes, bannissez tous les vices, soyez pour tous le modèle et le précepteur de la vertu. Puisse Dieu répandre sur vous ses bénédictions à la voix de mes prières, et vous accorder de longs jours.

—Que diras-tu, *Théodore*, de cette lettre ? Pour moi je ne puis que bénir Dieu de m'avoir fait connoître un homme qui remplit toute la capacité de mon cœur. Ces lettres seront ma lecture journalière et celle de mes enfans : pussent-elles être celle de tous les hommes. Elles augmentent chaque jour mon respect pour la Religion et mon amour pour la vertu ; elles m'éclairent et m'échauffent. Je sens qu'elles m'élèvent à mes propres yeux, et qu'en me montrant mes obligations elles m'inspirent le desir de les remplir. Oui, mon ami, mes enfans, mes domestiques, mes vassaux et les pauvres, seront désormais l'objet de mes sollicitudes. Ils fixe-

ront mon attention toute entière, et tu vois déjà qu'il ne me manquera pas de quoi m'occuper. Quand je n'en aurois point été persuadé d'avance, ces lettres suffiroient pour m'y déterminer. On ne peut résister à la vérité des peintures qui y sont tracées ni à l'impression qu'elles produisent. Oui, *Théodore*, j'ai relu plusieurs fois ces lettres avec attention ; elles réveillent dans moi de si cuisans remords qu'ils ne me laissent point de répit. Ah ! mon ami, si l'on pouvoit vivre deux fois, s'il étoit possible que je recommençasse ma carrière, combien ma conduite seroit différente ! Quel malheur d'être maître de ses actions dans un âge tendre et sans avoir aucune éducation ! Qu'il est dangereux d'être héritier et possesseur d'une grande fortune et en même temps dépourvu des secours de la prudence, des conseils de l'expérience et sur-tout des lumières de la Religion : quelle source d'erreurs et de vices ! Quel usage peut faire de son bien un jeune homme dissolu ? Il ne songe qu'à contenter ses passions, à se rassasier de plaisirs, à varier chaque jour ses fantaisies ; il s'endurcit et devient bientôt insensible aux maux d'autrui.

J'ai fait mon histoire en abrégé ; en y réfléchissant, tu trouveras que c'est la tienne et celle de la plupart des jeunes gens qui se marient. Aussitôt qu'il est question d'un établissement, on nous

nous assigne un état de maison. Et comme si les hommes ne naissoient que pour vivre avec pompe et avec luxe, comme si le Ciel ne nous accordoit des richesses que pour satisfaire notre orgueil et nous donner un éclat qui dans notre opinion nous élève au-dessus de nos égaux. Ceux qui dirigent notre jeunesse et qui se chargent de l'arrangement de nos affaires, bornent leurs soins à régler notre état, à déterminer le nombre de nos domestiques et tout ce qui peut être objets de luxe et d'ostentation.

Il en résulte que le revenu sur lequel on peut compter, devient la règle d'après laquelle tout s'arrange : ce seul calcul décide de tout. Un homme a-t-il dix mille écus de rente ? on règle sa table, le nombre de ses voitures, de sa livrée et de ses domestiques jusqu'à la concurrence de cette somme. A-t-il vingt mille écus ? on double cet état. En a-t-il quarante ? on le quadruple ; et dans la même proportion on le porteroit plus haut. Dans cet étrange calcul, on compte moins les véritables commodités de la vie que les besoins factices d'une vaine ostentation : le possesseur de cinquante mille écus de revenus, ne différera de celui qui en aura dix mille que par un nombre plus grand de domestiques, de voitures et de chevaux.

Cette conduite, si contraire à l'esprit de la

Religion, ne choque pas moins toutes les règles de la droite raison : cette fausse splendeur d'un éclat extérieur n'ajoute rien au mérite de l'homme et n'alimente que son orgueil. A ne consulter que les lumières de la raison naturelle, on devroit au moins préférer les jouissances de la commodité personnelle et le plaisir de les faire partager à ceux qui n'en ont point; mais telle est l'erreur commune, tel est l'empire de l'orgueil qui nous domine, qu'on ne s'attache qu'à multiplier tout ce qui tient à cette fausse grandeur, et qu'à surpasser les autres dans la stérile satisfaction d'une vanité mal entendue.

Ce fut ainsi qu'on en usa à mon égard. Héritier de mon père dans un âge tendre, ceux qui avoient tant négligé mon éducation, ne gouvernèrent pas mes affaires avec plus de sagesse. Lorsque je me mariai, ma maison fut proportionnée à mes revenus, d'après les faux principes d'un luxe qu'ils jugeoient convenable à ma naissance, et qui n'est dans le fond qu'un délire de l'orgueil. La décence exige-t-elle en effet qu'on se revêtisse d'oripeau, et la modestie ainsi que la bienfaisance ne sont-elles pas plus dignes de l'estime de toutes les personnes judicieuses ?

Quoi qu'il en soit, il fallut me soumettre à la règle généralement adoptée, lorsqu'il s'agit de monter la maison d'un jeune homme riche. La

plus grande et la meilleure partie de mes revenus fut consacrée à me donner une suite nombreuse de domestiques inutiles, de voitures, de livrées, de mules, de chevaux et d'autres objets d'appareil; à peine en réserva-t-on une modique portion pour former ce qu'ils appeloient ma bourse et celle de ma femme, destinée à fournir à notre jeu et à nos autres menus plaisirs. Par ce moyen, la plus grande partie de mes revenus fut affectée à des dépenses frivoles et inutiles ; ce qui en restoit à ma femme et à moi, étoit réduit à si peu de chose que sans l'économie la plus stricte, il n'y auroit pas eu de quoi nous suffire. Ce n'est pas tout : ces habiles distributeurs de notre fortune, en donnant tout aux apparences, en nous réduisant au nécessaire le plus étroit, oublièrent néanmoins les accidens imprévus, et nous enlevèrent jusqu'aux moyens d'y subvenir.

Cette ridicule distribution qui donne tout à l'ostentation, appauvriroit l'homme le plus riche. Tant de dépenses frivoles pour des objets superflus et inutiles, n'ajoutent ni à la décence ni à la commodité, et réduisent à rien les dépenses personnelles ; le même homme dont l'écurie nourrit un nombre de chevaux dont à peine il peut faire usage, se trouve souvent hors d'état de rendre service à un ami ou de secourir un malheureux.

Malheureusement encore, il est bien peu d'hommes qui aient assez de caractère pour remédier à ce mal. Il faut une grande force d'esprit, beaucoup de courage et de grands principes de raison pour parvenir à cette réforme, et pour renoncer à l'état brillant auquel on est accoutumé. L'orgueil résiste à toute réforme ; la vanité ne peut s'y résoudre ; elle supporte forcément le fardeau qu'elle n'ose secouer ; et ne cherchant qu'à se satisfaire, elle préfère les moyens qui la conduisent à l'injustice et à la bassesse.

Il est bien plus étrange que dans tous ces arrangemens mal combinés, on ne songe jamais aux pauvres ; jamais on ne fait mention d'eux. J'ai vécu dans le monde, j'ai connu les divers plans d'après lesquels on montoit les nouvelles maisons de ceux qui, placés dans le même rang que moi et au même degré de fortune, venoient à s'établir ; je n'en ai vu aucun où l'on eût statué quelque chose relativement aux aumônes. Se peut-il que des hommes professant une Religion telle que la nôtre, dont le précepte le plus étroit est l'amour du prochain et le soulagement des besoins qu'il éprouve, oublient en faveur de leurs chevaux et de leurs valets, le soulagement des malheureux ?

Il semble que lorsqu'un Chrétien établit l'ordre de sa maison et la proportion convenable entre

ses dépenses et ses revenus, il devroit en destiner d'abord une partie au secours des nécessiteux. Tel est le premier devoir que lui impose la loi de J.C. Dieu ne lui a donné des revenus ni pour contenter ses passions ni pour satisfaire sa vanité, ni pour les distribuer suivant son caprice. Il doit en faire un usage raisonnable, les appliquer à ses propres besoins, à sa conservation et à celle de son domestique, à la subsistance et à l'éducation de ses enfans. Il peut à cet égard faire toute la dépense qui convient à l'état où la Providence l'a placé; mais elle doit être ordonnée de manière à ne rien donner aux besoins factices ni aux caprices de la vanité.

Après avoir rempli ces objets et mis en réserve ce que la prudence demande pour subvenir aux accidens imprévus, tout le reste doit appartenir aux pauvres. Tel est l'esprit de l'Évangile : toute interprétation qui affoiblit ou étend trop ce point si important de sa bienfaisance, est contraire aux idées de la Religion. Celui donc qui, après avoir satisfait honorablement à ses besoins domestiques, répartit ce qui lui reste entre les nécessiteux, ne donne rien du sien; rien n'est à lui que ce qui lui est absolument nécessaire; tout le reste appartient à ceux qui en ont besoin. Il ne donne donc pas, il paye ce qu'il doit : car Dieu ne l'a pas établi le maître et l'arbitre de ses richesses,

il ne l'en a fait que l'économe et le dispensateur. Il s'en est rapporté à sa conscience sur la mesure de ses besoins et sur le choix des personnes avec lesquelles il doit partager son superflu, selon ce que lui suggère sa sagesse.

Quelle idée pourroit-on se former de la justice de Dieu, s'il avoit distribué les richesses d'une manière si disproportionnée, et si chacun pouvoit les dissiper au gré de son caprice ? Nous outragerions la Providence, si dans la grande inégalité qui règne dans la répartition des fortunes, nous pensions qu'elle abandonne à la misère et à l'affliction des milliers de ses créatures, dans la seule vue qu'un petit nombre de riches vécût dans l'abondance et ne connût de règle que ses fantaisies ?

On seroit tenté d'accuser Dieu de tyrannie, d'injustice et de partialité s'il ne sévissoit pas contre la dureté des riches, lorsqu'on considère l'abus que font en général de leurs richesses la plupart de ceux qui les possèdent. Ceux auxquels il en a donné le plus, ne les emploient le plus souvent qu'à satisfaire leurs vices et leurs passions, tandis qu'une foule d'hommes honnêtes et vertueux sont en proie à la misère et à l'affliction. Il faudroit penser qu'un hasard aveugle régit le monde, ou que s'il doit son existence à une Intelligence supérieure, elle n'est qu'une Divinité indolente qui dédaigne de jeter les yeux sur

les injustices des hommes, ou une Divinité tyrannique qui se complaît dans le triomphe de l'iniquité, ou une Divinité maligne qui se fait un jeu des peines et des afflictions de la vertu.

Certainement ce n'est point là le Dieu des Chrétiens. Notre Dieu est un père tendre, magnifique et universel; depuis le premier jusqu'au dernier de ses enfans, sa Providence s'étend sur tous. Pour faire régner l'ordre, l'harmonie, la subordination et la dépendance, il a établi l'inégalité des conditions; dans cette vue il a fait des rois et des sujets, des seigneurs et des roturiers, des maîtres et des domestiques, des pauvres et des riches; et il a dû par conséquent donner aux uns plus de richesses, plus de talens, plus de distinctions qu'aux autres; mais il ne s'ensuit pas de là qu'il ait établi ceux à qui il a le plus donné, pour être les maîtres et les arbitres souverains de ses dons; ni que ceux pour lesquels il a été moins prodigue, doivent rester à la merci de la rigueur de leur destin et de la tyrannie de leurs semblables.

Sa providence paternelle, aussi étendue qu'elle est sage, a trouvé, malgré l'inégalité des fortunes, indispensable au maintien de l'ordre, les moyens de faire disparoître l'injustice apparente avec laquelle elle semble avoir traité les hommes, en leur imposant des lois justes et sages qui tendent

au bonheur de tous. Sa main sage et prévoyante a tout balancé dans l'économie de ses distributions. En donnant aux riches plus de biens, d'autorité et de distinction, Dieu les a chargés de plus de soins, d'inquiétudes et d'obligations; il leur a prescrit de ne garder pour eux que le nécessaire, et de distribuer le reste entre ceux auxquels il a donné moins. S'il a privé les pauvres de ces biens, en leur accordant d'ailleurs des talens et plus de moyens d'atteindre au bonheur éternel, il les a placés sous la tutelle et la protection des riches.

De ces principes naît évidemment pour eux l'étroite obligation d'user de beaucoup de modération dans leur dépense pour convertir au bénéfice des pauvres tout le superflu de leurs revenus. Un royaume qui se glorifie d'être Chrétien, devroit offrir le spectacle d'une émulation assidue entre toutes les classes riches de l'état, pour faire refluer le surplus de leur consommation sur celles qui sont dans le besoin. Il n'est aucune maison, aucune famille qui pût se dispenser de mettre à la tête de ses plans de dépense une somme proportionnée à ses facultés et affectée aux pauvres. Lorsque les Commerçans calculent leurs gains de l'année, ils devroient aussi les partager avec eux ou leur en assigner une partie. La même obligation

s'étend sur ceux qui vivent de leurs salaires, de leur travail ou de quelqu'autre manière que ce soit ; et sans prendre sur leurs propres besoins, ils devroient toujours réserver à l'indigence quelque espèce de secours.

C'est ainsi que la pratique des maximes bienfaisantes de l'Évangile suffiroit seule pour remédier à la plus grande partie des maux de la condition humaine, et rendre les hommes heureux, même sur la terre. Mais hélas ! le monde a ces maximes en horreur ; et c'est en cela qu'il est à la fois le plus grand ennemi de J. C. et de sa propre félicité même. Le luxe dévore tout ; tout sert d'aliment aux passions humaines. Les familles riches, celles qui passent pour les plus puissantes et les plus opulentes, qui sacrifient le plus à l'ostentation, ne font aucune réserve pour le soulagement des pauvres, et ne leur font aucune aumône.

C'est une suite nécessaire de leur système de dépenses domestiques. Si le père de famille en consacre la majeure partie à des objets de vanité qu'on décore du nom d'objets de décence, et ne se réserve que fort peu de chose pour ses dépenses personnelles, il est incontestable qu'il ne donnera pas beaucoup. Tout ce que peut faire l'homme le plus vertueux, est de donner en entier ce qu'il se réserve ; mais il ne rem-

plit pas son devoir, et ses dons ne seront nullement proportionnés à la quotité de ses bénéfices ou de ses revenus, s'il a trop donné aux dépenses de vanité. Par une conséquence inévitable de cette méthode mondaine, ceux mêmes qui ont reçu du Ciel un cœur sensible et une immense fortune, ne peuvent faire autant d'aumônes qu'ils le voudroient et qu'ils le devroient.

Mais hélas ! combien il en est peu qui destinent à des bienfaits les moyens qu'ils appliquent à leurs dépenses personnelles ! Plusieurs les emploient à satisfaire leurs fantaisies ; et lorsque ces dépenses ne sont que frivoles, elles ne sont pas encore les plus repréhensibles : mais si le vice s'introduit dans leur cœur, comme il n'arrive que trop souvent et comme je l'ai éprouvé moi-même, cette parcimonie qui résulte de la préférence donnée au luxe, ajoutera aux vices du cœur toutes les iniquités, tous les désordres de conduite. Eh ! que peut faire un jeune homme maître de sa fortune et de ses actions, lorsqu'indulgent pour tous ses caprices, il n'a pour les satisfaire que des moyens bornés, sinon ce que j'ai fait moi-même ?

Depuis mon mariage et à mesure que la corruption s'emparoit de mon cœur, mes desirs et les objets de mes dépenses se multiplioient sans fin ; la foible portion de mes revenus affectée

à mon usage personnel étoit bien peu de chose, en comparaison de ce que me coûtoit le brillant état de maison et le train magnifique que j'entretenois. Malgré la somptueuse opulence dans laquelle je vivois, je fus bientôt réduit à ne pouvoir satisfaire à mes caprices continuels. Un homme plus âgé ou doué de plus de caractère, auroit réformé une partie de ces folles dépenses; mais à l'âge où j'étois on ne raisonne pas. Il eût fallu bien du courage pour entreprendre une réforme que toute ma famille auroit blâmée; elle eût exigé de la conduite, du temps, de la maturité, j'en étois incapable moi-même: je me trouvois très-bien d'une situation qui flattoit mon orgueil; j'aurois craint le blâme de l'opinion, j'aurois rougi auprès de ceux de mon rang qui, jaloux et envieux de ma fortune, m'auroient vu décheoir avec un malin plaisir: tout, jusqu'à mes passions, tendoit à m'éloigner de ce sage parti.

Ne le trouvant point praticable, j'en employai de plus faciles: je ne diminuai rien de ce luxe inconsidéré, je cessai de payer mes dettes. Cette détermination a été l'une des principales causes de toutes mes injustices. J'abusai du bon cœur de ma femme qui toujours vertueuse et jalouse de me complaire, faisoit à mes goûts les plus pénibles sacrifices. Egalement injuste et imprudent, je

mésusai long-temps de sa bonté. Je lui demandai d'abord à titre de prêt la somme d'argent qu'elle avoit tous les mois pour ses dépenses personnelles, je ne la lui payai jamais ; et peu à peu je m'en emparai de telle manière que je lui ôtai en entier cette ressource nécessaire, et la réduisis aux plus grands besoins. La femme d'un homme riche comme je l'étois descendit au rang des plus pauvres créatures.

Cet expédient ne suffit point encore à des dépenses qui se multiplioient de jour en jour, je me mis à chercher de l'argent de tous côtés, à emprunter de tous ceux à qui je pouvois m'adresser, sans en excepter mes domestiques eux-mêmes. Quand devenu plus âgé, j'eus acquis plus d'autorité et fus plus fortement asservi à mes vices ; j'abusai tyranniquement des moyens que me fournissoient mes titres et mes richesses. Il n'est aucun expédient, quelque bas, quelque violent, quelque vil qu'il pût être, que je n'employasse pour avoir de l'argent. Je ne réformai pas une bête de mon écurie, je ne renvoyai pas un seul de mes nombreux et inutiles domestiques ; mais je suspendis le payement de leur salaire. Je pris pour cela différens prétextes, je leur promis de les satisfaire ensuite plus avantageusement. J'employai leur argent à alimenter mes vices ; unissant ainsi l'injustice de les priver de la juste rétribution

de leur service, au danger de les exposer à une misère inévitable.

L'argent étoit devenu mon idole ; je ne songeois qu'aux moyens de m'en procurer à tout prix : c'étoit l'unique objet de mes réflexions, de mes soins et de mon industrie. Mon cœur endurci s'accoutuma tellement à l'injustice que je ne connus plus de frein. Dès que j'en trouvai l'occasion, je dupai tous ceux que je pus : je frustrai jusqu'à de misérables ouvriers de leur absolu nécessaire et du prix de leurs sueurs. J'en vins jusqu'à laisser long-temps sans salaire ceux de mes valets qui me servoient de plus près. Je dérobai à des malheureux le fruit de leurs peines ; je trompai ceux qui avoient des relations avec moi ; j'abandonnai ma vertueuse femme à la plus grande détresse ; mes enfans devinrent eux-mêmes mes victimes : je ne me bornai pas seulement à négliger leur éducation, plus d'une fois je leur dérobai jusqu'à leur subsistance.

Le jeu me parut un des moyens les plus prompts et les plus faciles pour me procurer de l'argent. Une espérance présomptueuse et vaine est l'illusion la plus ordinaire de l'imprudente jeunesse. Quelques essais heureux m'aidèrent à penser que la fortune toujours favorable à mes vues, me dégageroit de mes embarras. Je me jetai dans ses bras avec autant de confiance que

d'avidité. Lorsque le jeu cesse d'être un amusement honnête, il n'est, il ne peut être que l'effet honteux d'une avidité secrète, d'un violent desir de s'enrichir aux dépens des autres sans peine et en peu de temps. Le monde qui s'abuse toujours dans ses maximes, ne l'a pas encore envisagé comme une occupation infame, mais il l'est en effet; dans les principes d'une saine morale et aux yeux de tout homme sensé, il faut être vicieux pour se livrer à un jeu excessif, soit par rapport au temps qu'on y consume, soit par rapport aux sommes qu'on y expose au hasard; et celui qui seroit étranger au vice, en auroit bientôt contracté l'habitude en jouant.

Je ne suis point assez sévère pour proscrire le jeu entre des personnes honnêtes qui n'y cherchent qu'un délassement de leurs occupations, qui ne lui destinent qu'un temps borné lorsque leurs devoirs sont remplis, et qui n'y hasardent qu'une légère mise dont la perte ne peut incommoder : à ces conditions le jeu peut être une occupation utile dans les sociétés du monde. Lorsque les hommes se rassemblent pour se délasser, non-seulement il peut être nécessaire, il devient même utile : alors il est moins dangereux de jouer que de s'exposer à médire ou à calomnier.

Mais ce n'est pas là le compte de ceux qui,

comme je faisois, jouent dans la vue de gagner de l'argent. Se peut-il qu'un gros jeu soit un amusement ? non, c'est une affaire de pur intérêt; une lutte d'avarice et d'avidité dans laquelle chacun tâche d'enlever à son adversaire en tout ou en partie sa subsistance et celle de sa famille ; une sorte de combat inique et scandaleux que le monde tolère, mais que les lois prohibent et qu'une saine morale réprouve.

Tel étoit le jeu auquel je me livrai, et il eut bientôt fait disparoître de mon cœur les derniers sentimens d'honneur et de décence. Qui pourroit peindre les effets de cette passion désastreuse ? Le malheureux qui s'abandonne à sa fureur, n'a plus d'humanité; la nature a cessé d'exister pour lui; il est dans une ivresse qui plonge tous ses sens dans une léthargie profonde; il ne vit que pour le jeu; aucun amusement ne lui plaît; aucun autre objet ne l'intéresse; le temps où il ne joue point lui devient à charge. Il ne pense qu'aux moyens de s'enrichir de la dépouille d'autrui. Sourd à l'amitié, inaccessible à toutes les affections nobles du cœur, il sacrifieroit jusqu'à ses propres amis.

Tout est mort pour lui. Les objets les plus attachans, les plus doux n'ont plus d'attrait pour lui; la beauté ne lui inspire plus d'intérêt; à peine donne-t-il à un amour éphémère et

grossier les courts instans qu'il ne consacre pas à sa passion favorite. L'amour sensible et délicat est devenu étranger à son cœur ; la tendresse, les douces affections de l'ame, les épanchemens mutuels de l'amitié ont disparu. L'épouse la plus aimable, jadis son idole, n'a plus d'intérêt pour lui ; ses enfans destinés à faire son plus grand bonheur, ne l'attachent plus. Il est devenu insensible. Uniquement possédé de la fureur qui le domine, il abandonne sa maison, il néglige, il oublie sa famille et ses affaires ; il sacrifie jour et nuit sa santé et son innocence au démon qui le possède ; il ne connoît plus que l'alternative des émotions que produisent tour-à-tour dans lui ses gains et ses pertes.

Absorbé dans cette occupation où se succèdent la tristesse et la fureur, toutes les beautés du ciel et de la terre s'évanouissent à ses yeux. Les cieux ne célèbrent plus pour lui les louanges de leur Auteur ; la terre ne lui montre plus, dans l'abondance de ses dons l'œuvre de ses mains. Plongé dans la caverne profonde qui est devenue le théâtre de son avidité et de sa rage, il ne vit plus, il végète, il oublie également les plaisirs de la nature et ceux de l'esprit ; il a perdu le souvenir des arts, des lettres et des sciences : il ne songe plus à ses parens, à ses amis, à sa famille ; il y ensévelit toutes les affections de

l'ame ;

l'ame, tous les goûts décens et délicats, comme il y a enséveli son honneur et sa vertu.

Cette passion fatale absorbe l'homme tout entier; elle dévore toutes ses facultés, toutes ses puissances. Toutes ses idées ne roulent plus que dans un même cercle; toutes ses sensations sont concentrées dans le seul instinct qui le meut; et quoiqu'il absorbe toutes ses réflexions, tous ses sentimens, il mène la vie la plus agitée, il traîne l'existence la plus tumultueuse. Sans cesse assujetti aux vicissitudes de la fortune, sans cesse esclave des caprices du sort, il éprouve rarement ses faveurs et ses revers se multiplient, sans qu'il puisse ni se récupérer de ses pertes pécuniaires, ni réparer celle de sa réputation et de sa santé.

L'expérience ne le détrompe point. Ce qui devroit le retenir, l'irrite; plus il est voisin du précipice, plus il est porté à s'y jeter. La lueur d'une espérance lointaine le séduit; et cette illusion qui ne l'abandonne jamais, est si active et si forte qu'en dépit des fréquentes perfidies du sort et au milieu des plaintes qu'il ne cesse d'exhaler contre sa cruelle défaveur, il lui prodigue encore sa confiance, et expose à ses caprices les dernières ressources de son existence. Il semble enfin qu'il ne lui reste plus d'instinct que pour se perdre; et que cette funeste passion, ennemie à jamais des plaisirs délicats, plus sourde

aux conseils de la raison que l'ivresse même, et plus incorrigible encore, finisse par l'abrutir: aussi ne meurt-elle qu'avec lui, à moins qu'un coup extraordinaire de la grace n'opère sa résipiscence.

Cette indigne ressource fut celle que j'employai pour subvenir aux besoins qui naissoient de mes désordres, et je ne fis qu'augmenter mes maux. Lorsque la fortune me favorisoit, j'avois bientôt consumé ce que j'avois gagné si aisément; venois-je à essuyer des pertes considérables, j'avois recours aux moyens les plus honteux pour me conformer à ce que prescrit le faux honneur du monde, dont les principes toujours contradictoires ne livrent point au mépris l'homme qui n'acquitte pas ses dettes les plus sacrées, et diffament celui qui ne paye pas celles du jeu. Pour ne pas m'exposer à cette diffamation et pour me conserver d'un autre côté les moyens de jouer, je me trouvai forcé de manquer à toutes mes obligations, d'employer la fraude et la mauvaise foi, de vendre mes possessions, mes meubles, mes bijoux, et jusqu'aux diamans de ma vertueuse épouse.

Quelque odieuse que fût ma conduite, elle auroit paru moins condamnable, si je m'étois arrêté là; mais le chemin du vice conduit toujours à l'abyme du déshonneur. Est-il des sen-

timens de probité et de délicatesse qu'on puisse attendre d'un misérable qui ne jouant que pour gagner, se livre à l'espoir de forcer le sort à lui devenir favorable, sans être découvert? Je sais qu'il y a de grands joueurs, et j'en ai connu quelques-uns qui se vantoient et qui avoient même la réputation d'être exacts et scrupuleux au jeu. Ils le disoient, mais auroit-on osé l'assurer? Ce que je puis dire, c'est qu'un joueur de cette espèce seroit un phénomène presque incompréhensible, et le plus étonnant des prodiges.

Comment en effet un homme à coup sûr étranger à la crainte de Dieu, puisqu'il se livre tout entier à un vice si détestable, un homme qui foule aux pieds les premiers préceptes de la Religion, qui ne se fait aucun scrupule de ne payer ni ses serviteurs, ni ses marchands, ni ses ouvriers, qui abandonne ses affaires domestiques et l'éducation de ses enfans, qui compte pour rien les égards de la société, qui tyrannise sa femme et sa famille, les traite avec injustice et les appauvrit par ses profusions: comment, dis-je, un homme aussi coupable envers tous ceux qui l'entourent, et qui brave toutes les considérations divines et humaines, se piquera-t-il de scrupule et de délicatesse dans l'objet qui intéresse le plus la passion qui le dévore, et envers un autre homme

qui lui dispute son argent avec une cupidité tout aussi effrénée que la sienne ?

Je soutiens, moi, qu'il faudroit être un prodige de vertu pour ne pas succomber à une tentation aussi pressante. Quand un homme dans cette situation, chargé de dettes, persécuté par des créanciers actifs, se trouve réduit à la misère, hors d'état d'acquitter ses dettes d'honneur, et dépourvu d'argent pour satisfaire la passion qui le domine ; et lorsqu'un seul acte de mauvaise foi dans lequel il espère de n'être point compromis, peut réparer tant de pertes, l'acquitter et l'enrichir tout d'un coup : supposer qu'il pourra se contenir, par respect pour la probité et la justice, c'est supposer une chimère. Quelle vertu peut-on attendre de quelqu'un qui dans tout le reste de sa conduite n'en pratiqua jamais aucune ?

Je le répète, l'homme le plus intègre, placé dans de pareilles circonstances, auroit besoin d'une grande réflexion et de beaucoup d'effort pour ne pas céder à la violence de la tentation ; et cette exacte probité ne pourroit être que la preuve et le fruit d'une vertu héroïque ; or pourrai-je croire que cet effort qui demande le plus grand courage soit au pouvoir d'un homme qui mène une vie aussi licencieuse ? non, mon ami ; cela n'est pas dans la nature humaine, et l'homme corrompu à tous autres égards, en est absolu-

ment incapable. Une probité si sévère est incompatible avec le scandale public de sa conduite.

J'ignore s'il a jamais existé un monstre aussi contradictoire ; mais je n'ai jamais cru à son existence, et certainement je n'ai jamais été cet homme-là. La funeste passion du jeu m'a précipité comme les autres dans tous les vices qu'elle engendre ; et indépendamment des injustices dont elle me rendit coupable envers tous ceux qui m'entouroient, elle dégrada mon cœur, elle le ravala jusqu'aux bassesses les plus indignes. Je faisois valoir les droits les plus équivoques ; je mettois à profit les méprises des autres ; je tâchois même de remédier aux revers du sort par des moyens que suggère l'injustice et que réprouve l'honneur. O de combien de reproches ma conscience n'est-elle pas déchirée ! que de torts que je ne puis réparer ! que de restitutions impossibles ! Quel étoit l'aveuglement de mon cœur, dans un temps où je m'exposois à tout instant à perdre ce que le monde appelle l'honneur et à laver mon affront dans le sang d'autrui !

Tels sont en partie les effets des caprices insensés de l'orgueil qui proportionne son luxe à ses revenus. Que de jeunes gens heureusement nés cette erreur n'a-t-elle pas perdus ? et moi-même, quelque pervers que je fusse naturellement, je ne me serois jamais livré à de tels excès,

ou au moins ne les aurois-je pas connu si-tôt, si l'on m'avoit donné l'habitude d'une modération qui m'auroit mis à portée de satisfaire d'autres goûts tolérés et reçus dans la société.

Quel scandaleux spectacle que celui de la vie que nous avons l'un et l'autre menée au milieu des horreurs du jeu et livrés aux dépenses désordonnées où nous jetoit la multiplicité de nos vices ! Je ne me rappelle qu'avec douleur l'immense quantité d'or que nous avons dissipée en objets frivoles et méprisables, en banquets et en festins si peu satisfaisans pour l'ame, et qui ne servoient qu'à flatter une stérile vanité. Avec quelle amertume je repasse dans ma mémoire les folles dépenses d'un jeu insensé et les prodigalités du libertinage auquel nous nous sommes abandonnés ! je ne puis y songer sans frissonner d'horreur.

Lorsque je considère que tant de profusions m'ont donné fort peu de plaisir et me coûtent maintenant tant de remords ; quand je songe au nombre des malheureux qu'elles auroient pu secourir et des infortunés que j'aurois pu soulager, aux établissemens de bienfaisance et d'utilité que j'aurois pu former, j'en suis indigné contre moi-même ; moi-même je me fais horreur et je me regarde comme le monstre le plus abominable de la terre.

Veuille le Ciel qui a daigné dissiper mon aveuglement, étendre jusqu'à toi, mon cher *Théodore*, ses bienfaisantes et paternelles lumières! Tu auras l'avantage d'avoir eu les yeux dessillés plutôt que moi. Une ame aussi élevée, aussi sensible que la tienne, ne peut ni résister à la force des lettres que je t'adresse, ni repousser les idées douces et consolantes qu'elles te présentent. Ah, mon ami! renonçons aux erreurs qui nous ont aveuglés; fuyons ces villes où nous n'avons sucé qu'une profonde corruption; cherchons dans la simplicité des campagnes, dans la pratique de la bienfaisance et de toutes les vertus, une paix et une consolation que le monde et ses plaisirs ne nous ont jamais donnés. Je prie le Ciel que ces lettres fassent sur ton cœur la même impression qu'elles ont faite sur le mien, et qu'elles déterminent *Marien* à venir bientôt réaliser auprès de moi ces paisibles et agréables projets. Mais pourquoi ne me réponds-tu pas? tu tardes trop à le faire. Mon ami, ne diffères point une réponse que j'attends avec impatience et de laquelle dépend ma félicité. Adieu, mon cher *Théodore*.

LETTRE TRENTE-CINQUIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

QUELLE joie ! quelle consolation ! que de bonheur, mon cher *Théodore !* Dieu verse à pleines mains sur moi les trésors de sa miséricorde. A peine ma dernière lettre étoit partie, qu'un domestique vint en courant m'avertir que *Marien* étoit arrivé, et qu'il étoit à la porte. Dieu ! m'écriai-je, *Marien !* Je pouvois à peine en croire mes oreilles, et je volai à sa rencontre.

Juges de l'émotion de mon cœur, en le trouvant dans l'antichambre. La joie m'ôta l'usage de la parole. Je me précipitai dans ses bras, je pressai contre mon cœur cet ami si desiré, cet ami que le Ciel m'envoie et que je reçois de sa main. Mon sang circuloit dans mes veines avec une telle impétuosité que je n'aurois pu soutenir la violence de cet état, si la nature ne fût pas venue à mon secours et ne m'eût soulagé par un déluge de larmes. J'inondai de mes pleurs le visage vénérable de cet ami de Dieu, qui désormais sera le mien. Son cœur sensible s'attendrit de la vive expression de ma joie et de ma gratitude; et j'éprouvai un plaisir que je ne puis exprimer, en

sentant mes joues humides de quelques-unes de ses larmes.

Cet épanchement réciproque de tendresse et d'affection se prolongeoit, et auroit duré plus long-temps si *Marien* ne se fût dégagé de mes bras, pour embrasser mes deux enfans qui me voyant accourir tout joyeux, m'avoient suivi. Ils étoient déjà suspendus au cou de *Marien*. Ces aimables enfans voyant couler mes pleurs, pleuroient aussi et rioient en même temps. *Marien* les embrassa plusieurs fois. Après avoir donné un libre cours à l'effusion des sentimens tumultueux qui nous suffoquoient, nous commençames à nous remettre, et je le conduisis dans la salle.

Pourquoi, mon ami, lui dis-je alors, ne m'as-tu pas prévenu de ton arrivée ? j'avois compté que *Théodore* m'écriroit ; pourquoi n'en a-t-il rien fait ? je t'attendois avec tant d'impatience, je desirois et j'apréhendois ta réponse. Ah ! combien je redoutois, mon cher *Marien*, que tu ne voulusses pas quitter ton train de vie, que tu ne me jugeasses indigne de ton amitié et des liaisons que je voulois établir entre nous ! Combien ma surprise est agréable ; tu viens tout-à-coup mettre le comble à ma félicité ! mais, mon ami, tu devois craindre qu'un bonheur si grand, si imprévu, si subit, ne fît sur mon cœur

une impression trop forte ? pourquoi ne pas m'en prévenir ? pourquoi ne m'avoir pas préparé à cet excès de joie ? Je crois.... Hélas ! à quel dessein viens-tu et dans quelle intention ? m'accordes-tu ce que *Théodore* t'a demandé en mon nom ? que Dieu touche ton cœur ! puisses-tu venir pour me fermer les yeux et accepter le dépôt de mes enfans que je fais entre tes mains !

Je lui dis tout cela avec tant de véhémence et je parlois avec tant de volubilité qu'il ne put ni m'interrompre ni me répondre. Lorsque j'eus fini, il me dit avec un air d'intérêt : « Rassures-toi, mon ami, je viens ici pour toujours ; j'y viens vivre et mourir avec toi ; j'y viens être l'instituteur de tes enfans, aimer et servir Dieu avec ta famille et toi ; me placer avec vous sous ses ailes paternelles jusqu'au jour de la sainte espérance. Mon ami ! que le Ciel protége ceux qui vont habiter sous ce toît, et qui confians en son secours, vont se réunir par les liens de la divine charité ! Daigne sa bonté fortifier tellement leur union, que la mort elle-même ne puisse les séparer ! »

Peins-toi, s'il t'est possible, *Théodore*, la grandeur de ma joie, en l'entendant parler ainsi. Mes larmes coulèrent en abondance. Je courus à mes enfans, et les amenant auprès de *Marien*, je les fis mettre à genoux devant lui ; reconnoissez,

leur dis-je, *Marien* pour votre père; je lui cède toute l'autorité, tous les droits que la nature m'a donnés sur vous : je voulus qu'ils lui baisassent la main en signe de l'obéissance qu'ils lui promettoient, et qu'ils renouvelassent tous les matins cette marque de respect, comme un témoignage de leur promesse. Mes enfans s'y prêtèrent avec promptitude et avec joie, mais ils pleurèrent; et ce moment donna lieu à une nouvelle scène de tendresse qu'il est presque impossible de décrire.

Il sembloit que notre sensibilité ne pouvoit augmenter dans ce délicieux moment. Le bon naturel de *Félix* sut donner à la mienne un nouvel essor; après qu'il eut baisé la main de *Marien*, il se tourna vers moi, et me dit : Puisque vous le voulez, je lui promets obéissance, je le reconnois pour mon père; mais il ne peut être mon père qu'en second. Je consens bien à en avoir deux, mais je ne veux point que vous cessiez d'être le mien. —Oui, mon enfant, lui répondis-je, en le serrant contre mon sein : quel don le Ciel m'a fait, en me donnant un fils d'un si excellent caractère ! Non, jamais, jamais je ne me séparerai de toi, jamais je ne cesserai d'être ton père; nous serons tes deux pères, *Marien* et moi, et *Marien* le sera pour nous trois.

Notre émotion étant un peu calmée, *Marien*

m'apprit qu'un de ses amis, nommé dom *Antoine*, qui l'avoit amené dans sa voiture, l'attendoit hors de l'appartement. Il me demanda de sortir pour me le présenter. Je courus avec lui pour le recevoir, et nous trouvâmes dans l'antichambre un homme d'une apparence modeste et d'une physionomie agréable. Je lui demandai pardon de l'avoir fait attendre, en accusant *Marien* de ne m'en avoir pas averti plutôt, et je l'introduisis avec toute la politesse et tous les égards convenables.

Sur ce qu'il m'apprit qu'il comptoit se remettre en route le même soir, nous le priâmes de s'arrêter quelques jours avec nous. Il s'en défendoit; il alloit, disoit-il, remplir en Amérique une mission du Gouvernement et il craignoit que le vaisseau qui l'attendoit ne mît à la voile : à forces d'instances nous obtinmes de lui qu'il resteroit trois jours avec nous. Il me parut un homme très-instruit et du meilleur caractère. *Ambroise* par mes ordres l'accompagna dans le village qu'il voulut voir par curiosité. Il se récria beaucoup sur la misère de ses habitans, comme sur celle de tous les autres villages qu'il avoit rencontrés sur sa route. Il partit au bout des trois jours qu'il avoit donnés à nos instances.

Le jour de son arrivée et peu après notre première entrevue, *Marien* voulut me parler en

particulier, et me fit signe de faire retirer mes enfans; je les fis éloigner, et *Marien* pria dom *Antoine* de se joindre à eux. Lorsque nous fûmes seuls, il me dit : Mon ami, je puis te donner une autre nouvelle qui te causera une bien plus grande joie encore. *Théodore* est détrompé de ses erreurs; il est converti, et a pris la ferme résolution de se consacrer entièrement à Dieu. —Quoi! mon ami, lui dis-je, Dieu auroit touché son cœur? —Oui, me répondit-il, et tu as eu le bonheur d'être l'instrument dont il s'est servi.

—Divine miséricorde, m'écriai-je! avec quelle abondance vous versez vos faveurs sur un homme qui en est si peu digne! Jamais, mon cher *Théodore*, je ne pourrai t'exprimer le plaisir, te peindre la satisfaction que ces paroles surnaturelles et divines répandirent dans mon cœur : je n'avois jamais éprouvé un sentiment aussi doux; non, jamais on n'en éprouva un pareil sur la terre. Ah! telles sont sans doute les délices et la volupté dont se forme la félicité des Élus, et dont le Dieu d'amour abreuve ses enfans chéris!

J'étois tellement hors de moi, que je me jetai à genoux sans pouvoir rien articuler que ces paroles : ô mon Dieu! Dieu bon! Dieu miséricordieux! Mais tandis que mes lèvres les répétoient mécaniquement, mon esprit parcouroit

dans son rapide essor toute l'étendue des innombrables bienfaits dont il ne cessoit de me combler. Que d'idées différentes se présentèrent successivement à mon imagination ! l'horrible tableau de notre conduite passée, les erreurs de notre esprit, les égaremens de notre cœur corrompu, la multitude infinie des crimes qui ont souillé notre coupable vie, s'offrirent en un instant et en raccourci à ma pensée.

Cette épouvantable image me fit frissonner d'horreur ; mais au même instant et avec autant de rapidité, j'embrassai d'un coup d'œil tous les prodiges de la divine miséricorde opérés en ma faveur, les événemens par lesquels sa providence paternelle avoit préparé ma conversion, mon voyage au couvent, la rencontre de mon ange tutélaire, ma confession et ma communion, la convalescence de l'Étranger, la résurrection de *Manuel*, la conversion de *Simon*, et maintenant la tienne ; mon cher *Théodore*, la tienne que dès l'instant où Dieu daigna m'ouvrir les yeux je lui ai sans cesse demandée avec la plus vive instance ! La réunion et l'ensemble de tant de bienfaits produisoient en moi des sentimens si vifs, si tumultueux que mon cœur ne pouvoit y suffire. Je ne savois que répéter, je ne pouvois que m'écrier : mon Dieu ! Dieu adorable et éternel ! que tu es grand ! que tu es bon ! que tu es miséricordieux !

Je me sentois tomber en défaillance ; *Marien* s'en apperçut sans doute, car il me releva et me fit asseoir. Alors je commençai à lui faire des questions : je lui demandai comment et quand s'étoit opéré cet heureux changement : mes interrogations se succédoient si rapidement que la seconde n'attendoit pas qu'il eût répondu à la première. *Marien* voyant l'état d'agitation où j'étois, chercha à me calmer. Lorsque je fus parvenu à réprimer un peu l'ardeur de ma vivacité, il parla ainsi :

Tu sais que je fréquentois peu votre société, quoiqu'il s'y trouvât plusieurs de mes parens et de mes condisciples, et que nous eussions été élevés ensemble ; la vie que vous meniez et la dissolution de vos mœurs m'avoient éloigné de votre intimité ; je ne cherchois à vous voir que par occasion ou lorsque la bienséance l'exigeoit. Déjà depuis long-temps je n'avois entendu parler d'aucun de vous autres, lorsque je trouvai chez moi un billet de *Théodore*, ainsi conçu : « Je suis de quartier ; je ne puis ni sortir du palais ni t'aller voir ; ayant une affaire de grande importance à te communiquer, je te prie de passer chez moi. » Je fus très-étonné que *Théodore* qui n'avoit jamais rien eu à démêler avec moi, eût alors quelque chose à me dire. Il n'y avoit rien de commun entre son genre de vie et le mien ; mais comme nous devons être prêts à tout et

nous rendre utiles autant que nous le pouvons; je lui répondis que je me rendrois chez lui.

J'eus vraiment quelque peine à aller le chercher au palais dont je ne connoissois point les êtres ; aussi ne parvins-je que bien difficilement jusqu'à son appartement. J'ignorois également l'heure convenable pour le rencontrer, et j'arrivai précisément au moment où il devoit aller remplir ses fonctions. Il m'introduisit dans un cabinet, et ne pouvant pas s'arrêter, il me pria de l'attendre, en m'assurant qu'il reviendroit bientôt, et il partit. Mais, mon ami, quelle différence dans son ton et dans son maintien ! Il me parut tout autre, et je restai confondu d'une métamorphose si complète.

Tu connoissois son air hautain et avantageux, son port altier et superbe, ce ton de satisfaction et de suffisance, de prétention et de supériorité, ce maintien frivole et léger, ce mélange de hardiesse et de graces qui le distinguoient parmi les courtisans mêmes; tout cela avoit disparu. Sa contenance étoit sérieuse et modeste ; son air étoit simple, ouvert et serein ; il paroissoit languissant et pensif; il étoit en un mot si différent de lui-même que je pouvois à peine en croire à mes yeux.

Son langage sur-tout m'étonna : il ne m'avoit jamais parlé que de ce ton ironique et railleur,

sous

à l'aide duquel la présomption déguise le mépris et lui donne l'apparence de la plaisanterie. Comme je ne professois point sa grande philosophie, il me regardoit sans doute en pitié et ne voyoit en moi qu'un pauvre homme, un génie borné, infatué des préjugés vulgaires ; et lorsque les circonstances nous rapprochoient, à peine daignoit-il me parler. S'il m'adressoit la parole, c'étoit en courant et d'un ton très-léger, en couvrant la chétive opinion qu'il avoit de moi du voile du badinage et de l'ironie.

Cette fois son ton plus sérieux et plus grave étoit très-obligeant et très-poli. Son urbanité me frappa ; j'en attribuai la cause à quelque inquiétude, et je pensai qu'il m'appeloit pour lui rendre quelque service. Dans cette idée, je me disposois à m'y prêter de tout mon pouvoir ; et m'étant approché du feu pour l'attendre, je me mis à parcourir ses livres. Lorsqu'il revint, il me trouva dans cette occupation.

Je venois de prendre un ouvrage, sur lequel je n'avois pas encore jeté les yeux. Quel est ce livre, me dit-il ? Je l'ouvris, et lui dis : c'est un volume de *Voltaire.* Il me l'arrache aussitôt des mains, et le jetant au feu, il s'écrie : malheureux écrivain, quels maux n'as-tu pas causés ! —Je restai confondu. —Tu es surpris, *Marien*, continua-t-il, de m'entendre parler ainsi ? Je le

crois bien : ta surprise n'est que trop légitime, et je devois m'y attendre. Mais tu ignores ce qui se passe! Si tu savois... oui, il faut que tu le saches.

Mon ami, je n'étois qu'un aveugle et un insensé; j'ai cru tout savoir, et je n'étois qu'un ignorant. Que de choses à connoître, et qui m'ont échappé! Que n'ai-je pas vu, que n'ai-je pas appris dans l'espace de peu de jours! Par combien de prodiges, par combien de circonstances extraordinaires la Providence n'a-t-elle pas daigné m'ouvrir les yeux! Il ne falloit rien moins que cet enchaînement d'événemens et la manière toute particulière dont le Ciel les a disposés, pour que je lusse ce que j'ai lu, pour que je pusse me détromper et que l'obstination de mon aveuglement pût cesser.

—Je ne savois que penser de ce discours, et j'en étois confondu. —As-tu, me dit-il, quelque nouvelle de *Manuel?* —Oui, lui dis-je; on m'a raconté qu'il étoit mort subitement dans sa voiture. —Non, me répondit-il : on l'a cru; mais il vit encore. —Il me demanda ensuite si j'avois de tes nouvelles. Je lui répondis que non. —Eh bien! apprends, me répliqua-t-il, qu'il a demeuré long-temps dans un couvent, où il a fait une confession générale; il habite aujourd'hui dans une de ses terres, avec l'intention d'y me-

ner une vie chrétienne et le desir de réparer les scandales qu'il a donnés.

—Il est difficile de concevoir l'effet que fit sur moi ce peu de paroles. La surprise et la joie remplissoient mon ame toute entière. Quoi ! lui dis-je, Dieu a vu avec compassion et changé ce cœur rebelle, livré à l'endurcissement ! *Théodore* me l'assura de nouveau ; alors je ne pus me contenir. Je me mis à genoux, et les yeux baignés de larmes, je levai les mains au ciel, en m'écriant dans le transport de ma joie : béni soit le Dieu des miséricordes infinies ! J'observai, en me relevant, que *Théodore* versoit aussi des larmes et avoit l'air attendri : alors je commençai à me persuader qu'il disoit vrai.

Je le priai de me raconter comment et par quels moyens Dieu avoit fait ce miracle. —Non, non, me dit-il, je ne te dirai rien. Si tu veux le savoir, lis les lettres qu'il m'a écrites. Non seulement il me charge de te les faire lire, mais dans le nombre il y en a une qui t'est particulièrement adressée. —Je lui en demandai la lecture ; non, non, répondit-il ; tu ne la verras que quand il en sera temps. Je suivrai, à ton égard, la même conduite qu'il a tenue envers moi. Il a voulu que je ne lui répondisse que lorsqu'il m'avertiroit : il vouloit auparavant que je fusse instruit de tout. Et combien il en a sagement

agi. Que sa précaution a été sage ! que de sottises, que de blasphèmes ne m'a-t-elle pas égargnés !

—J'en agirai de même avec toi. Tu apprendras tout, mais de la manière dont j'ai tout su. J'ai là toutes ses lettres rassemblées qui forment déjà un gros volume ; tu les liras dans l'ordre de leur date, et nous les lirons ensemble. Non que je ne les aie déjà lues plusieurs fois, mais je veux en recommencer la lecture avec toi. Fais-moi donc ce plaisir et ne m'interroges pas, car elles t'instruiront mieux que tout ce que je pourrois te dire.

—Je ferai, lui répondis-je, très-volontiers ce que tu desires. —Puisqu'il en est ainsi, m'a-jouta-t-il, commençons cette lecture dès aujourd'hui. Mes nuits sont libres et je peux les passer avec toi, sans que personne y prenne garde. Depuis long-temps je les passe seul, sans autre occupation que celle de lire et de relire ces lettres. Les gens qui ont l'habitude de me voir, ont été surpris de ma conduite et m'en ont fait quelques plaintes, je n'en ai fait aucun cas et j'ai prétexté une indisposition ; moyennant cela, ils ne viennent plus, et nous pourrons lire nos lettres sans être interrompus. Tu viendras au déclin du jour, et toute la nuit sera à nous.

—Mais, lui répliquai-je, tes domestiques se-

ront étonnés de me voir venir et m'enfermer avec toi toutes les nuits ; ils imagineront, que nous tramons quelque intrigue. —Tu as raison ; mais il est aisé d'y remédier. —Viens, ajouta-t-il, en se levant, et me montrant une petite porte dérobée par où l'on pouvoit entrer et sortir sans être vu de personne, et m'en donnant la clef, il me dit : maintenant tu pourras ouvrir quand tu seras arrivé ; mais entres aussitôt dans mon appartement. Je t'attendrai ; et si par hasard tu ne me trouvois pas, attends-moi. Que cette clef qui a servi tant de fois le libertinage et le crime, serve enfin une fois des projets de vertu !

—Je me rendis la même nuit à son invitation. Nous ne fûmes pas plutôt ensemble, que *Théodore* tira de son secrétaire toutes tes lettres. En me remettant la première, il me pria de la lire à haute voix. Il me seroit impossible de te rapporter les détails de cette lecture. Je puis te dire que jamais on n'a lu avec plus d'attention ni écouté avec un plus vif intérêt.

Je faisois quelques réflexions, lorsque l'occasion s'en présentoit ; mais *Théodore* étoit prodigue des siennes. Il étoit plein et pénétré de tout ce que ces lettres contenoient : il étoit aisé de voir qu'il les avoit lues souvent et avec beaucoup d'attention. A force de m'interrompre et de développer ses réflexions, il prolongea tellement

cette lecture, que nous ne pûmes la finir que dans l'espace de plusieurs nuits. Je ne puis te rapporter tout ce que nous dîmes à cette occasion ; je n'en ai pas le temps et je ne m'en souviens pas assez. Mais pour t'en donner une idée, je te citerai ce qui m'a le plus frappé dans nos entretiens.

Lorsque nous lisions quelques-unes de tes conversations avec ton directeur sur *Voltaire*, sur *Rousseau* et les autres philosophes du jour, si obstinément acharnés à décrier la Religion : oui, s'écrioit vivement *Théodore*, ce sont des monstres, des furies échappées de l'enfer pour corrompre le monde ! Quel mal n'ont-ils pas fait ? Malheureux l'imprudent qui les lit sans avoir été auparavant instruit ! Malheureuses les nations, assez aveugles pour les estimer ! elles auront bientôt perdu leur Religion et leurs mœurs ; et avec elles, la paix et la tranquillité. Une jeunesse crédule et disposée à écouter avec avidité tout ce qui flatte ses passions, s'empressera de les lire ; elle les croira sur parole, et sans autre examen elle s'abandonnera à la licence. Ce sont des pestes publiques qui m'ont corrompu comme tant d'autres, et qui pervertiront bientôt l'univers entier, si l'on n'instruit pas avec plus de soin les peuples de la vérité de notre Religion.

D'autres fois et dans la même occasion, il disoit : tous ces philosophes si vantés, qui ont

séduit les nations par leurs perfides écrits, n'étoient que des orgueilleux : c'étoit par vanité, c'étoit pour se distinguer et pour acquérir une malheureuse gloire qu'ils mettoient au jour des opinions nouvelles et erronées ; et comme elles ouvroient la porte au relâchement, les personnes sans réflexion les accueilloient avec plaisir. Cette gloire vaine et futile étoit le but qui animoit leur plume audacieuse ; et la triste célébrité que malheureusement pour eux la corruption humaine leur a donnée, les encourageoit à de nouveaux excès. Observez *Voltaire*, leur père, leur patriarche : il débuta avec timidité. Il commença par avancer quelques idées hardies, et finit par vomir les plus absurdes et les plus horribles blasphèmes.

Il est clair qu'ils n'ont aucune bonne foi ; ni lui ni aucun de ceux qui ont suivi ses traces. Ils ne font que proposer des difficultés sur des objets que leur nature rend impénétrables à l'homme, et répéter des objections mille fois résolues, dont ils n'ignoroient pas la solution méconnue de la plupart des lecteurs auxquels ils en vouloient imposer. Voilà l'art perfide dont ils ont fait leur plus chère occupation ; jamais ils ne parlent de cet admirable concours de preuves qui démontrent invinciblement la vérité de la Religion, qui la prouvent avec une si grande

évidence et de tant de manières. Et moi, homme ignorant et foible, je leur ferois un dilemme, auquel je voudrois bien savoir comment ils pourroient répondre.

Venez, leur dirois-je, promoteurs de l'incrédulité ; venez, vous tous qui vous moquez de la foi chrétienne et de sa sainte simplicité. Dites-moi : connoissez-vous ou ne connoissez-vous pas les fondemens de cette foi ? Savez-vous par quels motifs les Chrétiens croient des mystères si supérieurs à la raison, et suivent si laborieusement une doctrine austère et ennemie de leurs sens ? le savez-vous ou non ? Si vous ne le savez pas, pourquoi en parlez-vous ? pourquoi vous moquez-vous de ce que vous ignorez ? Et si vous le savez, pourquoi vous restreignez-vous à des objections partielles et incohérentes qui ne peuvent altérer ses fondemens ? Pourquoi n'attaquez-vous pas le tronc de l'arbre ? pourquoi n'exposez-vous pas au grand jour tout le corps de l'édifice, pour le saper par ses fondemens mêmes ?

Si le système du Christianisme est faux, si vous avez des moyens pour le combattre, si vos armes sont assez fortes pour le renverser, pourquoi ne vous en servez-vous pas ? Il n'est point de marche plus sûre pour en triompher et pour nous détromper de nos illusions, que de nous montrer la futilité de nos motifs de cré-

dibilité. Pourquoi ne les attaquez-vous donc pas ? Pourquoi travaillant avec tant d'ardeur à décrier la Religion, avez-vous l'astuce de nous en cacher les fondemens ? Avouez que vous êtes ou bien mal habiles, si, pouvant affoiblir ses preuves, vous négligez de le faire ; ou bien perfides, si, convaincus de votre impuissance à cet égard, vous ne les attaquez pas de front.

Théodore ne s'arrêtoit plus lorsqu'il se livroit à ses invectives contre les philosophes : dans la chaleur d'un zèle ardent, il les pressoit et les terrassoit. Lorsque nous en vinmes aux lettres dans lesquelles ton directeur esquisse le magnifique édifice de la Religion, la chaîne suivie sans interruption des faits qui se rattachant à la création du Monde, descendent à Jésus-Christ et viennent jusqu'à nous ; faits prouvés avec tant d'évidence et de clarté par des monumens publics et subsistans qui eurent nos ancêtres pour témoins oculaires, et dont nous sommes témoins nous-mêmes par des traditions incontestables : alors son esprit s'élevoit, son cœur sembloit se dilater, en contemplant le spectacle d'une composition aussi simple que bien ordonnée ; et comme s'il eût été pénétré de tous les rayons de la lumière céleste, il s'écrioit : Quel concert ! quelle harmonie ! tout y est divin, tout s'y correspond, tout y est à sa place. Quel autre que Dieu

pouvoit être l'artisan d'une œuvre aussi sublime, où tout s'enchaîne si parfaitement et où rien ne se contrarie ! Combien il est aveugle celui qui n'apperçoit pas cette brillante splendeur, lorsqu'elle s'offre à sa vue ! Ah ! *Marien*, j'étois cet aveugle ; les perfides philosophes avoient fasciné mes yeux : graces soient rendues au Ciel qui a daigné m'éclairer par ces lettres !

Lorsque nous en fûmes aux preuves de la résurrection de Jésus-Christ, son ardeur redoubloit ; ses gestes, ses expressions, annonçoient qu'il étoit pénétré de leur évidence et de leur solidité. Il ne cessoit de s'écrier, il répétoit à diverses reprises : insensés ! vous croyez qu'*Alexandre* a conquis les Indes et que *César* a subjugué Rome, parce que ces faits sont rapportés par deux ou trois Auteurs contemporains qui les ont écrits sous les yeux des peuples qui en furent les témoins, parce que les siècles postérieurs y ont ajouté foi, et parce que ces notions historiques se sont perpétuées sans contradiction jusqu'à vos jours. Et néanmoins vous ne croyez ni la vie ni la mort de Jésus-Christ, attestées par tant d'Auteurs contemporains, en présence du peuple Juif et des bourreaux eux-mêmes ; vous ne croyez pas à ses miracles attestés par les mêmes Auteurs qui en furent témoins, que ses ennemis n'ont pu nier, et qui ont converti tant de milliers

d'hommes ; vous ne croyez pas à sa résurrection, malgré le témoignage unanime de tous les Apôtres et des Disciples qui l'ont vue, qui assurent lui avoir parlé après qu'il fut ressuscité. Vous récusez des hommes si saints, qu'ils ont fait aussi des miracles, à l'aide desquels ils ont converti un nombre infini de Juifs. Vous ne croyez pas à son ascension publique, attestée par plus de cinq cents personnes qui, au milieu des tourmens et menacés de la mort, déposent qu'ils en ont été les témoins.

Enfin vous ne croyez pas ce que des hommes aussi incrédules que vous, ont été forcés de reconnoître et de pratiquer, malgré leur répugnance naturelle. Plusieurs siècles après, vous voulez mieux voir que les contemporains eux-mêmes. Après tant d'années, vous voulez juger mieux que ceux qui vivoient alors ; et vous prétendez que l'auditoire en sait plus que les témoins. Hommes clairvoyans, qui voyez si bien et de si loin, dites-moi comment les Églises chrétiennes furent dès-lors si nombreuses ? comment elles purent compter dans leur sein, dès leur origine, un si grand nombre de Fidelles, s'il n'existoit pour eux aucune preuve déterminante, aucun miracle capable de les convertir ? Insensés ! ô aveugles que vous êtes !

Au moment où ton directeur, enflammé d'un

saint zèle, se met à genoux, et élevant son cœur à Jésus-Christ, lui proteste de nouveau qu'il croit en lui et qu'il l'adore; et où toi-même entraîné par le même sentiment, tu te prosternes, en t'écriant : *Et moi aussi, je crois en vous et vous adore, ô mon Dieu!* Je te confesse, mon ami, que je fus si vivement et si tendrement ému de cette action touchante et pathétique, que n'étant plus maître de moi, je sentis couler mes larmes et fus contraint d'interrompre ma lecture.

Théodore se leva; et d'un ton grave et posé, il me dit : Je n'ai jamais lu ce passage, sans avoir répété ces tendres et douces paroles. La première fois que je les lus, les larmes inondèrent mes joues, et une puissante impulsion me porta à les prononcer. Mon cœur et mes lèvres les ont répétées plusieurs fois depuis; et je ne les prononce jamais qu'avec un sentiment qui devient toujours plus profond et plus affectueux. Je ne les ai dites encore qu'à mon Dieu; je n'avois d'autre témoin que lui. Mais à présent que j'en ai un dans toi, dans toi qui es Prêtre et que je respecte comme son Ministre, je veux les ratifier en ta présence. Il se mit à genoux, et levant au Ciel ses mains et ses regards, il dit : « Oui, adorable Jésus! je vous adore aussi, moi; et je vous reconnois pour mon Dieu et

pour mon Rédempteur : je renouvelle en présence de votre Ministre les vœux de mon baptême. Je fais et je ferai toujours profession d'être Chrétien ; daignez me pardonner mes crimes, daignez me soutenir par votre grace. » Toi, *Marien*, pries pour moi, et aides-moi dans ma sainte résolution.

Ce mouvement et l'expression bien sentie avec laquelle *Théodore* me tint ce discours, achevèrent d'ouvrir un libre passage à mes larmes ; baigné de pleurs, je me précipitai dans ses bras. Je rendis intérieurement les plus vives actions de graces au Dieu de bonté, d'avoir par un miracle de sa providence touché à ce point un cœur que je croyois livré à l'orgueil et à l'obstination. Mais que ne peut la douce efficace de la grace divine ! Nous nous occupâmes ensuite de beaucoup d'autres réflexions, toutes relatives à ta situation et à celle de *Théodore ;* j'observai, avec la joie la plus vive, qu'il étoit pénétré d'une douleur bien sincère et entièrement résolu de changer de vie. La succession rapide de nos idées et l'émotion ne nous permirent pas de continuer cette nuit notre lecture ; nous la renvoyâmes aux nuits suivantes.

Nous la poursuivîmes en effet sans interruption ; et lorsque nous parvinmes aux lettres où tu parles de ta confession et de ta communion,

Théodore ne cessoit de dire à voix basse et avec un sentiment qui sortoit du fond de son cœur : que tu es heureux, mille fois heureux ! qui pourra être comme toi ! D'autres expressions qui lui échappoient à chaque instant, me peignoient les sentimens dont son ame étoit pleine, et m'assuroient qu'il songeoit sérieusement à partager ta félicité.

Lorsque ton directeur se préparoit à te donner l'absolution, et qu'il te tint ce discours si tendre et si chrétien, où il te représentoit comme embrassant la croix et prêt à recevoir le sang de l'Agneau, par lequel il alloit te purifier de tes fautes, il ne put contenir ses sanglots, et il répandit un torrent de larmes. Quand tu décris l'instant mémorable, où prosterné à ses pieds et le front collé à la terre, tu entends ton confesseur prononcer au nom et de l'autorité de Dieu les saintes et divines paroles, il s'écria en poussant un soupir du plus profond de son cœur : ah ! quand arrivera pour moi ce jour fortuné ! Il le répéta encore lorsque nous en fûmes au moment de ta communion. A chaque pas, à tous les instans de notre lecture, *Théodore* exprimoit son attendrissement et sa ferveur.

Je ne pus me défendre non plus de m'attendrir au passage où tu fais mention de moi ; mais lorsque je te vis desirer que j'allasse vivre

avec toi et que je me chargeasse de l'éducation de tes enfans; lorsque j'en vins sur-tout à la lettre que tu m'écris et où tu me parles directement, mon trouble devint extrême. Je voulus parler à *Théodore* de mon incapacité pour des fonctions aussi élevées et aussi difficiles que celle de diriger des jeunes gens et d'ajouter au soin de leur donner les connoissances nécessaires, celui de les conduire à la vertu, *Théodore* me ferma la bouche en me disant : je ne te répondrai rien, que tu n'aies achevé la lecture de la lettre qu'il t'écrit, et que tu n'aies eu le temps d'y réfléchir. Je fis l'effort de me soumettre à cette condition. Je lus la lettre toute-entière, et lui dis ensuite :

Le Ciel ne pouvoit m'offrir une occasion plus agréable et plus douce que celle d'aller vivre et mourir avec un parent que j'aime, et un ami que j'estime. Rien ne pourroit m'être plus avantageux que de concourir à l'affermir dans sa nouvelle vie et de me sanctifier moi-même, en contribuant à sa sainteté et à celle de sa famille? Rien ne pourroit m'être plus agréable que de lui rendre un service aussi important que celui de me charger de l'éducation de ses enfans, et de cultiver pour Dieu deux jeunes plantes qui sont son ouvrage; mais tu sais, *Théodore*, que je n'ai fait que des études fort ordinaires : je n'ai

appris que ce qu'il me falloit absolument savoir pour remplir mes obligations. Les enfans d'un homme du rang qu'occupe notre ami, des enfans destinés aux premiers emplois de l'état, peuvent-ils être confiés à l'instruction d'un homme aussi dépourvu que moi des lumières nécessaires à cet emploi ?

L'éducation est un grand art ; une science plus difficile peut-être que toute autre. Les premiers hommes de tous les temps se sont dévoués à traiter de l'éducation, à en tracer les règles et les préceptes. Parmi les plus habiles, il y en a peu qui eussent été capables de bien remplir eux-mêmes cette fonction ; car je regarde l'instruction comme la moindre partie de l'éducation : le point essentiel est d'inspirer l'amour du bien à ses élèves et de les conduire à la vertu, à celle sur-tout de leur état : c'est principalement ce qu'il faut faire à l'égard de ceux que leur fortune et leur naissance, semblent avoir destinés à commander aux autres hommes.

Eh ! que peut savoir à cet égard un pauvre Ecclésiastique comme moi ? Ma vie a toujours été obscure et retirée ; jamais je ne me suis occupé d'objets de cette espèce, et il est impossible de savoir ce qu'on n'a ni appris ni médité. Si notre ami m'appeloit auprès de lui pour toute autre chose, où je fusse à portée de lui être

utile,

utile, je suis à ses ordres et je vole à l'instant chez lui : mais être précepteur de ses enfans, élever deux jeunes gens près d'arriver à l'âge où ils pourront obtenir des emplois distingués ; une pareille charge est trop au-dessus de mes foibles lumières.

Je serois loin de mériter une si haute confiance si j'abusois de l'opinion trop favorable qu'il a de moi, si je cédois à des instances si flatteuses ; et je ne me pardonnerois point à moi-même de ne l'avoir pas désabusé. *Théodore* me laissa achever sans m'interrompre. Lorsque j'eus cessé de parler, il me dit : n'as-tu rien à m'ajouter ? —Eh ! que veux-tu que je te dise de plus, repris-je, n'est-ce pas avoir tout dit, que de t'avoir répondu qu'on ne doit point accepter une fonction lorsqu'on est incapable de la remplir ?

—Il ne t'appartient pas, me répliqua-t-il, de te juger toi-même. Je confesse qu'il s'agit ici de remplir une tâche importante et pénible : l'homme qui est chargé de la conduite et de l'éducation de deux enfans, n'a pas un instant à lui ; tous ses momens doivent être employés sans réserve non-seulement à écarter les dangers continuels auxquels l'imprudence naturelle de leur âge les expose, mais aussi à les suivre constamment dans leurs différens cours d'étude, et plus particulièrement encore à éloigner d'eux tout entretien

étranger, capable de corrompre l'innocence de leur cœur.

Mais je ne crois pas que l'idée que tu t'es formée de la difficulté de cette tâche, soit la raison qui t'empêche de l'accepter. Tu ferois ce sacrifice à Dieu, si tu croyois qu'il pût lui être agréable. Tu remplis d'autres fonctions qui ne sont pas plus faciles; et sans doute tu ne te refuserois pas à celle-ci qui peut être d'une si grande utilité. Tu n'es arrêté que par la défiance de toi-même, par la crainte de ne pas bien t'en acquitter; par la persuasion où tu es que tu n'es pas propre à une fonction aussi importante.

Je ne ferai qu'une réflexion. Si notre ami étoit encore ce qu'il a été; si cette proposition te venoit d'un père vivant dans le monde, et voulant que ses enfans fussent élevés pour le monde, je conçois qu'indépendamment des autres motifs que tu pourrois alléguer, tu ferois justement valoir ton incapacité pour une pareille éducation; parce que l'éducation frivole et affectée du siècle demande des connoissances futiles que tu n'as pas cherché à acquérir: mais, *Marien*, ne sais-tu pas tout ce qu'il faut savoir pour enseigner le Christianisme à deux enfans?

S'il ne s'agissoit pas d'autre chose, lui dis-je, peut-être n'aurois-je aucune peine à accepter: graces à Dieu, j'ai tâché de bien apprendre ma

Religion ; et peut-être mon zèle ne seroit point inutile dans cette partie. —Mais... dis-moi, mon ami, reprit-il en m'interrompant, as-tu quelque raison qui te retienne à la ville ? quelqu'affaire qui exige ta présence ici ? quelque personne dont le commerce te soit agréable et dont la privation produiroit un vide dans ton cœur ? explique-toi franchement.

—Je n'ai nulle affaire, répondis-je, qui puisse m'arrêter ici. Au moment où j'embrassai l'état ecclésiastique, je fus imbu du principe que je ne devois m'ingérer dans aucune affaire mondaine. Content d'un revenu modique qui suffit aux besoins auxquels je me suis borné, mon ambition ne s'étend pas au-delà, et je n'aspire à rien de plus. Je ne manque pas d'amis, mais je préfère à toutes les amitiés, l'amitié de Dieu, et nulle de celles-là ne peut m'empêcher d'acquérir celle-ci. —Alors, me répéta-t-il, tu ne saurois résister aux respectables sollicitations d'un père qui réclame pour lui-même et pour ses enfans ce que ton amitié lui doit.

Je t'avoue, mon ami, que je ne me rendis point encore à ses instances ; nous disputâmes long-temps. *Théodore* m'alléguoit des raisons de toute espèce. Il m'exposa tous les motifs qu'il jugeoit propres à me persuader ; je résistois toujours, me retranchant sur le sentiment de mon

insuffisance. Voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur moi, il resta quelque temps pensif; il fixoit les yeux vers la terre avec l'air de rêver profondément; je gardai le silence de mon côté, faisant tous mes efforts pour me défendre contre ses moyens de persuasion.

Ce silence dura quelques minutes; *Théodore* sorti de son recueillement, leva la tête et me regarda d'un œil ferme et décidé : son air étoit devenu si majestueux, si imposant qu'il m'inspira une sorte de vénération. Sa physionomie s'étoit revêtue d'une sévérité douce. Ses yeux brillans étinceloient d'un feu que je ne leur avois jamais vu; il les fixa sur les miens : j'attendois avec une crainte respectueuse ce qu'il alloit me dire. Après une courte pause, et d'une voix douce, mais ferme et assurée, il me dit : en vain tu résistes, *Marien*, il faut céder aux décrets du Ciel.

Un oracle inspiré par le Ciel même n'auroit pu dévoiler les secrets de la Providence avec plus de noblesse et de majesté. Je fus pénétré de ce peu de paroles qui tout à la fois m'étonnèrent et m'étourdirent. Mon cœur palpitoit; je ne savois que penser ni que dire. Je fus bien plus troublé, lorsqu'il m'ajouta : dis-moi, *Marien*, qui a amené notre ami à ce couvent? qui lui a préparé ce saint et zélé directeur? qui lui a ouvert les yeux et l'a conduit à la Religion

et à la vertu ? qui lui a inspiré les lettres que nous avons lues ? Et penses-tu que j'eusse fait cette lecture moi-même, si contre ma coutume et en dépit de toutes les apparences, plusieurs circonstances ne m'y eussent déterminé ?

Ne vois-tu pas que pour que je les lusse, il falloit qu'elles me vinssent d'un ami et qu'elles se succédassent les unes aux autres pour piquer ma curiosité ? Les aurois-je lues, si elles m'étoient parvenues toutes à la fois, ou si j'avois pu savoir ce qu'elles renfermoient ? et quand même je les aurois reçues successivement, les aurois-je ouvertes si j'eusse été chez moi ? Aurois-je pu trouver le temps de les lire, lorsque je n'en avois jamais assez pour satisfaire mes continuelles fantaisies ? Il a fallu que ces lettres me trouvassent au moment de mon service au palais, d'où je ne pouvois sortir et où j'ai plus de temps à donner à la lecture.

Vois encore comment la Providence a disposé de mon cœur dans la lecture de ces lettres. Les premières furent pour moi un objet de dérision, et j'espérai de me divertir de celles qui suivroient ; elles m'inspirèrent la curiosité de voir comment ce directeur rempliroit la promesse qu'il avoit faite de prouver avec évidence des vérités qui me paroissoient ridicules. Et dis-moi qui a réuni toutes ces circonstances ? qui a fait naître toutes

ces combinaisons ? considères toute la singularité, toute la nouveauté que présente la conversion simultanée de trois monstres, parmi lesquels je compte *Manuel*; et apprends-moi qui peut être l'auteur de ces prodiges ?

—Il est visible, répondis-je, que c'est Dieu. Alors reprenant toute sa dignité, et mû comme par une inspiration surnaturelle, —eh bien ! me dit-il, ce même Dieu qui a jeté un coup d'œil de commisération sur nous autres, veut que tu soutiennes notre ami, et que tu l'aides à avoir soin de sa maison et de l'éducation de ses enfans.

Que ton excessive timidité ne te décourage pas. Celui qui a ménagé et préparé des événemens aussi étranges, saura te diriger dans la vocation qu'il te destine. Malheureusement pour moi je suis étranger à ses secrets, car je n'ai jamais marché dans ses voies; je me reconnois donc indigne d'en parler. Ta confiance me paroîtroit présomptueuse si tu la plaçois dans tes propres forces, si elle se fondoit sur tes talens acquis ; mais si tu la places dans Dieu, si ton seul but est de suivre le sentier qu'il t'indique, et si tu le pries de t'accorder l'appui de sa grace, tu peux espérer d'être éclairé par sa lumière. Après tout, tu enseigneras à tes pupilles à être Chrétiens ; or celui qui sait être Chrétien, sait tout, ou il sait du moins tout ce qu'il faut qu'il sache.

Théodore me dit cela avec une telle noblesse et d'un tel air de supériorité qu'il me confondit; je ne sus que lui répondre. Après quelques réflexions, je lui dis enfin : je te répète que mon plus grand desir est de servir Dieu et d'être utile aux hommes; que la compagnie de notre ami et le soin de sa famille me seroient très-agréables, et que s'il ne me proposoit l'éducation de ses enfans dont je me reconnois incapable, je n'aurois pas hésité à accepter sa proposition; à l'instant j'eusse volé chez lui pour partager sa société et le servir de ma personne et de toutes mes facultés.

Je t'ajouterai une chose que je ne t'avois pas dite : c'est que je desire depuis long-temps de quitter cette ville tumultueuse, où il est presque impossible de vivre avec soi-même et avec Dieu. Obligé à tout instant de vaquer à des devoirs de parenté et d'amitié, interrompu sans cesse par des oisifs importuns, et forcé de perdre beaucoup de temps en inutilités et en bagatelles, il y a long-temps que je soupire après une retraite où il me soit permis de consacrer à Dieu les dernières années d'une vie dont les deux tiers sont déjà écoulés; tu vois donc combien j'aurois de motifs pour préférer la maison d'un ami déterminé à vivre avec la modestie et dans les principes de religion que je desirois lui voir adopter.

Mais une éducation me paroît un travail si difficile, et je suis si loin de pouvoir en être capable, que tu ne dois pas t'étonner de ma crainte. Cependant, laisses-moi consulter avec Dieu un ou deux jours, et je te répondrai. —Fais-y réflexion, si tu le veux, me répondit-il ; plus tu réfléchiras, plus tu verras que c'est la volonté du Ciel : c'est sa main qui nous conduit. Observes encore comment par ces desirs de retraite, il te préparoit au moment où notre ami devoit t'écrire : réfléchis-y donc, mais n'oublies pas que c'est Dieu qui t'appelle.

Le lendemain j'allai consulter mon confesseur, homme distingué par sa science et sa vertu, et je lui fis part des circonstances où je me trouvois. Il me répondit : allons dire la Messe ; prions Dieu l'un et l'autre de nous éclairer, et nous en conférerons ensuite. En effet, après l'avoir dite, nous nous rejoignîmes ; et voici ce qu'il me dit : j'ai instamment prié le Seigneur de nous inspirer une résolution conforme à sa gloire ; j'ai réfléchi sérieusement sur ce que vous m'avez exposé, et tout considéré, je ne vois rien qui doive vous empêcher de vous charger de l'emploi qu'on vous propose ; et d'un autre côté j'apperçois une foule de raisons puissantes qui doivent vous y déterminer.

Vous n'avez ici aucune obligation qui vous

fixe sans retour, aucun motif particulier qui puisse vous arrêter irrévocablement. Vous aviez déjà le dessein de vous éloigner du bruit et des embarras de la capitale; vous étiez dans l'intention de chercher une retraite pour y servir Dieu sans distraction. Dans cette circonstance, qui vous appelle? un parent, un ami, un homme qui a vécu dans le péché, que Dieu a converti, et qui desire de se réfugier dans le sanctuaire de la vertu et de la pénitence. Et pour quel motif vous appelle-t-il? pour que vous viviez avec lui, pour que vous le souteniez dans ses résolutions; ministère de charité, office doux et pieux qui nourrira votre propre dévotion. Que demande-t-il encore de vous? que vous l'aidiez à régler sa famille: il est difficile qu'il puisse suffire lui seul à ce devoir; vous devez donc ce service à sa confiance en vous.

Il desire en même temps que vous vous chargiez de l'éducation de ses enfans, et vous vous jugez peu propre à cet emploi; mais vous m'avez dit vous-même que ce père qui vous appelle est nouvellement converti. Vous devez donc supposer que son desir est de donner à ses enfans une éducation chrétienne: dans ce cas-là, pourquoi ne leur donneriez-vous pas cette éducation? pourquoi n'espéreriez-vous pas que Dieu vous aidera? Ce seroit dans vous un excès de timidité

et de défiance que de vous croire incapable d'enseigner à deux enfans la Religion, la crainte de Dieu, l'amour de la vertu, et les pratiques qui peuvent former un Chrétien religieux et timoré.

Si leur père veut qu'ils acquièrent d'autres connoissances propres à leur rang et convenables aux personnes de sa classe, pour les rendre propres aux emplois qui leur sont destinés par leur naissance; il saura que vous ne les avez pas, et il se trouve assez riche pour se procurer d'autres maîtres pour cet objet. Votre occupation sera de ne pas vous écarter de ces enfans, de les avoir toujours sous vos yeux, et d'empêcher qu'on ne leur dise ou qu'on ne leur enseigne rien qui puisse leur inspirer le vice, corrompre leur innocence et atténuer les principes que vous aurez soin de leur inculquer. Je ne vois donc rien, je vous le répète, qui puisse vous faire refuser cette proposition; je vois au contraire qu'elle peut remplir le desir que vous avez de la retraite, et qu'en l'acceptant vous avez l'avantage de satisfaire un ami, de l'aider à persévérer dans la vertu, de mettre l'ordre dans une famille et d'élever deux enfans dans les principes de la Religion.

A mesure que ce sage et savant homme me développoit ses raisons, mes yeux se dessilloient, une nouvelle lumière pénétroit jusqu'au fond de

mon cœur. Aussitôt tous mes doutes s'évanouirent, les nuages qui m'offusquoient se dissipèrent, et je me sentis déterminé à me rendre : cette décision me parut lumineuse et sûre. Le trouble de mon esprit cessa, et je ne songeai plus qu'aux moyens de répondre à tes desirs et d'effectuer mon voyage.

La nuit du même jour et à l'heure fixée, je retournai chez *Théodore.* Dès qu'il me vit, il me dit : Eh bien ! *Marien*, à quoi t'es-tu décidé ? A suivre, lui répondis-je, la carrière que le Ciel ouvre devant moi, à partir et à me livrer à la conduite de la Providence. Il m'embrassa en me donnant les témoignages de la plus vive satisfaction : ne te l'ai-je pas prophétisé ? m'ajouta-t-il ; il étoit impossible que tu résistasses à l'inspiration du Ciel. Tout ceci est arrangé par la main supérieure de celui qui nous a tous regardé avec bonté. Que tu es heureux d'aller faire la félicité et contribuer au salut d'une famille que Dieu veut amener à lui par toi et avec toi ! Demandes-lui qu'il me dirige, et qu'il fasse cesser les incertitudes et les agitations cruelles auxquelles je suis en proie. Quand comptes-tu te mettre en chemin ? ajouta-t-il.

Je puis m'y mettre au plutôt, si tu le juges convenable. Aucune affaire ne me retient, et mon équipage sera bientôt prêt. Je ne pourrois

être embarrassé que de mes livres; je les laisserai chez un ami que je chargerai de me les faire parvenir. Il paroît que la Providence a arrangé tout ceci; car j'ai appris hier que le plus intime de mes amis est envoyé en Amérique pour y remplir une mission importante, et qu'il doit partir sous trois jours. Il passera dans le village où réside notre ami; et je ne doute point qu'il ne me donne une place dans sa voiture. Crois-tu que je doive profiter de cette occasion? Oui, me répondit *Théodore*; je la regarde comme une disposition du Ciel: notre ami t'attend avec impatience, et de cette manière tu lui donneras encore le plaisir de la surprise.

Mais toi, *Théodore*, lui dis-je, que penses-tu faire? Les dispositions où je te vois m'indiquent que tu n'es pas loin de prendre le parti d'un homme sage: quelle est ta résolution? —Qu'en sais-je, me répondit-il. Le desir de mon cœur le plus ardent est de me rendre au même couvent où a été mon ami, et de me jeter entièrement entre les bras du saint directeur qui l'a éclairé; mais jusqu'à présent esclave de mon emploi, je n'ai pas eu la liberté d'exécuter mon dessein. D'une autre part, tu auras remarqué que notre ami ne me nomme dans aucune de ses lettres ni le couvent ni son directeur; et comme il m'a imposé la loi de ne pas lui écrire avant qu'il m'ait

marqué de le faire, je n'ai pas pu m'informer de leur nom.

—Quand finit ton quartier, lui demandai-je? —Dans huit jours. —Cela étant, lui répliquai-je, il me vient une idée qui peut tout arranger; j'attendrai la fin de ton service, et alors nous pourrons aller ensemble. Tu donneras à notre ami le plaisir de te voir, et en même temps tu t'informeras de ce que tu desires de savoir, et tu pourras te rendre au couvent. —Non, me répondit *Théodore*. Je ne veux voir personne que je ne me sois délivré de l'unique inquiétude qui à présent occupe tous les instans de ma vie.

Voici une autre idée qui me paroît meilleure. Tu partiras dans trois jours, et notre ami recevra plutôt la consolation qu'il attend. Tu lui raconteras en détail tout ce qui s'est passé entre nous. Je ne pourrois le faire qu'avec beaucoup de travail et jamais aussi bien. Tu le prieras de m'écrire sans perdre un moment le nom du couvent et celui de son directeur, et tu lui demanderas une lettre de recommandation pour lui. Je m'arrêterai peu dès que mon service sera fini, et je profiterai des premiers momens de ma liberté pour me rendre au couvent. Lorsque j'aurai rempli ce premier devoir le plus pressant pour moi, j'irai vous faire ma visite; je vous trouverai réunis, et je passerai quelque temps avec plus de

tranquillité auprès de vous. N'est-ce pas bien penser ? —Très-bien, lui dis-je ; je vais de mon côté suivre ton idée. En effet, Don *Antoine* m'ayant offert une place dans sa voiture, je disposai tout pour mon départ ; *Théodore* reçut mes derniers adieux. Nous nous mîmes en marche, et me voici pour toujours avec toi.

Tel fut le récit de *Marien*. Juges, mon ami, du plaisir et de l'intérêt avec lesquels je l'écoutai. Mais je ne compare à rien la joie que j'eus d'apprendre que Dieu a daigné t'éclairer ; que la même lumière qui a dissipé les ténèbres de mon aveuglement par l'organe de mon ange tutélaire, s'est étendue jusqu'à toi ; que ce Dieu bon t'a fait connoître la vérité, et ce qui ajoute beaucoup à ma satisfaction, qu'il m'a rendu l'instrument d'un si grand bien. *Théodore !* une telle félicité excède la capacité de mon cœur ; j'en rends graces et je les rendrai toute ma vie à Dieu du plus profond de mon ame.

Tu fais très-bien d'aller directement au couvent, et de ne pas perdre un instant pour une action si salutaire et si importante. Mais combien sera doux pour moi le moment où je t'en verrai venir, et où je pourrai me dire, en te pressant dans mes bras : j'embrasse mon ami, devenu maintenant l'ami de Dieu ! Mon *Théodore* réconcilié avec la bonté divine, et devenu un vase de

miséricorde; mon *Théodore* qui va le servir avec moi, et de qui la mort même ne pourra plus me séparer, puisque nous nous réunirons dans le Ciel pour bénir éternellement ce Dieu, notre père, dont la miséricorde a versé tant de bienfaits sur nous.

Tu trouveras sous ce pli la lettre que j'écris à mon saint confesseur. Son adresse t'apprendra son nom et celui du couvent. Vas, mon ami, et tu verras que je ne t'ai rien exagéré. Tu trouveras un ange sur la terre. Dans cette édifiante maison beaucoup d'autres saints personnages auront des droits à ton respect et à ta vénération. Tu en seras étonné comme moi, parce que tu n'as pas d'idée d'une si grande vertu. Ces saints solitaires se dérobent aux yeux du monde qui ne daigne pas les voir, et ils ne vivent que pour Dieu. Tu y rencontreras *Simon ;* et à propos de celui-ci, j'ai à te raconter un nouveau bienfait de la divine bonté.

Au moment où je commençois cette lettre, j'en ai reçu une de mon saint directeur. Il pensoit, me dit-il, à congédier *Simon* pour le faire rentrer à mon service ; il avoit achevé ses exercices et reçu les divins Sacremens avec autant d'édification que de ferveur; mais celui-ci est venu lui dire que Dieu lui inspiroit de rester pour toujours au couvent en qualité de frère-servant de

la communauté. En louant ses desseins et son desir de consacrer sa vie au Seigneur, mon directeur lui a représenté que dans une résolution d'une telle importance, il falloit ne rien précipiter et peser mûrement son dessein pour s'assurer de sa vocation, et qu'il ne falloit pas se livrer au mouvement d'une ferveur passagère qui pouvoit être l'effet des circonstances où il se trouvoit actuellement.

Il lui a donc conseillé de prendre du temps pour s'éprouver lui-même, de revenir chez moi pour me rendre compte de ce qu'il avoit fait ainsi que de son dessein, et de me consulter sur sa résolution, attendu qu'il n'étoit ni régulier ni juste qu'il la prisse sans que je l'eusse permis et approuvé. Si je le trouvois bon, a-t-il ajouté, et s'il persistoit trois mois dans la même intention, il pourroit revenir, et alors il travailleroit à le faire agréer par le supérieur et par la communauté ; sa constance alors auroit montré à tout le monde que sa résolution étoit une inspiration du Ciel et non le mouvement d'une ferveur passagère.

Simon a manifesté son mécontentement de cette réponse; il a insisté en disant qu'il ne doutoit point que je n'approuvasse sa résolution; que je pouvois me passer de son service, ayant beaucoup d'autres domestiques capables de le suppléer ;

et

et que quand même il me seroit nécessaire, il étoit persuadé que j'en ferois le sacrifice, pour lui donner la liberté de faire pénitence de ses nombreux péchés. Que son desir n'étoit point l'effet d'une ferveur momentanée, puisque cette idée le poursuivoit depuis le moment où il étoit entré dans le couvent et où il avoit été témoin de la sainteté de la vie de la communauté; il finit en le suppliant de nouveau d'appuyer la démarche qu'il vouloit faire.

Mon directeur lui répéta qu'il lui paroissoit indispensable de m'instruire de sa résolution avant de rien entreprendre; que c'étoit là un devoir d'obligation et de reconnoissance. Que s'il étoit véritablement appelé de Dieu, il auroit dans trois mois la même intention avec plus de facilité pour la remplir; que ce terme seroit bientôt passé, et qu'il devoit nécessairement céder à des motifs aussi sages.

Malgré de si justes et de si pressantes raisons, *Simon* ne s'est point rendu et a trouvé ce délai trop long. Depuis il est allé parler au supérieur et lui a fait les mêmes prières; celui-ci lui a répondu comme mon directeur : mais *Simon* ne s'est point tenu pour battu, et il a sû tellement intéresser quelques-uns de ces vertueux pères, que le supérieur lui a ordonné, à sa prière, de m'instruire de son dessein et de me demander mon

consentement. Mon directeur m'ajoute que la communauté ne fera rien sans mon approbation ; et sans savoir auparavant si j'ai quelque motif de désapprouver les intentions de *Simon*, et m'assure qu'il n'agira qu'avec mon agrément.

Que dis-tu, *Théodore*, que penses-tu de ce nouveau bienfait de la miséricorde divine ? Tu sais quels abus nous avons fait des talens de *Simon*, et les coupables intrigues que nous avons confiées à son adresse et à son activité. J'aurois dû consacrer toute ma vie à ramener à la vertu un homme dont j'ai fait l'instrument de ma perte ainsi que de la sienne ; mais Dieu me décharge de cette obligation, en lui inspirant une résolution ferme et positive qui ne me laisse qu'à regretter de ne pouvoir l'imiter dans sa pénitence, après avoir tant contribué à la lui rendre nécessaire.

Je vais écrire au père ; je lui marquerai combien je suis édifié et satisfait du saint desir de *Simon*. Que non-seulement je l'approuve et y consens de toute mon ame, mais que ma seule affliction est de ne pouvoir l'embrasser mille fois et lui demander pardon des fautes qu'il a commises à mon instigation. Que je le prie de me recommander à ce Dieu qu'il va servir et qui nous traite tous avec une bonté tout à la fois infinie et si peu méritée. Tu le verras, *Théodore*,

fortifies-le dans ses saints desirs ; et fais-lui bien connoître que c'est à présent qu'il mérite toute notre amitié et toute notre estime.

Vas donc, cher *Théodore*, vas, et que le Père des lumières, source unique de tout bien, te conduise sous les ailes de sa protection à ce sanctuaire des vertus, à cet asile de la Religion, où l'on adore son saint nom, où l'on vit de son amour ! Ouvres sans réserve ton cœur à ce Ministre de sa bonté, devenu l'instrument de tant de résurrections spirituelles, et puisse la tienne n'être pas la dernière. Ah ! si la lumière qui nous éclaire pouvoit se répandre sur le malheureux *Edouard* et pénétrer son ame ! Sa situation est une épine qui pique et déchire mon cœur ; mais j'espère tout de la miséricorde de Dieu. Celui qui a su ramollir un cœur de marbre, qui malgré le nombre de mes iniquités, a daigné jeter sur moi un coup d'œil de compassion et de faveur, n'oubliera pas un homme bien moins criminel que moi. Heureux *Edouard*, que de graces n'auras-tu pas à rendre si le Ciel t'éclaire dans un moment où tu pourras encore lui présenter une jeunesse florissante et des sacrifices plus méritoires ! Non moins heureux, toi-même tu vas lui offrir des années encore brillantes de jeunesse ; tu vas lui présenter un encens plus pur et plus agréable, et des expiations plus dignes de lui !

Combien n'ai-je pas à déplorer, moi, de ne pouvoir lui consacrer que les restes d'une vie plus avancée, consumée dans l'habitude du crime et usée par de stériles jouissances ! combien n'ai-je pas à regretter le peu de prix d'une offrande moins méritoire et forcée par la nécessité !

Vas, mon ami, que les anges t'accompagnent, qu'ils te conduisent vers les hommes qui leur ressemblent le plus sur la terre. Vas voir ce que tu n'as jamais vu, entendre ce que tu n'as jamais entendu; vas te réconcilier avec notre Dieu, avec ce Dieu qui t'appelle dans ce saint asile pour te pardonner tes péchés, pour s'unir à toi d'un lien indissoluble, et t'associer au nombre des heureux. *Théodore !* tu vas t'ouvrir les portes de l'éternité, et te préparer dans son sein une demeure à jamais fixe et bienheureuse.

Ne te presses donc point, n'assignes aucun terme aux jours de ta retraite. Abandonnes-toi à la conduite du pasteur que tu vas chercher; laisses-lui déterminer le temps et ta conduite, laisses-lui tout régler. Comme moi, abandonnes-toi à lui en entier; comme moi tu t'en trouveras bien. Tu n'as pas, il est vrai, besoin d'autant de secours. Il a fallu me persuader les vérités de la Religion, et m'en enseigner jusqu'aux élémens. Graces à Dieu, tu es déjà pénétré de ce qui m'a tant coûté à apprendre; il ne te reste rien à

faire, si ce n'est de confesser tes erreurs et d'en demander le pardon.

Que ce Dieu qui est mort pour nous daigne te l'accorder ! que son divin esprit t'applique ses mérites, et qu'en te purifiant de son sang il te rende un objet digne de ses regards ! Quand tu auras terminé tes saints exercices, quand tu auras rempli tous les devoirs que renferme une action aussi importante, voles dans mes bras, que je presse contre mon cœur *Théodore* devenu l'ami de Dieu, *Théodore* uni avec moi par les liens d'une nouvelle et d'une bien plus solide amitié, nous l'adorerons ensemble, et nous le servirons jusqu'à l'heureux jour où, par une suite nécessaire de la même union, nous jouirons de sa vue et de son éternité. Adieu, mon ami.

LETTRE TRENTE-SIXIÈME.

Marien à Antoine.

Je m'attendois peu, mon cher *Antoine*, à l'agréable surprise que m'a causé ta lettre, après cinq ans d'absence. Tu me fais part de ton heureux retour, j'apprends avec une vive satisfaction que tu as rempli au gré du Gouvernement, la commission dont tu t'es chargé ; je n'attendois rien moins de toi : car celui qui craint Dieu et qui ne détourne point ses yeux de sa divine loi, réussit toujours et en tout.

Mais on n'obtient pas toujours sur la terre l'approbation et le fruit des bonnes intentions ; je regarde comme un nouveau bienfait du Ciel, que les tiennes aient été reconnues et aussi dignement récompensées que tu me le marques. Tu as maintenant payé ton tribut à la patrie ; il est temps que tu songes à passer tranquillement tes derniers jours : bien entendu que cela te soit permis ; car si le Gouvernement a besoin de tes services, tu sais que la première dette d'un bon citoyen est de lui consacrer son travail.

J'aurois bien voulu que le vaisseau qui t'a amené, eût relâché dans le même port d'où tu étois parti ; j'aurois eu le plaisir de t'embrasser

à ton passage, et nous nous serions entretenus de tout ce qui s'est passé pendant ton absence. Je te sais un gré infini de la relation que tu me fais; mais il y a de la différence entre raconter de vive voix ou écrire les choses. Une lettre est un témoin froid qui raconte avec moins d'intérêt, dont les descriptions perdent leur physionomie; tandis que la parole, aidée du geste, des inflexions variées de la voix, anime tout ce qu'elle exprime.

C'est là néanmoins l'inconvénient où je vais tomber. Tu me demandes mon histoire; tu veux que je t'apprenne ce que cette maison présente de nouveau; que je te dise comment je m'y trouve, si j'ai réussi à donner une bonne éducation aux deux enfans qui m'ont été confiés, s'ils ont profité de mes leçons, si leur père est venu à bout d'exécuter les grands projets de bienfaisance dont il s'occupoit; si, comme tu le dis, il a pu parvenir à transformer ce village qui t'a paru si pauvre, si laid, si misérable, en une habitation saine et agréable: tu me demandes de t'exposer en détail les améliorations qui se sont opérées dans cet espace de temps.

Cette relation, mon ami, n'est pas aussi aisée que tu pourrois l'imaginer. Dans le cours de cinq années, il s'est tant fait de choses qu'il seroit impossible de les rapporter toutes dans le

cadre étroit et resserré d'un seul tableau. Les travaux de mon ami ont tous prospéré, ses améliorations ont été également rapides et prodigieuses. Si tu avois pu revenir ici, tu aurois joui d'un spectacle délicieux et d'une surprise infiniment agréable. Tout est changé. Un lieu qui ne t'avoit offert qu'un spectacle de ruine et de misère, t'auroit présenté celui de l'abondance, de la salubrité, de la prospérité et du bonheur.

Cette simple vue t'auroit plus instruit en un instant que tu ne peux l'être par mes récits. Je puis te dire beaucoup, mais je ne te dirai pas tout. Puisque Dieu n'a pas voulu que j'eusse le plaisir de te voir, je vais tâcher de te donner le compte que tu attends de mon amitié, et une idée de ce qui s'est fait dans ces cinq ans, ainsi que de l'état où se trouve aujourd'hui notre village. Ton imagination suppléera à la foiblesse de mon pinceau, et ton indulgence me saura gré de l'effort que je fais pour t'obliger.

Le même soir que tu nous quittas pour continuer ton voyage, j'eus avec mon ami une grande explication. —Me voici, lui dis-je; il m'a suffi de savoir ton intention pour m'y rendre; et je suis prêt à exécuter tous tes ordres. Mais tu as compris dans tes projets celui de me charger de l'éducation de tes enfans, je te répéterai ce que j'ai dit à *Théodore* : je ne puis répondre à une

si haute confiance ; je ne suis point propre à élever deux enfans destinés par leur fortune et leur naissance aux plus grands emplois ; et je dois te désabuser sur cet article : un jour tu reconnoitrois ton erreur, et il seroit trop tard.

Ne crois point que je redoute le travail ; ne crois pas que pour me faire prier j'affecte une fausse modestie : ce procédé méprisable est loin de la franchise de mon caractère. Pour te convaincre de ma sincérité, je commencerai par te dire que je suis en état de leur enseigner bien des choses : d'abord, la Religion dont j'ai fait ma première étude, et ensuite un peu de mathématiques, de physique, et d'autres sciences utiles et solides.

Non-seulement je leur donnerai ces connoissances avec plaisir, je me chargerai encore de veiller sur eux et de régler leur conduite avec tout le zèle et le soin dont je puis être capable. Mais s'il faut leur former le goût, leur donner ces graces extérieures et ces manières de cour que le monde apprécie à si haut prix, je te déclare que je ne puis à cet égard t'être utile en rien : j'ignore tout cela, et je ne suis point l'homme qu'il te faut. Comptes sur moi pour faire tout ce qui te peut être utile, mais ne te fies pas à ma science ; et je t'en supplie, cherches pour cette éducation des moyens plus sûrs de remplir tes vues.

—J'aime infiniment, me répondit-il, ta timide franchise, et je respecte encore plus la modeste défiance que tu me montres; mais je te répondrai avec *Théodore*, que si je voulois donner à mes enfans l'éducation brillante et corrompue du monde, je chercherois un autre précepteur que toi. Mon intention est d'en faire des hommes instruits, mais chrétiens. Je veux leur donner les connoissances convenables à leur naissance, mais je veux en même temps que rien ne les détourne de la première de toutes.

D'un autre côté, *Marien*, ton embarras et les difficultés que tu t'exagères, me persuadent que tu te crées des fantômes et que tu regardes une éducation comme un travail prodigieux. Peut-être ma tranquillité, à cet égard, provient-elle de mon ignorance; mais j'ai recueilli sur ce papier mes idées et mes intentions par rapport à l'éducation de mes enfans. Fais-moi le plaisir de le lire, et tu y réfléchiras à loisir. Je suis forcé de m'absenter pour trois jours. Je pars demain matin pour une de mes terres. Comme je ne t'attendois pas, j'ai écrit à plusieurs personnes avec lesquelles j'ai des affaires importantes à traiter et dont je te parlerai. Si je ne me rendois pas auprès d'elles, je nuirois beaucoup à leurs intérêts.

Tu voudras donc bien m'excuser. Je suis très-

fâché de te quitter si-tôt ; mais je serai incessamment de retour, et nous ne nous séparerons plus. Il me paroît aussi que cette petite absence pourra servir nos vues : te trouvant seul avec mes enfans, ils s'accoutumeront à te regarder comme le père, le précepteur et l'ami duquel ils dépendent. Réfléchis, je t'en prie, sur les idées que je t'expose. A mon retour, nous conférerons de nouveau, et Dieu nous aidera de son secours. Mon ami me remit le papier, et partit le jour suivant. Dès que je fus seul, je lus son écrit. Voici ce qu'il contenoit :

« Si j'étois, *Marien*, l'arbitre de la destination de mes enfans ; si, détrompé maintenant de mes erreurs, je devois régler leur vocation, et s'il ne falloit pas que je laissasse à chacun d'eux la liberté de se choisir un état d'après l'inspiration du Ciel, je voudrois qu'ils n'en desirassent point d'autre que celui où ils se trouvent, et où malheureusement je suis si tard revenu moi-même. Je voudrois qu'ils fissent ici leur éducation, qu'ils vécussent toujours ici, et qu'ils ne s'éloignassent jamais de cette solitaire et paisible retraite où leur innocence auroit moins de dangers à courir.

» En effet, mon ami, si nous considérons la chose d'après la lumière de la vérité, la terre n'est qu'un séjour d'épreuve ; nous ne sommes

que des passagers qui dans notre trajet nous acheminons vers notre patrie. Le temps de cette vie passagère ne nous étant accordé que pour mériter l'éternité, on ne peut appeler heureux que celui qui la passe loin des périls du monde, d'un monde où la corruption de notre propre foiblesse se réunit avec trop de facilité aux attraits des fausses maximes et des mauvais exemples.

» Je ne connois pas sur la terre de plus grand bonheur que celui de passer sa vie toute entière et dès le premier âge, dans la retraite d'une maison ou dans le sein d'une communauté, vouées l'une et l'autre entièrement à la vertu. Quel avantage n'y a-t-il pas à avoir passé les jours orageux de la jeunesse dans l'assujettissement d'une discipline sévère, aidé du secours d'exhortations fréquentes et de l'émulation des bons exemples? A la faveur de tant de moyens réunis pour nous préserver des chûtes, la vertu la plus fragile s'alimente et se soutient. Le temps qui est si lourd, l'oisiveté qui est si dangereuse et qui conduit à tous les vices, ne se font point appercevoir dans un pareil régime; il est étranger à leurs ravages, parce que toutes les heures y sont remplies par des exercices réglés et religieux.

» La vie s'y passe ainsi sans qu'on s'en apper-

çoive ; et lorsque l'âge calme les passions, on sent avec reconnoissance tous les biens qu'on a acquis. Quel bonheur d'avoir échappé à tant de périls, de se trouver au port d'où l'on peut contempler tant de naufrages ! Quelle consolation de se voir entouré de secours contre de nouvelles craintes ! quel bonheur de ne s'approcher de la mort qu'avec l'habitude de la vertu ! Ah ! *Marien*, combien ceux à qui le Ciel a départi ce privilége, doivent rendre d'actions de graces à Dieu. Ce sont là vraiment les heureux : ils ont navigué avec un vent prospère ; ils sont arrivés au terme sans tempêtes et sans naufrages.

» Mais comme le monde ne peut se composer uniquement d'hommes voués à la retraite, l'harmonie et la conservation des sociétés humaines exigent qu'ils aient des destinations différentes, et toutes proviennent de l'Auteur de l'ordre : il est sans doute nécessaire que chacun suive en général celle que le Ciel lui indique par sa situation et par sa naissance ; et il est clair que tous peuvent y trouver le bonheur. Heureux donc ceux qui contens du sort qui leur est échu, n'ont pas l'ambition insensée de vouloir s'élever au-dessus de ce que Dieu a voulu qu'ils fussent, et qui, sans ajouter à leur état les dangers de l'opulence ou de l'autorité, s'appliquent unique-

ment à remplir les devoirs que leur situation leur impose.

» Malheureusement et par un effet de la dégradation de sa nature et du désordre de ses passions, l'homme aspire toujours à s'élever; et la morale du monde est si corrompue qu'elle consacre ce dérèglement du cœur, en l'honorant du nom d'une honnête ambition. Le desir injuste et dangereux de la domination devient élévation d'ame; et personne ne rougit de prétendre à tout. L'orgueil a perdu toute espèce de honte et témoigne son mécontentement sans aucune réserve, s'il n'est pas placé au-dessus de ses semblables et s'il ne domine pas sur eux. Ce desir désordonné est l'aliment unique et assidu de son activité. L'orgueilleux ne s'apperçoit jamais que chaque honneur, chaque grade, chaque dignité l'environne de nouveaux périls, accroît ses obligations et lui rend son salut plus difficile.

» Si les hommes naissoient sages, tous se contenteroient de leur sort; au lieu de chercher à l'agrandir, ils travailleroient à le réduire autant que les circonstances pourroient le permettre. Le plus grand desir du sage doit être d'écarter toute occupation étrangère ou superflue, pour donner plus de force à son attention sur lui-même et sur les devoirs indispensables que le ciel et la nature lui imposent. La terre n'est pas

le séjour du bonheur ; il ne peut s'y trouver d'état qui n'ait ses peines ; mais si l'on cherchoit l'homme qui en a le moins, on le trouveroit dans le propriétaire d'un terrain borné, mais suffisant pour l'occuper sans cesse et pour maintenir dans une honnête aisance sa vertueuse famille. Si cet homme n'est point placé sous un mauvais Gouvernement, il est, à mon avis, celui qui peut passer les jours de cette misérable vie avec le plus de tranquillité et d'indépendance ; celui qui à la fin de sa carrière aura le moins souffert et à qui la mort imposera le moins de responsabilité.

» La folle ambition qui ne soupire qu'après les emplois, les dignités et les honneurs, ne fait donc qu'ajouter de nouveaux dangers et de plus grandes difficultés au compte que nous aurons à rendre. Pour occuper et pour remplir à son gré le petit nombre de jours qu'il a à vivre, l'ambitieux accumule autour de lui-même, autant qu'il peut, les risques et les obstacles qui peuvent l'arrêter dans son passage à l'éternité. L'homme né dans le sein des félicités mondaines, paroît destiné par la Providence à remplir les obligations qui en sont inséparables ; et le Ciel lui en fait un devoir. Il doit donc s'y soumettre, les recevoir comme une charge que Dieu lui impose, et le prier de lui aider à s'en acquitter ; mais il ne doit point

en chercher d'autres : il doit se borner à celles que la volonté divine lui prescrit.

» Ce sont là, si je ne me trompe, les vrais principes d'un Chrétien; c'est de leur renversement que tous les désordres du monde tirent leur origine; et ces vains écarts de l'ambition sont non-seulement contraires à l'esprit du Christianisme, ils sont encore très-pernicieux à la société. Car, mon ami, cette ambition presque universelle qui porte tous les hommes à sortir de la classe ou de la sphère où la nature les a placés pour s'élever plus haut, contredit toutes les règles d'un bon gouvernement, et pervertit toute idée de l'ordre.

» Ceux que la nature a destinés au métier des armes ou à l'exercice des arts, abandonnent communément le lieu où ils sont nés et où ils auroient pu être fort utiles; ils vont habiter les villes opulentes et peuplées où se distribuent les emplois, et où l'espoir de faire fortune les appelle ; mais il n'est pas assuré qu'ils l'y fassent : il est constamment certain qu'ils y trouveront une corruption de mœurs inconnue dans leurs foyers; et il est fort à craindre qu'ils n'y perdent leur innocence, avant d'y avoir trouvé une place.

» Cette ambition entraîne encore beaucoup d'autres inconvéniens politiques. Elle est la cause primordiale de cette déplorable multitude d'oisifs, de

de mendians et de vagabonds qui infestent le pays, et du déclin des arts et des métiers. Si les enfans suivoient la profession de leurs pères, ils l'apprendroient mieux. C'est à cette cause qu'il faut rapporter l'abandon des travaux de la campagne et le peu de progrès de l'agriculture, la diminution de la population utile et l'augmentation de la population vicieuse et superflue; non-seulement il y en a une partie qui se rend inutile et nuisible en s'abandonnant aux vices, l'autre cesse aussi d'être avantageuse en cédant aux tentations du luxe. L'énumération de ces maux seroit infinie; mais ils ne sont point de mon sujet; je passe à un autre inconvénient plus grand encore et qui me regarde de plus près.

» Je dis de plus près, parce que nous en sommes nous-mêmes les auteurs. La manie de vouloir améliorer son sort, n'est point restreinte parmi ceux qui sont nés sans biens; elle s'étend jusqu'à ceux qui jouissent de la plus haute fortune. Il semble que les hommes qui ont eu l'avantage de naître dans une condition distinguée et dans le sein des richesses, ne devroient avoir d'autre ambition que celle de jouir de leurs biens et d'en faire un bon usage. Mais il n'en est pas ainsi. Celui qui est né dans un rang élevé, veut s'élever encore; le riche veut augmenter ses richesses.

» Je me peins un jeune homme, tel que j'étois, né dans le sein de la grandeur et de l'opulence; héritier d'une maison illustre et seigneur de plusieurs terres, où mes aïeux m'avoient laissé des habitations commodes. Si j'avois eu quelque ombre de religion, si j'avois consulté ma raison; elles m'auroient dit, que le Ciel ayant mis à ma disposition tant d'avantages, il m'indiquoit par-là même le motif pour lequel il me les avoit accordés; que s'il m'a fait naître seigneur de tant d'endroits, c'étoit pour en mettre les habitans sous ma protection et pour en prendre soin; que s'il m'a départi plus de revenus et de richesses qu'à mes vassaux, c'étoit pour que je secourusse de mon superflu ceux qui en auroient besoin; et que s'il a imposé à mes inférieurs la loi du respect, de l'obéissance et des redevances, il m'avoit assujetti envers eux à celle de l'assistance, de la vigilance et de la protection.

» Je devois donc me considérer comme le père de tous ceux qui m'étoient soumis, comme un tuteur nommé par le Ciel pour travailler à leur bonheur. C'étoit là ma vocation connue et indubitable, parce que mes obligations étoient naturelles et inhérentes à la dignité et aux avantages de ma naissance. Peut-être auroit-il mieux valu pour moi, peut-être vaudroit-il mieux pour les autres personnes de mon rang, de n'être pas né

dans un état privilégié que les hommes apprécient tant; celui qui naît avec moins de terres et sans seigneuries, est sans doute plus heureux aux yeux de la Foi; mais comme on ne choisit pas soi-même sa naissance et qu'il faut recevoir ce que Dieu nous donne, celui qu'il gratifie de ces dons si chers aux yeux du monde, doit au moins connoître ses obligations. Il ne seroit pas juste qu'en jouissant des douceurs de sa condition, il ne satisfît pas aux dettes qu'elle lui impose.

» Il est donc évident que tous ceux à qui leur naissance donne le droit de commander à d'autres hommes et de les appeler vassaux, naissent avec l'obligation de les protéger; et qu'en conséquence le premier but de leur éducation doit être de leur former un cœur bienfaisant, en faveur de ces hommes que le Ciel leur confie: ils doivent connoître et sentir la rigueur de la misère, pour travailler à la bannir des lieux que Dieu a assignés à leur zèle; il leur faut enseigner les principes de la félicité publique, pour qu'ils s'appliquent à la répandre dans leurs domaines; et enfin leur inculquer le soin qu'ils doivent mettre à animer le travail, à proscrire l'oisiveté, à extirper le vice, et à faire naître l'émulation de la vertu.

» Il faut pour obtenir ces avantages, avoir acquis les connoissances de l'expérience; il est donc

indispensable de les leur donner, de mettre sous leurs yeux la situation des autres peuples rendus heureux par une bonne administration, et de leur faire connoître comment cette administration s'est formée. On doit leur donner l'idée de l'ordre, leur inspirer le goût et l'amour de la vertu, sans laquelle les talens et les efforts sont inutiles. On doit sur-tout travailler à les rendre humains, généreux et sensibles ; leur faire bien comprendre que si Dieu les a distingués dans la distribution des richesses, ce n'a pas été pour satisfaire à leurs caprices, mais pour subvenir avec modération et avec décence à leurs besoins et à ceux de leur famille, et pour distribuer le restant aux pauvres, spécialement à ceux qu'il a mis sous leur direction.

» Voilà les idées générales ; et je ne puis m'empêcher de regretter que mon éducation ainsi que celle qu'on donne communément aux gens riches et à nos jeunes seigneurs, n'ait pas été dirigée d'après ces principes. On ne leur dit point que s'ils ont des vassaux, c'est pour les gouverner avec sagesse, pour les secourir, pour les consoler et les servir ; on leur parle sans cesse de leur grand nom pour flatter leur orgueil, et à peine connoissent-ils ceux qui leur sont soumis autrement que par leurs ruineuses exactions. Rarement ils vont chez eux, ou ils n'y paroissent que pour

recevoir les respects qu'ils exigent, et jamais pour s'informer de leurs misères, jamais dans l'intention d'y remédier. On ne les entretient jamais des obligations de leur naissance et des moyens de les remplir; leur éducation même les en éloigne : ils ne s'occupent que des objets étrangers à leur vocation, que des projets d'une ambition bien mal-entendue, puisqu'ils contredisent et contrarient même les vues de la Providence.

» C'est ainsi que le plus grand nombre des hommes nés au sein de la grandeur et de la fortune, qui possèdent tout ce qui peut satisfaire une ame raisonnable et l'occuper honorablement, ne sont point encore satisfaits d'aussi grands avantages, et en recherchent d'autres plus bornés et moins agréables, mais d'un autre genre et d'une autre sphère. Ils dédaignent de gouverner des paysans, ils méprisent le respect que leur rendent des hommes simples; ils sont étrangers au plaisir de les rendre heureux. Par un prestige inconcevable de l'orgueil, ils substituent à cette noble et digne ambition, celle de commander à leurs égaux, quelquefois même de maîtriser leurs supérieurs; et ce n'est que dans cette vue qu'ils aspirent aux grades militaires ou aux emplois de la cour.

» La première obligation d'un citoyen, quelque noble, quelque riche qu'on le suppose, est de servir l'état où il est né, et le souverain qui le

gouverne ; mais ce n'est que lorsque l'état et le souverain ont besoin de ses services et qu'il peut leur être utile. Il y a une bien grande différence entre ceux qui acceptent les emplois par obéissance ou par devoir, et ceux qui les sollicitent avec ardeur ou les arrachent par importunité ; entre ceux qui veulent payer leur dette, et ceux qui ne cherchent qu'à satisfaire leur ambition.

» Si les premiers passent un certain temps ou emploient les années de leur jeunesse au service de l'état, ils se retirent dès qu'ils croient avoir accompli leur devoir, et lorsqu'ils n'ont pas des talens extraordinaires et assez marqués pour les rendre nécessaires. Ils se bornent alors à s'occuper d'eux-mêmes et sur-tout du bonheur des villageois, auxquels ils doivent non-seulement des égards naturels, mais encore la subsistance.

» Les seconds, toujours séduits par la puérile ambition du commandement, ne sont que de grands enfans qui vieillissent et s'endorment ou dans des charges militaires qu'ils occupent sans les remplir, ou dans des emplois de la cour où ils ne sont point nécessaires.

» Cette manie devenue si générale, est l'une des plus grandes causes de la décadence de l'État. Elle dut dans le principe son origine aux vues de la politique. L'autorité royale n'étoit pas encore bien établie. Les seigneurs vivant au milieu de

leurs vassaux, étoient alors très-puissans ; ils se faisoient la guerre entr'eux, quelquefois même ils la faisoient à leur roi. Dans ces circonstances il convenoit de les attirer à la cour, et de les garder en quelque sorte à vue pour s'assurer de leur conduite. On flatta leur orgueil par la perspective des emplois qu'on leur confioit, et cet appât les satisfit. Dans la suite leurs passions trouvèrent dans le tumulte et dans les plaisirs de la cour, la compensation du repos et de la dignité dont ils jouissoient dans les campagnes et dont ils se trouvoient déchus.

» L'homme sage pourroit sourire de l'habileté des uns et de l'imbécillité des autres, si ce dérangement de l'ordre naturel n'offroit qu'un spectacle indifférent et sans conséquence; mais il ne peut que s'affliger de la multitude des maux que ce désordre a produits ; et il n'est pas douteux en effet que ce ne soit là l'un des malheurs les plus grands de la société, l'un de ceux qui nuisent le plus essentiellement au maintien du bonheur public.

» On admire, on vante la politique de ces temps reculés et orageux, on l'applaudit d'avoir trouvé un moyen si propre à consolider l'autorité suprême et protectrice, à ramener la paix, l'ordre et la félicité générale. Mais elle mériteroit de plus grands éloges encore, si, après avoir atteint son but, et lorsque sûre de sa propre existence, elle n'a plus

eu besoin d'un remède aussi violent, elle eût cherché à guérir les maux qu'elle a occasionnés, et rendu à la nature l'usage des moyens qu'elle emploie pour verser d'une main moins inégale ses bienfaits sur toutes les villes d'un rang inférieur et sur toutes les campagnes.

» La nature se montre libérale par-tout ; il n'est aucun canton habité auquel elle n'offre ses productions variées en compensation du travail et de la culture qu'elle exige. En général, et à quelques légères exceptions près, son intention est que chaque terrain fournisse ses productions particulières ; que les hommes vivent sur le sol qui les a vu naître, qu'ils cultivent la terre qu'ils habitent, qu'ils se nourrissent des fruits qu'ils recueillent, et que leur superflu serve à être échangé contre ce qui leur manque. C'est lui faire une espèce de violence que de déranger cette marche régulière de sa bienfaisante intention. Toute institution sociale qui contrarie ces principes et qui en détruit l'effet, interrompt sa marche et lui fait violence.

» La formation des villes où abonde sur certains points de la terre, une grande population, où une grande quantité d'hommes s'accumule et se presse aux dépens de la population des campagnes, n'est due qu'à la nécessité d'avoir des places de défense en temps de guerre, ou au délire de

l'ambition politique, née du malheur ou de faux principes, qui contredit et contredira toujours les sages institutions de notre mère commune ; un prince sage saura du moins toujours la contenir s'il ne peut parvenir à l'éteindre.

» Rien n'est plus opposé aux sages intentions de la nature que l'établissement d'une capitale. Le souverain, dispensateur universel de toutes les graces, y réside ; toutes les richesses vont y aboutir de toutes les parties de l'empire tributaires du trésor public ; l'ambition y appelle tous ceux qui prétendent à la fortune ; le commerce s'y concentre, appelé par l'espérance d'un gain plus considérable et plus sûr. Tout se rend dans la capitale, parce que la capitale est tout. La cour pourra devenir un monstre dans le corps politique, un être gigantesque qui dévorera tout ce que le royaume produit. Si le gouvernement ne met aucun obstacle au progrès de cette rage dévastatrice, s'il ne sait point retenir à leur poste ceux qu'un penchant irrésistible pousse à se précipiter dans le grand abyme ; les canaux qui nourrissoient cette monstrueuse excroissance, seront bientôt épuisés et taris.

» Cette transplantation continuelle des hommes et des richesses, cette fureur insensée de fuir le pays natal pour se perdre à la cour ou dans son voisinage, est en grande partie la cause de la

ruine des provinces. Les campagnes se dépeuplent ; sans bras et sans moyens, l'agriculture diminue et se perd ; les arts disparoissent ou ne sont que mal exercés ; la quantité des productions du sol diminue successivement, et leur prix s'augmente à tel point que tous les états ne peuvent y atteindre.

» Le seul moyen, le moyen le plus simple et le plus sûr d'y remédier, c'est que les lois, les encouragemens et toutes les ressources de l'autorité soient employés à exciter les seigneurs, les riches et les grands propriétaires à aller habiter leurs terres. Ce moyen seul peut relever la nation dans un court espace de temps. Alors les possesseurs des terres seront obligés de les cultiver. Les journaliers seront occupés, les arts prendront une nouvelle activité, l'agriculture trouvera des ressources, et les mœurs deviendront beaucoup meilleures. Je me suis livré à cette digression, parce que c'est de l'application de ces principes que j'ai tiré mes idées sur l'éducation de mes enfans. Je reviens donc à eux.

» Le Ciel les a fait naître dans un rang où, d'après les maximes du monde, ils peuvent aspirer aux emplois les plus éminens de la guerre et de la cour. Malgré mes dissipations et mes folies, j'espère leur laisser une fortune considérable. Désabusé maintenant de mes erreurs et par consé-

quent plus éclairé, peut-être voudrois-je qu'elle le fût moins ; je sens également toute la charge qu'imposent les richesses et toute la sévérité du compte qu'il faut en rendre à Dieu. Une fortune médiocre, indépendante et exempte d'obligations, seroit, à mon avis, le comble de la félicité humaine : cette situation est bien plus propre à nous procurer une vie tranquille et à diminuer nos inquiétudes à l'heure de la mort. Mais ne pouvant frustrer mes enfans des biens que le Ciel leur a destinés, il ne me reste qu'à leur donner une éducation telle qu'ils puissent en faire dans la suite l'usage que leur prescrit leur devoir.

» D'après cette base, si j'écoutois ma raison et les craintes que me donne ma propre expérience, je voudrois que mes enfans fussent élevés dans mes terres et n'en sortissent jamais. Je voudrois diviser leur fortune en deux parts, et laisser à chacun d'eux la sienne libre, indépendante et séparée. Je voudrois leur inspirer à l'un et à l'autre le goût et l'amour des occupations rustiques et des travaux de la campagne, soit pour donner un aliment à l'inquiète activité de la jeunesse, soit pour les distraire de toute affection dangereuse. Je voudrois les marier de bonne heure, et ne rechercher dans leurs femmes d'autres biens qu'une naissance honnête et beaucoup de bon sens et de vertu. Ils seront assez riches pour ne

pas prétendre à d'autres avantages ; et mon seul desir est d'en faire des Chrétiens et de les rendre heureux.

» Je sais bien que je ne dois pas forcer leurs destinations, et que c'est à eux à s'en choisir une ; mais je puis les conseiller et les diriger. Mon naufrage doit m'engager à les éloigner de l'abyme. Si plus âgés et plus instruits, ils veulent servir à la cour, ils pourront le faire ; mais je ne les y engagerai pas. Quant à la guerre, je connois leur obligation. S'ils montrent de l'aptitude pour cette profession et si les circonstances l'exigent, je ne m'opposerai point à ce qu'ils acquittent leur dette envers l'état ; mais dès qu'ils cesseront d'être utiles, je voudrois qu'à l'instant même ils vinssent regagner leur paisible habitation.

» Il me semble, mon ami, que deux jeunes gens instruits et accoutumés aux travaux agréables de la campagne, qui sans cesse occupés auront été garantis de l'oisiveté et des vices, qui auront goûté de bonne heure les plaisirs de la nature dans les bras d'une femme chaste et chérie, dont les affections se seront étendues sur les fruits d'une union qui leur sera chère, auront atteint tout le bonheur qu'il est permis d'espérer sur la terre. Ils auront passé avec moins de danger le période orageux de la jeunesse ; ils arriveront à l'âge mûr avec l'habitude de l'innocence et de la

vertu, et termineront enfin la courte carrière de cette vie fugitive avec moins de trouble et des espérances mieux établies.

» Je t'ai montré le but que je me propose d'atteindre, et tu dois entrevoir déjà les moyens qui peuvent m'y conduire. Le premier, c'est d'occuper sans cesse mes enfans, et dans cette vue je prétends leur enseigner les travaux rustiques et les y accoutumer. A mesure qu'ils avanceront en âge, je répartirai entr'eux des ouvrages de différente espèce que je gouvernerai secrètement, mais en leur laissant l'honneur de les avoir dirigés. Auparavant, je les aurai conduit dans les ateliers des plus habiles artisans, pour leur donner une idée générale et particulière de tous les arts les plus nécessaires; ils se trouveront par-là en état de connoître ce qu'ils commanderont; leur temps sera rempli, leurs membres seront exercés et leur tempérament y aura acquis des forces.

» Je veux encore qu'il s'appliquent sérieusement à un art, de manière à l'apprendre parfaitement, et comme s'ils en avoient besoin pour gagner leur vie. Celui qui m'a paru jusqu'à présent le plus convenable, c'est la charpenterie, soit parce qu'il est tout-à-fait propre, soit parce que dans le village nous avons un maître fort habile et de très-bonnes mœurs. Mon intention est de les y occuper pendant trois ou quatre années, et de les placer

chez lui pour quelque temps. C'est-à-dire que tous les matins ils y iront passer une ou deux heures comme apprentis ; cela suffira pour leur instruction et pour que leur jeunesse soit occupée.

» Si je parviens à les accoutumer à cette vie simple et innocente, si l'amour des enfans qu'ils auront satisfait pleinement leur cœur, si leur plus grande passion est de faire le bonheur des habitans du village, s'ils suivent constamment les exemples que je me propose de leur donner ; si, après s'être fixé des dépenses modérées et s'être proposé une manière de vivre modeste, ils emploient l'excédent de leurs revenus en bienfaits généraux et particuliers et à secourir les nécessiteux ; si j'obtiens enfin que leur cœur n'ambitionne d'autres divertissemens et d'autres plaisirs, que ceux que présentent la douce paix d'une famille chérie et la félicité de leurs vassaux, de leurs domestiques, des personnes qui dépendront d'eux et de toutes celles qui auront des relations avec eux : je serai le plus heureux de tous les hommes.

» Mais leurs goûts peuvent ne pas se rapporter à ces idées; le destin où les circonstances peuvent les conduire à la cour, à l'armée ou dans les grandes villes ; et je veux leur donner une éducation qui puisse les rendre présentables par-tout. Il me paroît donc que je dois leur faire apprendre

le latin, la langue de la Religion et des sciences, et sur-tout leur propre langue qu'ils doivent parler toujours; je crois encore nécessaire qu'ils fassent d'autres études, propres à éclairer leur esprit, à rectifier leur jugement et à régler les mouvemens de leur cœur.

» Ce point est celui sur lequel je me trouve le moins instruit, par le défaut de mon éducation; et j'ai vraiment besoin pour y suppléer du secours de mes amis, de celui sur-tout de *Marien*. Je le prie de me montrer franchement ce que les idées générales que je lui expose ici peuvent avoir de défectueux, et de m'indiquer la marche, la méthode et la nature des études dont je desire occuper mes enfans.... »

— La lecture de cet écrit où je trouvai des idées très-conformes aux miennes, m'encouragea et me causa la plus grande satisfaction; et à l'instant je me mis à lui répondre en ces termes :

« Tout ce que tu dis, mon ami, dans ce mémoire, est excellent. Tes projets judicieux et chrétiens sont bien propres à encourager un talent aussi borné que le mien, en ce que je crois pouvoir t'aider dans l'exécution de plusieurs d'entr'eux. J'ai peu médité jusqu'ici sur ces matières; mais il me paroît que Dieu t'inspirant des idées aussi solides et des desirs aussi saints, nous n'avons qu'à nous éclairer du flambeau de l'Évangile,

pour marcher sans courir le risque de nous égarer.

» Tu veux que je réunisse mes réflexions aux tiennes : quelle que soit ma juste défiance de moi-même, je le ferai avec le zèle de l'amitié. Je pense avec toi, que n'étant pas sûr de l'inclination de tes fils ni du parti qu'ils pourront prendre à l'avenir, tu dois leur donner cette espèce d'éducation universelle que tu te proposes. Tu veux les élever de telle manière que si, conformément à tes desirs, ils se déterminent à vivre toujours dans leurs terres, ils puissent y trouver leur propre bonheur en se livrant à l'administration de leurs domaines, et en s'occupant du bien-être de leurs vassaux ; si leur goût ou les circonstances les conduisent dans le monde ou à la cour, ou à l'armée, ou dans les grandes villes, tu demandes qu'ils soient en état de s'y présenter et de soutenir avec décence le caractère qui convient à leur rang.

» Pour atteindre à ces deux fins, il n'est pas nécessaire de changer de plan. La bonne éducation est toujours propre à tout. La Religion, la morale, les principes des sciences solides et la connoissance des arts utiles qui forment la base d'une éducation bien entendue, servent à toutes les situations, à toutes les distinctions, et sont également propres à diriger et à rendre heureux

l'homme

l'homme des champs, le courtisan, le militaire et le citoyen. Ainsi dans le plan que je vais te tracer, je ne te proposerai que les instructions nécessaires et utiles qui peuvent être avantageuses dans tous les états, et sans lesquelles personne ne peut se dire véritablement instruit. Je me bornerai à t'exposer ce que je crois absolument nécessaire pour former ce qui s'appelle un homme solide, capable de tout; pour le mettre en état de faire un usage avantageux de ses talens et de sa fortune, de rendre à Dieu le tribut qu'il lui doit, d'être utile aux autres hommes, d'être heureux lui-même et de contribuer au bonheur de tous ceux qui l'entourent. Je tracerai enfin le plan de l'éducation qui dans ta position me paroît convenable à tes enfans, et qui d'après mes idées devroit être celle de tous les jeunes gens d'une naissance distinguée, qui sont appelés à hériter de grands biens.

» Nous sommes déjà convenus que la Religion sera la première de nos études, toutes celles que nous y joindrons lui seront subordonnées; non-seulement nous ferons connoître à nos enfans les vérités fondamentales de la foi, nous les instruirons de l'histoire de la Religion, afin qu'ils y découvrent les preuves évidentes de sa divinité; et tu sais que c'est ce qu'on néglige le plus dans notre éducation générale. A peine enseigne-t-on

aux enfans la doctrine chrétienne dans leur première enfance, dans un moment où ils ne sont point encore capables de réflexion; à peine cherche-t-on à leur donner une idée confuse des grands mystères, et jamais on ne leur explique les motifs qui doivent les engager à les croire.

» Bientôt après on exige qu'ils se livrent à l'étude de la grammaire et des autres arts ou sciences, et on ne leur parle plus de Religion. A la fin de ces études littéraires, ils devroient eux-mêmes ouvrir les yeux et s'instruire sur la Religion qu'ils professent; la plupart ne s'en occupent point. Tantôt entraînés par les passions, tantôt occupés d'affaires, ceux mêmes d'entr'eux qui passent pour instruits, ne la connoissent qu'imparfaitement, de sorte que les plus légères attaques de l'incrédulité les troublent et les pervertissent.

« Nous nous appliquerons à préserver nos enfans de ce péril. Non-seulement nous leur enseignerons ce qu'ils doivent croire et pratiquer, nous leur expliquerons pourquoi ils doivent le pratiquer et le croire. Tes lettres à *Théodore*, et ce que ton directeur t'a dit, mis à la portée de tes enfans, nous faciliteront cette étude; et nous ne la quitterons pas qu'ils ne soient bien aguerris et à l'abri de toutes les attaques de la fausse philosophie.

» Mais comme après la foi, rien n'est plus es-

sentiel que les mœurs, c'est sur ce point que se portera toute notre vigilance. La première obligation d'un père ou de celui qui s'est chargé de l'éducation d'un enfant, est de l'élever de manière qu'il ne perde jamais sa première innocence, celle qu'il doit à la sainteté du Baptême. Tel qui par son ambition, son avarice, ses mauvais exemples ou même par sa négligence, les prive d'un bien si précieux et les expose à retomber dans l'esclavage du démon, commet le plus grand crime dont un homme puisse devenir coupable.

» Le père qui verra son fils devenir l'honneur de sa famille, les délices de la cour ou le héros de l'état, aura-t-il gagné à lui laisser de grands biens, à l'avoir conduit aux premières places, s'il n'a pas su lui inspirer le goût et l'amour de la vertu ? Ne sera-t-il pas lui-même un père cruel, et d'autant plus inhumain qu'il aura mis plus de soin à lui procurer ces avantages perfides, qui n'ont servi qu'à mieux lui déguiser son danger et à lui en rendre le remède plus difficile ? Cet homme n'est pas père ; c'est un sacrilége qui a détruit le temple du Dieu vivant, pour élever sur ses débris l'infame Babylone ; c'est un insensé furieux. Quelle stupidité, quelle frénésie peut se comparer à la démence et au délire d'un père assez insensible pour entraîner dans sa chûte

un fils imprudent, et le précipiter dans l'abyme où il se jette lui-même ?

» Pour qu'un père puisse conserver dans son intégrité l'innocence de son fils, il faut qu'il éloigne sans cesse de ses yeux tous les objets qui pourroient le séduire, ou qu'il lui aide à s'en garantir. Il doit être son ange tutélaire et l'accompagner dans sa marche pour écarter de son chemin toutes les pierres contre lesquelles il peut heurter. Sans doute il doit s'appliquer à perfectionner son esprit, à exercer ses talens et à lui en faire faire un bon usage; mais il n'y parviendra pas, s'il ne lui enseigne auparavant à se conduire en tout par la raison : or comme un enfant en est incapable, il faut qu'il y supplée par l'autorité de la loi divine; il faut que l'enfant sache qu'elle est la règle suprême, et qu'il n'y a ni ne peut y avoir de raison plus sûre et plus sublime que la loi que Dieu nous a donnée, et qu'il doit suivre inviolablement lui-même.

» Il est donc avant tout indispensable de commencer par l'obéissance due à la loi, et d'accoutumer nos enfans à la respecter et à s'y soumettre. Celà n'est pas aisé; les hommes en général et plus particulièrement les enfans, ne connoissent que les impressions de leurs sens. L'enfance est toute charnelle, et les objets extérieurs sont seuls

capables de l'émouvoir. Les impressions morales sont le fruit de la réflexion, et la faculté de réfléchir n'est pas encore développée chez eux. Mais précisément parce que leur organisation les rend peu capables de raisonnement, il faut y substituer quelque ressort qui puisse agir sur eux. Et dans l'impuissance où ils sont de reconnoître par eux-mêmes l'évidence des vérités métaphysiques, je ne vois d'autre ressource que celle de leur présenter l'autorité du Créateur à qui nous devons tous obéir.

» Ainsi un père ne doit rien accorder à ses enfans par pure bonté; il ne doit point céder à leur caprice, et moins encore à leur importunité. Il faut, selon moi, qu'en présence de ses enfans, il ne cesse jamais de se conduire par la seule raison; et que cette raison, qui émane de la loi divine, devienne le principe ou la règle générale et nécessaire des actions et des volontés de tous; que dès l'âge le plus tendre ils soient accoutumés à la consulter, à la suivre, et à s'y assujettir de telle sorte que dans toutes les occasions ils puissent rendre une raison satisfaisante de leurs desirs mêmes.

» Dans le principe, il faudra se contenter de raisons foibles ou apparentes; ils ne seront pas alors capables d'en donner de meilleures, et il seroit dangereux de les presser, parce qu'on

pourroit les rebuter. Mais la nécessité pour eux de chercher une raison et le desir d'en trouver une, ont déjà leur utilité ; ils s'accoutumeront peu à peu et à mesure que leur caractère se forme, à penser qu'ils ne doivent rien faire que d'après la raison et la loi immuable qui doit seule régler nos actions et nos desirs.

» Je n'approuve point ce qui se pratique assez généralement dans l'éducation des enfans. On surcharge leur mémoire de mille choses inutiles, qui ne servent qu'à fatiguer en eux des facultés qui n'ont encore pu se développer ni prendre aucune consistance, et qui ne sont déjà que trop ébranlées par l'impression de tant d'objets extérieurs. Je voudrois qu'on s'attachât préférablement à leur donner une connoissance claire des principes certains des sciences pratiques.

» Quoique leur entendement soit encore trop foible pour bien appercevoir l'évidence des vérités spirituelles, je voudrois au moins qu'on les habituât à distinguer et à pénétrer celles qui sont plus simples et qui offrent des notions plus claires ; celles sur-tout qui doivent les préparer et servir de base aux vérités plus compliquées : je voudrois qu'on leur enseignât, par exemple, à distinguer l'ame d'avec le corps, et à connoître les propriétés et les modifications de ces deux substances. Ce qui me paroîtroit spécialement le

plus utile, seroit de leur apprendre à se défier de leur propre jugement et de toutes leurs opinions sur des objets moraux ou surnaturels, lorsqu'ils ne sont appuyés que sur le témoignage de leurs sens; et à ne pas suivre leur propre avis, lorsqu'il n'est point soutenu par les lumières qui nous viennent du Ciel.

» Le développement de ces idées exigeroit une longue discussion, et je ne veux pas faire un ouvrage. Peut-être un jour, si j'en ai le temps, le consacrerai-je à cet objet: en attendant, l'expérience pratique t'en présentera l'application. Il me suffit de te dire maintenant qu'on meurt à dix ou douze ans comme à soixante, et qu'il ne faut pas perdre de vue cette vérité. Que deviendra un enfant surpris par la mort, si son cœur est déjà corrompu, si son esprit est déjà plein de l'orgueil de sa naissance et de l'amour des biens et des plaisirs de la terre? A quoi lui servira dans l'autre monde la géographie de celui-ci, et quel avantage retirera-t-il dans l'éternité d'avoir appris les époques de la chronologie?

» Toutes ces connoissances, séparées de la vertu, disparoissent à la mort, et ne conduisent point à la vie éternelle. Si à la science de la Religion et au soin des mœurs, les précepteurs ont préféré l'art de décliner et de conjuguer, leurs disciples pourront savoir le latin et être avancés

dans la connoissance de l'histoire : on les citera comme des prodiges, on dira qu'ils donnoient de grandes espérances ; mais hélas ! elles n'étoient que pour un monde où ils ne devoient pas vivre ; dans celui où les vanités ne sont plus rien, ils n'auront rien gagné à consumer dans ces futilités le peu de temps qui leur avoit été donné pour mériter.

» Y a-t-il dans le Ciel des récompenses pour de vaines études ? y a-t-il des prix d'honneur pour des compositions bien soignées ? Dieu jugera-t-il les enfans d'après une autre loi que celle de l'ordre immuable ? leur reprochera-t-il autre chose que les infractions de l'Évangile qu'ils n'auront point suivi ou qu'ils n'auront point connu ? Sans doute, les pères doivent chercher à rendre leurs enfans capables de servir l'état et le souverain, mais après les avoir élevés pour J. C. et pour le Ciel. S'ils doivent prendre tant de soins et de peines à les former pour une société de peu de jours ; quelle application, quels efforts ne doivent-ils pas consacrer à les former pour une société qui dure à jamais ? Mais hélas ! les hommes les plus instruits dans les vaines sciences, ces philosophes si fiers de leurs lumières et de leur savoir, sont les plus grands dépréciateurs de cette science divine, les plus dangereux corrupteurs des mœurs publiques et les pertur-

bateurs les plus puissans de la tranquillité des états.

» Je ne conteste point qu'on ne doive cultiver les sciences ; je ne pense pas que pour être Chrétien il faille être ignorant et barbare. Mais je maintiens que la science du salut éternel doit fixer la première notre attention ; qu'il ne faut s'occuper des autres que lorsque l'esprit formé par la première, est capable d'en faire un bon usage, et que l'enseignement des vérités essentielles ne doit pas être renvoyé à un temps incertain qui peut-être n'arrivera point, ou à une époque où les passions ne permettront plus de les goûter et de les méditer avec fruit. Je ne dis pas non plus qu'on ne puisse unir à l'étude de la Religion celle d'autres objets, de ceux sur-tout qui exercent et excitent l'attention. Au contraire, cette étude me paroît devoir être très-utile, puisqu'il n'y a que l'attention qui conduise à l'intelligence de la vérité. Afin que nos enfans saisissent bien les idées de la Religion, il convient de les accoutumer à se servir de la leur. Nous ferons donc bien, à mon avis, de leur enseigner dès-à-présent les premiers élémens des mathématiques et de les y exercer ; non-seulement parce que ce sont les sciences les plus solides et les plus estimables en elles-mêmes, parce qu'elles sont préférables à presque toutes les autres dont elles sont la porte

et la clef ; mais parce qu'il est impossible d'y faire des progrès sans une grande application de l'esprit ; si l'on n'apporte pas une profonde attention à la lecture d'un livre de géométrie, on n'y entendra jamais rien.

» Le premier avantage de cette étude, consiste donc en ce qu'elle habitue les enfans à être attentifs à ce qu'ils lisent ; cette habitude les rend capables de toute espèce d'attention et se fortifie de jour en jour. C'est ainsi que ceux qui s'accoutument dès l'enfance à méditer, sont en état d'apprendre non-seulement toutes les sciences, mais encore de juger sainement de tout ; ils peuvent suivre et approfondir les matières les plus abstraites, faire des découvertes ingénieuses, prévoir et calculer les conséquences et les résultats des entreprises les plus incertaines ; ils ont acquis dans la recherche de la vérité un tel discernement qu'ils la sentent et la reconnoissent dès qu'elle se présente : à force de la chercher, ils se sont si bien exercés à la connoître qu'ils savent la distinguer presque sans raisonnement et comme par instinct.

» Les sciences qui n'exigent que de la mémoire, troublent au contraire les idées les plus claires, en ce que la plupart ne présentent sur toute espèce d'objets que des similitudes, des vraisemblances, des rapports. Les hommes qui ne savent

point analyser, se contentent de ces apparences, et croient qu'il suffit de voir pour voir bien et connoître un objet sous tous ses rapports. Ils s'arrêtent aux superficies; et chacun les voyant à sa manière, on dispute sans mesure et sans fin.

» La vérité seule est une, indivisible et immuable. Seule, elle réunit les esprits; et ceux qui apprennent les vérités susceptibles de démonstration, sont seuls à y parvenir. Les sciences qui n'exercent que la mémoire, ont d'autres vices: elles portent à l'orgueil, l'ame s'ouvre à la vanité, le cœur s'enfle par la multitude de faits qui se sont accumulés dans la tête. Quoiqu'on n'ait acquis que des notions peu utiles, qu'on n'ait appris que ce qui est relatif à la matière, aux ouvrages du temps ou aux opinions d'autrui, on croit savoir beaucoup, on se persuade que l'esprit occupé de ces objets en a acquis l'étendue, la réalité et la permanence. Cette présomption promène notre imagination sur toutes les parties du monde; on remonte jusqu'aux siècles les plus reculés, et on se perd dans des régions aussi vaines; on ne s'occupe ni de ce qu'on est soi-même dans le temps présent, ni de ce qu'on sera dans l'éternité; on s'oublie soi-même pour s'égarer dans un monde imaginaire, et se repaître de l'histoire de choses qui n'existent plus, ou de chimères qui n'ont jamais existé.

» Je ne dis point qu'on doive mépriser l'histoire et se borner exclusivement aux sciences exactes : mais les sciences doivent être étudiées dans l'ordre de leur importance et de leur utilité. On ne doit en venir à la lecture de l'histoire, qu'après avoir étudié son propre cœur, sa religion et ses devoirs ; que lorsque d'autres études préliminaires nous ont mis en état d'y apporter le discernement qu'elle demande, pour ne nous pas laisser éblouir par les fausses opinions historiques, et savoir au moins distinguer la vérité des faits d'avec les rapports de l'imagination de l'historien.

» On peut étudier les langues étrangères ; mais quand on sait déjà ce que c'est qu'une langue, et sur-tout quand on possède à fond celle de son pays. En un mot, il faut être Chrétien et bon Espagnol, avant de chercher à connoître l'histoire, à devenir poëte ou à estropier une langue étrangère : on ne doit acquérir des connoissances que pour en faire un bon usage. On ne doit point s'occuper de la géométrie pour se remplir la tête des propriétés des lignes, mais pour procurer à son entendement toute la force et toute l'extension dont il est capable.

» Il convient d'étudier d'abord les sciences les plus nécessaires ou qui peuvent contribuer le plus puissamment à former l'esprit et le cœur.

Tel dont la connoissance se borne à distinguer l'ame d'avec le corps, qui sait ne pas confondre ses pensées et ses desirs avec les autres mouvemens de son organisation, est plus solidement savant par la simple connoissance de cette vérité, plus capable de le devenir toujours de plus en plus que celui qui, instruit de l'histoire des mœurs et des langues de tous les peuples, s'ignore complètement lui-même, n'a jamais réfléchi sur la nature de son ame, et ne s'est point encore assuré que l'immortalité dont il est revêtu lui prépare une éternité heureuse ou malheureuse.

» Ces conseils ne seront peut-être pas généralement approuvés ; mais qu'on daigne consulter l'expérience, et qu'on me dise ensuite si ceux qui connoissent à fond *Virgile* et *Horace*, se conduisent mieux que ceux qui étudient et méditent *St. Paul;* s'ils ont retiré plus de fruit de la lecture de *Cicéron*, que ceux qui se sont nourri des paroles de la Sagesse. On nous dit qu'il faut lire *Cicéron* pour apprendre le latin : cela peut être ; mais il faut aussi lire l'Évangile pour apprendre la Religion et se former à la vertu. Pauvres enfans ! on vous élève comme si vous deviez être citoyens de Rome ; on vous enseigne la langue et les coutumes des Romains, et l'on ne songe point à faire de vous des Chrétiens et des habitans de la céleste Jérusalem.

» *St. Augustin* dans son temps se plaignoit déjà de cet abus. Qu'auroit-il dit s'il eût vécu dans le nôtre ? Il ne faut pas beaucoup de réflexions pour gémir d'un désordre aussi déplorable. Qu'on observe nos jeunes gens à leur sortie du collége. Il semble qu'après leurs longues études, ils devroient au moins savoir ce que c'est que l'homme ; qu'ils devroient être suffisamment instruits des preuves de leur Religion, pour pouvoir résister aux sophismes d'une philosophie fausse et décevante ; qu'ils devroient connoître l'esprit et l'étendue de la morale évangélique : ce sont les premières connoissances et les plus nécessaires à celui qui sait que son ame est immortelle, et qu'il existe un culte et une loi dont l'observance doit déterminer sa destinée éternelle ; et il seroit naturel de penser qu'ils ont été instruits au collége sur tous ces objets, par la raison que la plupart d'entr'eux n'en reprennent plus l'étude : mais les plaisirs, les affaires deviennent bientôt leur unique occupation.

» Qu'on examine ces jeunes gens après plusieurs années consacrées au travail de leur éducation ; que cet examen ne porte même que sur ceux qui sont réputés les mieux instruits, on les trouvera en général bien imbus des préceptes et des règles de la grammaire ; leur mémoire sera meublée de beaucoup de vers et de prose, de textes

nombreux du code et du digeste. S'ils peuvent répéter les expressions obscures et mystérieuses d'*Aristote*, on les regarde comme des prodiges ; on les entendra avec satisfaction parler sur tout, sans avoir d'opinion fixe sur rien. C'est à l'art d'argumenter qu'ils ont principalement donné leur attention, et qu'ils doivent le malheureux talent de pouvoir défendre les opinions les plus absurdes ou les plus contraires, sans jamais distinguer l'erreur d'avec la vérité.

» Mais qu'on les interroge sur la nature de l'homme, sur l'opposition qui se trouve entre sa grandeur et ses misères. Demandons-leur d'expliquer les motifs qu'ils ont de croire la vérité de la Religion qu'ils professent. Proposons-leur quelques-unes des vaines subtilités par lesquelles les incrédules la combattent. Demandons-leur l'histoire du Christianisme, ce qu'ils ont pu concevoir des plans que s'est formée la sagesse de Dieu ; quels ont été ses desseins dans la création du Monde, dans la venue du Rédempteur et dans l'établissement de l'Église. Prions-les de nous montrer la nécessité d'un médiateur, l'harmonie et l'exacte correspondance des mystères divins avec les nécessités humaines : bientôt nous verrons qu'ils n'ont aucune idée de tout cela, ou qu'ils n'en ont que des notions imparfaites et confuses.

» Préservons donc nos enfans d'une erreur si

funeste et si difficile à réparer ; ne leur enseignons que ce qui peut les rendre heureux dans cette vie et dans l'autre. Enseignons-leur à devenir bons Chrétiens, bons fils, bons maris, bons maîtres, bons magistrats, bons militaires, bons citoyens et bons pères de famille. Pour y parvenir, après les avoir instruits de la Religion, après leur avoir donné des mœurs qui sont la base de toute éducation, nous leur ferons apprendre les sciences pratiques et les arts utiles qui peuvent seuls éclairer leur esprit et diriger leur cœur.

» Nous commencerons dès-à-présent par le latin ; et comme tu le dis fort bien, par l'étude de la langue de la Religion et des sciences. Il est consolant pour un Chrétien d'entendre les oraisons de l'Église, soit dans le sacrifice qu'elle offre, soit dans les pseaumes et les cantiques de ses Offices ; la langue latine est d'ailleurs la clef qui nous ouvre le temple de la plupart des sciences. Pour la leur enseigner comme il convient et leur en faciliter l'étude, nous les ferons commencer par la grammaire Espagnole. Parlant déjà cette langue, ils en concevront plus aisément les règles ; ils deviendront par-là plus capables d'apprendre non-seulement le latin, mais toute autre langue étrangère ; et ils auront dès-à-présent l'avantage d'avoir appris par principes la langue

qu'ils

qu'ils doivent toujours parler, et dont l'étude mérite à cet égard la préférence.

» Nous sommes d'accord sur la nécessité de leur apprendre les principes des mathématiques : je leur en donnerai les élémens, et en particulier ceux de la géométrie et de l'algèbre qui n'est autre chose qu'une arithmétique d'un ordre supérieur. Ce sont là les sciences humaines les plus utiles et du plus fréquent usage dans la société ; elles sont les plus solides et les plus vraies : les hommes sur la terre ne peuvent savoir avec certitude que mesurer et compter. Indépendamment de ces avantages, elles ont celui de rectifier l'esprit et de le conduire plus sûrement dans la recherche de la vérité. Elles contribuent aussi à former le jugement ; et en cela elles servent à nous diriger dans toutes les circonstances de la vie.

» Il sera donc important pour eux d'apprendre ces sciences à fond : ils en feront leur étude pendant quatre ou cinq années. Nous suivrons ton heureuse idée de leur donner quelque connoissance pratique des arts les plus usuels, ainsi que celle des principes et des règles de quelque art libéral, sans négliger ce qui peut convenir encore à leur âge et dont je t'entretiendrai tout à l'heure ; il me paroît ainsi que nous pourrons les conduire jusqu'à leur quinzième ou seizième

année, sans leur avoir laissé un moment d'oisiveté.

» Lorsqu'ils auront fait quelques progrès dans toutes ces études de l'enfance et qu'ils auront acquis des forces proportionnées à d'autres travaux, le temps sera venu de leur donner d'autres connoissances. Tu n'en veux faire ni des savans ni des docteurs; tu veux qu'ils soient instruits, d'un jugement droit, d'une raison saine, qu'ils voient les choses et qu'ils en jugent d'après une juste appréciation; ton intention est qu'ils remplissent de telle sorte le temps de leur courte carrière, qu'ils puissent arriver à son terme sans avoir cessé de jouir de l'innocence et de la paix. Nous éloignerons donc d'eux toutes les sciences vaines qui enflent le cœur, toutes les études frivoles qui le corrompent, toutes ces chimères spéculatives sur lesquelles on dispute tant et qui n'apprennent rien. Nous fixerons leur application sur les principes des arts utiles et des sciences pratiques dignes d'occuper un homme sensé; par-là ils se rendront utiles à la société et leur ame s'élevera à la connoissance, à l'admiration et à l'amour de leur Créateur.

» Rien n'est plus propre à nous conduire à ce but que l'étude de la nature; non de cette nature imaginaire qui n'existe que dans le cerveau des philosophes audacieux qui l'ont inventée,

mais de celle qui est sortie des mains de Dieu, qui se manifeste aux yeux de l'expérience quand nous l'employons à la consulter, et que la raison sait appercevoir lorsqu'elle est modeste et qu'elle se contente de ce qu'elle lui découvre. Éloignons d'eux cette ambition insensée et téméraire qui prétend lui arracher les secrets qu'elle cache ; loin d'eux cette jactance présomptueuse qui croit deviner les mystères qu'elle nous dérobe. Qu'ils s'accoutument de bonne heure à se défier de leur imagination, à ne pas s'abandonner sur cette mer sans avoir la sonde à la main, à consulter toujours l'expérience qui doit être leur compagne inséparable, à marcher avec circonspection et avec une sage défiance, à ne pas rougir d'avouer leur ignorance, et à ne jamais se vanter de savoir ce qu'ils ignorent.

» L'étude de la nature faite avec ces précautions, est après celle de la Religion la plus digne de l'homme : disons mieux, elle complète et perfectionne l'étude de la Religion ; par-tout elle nous découvre l'amour, la sagesse et la magnificence de son auteur. Étude vraiment solide : elle fait connoître à l'homme tout ce qui existe, tout ce qui l'entoure ; elle met à profit tout ce qui peut lui être utile. Elle nous développe enfin les rapports intimes et nombreux qui existent entre la créature et le Créateur, et la dépendance

absolue et entière qui asservit l'une aux lois de l'autre.

» Cette étude doit se faire presque sans y penser et en tout temps, de manière que nos enfans puissent s'instruire sans s'en appercevoir et presque sans dessein. Loin de nous fatiguer et d'être un travail, elle doit servir à nous distraire et à nous délasser. Nos promenades journalières y seront exclusivement consacrées : la campagne doit être notre école ; et en nous amusant, nous apprendrons le nom, la nature et les propriétés de tous les objets qui se présenteront à nos yeux. Depuis le grain de sable jusqu'au rocher, depuis le thym jusqu'à l'ormeau, nous devons examiner et connoître tout.

» C'est ainsi que nous apprendrons l'histoire naturelle. Notre cabinet ne sera point une salle grande ou petite où l'on aura entassé des productions exotiques et rares dont le rassemblement n'aura été que difficile et pénible, sans être d'aucune utilité. Le théâtre de nos études sera plus magnifique et plus vaste ; il renfermera tout entier l'horizon que notre vue peut embrasser, tous les objets que notre main pourra atteindre ; et nous les soumettrons à notre examen pour les distinguer, les reconnoître et tirer quelque fruit de nos recherches.

» Dans cette vue, nous nous attacherons à con-

noître toutes les plantes de notre territoire, leur nom, leurs graines et leurs vertus ; par-là nos paysans quand ils seront malades pourront trouver quelquefois un remède à leurs maux, et notre étude leur procurera quelque soulagement. Nous en ferons autant pour les arbres, les arbustes, les herbes, les fleurs, les fruits, les pierres et pour toutes les productions naturelles de notre pays : rien n'échappera à notre examen. Les animaux, depuis le ver qui rampe jusqu'au cerf au pied léger, seront l'objet de nos recherches.

» Le cheval généreux, le bœuf laborieux et lent, l'âne patient, si utiles à l'homme, ne se borneront pas à exciter notre curiosité, ils fixeront encore notre attention : il ne nous suffira pas de chercher à tirer un parti avantageux de leur service, nous apprendrons à les secourir et à les traiter dans leurs maladies. Rien de ce que nos yeux peuvent voir, de ce que nos mains peuvent toucher n'échappera à notre connoissance. J'exhorterai les enfans à former chacun séparément un état de ce qui lui aura paru le plus curieux. Il n'y placera sans doute que des choses communes ; mais qu'importe, si nous cherchons à lui apprendre à former des collections de minéraux, d'insectes ou de papillons ? Qu'il s'accoutume à mettre chaque objet à sa place, à le classer dans son ordre : cette étude,

après avoir amusé son enfance, pourra l'occuper toute sa vie et l'exciter sans cesse à adorer le Créateur.

» Tu veux qu'ils se rendent familier quelque art mécanique, et je t'en loue beaucoup ; mais sans éloigner cette idée, je voudrois que, parvenus à leur seizième année, où ils seront déjà robustes et forts, ils apprissent le jardinage. A cet effet, je donnerois à chacun un petit terrain clos, où personne ne pourroit entrer sans sa permission. La première année, je permettrois que ton jardinier leur fît la plantation et leur apprît à la faire ; ils seroient eux-mêmes chargés ensuite seuls de la culture et de l'éducation des plantes : l'émulation de nos jeunes jardiniers les rendroit à l'envi plus appliqués et plus laborieux.

» Je ne doute pas que cette occupation ne leur fût très-utile. Ils apprendroient à distinguer les terrains, à les améliorer pour les rendre plus féconds, à connoître la nécessité, les avantages et le choix des engrais ; objets aussi ignorés qu'essentiels dans la culture champêtre. Ils apprendroient à planter, à arroser, à perfectionner les légumes et les fruits ; ils s'instruiroient des temps les plus propres pour la récolte ou pour la plantation. Il n'est guère possible qu'un jardinier salarié serve mal un maître qui en sait autant que lui ; et cette branche de la culture, si

utile en elle-même, fournit à la fois un délassement innocent et agréable, et amène l'abondance dans la maison où l'on sait en tirer parti. Qu'il est doux de voir croître l'arbre qu'on a planté, dont on a soigné l'enfance, et de manger le fruit que sa greffe a produit ! L'homme qui habite les champs et qui y porte ces talens, sait y trouver une source inépuisable de jouissances. Cet exercice fortifiera le tempérament de nos enfans, et les occupera une ou deux heures par jour.

» Ton intention étant de leur rendre agréable le séjour de la campagne, nous ne devons pas négliger les arts d'agrément. Ils ont déjà quelques principes de musique et de dessin ; leur vertueuse mère leur en avoit donné les premiers élémens. Il ne faut pas qu'ils les oublient ; il faut, au contraire, qu'ils les cultivent : tu touches le forte-piano avec habileté, tu es excellent musicien, tu te chargeras de cette partie. Il est heureux que tu puisses leur donner ces leçons ; car il eût fallu appeler un autre maître, ce qui peut présenter quelques inconvéniens. Nous devons être vigilans à éloigner de nos enfans toute communication peu sûre : mais ils t'auront pour maître, et nous n'aurons rien à craindre de ce côté-là. Tu auras le plaisir de leur enseigner un art

qui dans plusieurs occasions pourra leur offrir une innocente récréation, et un délassement nécessaire.

» Quant au dessin, à l'exception du coloris, je puis m'en charger : je m'y suis assez exercé pour le leur enseigner. L'expérience m'a appris combien cette occupation est agréable et combien elle est séduisante : son utilité d'ailleurs est reconnue. Le dessin est la langue des arts, puisque son effet est de parler aux yeux, et de peindre l'idée qui n'existe que dans la pensée. Il sert également à s'entendre et à se faire entendre des artistes ; il nous aide à ne pas nous tromper, en donnant une espèce de réalité aux créations de l'imagination. L'homme qui dessine, sait voir ; il grave dans son esprit l'idée et les proportions des objets avec exactitude ; il se les représente fidellement et tels qu'ils sont. Celui au contraire qui ne voit que d'une manière vague, sans apprécier ni savoir les moyens de déterminer les contours, les mesures et les linéamens des objets ; les altère dans son souvenir, et ne peut ni les décrire ni s'en former une idée exacte et positive.

» Cet art est nécessaire à tous les hommes. Il l'est bien plus encore à un seigneur riche et puissant, qui est dans le cas d'avoir des relations avec des artistes de toute espèce, soit pour des instrumens rustiques ou aratoires, soit pour les

constructions et les réparations de ses édifices ruraux : il est à propos qu'il l'apprenne de très-bonne heure, parce que cet art exige une main légère et flexible. Tes enfans sont dans l'âge convenable, et je n'épargnerai rien pour qu'ils l'apprennent bien. Je m'appliquerai spécialement à leur faire tracer des plans avec exactitude, afin qu'ils soient en état de dessiner l'étendue et les contours des terrains.

» Ces différens travaux leur fourniront de quoi s'occuper jusqu'à l'âge de dix-sept ans ; leur corps ayant alors acquis plus de vigueur et leur esprit plus de maturité, nous renforcerons leurs études et nous donnerons une autre forme à leurs occupations. Jusqu'alors notre soin le plus essentiel doit être de remplir tous les instans de leur vie et d'éloigner d'eux l'oisiveté. Le moyen d'atteindre ce but important et difficile, est de partager tout leur temps entre l'étude et les récréations ; de manière que les récréations servent à exercer le corps et à certaines études amusantes et faciles, convenables dans les promenades, tandis que les études vraiment sérieuses rouleront sur des objets propres à les instruire et à les exercer aux vertus.

» Tu es peut-être étonné de ne m'entendre parler ni de poésie ni d'histoire. Quant à ce qui regarde la poésie, je l'estime peu convenable,

Cet art, à mon avis, devient ridicule, s'il n'est porté à un degré de sublimité et de perfection, auquel la nature n'a donné la faculté d'atteindre qu'à un petit nombre de sujets privilégiés. Il faut presque avoir le génie d'un *Virgile* pour s'y dévouer avec quelque assurance. En supposant même un talent aussi rare, nous avons encore à redouter les objets sur lesquels la poésie s'exerce. La raison qui respire dans une prose décente et sonore, est toujours la raison; la poésie avec toute sa pompe, n'y ajoute ni force ni vérité; la plupart des ornemens dont elle cherche à la revêtir, ne consistent que dans la combinaison du son matériel des paroles. Si elle avoit d'ailleurs quelques avantages, un homme de bien ne devroit l'employer qu'à chanter la gloire de la Religion, à exhorter à la pratique de la morale, ou à peindre avec force la beauté de la vertu. A l'exception de ces sujets sublimes, les autres sont tous ou puérils ou indécens, ou ridicules; et l'usage que j'en vois faire assez généralement l'écarte absolument de notre plan d'éducation.

» Quant à l'histoire profane, je n'hésite pas à la regarder comme une lecture périlleuse : c'est un vase dont les bords sont emmiellés et dont l'intérieur recèle ordinairement un poison dangereux. Beaucoup d'Historiens, remplis de l'esprit du monde, ne cessent de le répandre dans

leurs récits. Ils présentent les objets sous de fausses couleurs ; ils transforment les vices en vertus ; ils préconisent l'ambition, exaltent la gloire humaine, et sont toujours du parti des passions agréables ou séduisantes. Le conquérant est toujours pour eux un héros ; une narration modeste leur paroît ignoble, et le crime éclatant parvient quelquefois à obtenir leurs applaudissemens mêmes. Le lecteur imprudent dont le jugement n'est point encore formé, avale le poison sans s'en appercevoir, et adopte des idées qui corrompent son cœur et lui apprennent à déprécier l'Évangile. Préservons nos enfans d'une si funeste contagion ; et s'ils doivent un jour lire l'histoire, attendons qu'ils puissent eux-mêmes en distinguer les erreurs, ou qu'ils ne la lisent qu'avec quelqu'un de nous qui puisse les en garantir.

» Mais pour recueillir quelque fruit des soins que nous cherchons à mettre dans leur éducation, il faut nécessairement que nous soyons d'accord sur certaines dispositions. Celle qui me paroît la plus essentielle, est d'empêcher qu'ils ne parlent jamais en particulier avec aucune personne ; il en est telle dans le nombre qui pourroit détruire en un instant le travail de plusieurs jours. En thèse générale, il faut qu'ils n'aient point de domestique à eux, pour qu'ils appren-

nent à se servir eux-mêmes, à exercer leurs membres et à sentir le prix de leur indépendance. Tes enfans doivent savoir qu'ils n'ont le droit de commander à personne; et les domestiques, être prévenus de ne point leur obéir, et de ne rien faire pour eux de tout ce qu'ils pourront faire par eux-mêmes.

» Avant tout, il nous importe de disposer les choses de manière que nous ne les laissions jamais seuls pour quelque motif que ce soit, et qu'ils ne parlent à personne qu'en notre présence. Je le répète, parce que rien ne me paroît plus essentiel. J'avoue que cette sujétion est terrible: mais si nous voulons conserver leur innocence, il faut nécessairement que nous nous en fassions une loi inviolable. Quant à ce qui me regarde, je te promets de ne pas les quitter un instant, et sans y mettre ni affectation ni pédanterie, sans qu'eux-mêmes ni personne s'apperçoive de ma vigilance, aucun étranger ne leur dira rien que je ne l'entende. Si par malheur je me trouve quelquefois malade ou absent, il faudra que tu me supplées.

» Je n'aurois jamais assez insisté sur ce point; il est facile d'arriver au port quand les vents ne sont point contraires; mais le danger du naufrage ne tient qu'à l'arrivée d'une bourasque. Par une suite de la délicatesse de leurs organes, les

enfans conservent long-temps les premières impressions qu'ils reçoivent, sur-tout lorsqu'elles flattent les sens et qu'elles viennent des personnes qu'ils aiment. Qu'aurions-nous gagné à les accoutumer à juger de tout d'après les principes de la raison et de la Religion, à les faire triompher de leurs passions et de leurs sens, à leur inspirer la frugalité et le mépris des biens terrestres, des grandeurs humaines et des plaisirs passagers; si un étranger, si un domestique, si une personne indiscrète leur parle de ces mêmes objets avec tant d'estime, tant d'envie de les posséder, que leurs discours feroient impression sur les esprits mêmes les plus formés ?

» Le langage du monde est faux et séducteur : il le devient plus encore sur des lèvres profanes et dans la bouche de gens qui n'ont point d'idées morales et qui sont très-attachés à la terre. En général on ne dit rien des biens véritables, ou on n'en parle qu'avec une tièdeur capable de n'inspirer que de l'indifférence. Les mondains les plus officieux et les moins dangereux seront ceux qui se faisant les précepteurs des enfans, leur diront : levez la tête, tenez-vous droit, ne fléchissez pas le corps, et qui borneront leur enseignement à ces futiles conseils.

» Si ces enfans déclament avec grace quelques vers où respire l'amour profane, et s'ils laissent

entrevoir quelqu'une des qualités que le monde estime, alors ils leur applaudiront avec emphase; mais s'ils remarquent en eux quelqu'un de ces défauts graves qui décèlent une corruption abominable à l'homme qui connoît le cœur humain, ils ne feront qu'en rire et s'en amuser. Ceux qui sont chargés de leur éducation, cherchent-ils à humilier leur orgueil et à corriger leur amour propre ? L'approbation et les applaudissemens de ces indiscrets leur inspireront de la haine contre ces précepteurs sévères, et priveront ceux-ci des moyens d'être utiles à leurs élèves.

» Mon ami, on ne peut insister assez sur le respect qu'on doit aux enfans. Les exemples qui flattent notre corruption naturelle, ne sont que trop puissans. Celui qui en présence d'un enfant débite quelque maxime pernicieuse ou se permet avec des gestes de joie quelqu'action peu convenable, leur fait, sans rien dire, une impression bien plus vive que celui qui leur parlant de la vertu, l'exhorte à la suivre. Garantissons donc nos jeunes élèves de toute impression étrangère. Il faut pour y réussir que l'un de nous se trouve toujours auprès d'eux, sans affectation et sans aucune marque de défiance. Notre présence suffira pour contenir les étrangers et les domestiques ; et si malheureusement il leur échappe une mauvaise parole ou un exemple nuisible, notre empres-

sement à les relever en arrêtera l'influence. Cette conduite seroit un véritable esclavage pour quelqu'un qui n'auroit point le cœur d'un père ou d'un ami, jaloux de faire l'œuvre de Dieu ; mais ce Dieu, au nom duquel on en agit ainsi, nous en donnera la force.

» Si nous avons cette constance, si nous savons remplir leur temps par leurs études et par les exercices dont j'ai parlé, si nous plaçons à propos des récréations de leur goût, des exercices du corps qui les fortifient par un mouvement naturel et nécessaire à leur âge ; si nous savons les amuser dans nos promenades, en présentant à leur curiosité des objets nouveaux pour eux, en montrant un empressement vrai de les satisfaire ; si enfin nous savons nous attacher leur cœur par notre affection et par les plaisirs purs que nous tâcherons de leur procurer ; nous aurons atteint notre but. Nos enfans ignorant et ne desirant point les plaisirs perfides et corrupteurs, se contentant des amusemens simples et innocens de la nature et de l'esprit que nous ferons renaître sans cesse, pourront atteindre l'âge de dix-sept ans, en ayant bien employé tout leur temps, et conservé la candeur et la pureté de leur ame. Ils seront instruits de tout ce qui leur importe de savoir, et en état de continuer les études et les exercices propres à un âge plus avancé, jusqu'au moment

où ils pourront porter dans les bras d'une modeste épouse les prémices de leur innocence actuelle...»

—J'avois à peine fini cet écrit, que mon ami revint chez lui ; dès que nous fûmes seuls, il me dit : Eh bien *Marien*, as-tu lu mon mémoire ? —Je ne l'ai pas seulement lu, lui répondis-je ; d'après ton ordre j'en ai écrit un autre, où je t'expose à mon tour mes idées sur l'éducation de tes enfans. Il m'en demanda sur-le-champ la lecture, qu'il me parut écouter avec beaucoup de plaisir, et qu'il interrompit plusieurs fois par des marques d'approbation. Je ne l'avois pas achevée, qu'il vint à moi, et me dit, en me jetant les bras au cou : —Quoi, tu ne te trouves pas capable de te charger d'une éducation ? ah, *Marien !* toutes tes idées sont solides et vraies. Elles ne me seroient pas venues ; mais à mesure que je les entends sortir de ta bouche, je les retrouve dans mon cœur. Graces te soient rendues de tes sacrifices !

Laissons aux autres le soin de donner à leurs enfans l'éducation qu'ils voudront ou qu'ils pourront leur procurer. C'est au Gouvernement qu'il appartient d'améliorer l'éducation publique, et nous ne devons pas prescrire aux pères et aux précepteurs la méthode et l'ordre qu'ils ont à se proposer ; mais nous pouvons et nous devons élever à notre gré les enfans que le Ciel nous a

confiés.

confiés. Mon directeur m'a dit qu'au défaut des bonnes institutions publiques, chaque père doit exercer une espèce de magistrature domestique, et agir dans ses propres foyers comme un directeur et un apôtre.

Malheureusement, le plus grand nombre des pères, mal élevés eux-mêmes ou enchaînés par d'autres devoirs, ne peuvent ou ne savent être ni l'un ni l'autre ; et je suis un de ceux-là. Mais qu'ils fassent comme moi : qu'ils cherchent un ami qui puisse les aider, et qu'ils prient le Ciel de leur en ménager un tel que toi. Oui, mon cher *Marien*, sois notre conducteur et notre maître commun; mais ne penses pas que la générosité que tu as de condescendre à mes desirs, me porte à me décharger sur toi de tout le poids de l'éducation de nos enfans. Non, mon ami, cette charge m'est personnelle; Dieu me l'a donnée; je suis père, et à ce titre dans le partage des soins qui nous seront communs, je dois me charger du lot le plus pénible.

La seule chose que je te demande, c'est de m'aider dans tous les cas où mon ignorance produira mon incapacité. Il s'agit ici d'un emploi, d'une fonction que nous allons remplir en commun. Nous nous prêterons l'un à l'autre un secours réciproque. J'adopte entièrement ton plan, et je me soumets d'avance à suivre en tout point

tes idées. Le plan d'éducation que tu me proposes, est précisément celui que j'avois projeté de suivre. Dès aujourd'hui règles et disposes tout ce qui te paroîtra convenable.

—Ce jour-là même on plaça mon lit dans la pièce où étoient ceux des deux enfans, et qui est contiguë à l'alcove de leur père. Le lendemain nous réglâmes toutes les heures de la maison. Nous distribuâmes les emplois des domestiques, de manière qu'aucun ne pût être oisif, et que chacun d'eux répondît seul des fonctions dont il étoit chargé; mais aucun ne fut affecté ni à moi ni aux enfans. Je dis à mes jeunes disciples que n'étant ni invalides ni manchots, et ayant au contraire de bons bras, nous n'avions pas besoin d'être servis; que dès que j'avois été homme, ne voulant pas dépendre d'un serviteur, j'avois pris l'habitude de faire tout par moi-même; et que puisqu'ils étoient prêts à le devenir., il étoit raisonnable de s'affranchir d'un esclavage que l'inaptitude de l'enfance pouvoit seule justifier. Ils adoptèrent avec joie cette idée; ils s'en firent un point d'honneur et renoncèrent à toute envie de se faire servir par autrui.

A l'heure du déjeûner, nous nous distribuons aussi notre occupation individuelle pendant toutes les heures de la journée. Les premiers instans de la matinée et quelques momens du

soir sont consacrés à rendre nos actions de graces à l'auteur et au conservateur de notre existence, tous les autres se partagent entre l'étude, la récréation et la promenade. Ce fut en nous promenant que je leur donnai pour la première fois quelque idée de l'empire que la raison doit obtenir sur nous, du respect qui lui est dû, et de l'amour que nous devons avoir pour l'ordre, soit parce que Dieu l'aime puisqu'il en est l'auteur, soit parce que notre propre intérêt l'exige. C'est sur ces deux principes que j'ai établi la partie morale de mon éducation; et dès les premiers temps j'ai reconnu l'aptitude et le bon cœur de nos enfans, à leur intelligence et à leur docilité; notre méthode date de cette première époque, et je l'ai suivie constamment jusqu'au jour où nous sommes.

Il me seroit impossible de te rapporter en détail la manière dont nous avons employé ces cinq ans. Il te suffira d'apprendre qu'ayant une fois réglé l'ordre de notre vie, nous l'avons suivi avec beaucoup de régularité. Leur père et moi fidelles à notre plan, avons été constamment les compagnons inséparables de nos enfans; aujourd'hui *Félix* a déjà plus de quinze ans, *Paulin* en a quatorze: ce sont deux adolescens de bonne mine, robustes et forts, très-instruits sur tout et très-habiles dans le dessin. Ils connoissent déjà, distinguent et savent très-bien classer toutes les

productions de notre sol ; tous les deux sont très-avancés dans la géométrie, et plus encore dans l'algèbre ; ils calculent aussi habilement que les commerçans les mieux instruits et les plus exercés.

Ils n'ont pas fait moins de progrès dans la musique et dans le coloris ; avec cette différence que quoiqu'ils aient l'un et l'autre bien réussi, *Félix* surpasse *Paulin* pour le coloris, autant que *Paulin* surpasse *Félix* pour la musique ; apparemment par l'effet de la différence de leurs dispositions naturelles. Dans peu nous donnerons à chacun d'eux une portion de terrain, pour qu'ils aient leur jardin à cultiver. Leur père et moi, nous jouissons du succès de nos soins et de nos travaux, et nous en sommes amplement récompensés. Indépendamment de leurs progrès rapides dans tous les genres de connoissances utiles, nous voyons avec une vive satisfaction que Dieu les a doués d'un cœur excellent, de sentimens honnêtes, d'inclinations douces et d'un grand fond de raison.

Jusqu'à présent ils n'ont pu faire encore une étude sérieuse de la Religion, je la réserve pour un âge plus avancé. Cependant ils sont déjà si instruits de ses preuves, et si persuadés de sa vérité, qu'il ne seroit pas facile de les en dissuader. J'oserois en défier tous les philosophes ; je ne

crois pas qu'ils pussent les détacher des principes fondamentaux de la foi. Je les regarde déjà comme invulnérables à cet égard, et comme supérieurs à toutes leurs attaques. Mais malgré cette persuasion et le soin continuel que nous prenons de les entretenir dans ces principes, leur père et moi nous nous réservons de leur faire faire dans quatre on cinq ans une étude plus profonde, plus suivie et plus raisonnée de la Religion. J'espère que nos élèves seront des hommes utiles et estimables. Ma plus grande consolation est d'être convaincu que leur ame est toujours pure, et qu'ils n'ont point perdu leur première innocence.

Tu me diras que la chose a pu être facile dans leurs premières années; mais qu'il en reste beaucoup à passer, avant le temps où nous pourrons leur faire goûter les douceurs d'un mariage vertueux; et que ces années-là sont précisément les plus orageuses. Tout cela est vrai; mais Dieu qui nous a si bien aidé jusqu'à présent, nous continuera sa protection, et notre vigilance ne se lassera point. Leur père et moi, nous avons déjà formé le plan de notre conduite à venir. En attendant, nous leur ferons continuer pendant deux ou trois ans les mêmes exercices, soit pour que leur tempérament achève de se former, soit pour qu'ils perfectionnent leurs études.

Lorsqu'ils auront atteint leur dix-huitième ou

dix-neuvième année, que leur corps sera plus robuste et leur esprit plus formé, nous donnerons à leurs exercices une autre forme, nous fixerons leur attention sur des études plus élevées. Ils ont déjà beaucoup d'idées d'agriculture ; déjà ils connoissent son importance ; dans nos conversations et nos promenades, ils en ont acquis les premières notions ; mais alors nous ferons une étude plus sérieuse et plus étendue de toutes ses branches. Leur père compte donner à chacun d'eux un espace médiocre de terrain pour le régir et le faire cultiver lui-même, et il y joindra tous les instrumens nécessaires pour son exploitation. Son intention est qu'ils la dirigent eux-mêmes, qu'ils y emploient le nombre nécessaire de cultivateurs ; qu'ils vérifient les nouvelles expériences qui se sont accréditées en Europe, et qu'ils observent avec beaucoup d'attention les améliorations produites par les nouvelles inventions qui paroissent les plus recommandables.

Ils montent déjà bien à cheval ; mais on cherchera à les perfectionner dans cet exercice. L'étude de l'histoire naturelle qui n'a été jusqu'à présent qu'un jeu, un amusement, deviendra à cette époque une partie de la théologie. Jusqu'à présent nous nous sommes contentés d'examiner la surface extérieure des productions de la nature. Nous ne nous sommes occupés qu'à les connoître,

les distinguer, les nommer; nous avons appris leur usage le plus connu, leurs propriétés les plus communes, ou pour mieux dire, nous ne nous sommes encore occupés que de leur nomenclature.

Mais alors nous commencerons à les voir sous des rapports plus essentiels; nous chercherons à pénétrer dans leur organisation intérieure. Nous admirerons les merveilles de leur structure, nous examinerons l'art secret de leur mécanisme; nous combinerons les usages auxquels ils peuvent être employés pour le service de l'homme. En nous développant l'industrie merveilleuse et secrète avec laquelle la nature élabore toutes ses productions, cette étude nous découvrira la sagesse infinie de son Auteur; elle nous développera le concert et l'harmonie qui règnent également dans l'organisation particulière de chaque individu des trois règnes, et dans les rapports qu'ils ont tous entr'eux. Nous verrons la juste proportion de la cause avec ses effets; nous appercevrons jusqu'à un certain degré les desseins de l'Auteur suprême dans la formation de toutes choses, et la merveilleuse correspondance qui se trouve entre tous les ouvrages sortis de sa main, nous remplira d'étonnement et d'admiration. Elle nous dévoilera la puissance, la sagesse, la magnificence et l'amour avec lesquelles Dieu a traité l'homme;

chaque mouvement de notre cœur ému sera un acte d'amour et d'adoration.

Pour aider nos élèves dans cette immense et majestueuse étude, je leur donnerai une idée de la physique générale; je leur ferai l'énumération des opinions des hommes, en distinguant le peu qu'on sait d'avec ce que l'on conjecture et ce qu'on ignore. Mais pour mieux graver dans leur mémoire le petit nombre de verités dont on est certain, je ferai transporter ici ma collection d'instrumens de physique expérimentale, et je leur montrerai les phénomènes que l'expérience a révélés à notre curiosité.

Je m'appliquerai à leur donner une notion plus étendue des élémens de la chimie, pour qu'ils se forment une juste idée de la transformation des substances, et de l'utilité que les arts ont tirée de la dissolution des corps. Je leur enseignerai dans un plus grand détail la géographie, soit afin qu'ils connoissent le séjour qu'ils habitent, soit pour qu'ils puissent entendre l'histoire lorsque nous la lirons ensemble.

Je les arrêterai long-temps et avec une sorte de préférence sur l'observation du ciel et sur l'étude de l'astronomie. Cette science, si attrayante par elle-même, contribue plus que toute autre à nous faire entrevoir la grandeur, la magnificence et l'immensité du Créateur. Qui pourra considérer,

sans être ému et sans une profonde admiration, ces innombrables globes suspendus sur nos têtes, ces astres brillans que le télescope multiplie à mesure qu'il se perfectionne, ces orbes presque sans fin et sans limites auxquels il n'atteint point, et que la raison suppose par analogie ?

Non, mon cher *Antoine*, rien dans ce bas-monde ne peut nous donner de son divin Auteur une idée moins imparfaite, que l'immensité de ces grands et pompeux ouvrages de sa main puissante. Ce spectacle ravissant saura attacher, intéresser et occuper nos élèves. Il entretiendra dans leur cœur l'amour et la crainte, le respect et la reconnoissance qui sont dues à ce Dieu si puissant, si magnifique et si libéral envers ses créatures. Je leur ferai concevoir par-là quelles peuvent être la multitude et l'excellence des biens que promet à la vertu celui qui après nous avoir donné tant témoignages de sa puissance, nous dit qu'il réserve à ses élus dans le céleste séjour ce que les yeux n'ont jamais vu et ce que les oreilles n'ont jamais entendu.

Telles sont les occupations à l'aide desquelles nous avons projeté de les conduire jusqu'au moment où leur destination sera fixée et où ils commenceront à se gouverner eux-mêmes. Que je serai heureux si je puis contribuer à leur bonheur, et les avoir mis à portée de le com-

muniquer à leurs enfans ! Je le serai bien plus encore, s'ils sortent de mes mains aussi purs, aussi innocens que lorsqu'ils m'ont été confiés; et mon bonheur sera mille fois plus grand encore, si Dieu à qui je consacre tous mes desirs et dont j'implore le secours, daigne accepter le foible sacrifice que je lui ai fait.

Cette lettre est déjà si longue que je n'ose lui donner plus d'étendue, et cependant je n'ai pu t'entretenir que des enfans. Ma première te parlera de leur père. Adieu, mon cher *Antoine.*

LETTRE TRENTE-SEPTIÈME.

Marien à Antoine.

Je vais, mon cher *Antoine*, remplir la promesse qui terminoit ma dernière lettre. Tu te rappelleras que dans le court séjour que tu fis ici avant ton départ pour l'Amérique, tu fus frappé de la misère de notre village. Touché de ce spectacle pénible, tu me dis que quoiqu'il y eût malheureusement dans certaines provinces d'Espagne beaucoup de villages extrêmement pauvres, tu n'en avois vu aucun qu'on pût comparer à celui-ci ; tu ne pouvois concevoir comment on souffroit qu'une société d'hommes vécût dans un tel abandon et avec si peu de propreté : cet état te parut un outrage à l'humanité.

En effet, la plupart des maisons étoient d'une mal-propreté dégoûtante et menacoient ruine ; elles étoient si basses qu'on ne pouvoit s'y tenir debout ; tellement enterrées, que l'eau n'en pouvoit sortir et qu'elles croupissoient dans l'humidité ; les fenêtres en étoient si petites que l'air n'y pouvoit circuler. Ces malheureux villageois trouvoient ainsi dans leur habitation, moins un abri qu'un sépulcre anticipé. Les rues étoient infectes et obstruées d'immondices ; il n'étoit donc pas

étrange que la santé, la vigueur, la joie fussent bannies de ce séjour dégoûtant et mal sain. Nous conçumes la véritable cause de cette misère, et nous fûmes profondément affligés à la vue de tant d'habitans dont l'aspect famélique et l'horrible dénuement, présentoient le tableau de la plus triste indigence. Tu partis, et je restai consterné de me voir obligé de vivre avec les infortunés que le Ciel m'avoit donné pour voisins.

Ma douleur s'accrut lorsqu'étant allé voir le curé, je le trouvai dans une église obscure, humide et triste, où il ne régnoit aucun ordre : à peine présentoit-elle un lieu décent pour les cérémonies ecclésiastiques ; les ornemens et les vases destinés au culte se ressentoient de la pauvreté générale. Je ne pus déguiser au Curé la peine que me causoit ce spectacle affligeant. Il n'en éprouvoit pas moins lui-même ; et il me dit, que depuis six ans qu'il étoit Curé, cette situation douloureuse faisoit son tourment habituel ; mais ses paroissiens, ajouta-t-il, étoient dans une telle indigence, que si quelques-uns d'entr'eux avoient quelques ressources, la plus grande partie en étoit dépourvue, et qu'aucun n'avoit au-delà de ses besoins.

Il n'avoit lui même qu'un fort petit revenu, insuffisant pour subvenir aux besoins de beaucoup de pauvres qui, sans son secours, seroient morts

de misère ; mais ces infortunés étant les temples vivans de Dieu, ils lui paroissoient mériter la préférence sur tout. En un mot, je ne voyois, je n'entendois rien qui ne me causât la plus profonde affliction. Ma seule consolation fut le Curé lui-même, dont l'aspect et les discours annonçoient un homme sensé et religieux, plein de jugement et d'instruction. Nous avons eu depuis plus d'une occasion de reconnoître sa prudence, sa sagesse et sa vertu.

Dès que mon ami fut de retour, je lui fis part de mes tristes observations : —j'ai vu, comme toi, me dit-il, tout ce que tu me racontes ; et la première impression que me fit ce spectacle désolant fut aussi douloureuse pour moi qu'elle l'a été pour toi ; mais ma douleur fut soulagée par une réflexion qui, j'espère, produira sur toi le même effet. Puisque Dieu, me dis-je à moi-même, m'appelle dans un village aussi malheureux et qu'il me donne les moyens de remédier à sa misère, il est sans doute dans les desseins de sa providence que j'en devienne le réparateur. Telle est donc la vocation de ma vie future ; telle est la destination que le Ciel m'assigne. Tu peux te dire la même chose : au lieu de gémir sur tant de maux, travaillons à les soulager.

Il y a beaucoup à faire ; mais nous ferons ce que nous pourrons ; et l'on peut beaucoup avec

la protection du Ciel, avec le temps, et une sage conduite. Faisons tout ce que nous pourrons faire, mais sans faste et sans ostentation. Parlons d'abord au Curé, et concertons-nous avec lui. Il y a dans la ville voisine un bon architecte, nous le ferons venir; nous lui demanderons un plan pour la reconstruction de l'église, pour lui donner plus d'étendue, plus de jour, et pour la rendre plus salubre ; nous commencerons par employer son talent à achever ce premier ouvrage.

Nous prierons le Curé de se rendre à la ville pour s'y procurer tous les ornemens et tous les vases nécessaires à la décence et à la majesté du culte; tout cela peut être réparé tout de suite : ce sera notre première occupation. Nous devons, toi et moi, nous considérer comme conduits ici par le Ciel pour y devenir les pères des habitans de ce village. Je serois coupable de toute la misère qu'on peut éprouver ici, si je n'y apportois pas de remède. Dieu m'en a imposé l'obligation, en me donnant tant de terres et de droits; et il me la renouvelle, en m'appelant à vivre au milieu de ces pauvres villageois. Tous les indigens sont mes enfans; ils vont devenir les objets de ma sollicitude. Commençons donc par eux, mais sans oublier Dieu.

J'applaudis à des idées si chrétiennes. L'architecte vint; le plan fut fait, et l'on se mit à

l'œuvre ; l'église fut bientôt agrandie, éclairée, ornée, et pourvue d'une sacristie décente. Quand tout fut prêt, nous fîmes une solemnité pieuse pour la bénédiction et pour l'ouverture de l'église ; j'y dis la Messe, et le Curé nous prêcha. Son sermon acheva de nous donner une grande idée de son mérite ; il fut simple, approprié à son auditoire, mais pur, élevé, vraiment évangélique, et respirant la tendre et religieuse onction d'un cœur pieux et pénétré.

Mon ami avoit fait préparer pour cette solennité deux cents habits d'homme, autant de femmes et quatre cents de petits garçons, et les avoit remis au Curé pour les distribuer entre les personnes les plus mal aisées de la paroisse. Elles assistèrent toutes à notre Messe en habits propres ; circonstance qui donna plus d'éclat et de décence à notre fête, où l'on vit la gaieté s'unir à une piété vive et tendre. Tous ces pauvres gens avoient acquis un esprit nouveau ; ils se réjouissoient de posséder une église plus spacieuse et plus élevée dont ils n'avoient plus à redouter l'humidité et l'infection, où il y avoit plus de clarté, où l'on respiroit un meilleur air, et où l'on adoroit Dieu avec plus de décence.

Pour ne plus revenir sur ce sujet, et quoique j'anticipe les époques, je te dirai qu'une des choses qui nous affectèrent le plus, fut le triste

état de l'école du village. Nous n'y avions trouvé que très-peu de petits garçons, auxquels on donnoit une instruction très-imparfaite. Nous fûmes fort étonnés que dans un lieu où il y en avoit un si grand nombre, il y en eût si peu auxquels on fit apprendre les élémens des connoissances les plus nécessaires. Nous fûmes bien plus surpris et plus affligés de l'ignorance du maître : à peine savoit-il lire, encore moins savoit-il écrire; il ne connoissoit que par routine la doctrine chrétienne qu'il enseignoit sans la comprendre.

Le Curé qui nous avoit accompagné, nous dit qu'il n'y en avoit ni ne pouvoit y en avoir d'autre dans le village, parce qu'on ne pouvoit assigner un salaire convenable à un maître capable de bien enseigner; que ce mal provenoit en grande partie de la pauvreté des pères qui pouvoient à peine payer les mois de leurs enfans, quelque modiques qu'ils fussent; que beaucoup d'autres en état d'y subvenir, mais ignorans eux-mêmes et ne sentant point l'importance de ces études élémentaires, négligeoient d'envoyer leurs enfans à l'école, et préféroient de leur donner des occupations qu'ils croyoient plus utiles; que l'école se trouvant ainsi déserte, il n'étoit pas possible que le maître pût y gagner sa vie; que si celui qui faisoit alors ce métier, s'y livroit, ce n'étoit que dans l'impuissance d'exercer une autre

profession;

profession ; qu'il avoit plus d'avantage à le faire même avec si peu de succès qu'à ne rien faire du tout ; et qu'en sa qualité de Curé, il se voyoit dans la continuelle nécessité de subvenir à ses besoins.

A cette occasion, il nous raconta que l'année précédente il étoit venu au village un homme qui y avoit pris naissance, et qui ayant été élevé dans la capitale, y avoit acquis assez d'instruction pour devenir un excellent maître ; il étoit en état de bien enseigner à lire, à écrire et à chiffrer, et de plus très-instruit dans la doctrine chrétienne et capable de l'enseigner parfaitement. Il n'avoit rien négligé pour le retenir et le charger de l'école du village ; le maître lui-même ne demandoit pas mieux, parce qu'il y avoit ses parens et ses amis ; mais la désertion presque générale de l'école, et l'indifférence ou la pauvreté des pères lui ôtèrent tout moyen de pouvoir se maintenir.

J'en fus d'autant plus affligé, Messieurs, nous ajouta le Curé, que j'avois trouvé dans cet homme tout ce qui auroit satisfait les plus ardens desirs de mon cœur. — Eh ! où est-il à présent, lui demanda mon ami ? — Il est retourné à la capitale. — Et pensez-vous, reprit mon ami, que si on lui offroit un salaire convenable, il consentît à revenir ? — Je n'en doute pas, puisqu'il le desiroit

beaucoup. —Fort bien, lui dit mon ami; écrivez-lui donc de venir. Vous fixerez le salaire qu'il conviendra de lui donner, et je m'engagerai à le lui garantir. Qu'il vienne; qu'il enseigne les enfans gratuitement; qu'il les instruise dans la doctrine chrétienne; qu'il leur donne des leçons de lecture, d'écriture, d'arithmétique, et quelqu'idée du dessin; et nous, nous ferons notre possible pour déterminer les pères à envoyer leurs enfans à l'école.

— L'homme est en effet venu, et il s'est très-bien acquitté de ses fonctions. L'école est parfaitement réglée; tous les petits garçons s'y rendent; mon ami a pris pour cela des mesures dont je te reparlerai dans la suite. Je me bornerai, quant à présent, à te dire qu'indépendamment des connoissances les plus essentielles, ils ont tous appris un peu de dessin, un peu de chant pour l'Église; qu'ils répondent fort bien aux Offices; que tous les Dimanches et jours de Fête il y a des Messes solennelles, et c'est moi qui les dis ordinairement; le Curé leur prêche des instructions vraiment utiles et pleines de piété: tous ces exercices respirent la plus grande onction et le plus profond respect; et tu serois complétement édifié, ton cœur nageroit dans la joïe, si tu voyois comment nous passons à l'Église les matinées des jours consacrés au culte du Seigneur.

Je te dirai une autre fois comment nous passons les après-dîners. Mais à présent pour ne pas interrompre ce qui regarde l'instruction publique, je vais te parler des filles. Mon ami demanda au Curé quelle éducation on leur donnoit : —aucune, nous dit-il ; il n'y a point d'école pour elles ; elles n'ont pour maîtresses que leurs propres mères qui, ne sachant rien, ne peuvent leur donner une éducation meilleure que celle qu'elles ont reçue elles-mêmes. Quant à la doctrine chrétienne, je tâche de la leur apprendre ; mais elles sont en trop grand nombre pour que je puisse la bien enseigner à toutes. Il est pitoyable de voir la grossièreté qu'elles se transmettent d'une génération à l'autre. Il en est fort peu qui sachent lire ; et elles forment la partie la plus triste du peuple de ce village. Les femmes presque inhabiles à tout, y sont bornées aux occupations domestiques, et absolument privées de tout moyen de gagner leur vie.

Ce tableau trop fidelle affligea beaucoup mon ami. —Ne seroit-il pas possible, dit-il au Curé, de remédier à ce mal ? —Cela seroit très-difficile, répondit-il, parce qu'il faudroit établir une école, la doter, et trouver une femme capable de la diriger. — C'est le point difficile, reprit mon ami ; car quant aux frais de l'établissement de l'école et à sa dotation, je pourrois y fournir. —Frappé de ces

paroles comme si j'eusse été éclairé d'un trait de lumière, je vins à me souvenir tout-à-coup d'une femme de ma connoissance, très-propre à remplir ces fonctions. Je puis vous proposer, leur dis-je, une personne très-capable d'un pareil emploi. C'est une veuve qui depuis peu a perdu son mari, et avec lui le traitement de sa place; elle est réduite à la dernière pauvreté, et se trouve dans la situation la plus déplorable. Elle a reçu une éducation distinguée, et faite pour la mettre fort au-dessus des fonctions d'une école. . . . . Je crois qu'on ne pourroit pas faire un meilleur choix; non-seulement elle est pleine d'instruction et de talent, elle est encore prudente, pieuse et modeste. Je présume qu'elle acceptera, parce que les circonstances l'ont réduite à chercher un état qui puisse la faire subsister. Mon ami me pria instamment de lui écrire. Je le fis; la femme vint et a formé une excellente école, dans laquelle on a élevé déjà beaucoup de jeunes filles et où on en élève d'autres. Maintenant un grand nombre d'entr'elles savent la doctrine chrétienne d'une manière peu commune, lisent et écrivent bien, et y ont appris tous les arts propres à leur sexe. Il n'est aucun père qui ne s'empresse d'y envoyer ses filles; et tu ne pourrois imaginer combien cette institution a amélioré les mœurs publiques. Toutes ont un maintien décent et modeste. On

distingue aisément celles qui ont fréquenté cette école ; et leur exemple a influé sur toutes les autres. Je te parlerai de la destination de ces jeunes filles à la fin de leur éducation.

Pendant que nous nous occupions de ces objets, nous ne laissions pas de faire de grandes excursions dans les campagnes, et nos promenades y étoient toujours utiles. Mon ami a voulu tout voir et reconnoître par lui-même soit l'étendue et les limites de ses propriétés, soit le territoire qui l'environne. A chaque pas il gémissoit de trouver tout en mauvais état. Nous ne voyions autour de nous qu'un espace immense de terrain inculte et abandonné ; celui qui touchoit de plus près au village, étoit seul mis en culture et n'étoit qu'un petit objet ; tout le reste étoit livré aux mains de la nature agreste et sauvage. Encore cette portion cultivée, l'étoit-elle si superficiellement et avec une telle négligence qu'on ne pouvoit assez s'en étonner. A peine la terre étoit-elle ameublie à sa surface, et nous ne pouvions voir sans peine les tristes laboureurs qui la cultivoient, leurs charrues petites et légères, leurs bestiaux débiles, et les sillons presque insensibles qui se formoient sous leurs pas.

Voilà, me disoit souvent mon ami, pourquoi cette terre naturellement si fertile ne produit que de foibles récoltes. Comment seroit-elle féconde,

étant si légèrement atteinte, si peu travaillée et si peu secondée ? et c'est là, ajoutoit-il, la cause première et la plus essentielle de la pauvreté de nos villageois. Le pays où l'agriculture ne fleurit pas, sera toujours malheureux : c'est par elle que tous les arts s'alimentent et font des progrès ; sans son secours ils s'affoiblissent et disparoissent tous.

Mon ami cherchoit sérieusement un remède à ce mal d'où dérivent tous les maux politiques, et qui entraîne avec lui la décadence et la ruine des empires ; il n'étoit pas facile à trouver. Il me dit un jour : j'ai réfléchi, et il me paroît que la cause la plus immédiate de la paresse et de l'extrême négligence de nos cultivateurs a deux principes : le premier est dans leur ignorance ; n'ayant jamais vu ni connu de meilleure culture que la leur, ils sont persuadés qu'ils doivent s'y borner. Le second est dans leur pauvreté ; quand même ils croiroient à la possibilité d'une meilleure culture, ils n'auroient pas les moyens de la pratiquer. La terre est une mère féconde et reconnoissante ; mais elle ne donne qu'à proportion de ce qu'elle a reçu, et ses dons se mesurent à l'activité et à l'étendue de la culture qu'on lui a donnée.

Je ne vois que deux moyens de remédier à ces inconvéniens. L'exemple est le premier ; on persuade le peuple par des faits et non par des dis-

cours. Je crois que je ferai bien de destiner à une bonne culture une portion de terrain à l'entour du village, et exposée à la vue de tous les habitans. Ils pourront y voir la manière de bien cultiver une terre ; et la supériorité de nos récoltes sur les leurs, démontrera les avantages d'une culture mieux conduite et plus soignée que la leur. Il sera possible qu'ils ne recueillent rien, et que je recueille beaucoup ; ils verront alors la différence qui se trouve entre une terre bien cultivée et celle qui ne l'est qu'imparfaitement. La perte de la plus grande partie de nos récoltes vient des vices de notre culture. Ceci peut être démontré ; et pour t'en convaincre, je te prie de suivre avec attention le raisonnement que je vais faire.

L'expérience nous indique quatre causes qui privent l'Espagne de ses récoltes, et exposent souvent la nation à une misère complète. Ou les pluies excessives de l'hiver en délayant la terre, détruisent le grain ; ou les gelées tardives qui surviennent lorsque les tiges sont déjà formées, en arrêtent la végétation ; ou le défaut de pluies au printemps, dessèche les plantes ; ou enfin la chaleur ardente des vents du midi, arrivant au moment où l'épi se forme, sèche le grain et en diminue la grosseur naturelle. Telles sont, ce me semble, les causes ordinaires de la perte ou de la diminution des récoltes. Tout ce qui peut

leur nuire d'ailleurs, est l'effet de circonstances extraordinaires dont il ne faut pas tenir compte.

Ces faits posés, il est aisé de voir la différence qui résulte d'une bonne et d'une mauvaise culture, et les avantages d'une terre bien préparée sur celle qui ne l'est pas. J'appelle terre mal préparée, celle qui n'a reçu qu'un labour superficiel, parce que la charrue n'a fait que l'effleurer, et n'a pu par conséquent ramener à la superficie du sol une terre neuve, reposée et productive; parce qu'elle ne présente jamais à l'action de l'air et du soleil que la même terre de sa surface, déjà fatiguée de sa production. Je l'appelle mal préparée, quand elle n'a pas été divisée et ameublie, quand on y laisse de grosses mottes qui ne produisent rien elles-mêmes et qui interceptent la végétation dans toute la partie de terre qu'elles couvrent; quand enfin l'intérieur n'a pas été atteint, et que le fond du sol endurci repousse les racines qui cherchent à le pénétrer, et laisse à sa superficie les semences exposées à toutes les intempéries des saisons; alors la plante ne peut naître, ou si elle naît, elle n'acquiert ni consistance ni force.

J'appelle bien préparée, une terre labourée profondément, et d'où la charrue a su ramener à la surface du sillon une terre neuve et reposée, susceptible d'une nouvelle et vigoureuse végétation,

tellement divisée et dégagée de mottes, qu'elle soit complétement ameublie. Elle est enfin bien préparée, quand le sillon est assez profond pour que le grain semé s'y trouve enterré au moins de quatre pouces, et que le fond sur lequel il repose soit assez travaillé pour que la plante puisse y pénétrer par ses racines, végéter, croître et se fortifier.

Il est évident que dans le premier cas le grain reste à la superficie de la terre et ne peut pénétrer le fond dur sur lequel il repose, par conséquent il ne peut acquérir de la force et reste exposé à toutes les vicissitudes du temps. Dans le second, il est suffisamment couvert et défendu, et rencontrant un fond doux et meuble, il y jette en peu de temps des racines profondes, le pénètre, s'y nourrit, se fortifie et supporte sans péril les accidens extérieurs.

Cela suffit pour montrer d'une manière évidente les causes qui nous mettent si souvent à l'étroit par le défaut ou par l'insuffisance des récoltes. Elles résident dans la petitesse de nos charrues et dans la légèreté de nos labours superficiels, et il est facile de s'en convaincre en remontant aux principes auxquels nous attribuons ces mauvais effets. Si l'hiver est abondant en pluies, les eaux séjournent sur le sol endurci qu'elles ne peuvent pénétrer; elles y forment des mares; le grain

resté à la superficie du terrain, nage dans ces eaux dormantes, se délaye, se pourrit et se décompose. Si au contraire le sol étoit ameubli, les eaux y filtreroient, le grain se maintiendroit au-dessus et se conserveroit.

Si les gelées sont tardives, elles dessèchent la tige déjà toute formée et en interceptent la végétation. Or cet inconvénient provient de ce que le grain n'ayant pu pousser une racine forte et vigoureuse au travers d'une terre impénétrable à ses efforts, il n'a pu produire qu'un chaume débile et léger, incapable de résister à l'impression de la gelée; c'est par cette raison que ses tiges naissantes s'énervent et se dessèchent si promptement. Si le grain eût pu se mieux enraciner, il eût produit une tige robuste plus capable de résister à la rigueur du froid et qui eût mis la plante à l'abri de ce danger.

Si la sécheresse et le soleil ardent du printemps brûlent et consument bientôt les moissons, c'est parce que la petite quantité d'eau pluviale de l'hiver, qu'une terre dure a pu garder à sa surface, s'est promptement évaporée par la chaleur à laquelle la foiblesse de la racine n'a pu résister. Si la terre eût été profondément remuée, elle auroit conservé intérieurement plus d'humidité; et soit à raison de ce que les racines de la plante auroient acquis plus de consistance, soit à raison

de ce qu'elle auroit conservé plus de fraîcheur, elle auroit bravé la sécheresse et pu attendre plus long-temps le secours du ciel.

Enfin si l'excessive chaleur dessèche et consume les plantes, c'est qu'elle les trouve débiles, sans vigueur et trop foibles pour se défendre; celles au contraire qui sont robustes lui résistent; elles se maintiennent par l'humidité de leur racine et par la force de leur tige.

Voilà pourquoi notre Espagne, douée par le ciel du plus excellent terroir de l'Europe, l'Espagne dont le sol fécond pourroit voir décupler le nombre de ses habitans, se trouve si souvent dans la détresse et craint justement de ne pouvoir subvenir aux besoins d'une foible population. Les plus heureuses influences du ciel y sont nécessaires pour obtenir fortuitement une bonne récolte; et les vicissitudes des saisons rendant ces influences peu communes, les récoltes abondantes y sont rares; de sorte que le plus léger accident suffit pour détruire en un moment les espérances d'une année.

Je le répète: ce malheur naît du peu d'attention qu'on donne à l'agriculture. On peut lui assigner d'autres causes, telles que la mauvaise distribution des peuplades, le partage mal ordonné des terres, et nombre d'autres; il faut néanmoins convenir que tous ces maux contribuent également et de concert à occasionner cette culture légère;

précipitée et superficielle, cause immédiate et prochaine de tous les dommages qu'on essuye.

Nous devons renoncer à toute espèce de prospérité si l'on ne remédie point à ce mal. L'agriculture est la première base de la félicité publique: c'est d'elle que dépendent non-seulement la vie et la tranquillité des hommes, mais encore le commerce, les arts, tout ce qui contribue à donner de la force et de la considération au corps politique; c'est elle qui produit l'aisance, les délices et la richesse des sujets. Mais ce ne sont point nos efforts individuels, ce sont uniquement ceux du gouvernement qui peuvent obvier à tant de maux. Contentons-nous pour ce qui nous regarde, à procurer à ces pauvres habitans le peu de bien qu'il est en notre pouvoir de faire naître.

Je me propose donc de cultiver une bonne portion de terrain et à la vue de tous les habitans. Rien n'est plus persuasif que l'exemple; rien n'est plus efficace et plus convaincant que l'expérience. J'exhorterai ceux qui ont des moyens, à m'imiter; si quelques-uns en ont la volonté et n'en ont pas le pouvoir, je les aiderai. Cette idée, au reste, qui paroît simple et facile, ne l'est pas autant qu'on le croiroit au premier abord. Notre raison est quelquefois si imparfaite, si mal entendue, et si contraire au bonheur même qu'elle se propose, qu'elle lie elle-même les bras à ceux qui, avec

des lumières et de bonnes intentions, voudroient contribuer à la félicité de leur pays.

Remarques à combien peu de culture se trouve réduit le territoire immense de ce village. A peine le sol qui le touche est-il en valeur ; celui qui en est plus éloigné est entièrement inculte et abandonné. C'est moi qui suis la cause d'un mal qui porte atteinte aux intérêts de l'humanité, puisque je mets l'obstacle qui s'oppose à l'accroissement de cette population. Je dis que j'en suis la cause, parce qu'une grande partie de ces terres forme mes pâturages. Quelques habitans en possèdent d'autres, et nous nous contentons de les arrenter et à très-bas prix. Il y en a des portions très-étendues totalement en friche, et celles-là produisent encore moins. Tout ce terrain n'est presque d'aucun produit. Le motif ou le prétexte de cette perte, est le pâturage des troupeaux ; mais nous sommes si peu avancés à cet égard, que par notre négligence nous n'avons ni culture ni pâturages.

Ce mal provient de ce que nous ne savons pas nourrir nos troupeaux à la maison, et les faire manger la nuit dans l'étable comme nos chevaux et nos mules. Nous voulons que les bêtes à laine et les bêtes à corne vivent toujours sur le compte de la providence. Nous ne les admettons point à partager les bienfaits de l'économie et de l'indus-

trie de l'homme; nous les condamnons à ne vivre que de ce que la nature leur offre dans la campagne. Alors il faut sacrifier un grand espace de terrain à un petit nombre d'animaux, et dépeupler les villages de leurs habitans. Une pareille méthode convertit nécessairement les villages en déserts; et pour augmenter nos troupeaux, nous diminuons le nombre des hommes.

Ce qui est pis encore, c'est qu'on n'obtient pas même le but qu'on s'est proposé, et que ce calcul est aussi faux qu'il est atroce; car il est évident que plus il y aura d'hommes et de cultivateurs, plus il y aura de troupeaux. Nos lois, faites dans un temps où l'on ignoroit l'économie publique, n'ont donné aucune attention à ces principes. Et c'est ainsi que l'intérêt particulier et l'usage général entraînent tout.

— Ici je l'interrompis, et lui dis : je vois que toutes les nations étrangères sans exception, et sur-tout celles chez lesquelles l'agriculture fleurit le plus, ont introduit l'usage des prairies artificielles; elles plantent plusieurs sortes d'herbes vivaces, qui se reproduisent après avoir été coupées et donnent plusieurs récoltes. On les réserve pour la nourriture des bêtes à laine et à corne pendant l'hiver; et à l'aide d'un petit espace de terrain destiné à cet usage, on peut nourrir plus de troupeaux que le pays n'en comporteroit. Avec des

troupeaux plus nombreux, on obtient plus d'engrais, on est mieux en état de bonifier les terres et de parvenir ainsi à des récoltes plus abondantes et plus sûres.

—Tu as dit en peu de mots, me répondit mon ami, ce qui constitue tout le secret de l'agriculture; et tu concluras des effets successifs de cette sage méthode, qu'un cultivateur peut avec un terrain borné entretenir plus de troupeaux et en retirer plus de fruit. Il ne s'agit que de bien entendre cette économie, fille de la réflexion et de l'expérience des nations agricoles. Tout peut donc se réduire à ces principes simples : ne pas entreprendre de cultiver une portion de terre assez grande pour qu'un seul homme ne puisse la travailler; se borner à un terrain d'une étendue assez médiocre pour qu'il puisse l'avoir sous les yeux et le bien cultiver; améliorer le labour, en alternant chaque année les productions pour diversifier les récoltes; destiner une petite partie de ce terrain à des prairies artificielles pour alimenter les troupeaux, et avoir soin de leur faire passer les nuits dans l'étable, soit pour s'y nourrir, soit pour y laisser leur fumier, le plus précieux et le plus utile des revenus qu'on en tire.

—Je conçois, lui répondis-je, que ces principes sont excellens. Mais comment déterminer à les suivre, des cultivateurs qui pour la plupart sont très-

misérables? comment auront-ils des étables pour y enfermer la nuit leurs troupeaux, sur-tout si tu me parles de ces grands pacages d'hiver et d'été qui sont si mal répartis. Peu de particuliers ont de ces immenses cabanes; et il y en a.... —Non, me répéta-t-il, je ne parle point encore de ces grands propriétaires; ils sont eux-mêmes un grand mal qu'il faut rapporter à des causes différentes et qui demande d'autres remèdes et d'autres lois : ce sujet entraîneroit une longue discussion qui nous éloigneroit de l'objet que nous traitons. Je ne te parle maintenant que des troupeaux moins étendus que chaque cultivateur entretient pour l'usage et le service du fonds qu'il cultive.

Comment, me dis-tu, de pauvres laboureurs pourront-ils trouver des étables? tu as raison sans doute, puisqu'il n'en existe point. Je te dirai plus encore : ni eux ni même ceux d'entr'eux qui sont les plus riches, ne pourront former des prairies artificielles; mais cette impossibilité provient en partie de notre ancienne législation qui quelquefois abusée par les intérêts particuliers, au lieu de favoriser l'agriculture, l'anéantit; et au lieu d'encourager le laboureur, le déprime pour favoriser le possesseur de troupeaux.

Il existe dans toutes nos provinces une classe d'hommes qui élèvent, achètent et entretiennent

les

les troupeaux destinés à l'approvisionnement des villes et des campagnes : ce sont là les véritables ennemis de l'agriculture et l'obstacle puissant qui s'oppose à ses progrès; ils n'appartiennent point à la classe des cultivateurs et ne méritent point un nom si honorable. Ce sont des marchands de bestiaux qui sans terres et sans travaux, s'occupent uniquement à élever, à vendre et à entretenir des troupeaux, s'enrichissant ainsi aux dépens de l'état : ce sont des vampires qui vivent aux dépens de la fortune publique.

Ils prétendent approvisionner les boucheries; et sous ce prétexte ils sont parvenus à obtenir du Gouvernement des mesures de prévoyance qui sont également funestes et destructives. Tantôt en le trompant, tantôt en corrompant ses agens et toujours en l'effrayant par l'appréhension de la disette, de la cherté ou de la difficulté de subvenir aux consommations; ils ont obtenu tout ce qui pouvoit faciliter leur ruineux trafic. C'est pour eux que les lois ont violé les droits des propriétaires, en les obligeant à laisser leurs propres domaines ouverts à leur voracité. Ils ont enlevé à l'agriculture tous les moyens de prospérité. Non-seulement ils dépeuplent une grande partie de la campagne, ils empêchent encore que la petite portion de terrain qui est cultivée le soit avec soin, puisqu'ils ne permettent pas

au cultivateur de la clorre; par-là ils rendent impossible l'éducation des arbres utiles. On n'a point encore entièrement détruit ces abus au moyen des réformes qu'on a faites.

Malheur au pays où le bétail qui doit être l'ami et le compagnon de l'homme, se trouve entre les mains de ces avides marchands! Le véritable fournisseur, celui qui est vraiment utile, c'est le cultivateur qui livre à la consommation le troupeau dont il s'est déjà servi ou dont il ne peut plus tirer aucun service. S'il n'est pas dans ce cas en Espagne, c'est la suite du dépérissement de la culture. Dans le pays où l'usage des prés artificiels le met à portée de faire subsister de nombreux troupeaux sur un petit espace de terrain, il fournit lui-même les boucheries. Et voici comment :

Le terrain y est divisé en petites portions : chaque propriétaire ou chaque rentier a la sienne. Il y élève tous les troupeaux qu'il peut nourrir à l'aide de ses prés artificiels. Comme il ne lui est pas possible d'élever et d'entretenir toutes les bêtes que lui fournissent ses troupeaux toutes les années, il est obligé d'en vendre le superflu. Et que fait-il? il renouvelle ses bœufs, il fait engraisser ceux qui après un long service se trouvent épuisés : il les vend et s'en réserve d'autre plus jeunes et plus vigoureux pour fournir à son travail.

Il ne peut non plus élever tous les veaux qui naissent dans son étable ; il est obligé de les vendre , ainsi que les moutons qu'il remplace par des agneaux : ce moyen met constamment dans la circulation du commerce beaucoup de viandes pour la consommation. La grande multiplicité des cultivateurs est telle, qu'ils possèdent et vendent beaucoup plus de bestiaux que nos marchands de troupeaux : il en résulte plusieurs avantages. Indépendamment de l'abondance et du bas prix qu'amène la concurrence d'un si grand nombre de vendeurs, les bestiaux se multiplient annuellement ; la terre se cultive avec facilité , et toutes les branches de l'agriculture prospèrent.

Que nous sommes éloignés en Espagne, d'une économie si bien entendue et qui cependant est presque générale en Europe ! Pour pouvoir l'introduire chez nous, il faudroit commencer par diviser les propriétés. Le Gouvernement a déjà permis de les clorre , et a prohibé par des lois la faculté d'entrer et de faire aucun dégât dans les propriétés d'autrui. Il devroit encore donner dans toutes les provinces l'exemple des prés artificiels , inviter les grands et les riches propriétaires à l'imiter, exciter les propriétaires moins aisés par des primes et des avantages , et ne s'arrêter que lorsque cette méthode auroit été

N 2

adoptée par les cultivateurs de la dernière classe. Rien n'est plus facile pour le Gouvernement : des lois sages, justes et bien entendues suffiroient pour atteindre ce but indirectement et sans frais. —La difficulté que tu m'objectes relativement aux étables est assurément très-grande ; mais il ne s'agit pas de l'ouvrage d'un jour : et ce qu'on ne commence point, ne s'achève jamais.

—Ce que tu me dis, mon ami, répondis-je, est excellent et me paroît très-clair. Mais qu'y gagnons-nous ? nos discours ne sont que de vaines spéculations ou tout au plus les vœux d'un bon cœur, puisque nous ne pouvons remédier à rien. —Cela est vrai, me dit-il ; et si je t'en parle, c'est que mes idées m'ont conduit aux projets que je vais te proposer. Dis-moi, *Marien*, ne vois-tu pas avec douleur ce vaste territoire, cet immense horison où la vue ne découvre ni un arbre ni une seule construction rustique, tandis que cette grande enceinte pourroit être couverte de villages, de moissons, d'arbres fruitiers et de jardins ? Tu la vois déserte, inculte et abandonnée ; elle est uniquement destinée à la subsistance d'un petit nombre de troupeaux, qui pourroient trouver une nourriture plus abondante et plus substantielle sur une petite portion de terre bien administrée. Je t'avoue que cette idée m'attriste.

Combien ne devons-nous pas être plus affligés de voir la plupart des provinces d'Espagne dans le même état ; des villages rares et toujours éloignés les uns des autres ; le terrain qui les avoisine à peine ensemencé, et le reste du sol sans culture. Ce procédé absurde ne dépend que d'une erreur, dont les marchands de troupeaux sont également coupables. Chaque district possède une vaste portion de terre, appelée *commune*, destinée au pâturage. Cette disposition a pour but d'y recevoir les troupeaux des villages voisins ; mais dans le fait, les riches marchands de bestiaux en profitent seuls. Les pauvres n'ont point de troupeau ; et si quelqu'un d'eux y mène sa jument infirme ou son âne décrépit, il y trouve à peine de quoi les nourrir : ces riches monopoleurs ont tout dévoré. Personne n'en profite, si ce n'est ces vampires qui sans être cultivateurs, s'enrichissent dans ce commerce odieux.

Et dans le vrai, ces marchands mêmes n'en jouissent qu'imparfaitement. A l'instant où les herbes commencent à pousser, la crainte qu'ils ont de leur concurrence réciproque les porte à se presser d'y conduire leur troupeau, sans donner au fourrage le temps de croître, de mûrir et de devenir plus nourrissant. Les bestiaux ne les mangent que lorsqu'ils ne peuvent encore leur servir de nourriture ; le plus souvent ils les foulent,

les dégradent et les rendent inutiles. Il seroit bien plus avantageux à l'état de partager ces vastes communes entre les cultivateurs, pour que chacun d'eux en jouît à l'aise et dans son temps; elles deviendroient du moins plus utiles et rempliroient mieux leur objet.

Venons aux pâturages particuliers. Ce sont de grandes portions de terre que les propriétaires pourroient cultiver et qu'ils ne cultivent point. Ils les arrentent à des marchands de troupeaux, et se contentent d'un prix extrêmement modique. La plupart trouvent cet arrangement fort commode, parce que sans travail et sans soin ils recueillent une rente ordinairement sûre, parce que ces marchands sont presque tous riches et très-solvables. Je possède dans mon héritage un grand nombre de ces pacages; j'en ai dans les environs de très-considérables, mais jusqu'à présent j'ai fait comme les autres et n'ai songé qu'aux moyens d'en augmenter la rente. Habitant toujours la capitale, distrait par mille folies, il étoit difficile que je m'occupasse de l'amélioration de mes terres.

Malheureusement et c'est ce qu'il y a de pire, une grande partie du royaume est condamnée à ce triste abandon dont on peut assigner plusieurs causes. La force de la coutume, si puissante sur les hommes ordinaires qui ayant trouvé

leur héritage en cet état, l'y ont laissé. L'ignorance, le défaut d'idées et le défaut de moyens, la paresse, l'amour du plaisir, la violence des passions, et sur-tout l'usage funeste et général qui appelle dans les capitales ou à la cour les héritiers riches et opulens, et leur fait abandonner leur patrimoine pour améliorer leur fortune. Ces diverses causes réunies ou séparées occasionnent ordinairement le peu de soin qu'on a de ses terres.

Presque tous les propriétaires se contentent donc de les arrenter : le revenu qu'ils en retirent ne peut être que très-inférieur à celui de la culture. La terre est abandonnée à la production spontanée des nombreux végétaux qu'enfante un terrain qui languit faute de secours. Il est clair que s'il étoit travaillé, les pâturages seroient plus abondans et meilleurs; si on lui faisoit porter des grains, la paille qui en proviendroit excéderoit de beaucoup le produit des pâturages abandonnés à la nature; si on s'accoutumoit à élever des troupeaux à la main, le même terrain en nourriroit un bien plus grand nombre; et indépendamment de cet avantage, on y recueilleroit beaucoup de fruits pour la subsistance des hommes.

Tout cela est clair, certain, évident; mais pour obtenir ces avantages, il faudroit que les

propriétaires résidassent dans leurs terres et leur donnassent leurs soins. L'ignorance ou le défaut de réflexion en détournent la plupart ; d'autres ne veulent ni quitter la ville qu'ils habitent ni renoncer aux plaisirs qui les amusent. Voilà pourquoi ils n'y songent ni ne peuvent y songer ; voilà pourquoi leur industrie se borne à augmenter le prix de leurs fermes, autant qu'il est possible. Comme, graces à Dieu, je suis ici et en état de faire un meilleur emploi de mes pâturages, je me suis beaucoup occupé de cet objet.

La population de ce village est nombreuse ; elle n'est pauvre que parce que la terre y est peu cultivée ; le village abonde en bras, et c'est la véritable richesse : il ne faut que savoir en bien distribuer l'emploi, pour parvenir à tous ces avantages. Quand on a des terres, des bras et des instrumens, il ne faut pour prospérer que les mettre en œuvre. Je projette donc, mon ami, de tirer les pâturages que je possède de l'état de dépérissement dans lequel ils languissent ; je veux les mettre en culture, et commencer par ceux d'ici. Quel est ton avis là-dessus ?

—Cette opération, lui répondis-je, me paroît excellente, puisque par ce moyen tu augmenteras tes rentes et tu assureras la subsistance de plusieurs familles qui s'occuperont de ce travail. —Je ne doute point de l'augmentation de mes revenus,

me répondit-il, mais mon intention n'est pas de les cultiver pour moi; il en résulteroit plusieurs inconvéniens : je ne pourrois pas cultiver seul une si grande étendue de terrain : il me faudroit de grands déboursés ; et après tout je la cultiverois mal. Le proverbe qui dit, qui trop embrasse mal étreint, est sur-tout vrai en fait de culture. Un homme seul, quelque actif qu'il soit, quelques dépenses qu'il fasse, ne peut embrasser la culture d'une trop grande étendue de terrein, et mettre dans toutes ses opérations tout le soin qu'elles exigent. En agriculture, celui qui fait le plus n'est pas celui qui réussit ; c'est celui qui fait bien. Tel qui cultive dix fanègues avec le soin convenable, gagne plus que celui qui en cultive deux cents négligemment et à la hâte : ce défaut est inévitablement attaché aux grands travaux.

Je vais te proposer une autre idée. Parmi les pacages que j'ai ici, il en est un très-près du village et que cette raison rend propre à un essai. Je parle d'essai, parce qu'avant de faire en grand l'opération dont je vais te parler, une épreuve me paroît prudente. Si elle ne réussit pas, nous nous serons désabusés à peu de frais ; si elle est suivie de quelque succès, il nous sera facile de l'étendre. Je me propose de diviser ce pâturage qui contient plus de mille fanègues, en portions

égales de trente à trente-cinq fanègues chacune, qui me donneront plus de trente portions. J'y établirai un nombre égal de familles, et les y ferai travailler chacune pour leur compte propre.

La contenance de trente-cinq fanègues me paroît la mieux proportionnée au travail d'une charrue ; sans être trop vaste, elle suffira néanmoins pour que le labour l'occupe toute l'année. Ceux qui travailleront cet espace de terrain, y trouveront d'ailleurs l'avantage de l'avoir tout entier sous leurs yeux et de pouvoir le gouverner avec facilité. Je crois qu'une de ces portions bien cultivée, doit être d'une production suffisante pour faire subsister une famille à son aise.

Dès que ces portions seront divisées et séparées par des bornes, j'en prendrai une, tu en prendras une autre, et chacun de mes enfans aura la sienne. J'engagerai quelques voisins du village qui ont de l'argent et qui n'ont point de terrain, à en accepter une ; tels que le chirurgien et l'architecte qui est déjà résolu à demeurer avec nous. Supposons que nous en déterminions encore quelques-uns, et que nous puissions être huit ou dix à donner l'exemple. Avec plus d'intelligence et de moyens, nous pourrons montrer en peu de temps les résultats de notre application.

Je ne confierai aucune de ces portions de terre

à un homme qui auroit déjà quelque propriété : tel qui n'a pas soin de son bien, en auroit moins encore pour celui qui lui écherroit dans ce partage. Je n'excepte que le cas où celui qu'il posséderoit seroit tellement borné qu'il ne pourroit suffire au maintien de sa famille : alors si je lui vois travailler son bien, ce sera une raison de plus de le préférer ; mais j'exclurai de cette faveur tout habitant dont la propriété peut suffire à ses besoins, ce ne seroit que l'enrichir ; et il est plus naturel de favoriser celui qui n'a rien. Il est de l'intérêt de l'état que la terre soit subdivisée en portions d'une médiocre étendue, cultivée par plusieurs bras, et répartie de telle sorte que le nombre des petits propriétaires se multiplie. Je me ferai donc une loi inviolable de ne donner aucune portion de terrain à quiconque aura dix fanègues en propre.

Ainsi, en supposant que nous occupions les huit ou dix premières portions, j'en aurai vingt ou vingt-deux à répartir. Je voudrois que cette distribution fût un objet d'émulation ou de récompense ; mais cela ne se peut pas à présent, attendu qu'on ne connoît pas encore le bénéfice qui y est attaché. Il faudra donc nous informer des bons preneurs d'arrentemens qui n'ont point de terre en propre, ou des journaliers les plus appliqués qui paroissent avoir les meilleures

mœurs, qui vivent honorablement dans leur famille et qui ont des fils déjà assez grands pour les aider. —Comment, t'entends-je déjà me dire, sera-t-il possible que ces pauvres gens qui peuvent à peine avoir du pain pour leurs enfans, puissent cultiver une portion de terre ? Je te répondrai qu'il faudra que je les aide ; mais que la chose ne sera ni aussi difficile ni aussi coûteuse, ni aussi impraticable qu'elle le paroît ; d'ailleurs ils me payeront bien de mes avances.

Je suppose que je sois obligé dans le principe non-seulement de leur fournir tout, mais de pourvoir à leur subsistance jusqu'à leur première récolte. Il n'est pas douteux que j'aurai à leur fournir avec la terre une charrue et deux vaches pour la cultiver, les autres instrumens de labour qui sont peu de chose, cinq ou six poussins avec un coq pour fonder la basse-cour, une truie ; et si tu veux, deux ou trois brebis pour préparer cet utile établissement ; ajoutes le froment et les grains pour les premières semailles, et nous aurons récapitulé tout ce qu'il faudra pour leurs premiers besoins.

Calcules maintenant la valeur de tous ces objets, et tu verras qu'ils n'excèdent pas la portée d'un grand propriétaire qui veut faire un bon usage de ses revenus. Si tu considères le bien qu'il en retirera lui-même, tu trouveras qu'il

place son argent à un gros intérêt. Et quelle est l'ame noble, qui à la vue des avantages qu'en recueillera sa nation, ne s'applaudira pas d'augmenter le nombre des petits propriétaires, de mettre en valeur de nouvelles terres, d'en multiplier les produits et d'assurer le bien-être de tant d'honnêtes familles tirées de la misère ? Si tu considères bien la chose et si tu réfléchis sur d'autres grands avantages dont je te parlerai, tu avoueras que ces frais ne sont rien, comparés aux bénéfices, et que c'est un mal d'y renoncer quand on peut les faire.

Mais pour que cette opération réussisse, pour qu'elle prenne de la consistance et qu'elle produise tous les biens qu'elle promet, il ne suffit pas de donner simplement des portions de terre à ces familles, il faut encore y mettre des conditions fixes et déterminées. Je n'ai point l'intention de traiter avec elles pour un arrentement ni de former aucune autre espèce de contrat précaire et momentané ; je leur céderai le terrain en entier et absolument, en leur en transférant le domaine utile, c'est-à-dire la jouissance et l'usufruit : je ne me réserverai que le domaine direct ou la propriété, et la part de fruits qu'ils s'obligeront à me livrer.

En vertu de cette disposition, non-seulement eux, mais leurs fils et leurs petits-fils jusqu'à la

dernière génération, seront assurés d'en jouir, sans que ni moi ni aucun de mes héritiers les en puissent déposséder, tant qu'ils accompliront les conditions stipulées. Cette clause est l'ame de l'entreprise ; sans elle, il seroit impossible de réussir ; et il faut y en ajouter d'autres, avantageuses pour les deux contractans. Avant de te les exposer, je te dirai que pour mieux tranquilliser le colon sur la sûreté de sa possession, nous ne pourrons rentrer dans notre droit primordial et le déposséder de son terrain pour le donner à une autre famille ou en disposer à notre gré, qu'après avoir obtenu, moi ou mes ayans cause, une sentence d'après jugement, établissant que les colons n'ont point rempli les obligations auxquelles ils s'étoient soumis.

La première de ces conditions, sera que le colon paye annuellement au propriétaire la part de fruits convenue ; la seconde, qu'il ne puisse ni vendre la terre ni la gréver de cens ; la troisième, qu'il ne l'abandonne pas, qu'il la cultive au contraire et suivant l'usage du pays ; la quatrième enfin, qu'il ne puisse diviser sa portion, et qu'elle passe toute entière à son héritier : car, si chaque père de famille pouvoit la partager entre ses enfans, elle seroit bientôt morcelée et réduite à de petites portions qui cesseroient d'être susceptibles de culture. Tu vois que ces quatre

conditions sont justes et faciles à remplir ; nous verrons bientôt leur utilité générale.

N'examines point encore quelle portion de fruit il conviendra d'imposer au colon. Il y a sur cela une grande diversité d'arrangement : je ne connois pas bien la forme et le mode convenable du contrat que je projette avec une si complète aliénation du domaine utile. Mais je sais que dans certaines provinces les propriétaires arrentent leurs terres sous la clause d'être payés en fruits, c'est-à-dire que le propriétaire donne la terre, que le colon y met son travail ; et après avoir prélevé le grain nécessaire pour ensemencer, ils se partagent le restant ; et c'est là que se trouve la diversité. Les uns exigent le tiers de ce restant ; d'autres, la moitié : l'un et l'autre me paroît excessif. Une aussi forte contribution, quoique autorisée par l'usage, est dictée par l'intérêt ; et moi, je veux que mon opération, sans nuire à mes intérêts, soit modérée et porte avec elle le caractère de la bienfaisance.

Voici comment j'ai calculé. Si au lieu du tiers ou de la moitié des fruits qu'on se réserve en général dans l'arrentement, je me contente du huitième ; c'est-à-dire si la dixme ecclésiastique payée, le colon prend pour lui sept portions et ne m'en laisse qu'une, j'aurai atteint la modération que je recherche. Je le crois ainsi ; et

je te prouverai que de cette manière j'aurai fait un grand bien au colon et à l'état, et que j'aurai d'ailleurs excessivement augmenté la valeur de mes propriétés.

Revenons aux conditions : leur seule contexture peut te faire entrevoir le principe et les maximes qui me dirigent, et l'esprit qui me les dicte. Si je donne la terre aux colons en me dépouillant si entièrement de la propriété, c'est pour leur inspirer la confiance et la sécurité. Je veux qu'ils sachent que ni moi ni mes successeurs ne pourront les congédier tant qu'ils rempliront les conditions justes et avantageuses auxquelles ils se sont assujettis. Cette idée et la certitude que les fruits de leur travail passeront à leurs enfans et à leur postérité, les feront travailler avec plaisir et avec zèle. Ils planteront, ils construiront des habitations et feront des améliorations, qu'on ne peut espérer ni attendre d'un homme qui n'est pas assuré de la possession de la terre qu'il travaille.

Si je borne à trente-cinq fanègues l'étendue de la portion, c'est parce que c'est l'étendue de terrain qui peut occuper chaque année une charrue et ne la laisser jamais oisive, et en même temps que le travail sera fait sans précipitation. Je ne veux point que la portion que j'abandonne puisse occuper deux charrues, parce que soixante

et

et dix fanègues divisées en deux portions, produiront plus avec deux charrues et deux laboureurs qu'elles ne produiroient avec un laboureur et deux charrues, et qu'elles seront mieux gouvernées ; et parce qu'encore l'état est intéressé à l'augmentation du nombre des familles et à la multiplication des fruits et des hommes.

Je voudrois assujettir les colons à construire au moins une cabane qui pût abriter leurs troupeaux : ce seroit la perfection de l'établissement. Il est infiniment avantageux que le laboureur habite le champ qu'il cultive. Lorsqu'il est obligé d'aller tous les jours du village au champ, et de revenir du champ au village, il perd beaucoup de temps. Combien n'en perd-il pas encore quand le ciel paroît se couvrir et qu'il menace ! il n'ose pas alors se mettre en chemin ; et si le temps vient à s'éclaircir, il est déjà tard et la journée est perdue.

Quand il habite le village, il perd le fumier de son troupeau, et il est privé de celui qu'il auroit pu faire dans son champ à l'aide des poules, des pigeons, des brebis et des autres animaux de sa basse-cour. Il va seul du village au champ, sa femme n'y va jamais ; elle y est toujours étrangère, jamais elle ne peut lui aider en rien. Elle reste à la maison et y perd beaucoup de temps, parce qu'elle a bientôt fait son ménage ; elle s'ac-

coutume à aller voir ses voisines, à médire avec elles et s'expose à tous les dangers de l'oisiveté. Ses enfans deviennent pour le père une charge inutile, parce qu'ils ne peuvent lui servir en rien; restant au village, ils ne font que vaguer avec les autres enfans et se gâter avec eux.

Le cultivateur lui-même n'a pas plutôt fini ses travaux ou sa semaille, qu'il cesse d'aller à son champ, sur-tout en hiver, parce qu'il n'y trouve point d'abri : il faut donc qu'il l'abandonne. Si les passans le traversent, s'ils marchent sur sa récolte, si les mauvaises herbes l'étouffent, si les troupeaux la foulent; quelque dommage enfin qu'il éprouve, il ne le voit point, il est éloigné, et ne peut conséquemment l'empêcher. Il est réduit à passer l'hiver au village; et pendant un si long espace peut-il y faire autre chose que de vivre avec les autres paysans, jouer, médire et se divertir avec eux au cabaret? c'est là l'une des plus grandes causes de la corruption générale, car il n'est pas possible que l'oisiveté et le commerce des gens corrompus ne pervertissent les mœurs.

Il en est tout autrement d'une famille qui habite au milieu du sol qu'elle cultive, et qu'elle regarde comme sa propriété et comme l'héritage de ses enfans. Peins-toi, *Marien*, cette situation, et tu y verras le tableau de la vie patriarcale;

d'abord le cultivateur ne perd pas un moment. Placé au centre de sa culture depuis l'aube jusqu'à la nuit, il met à profit tous les instans de la journée : il n'y a pour lui point de jours incertains et perdus, parce qu'aussitôt que le temps s'éclaircit, il se met à sa charrue. Non-seulement il profite du fumier de son gros troupeau, il y ajoute encore celui des animaux de la basse-cour ; ce qu'il ne pourroit faire étant au village.

Sa femme n'a pas plutôt terminé les travaux du ménage qu'elle se trouve libre et en état de lui aider. Habitant la campagne avec lui, elle s'instruit nécessairement sur plusieurs objets ; elle contracte le goût du travail et peut se rendre utile en soignant le troupeau, en transportant le fumier, en plantant ses choux ou semant les légumes qui orneront son jardin, et en s'occupant d'autres soins qui sont l'ame et la vie de l'agriculture. Ses enfans commencent dès leur premier âge à lui servir : les plus petits conduisent le petit troupeau ; ceux qui viennent après, mènent le grand ; les plus âgés rompent les mottes et les émiettent, ils raccommodent les fossés qui entourent l'héritage, ils se livrent aux autres travaux qui exigent de la vigueur et aident leur père à la culture.

Tous sont aussi les gardes vigilans et assidus de leur possession, et la préservent de tout dom-

mage ; personne n'ose s'y faire un chemin ni fouler les semailles ; ils écartent les troupeaux qui voudroient s'y introduire ou ils les en chassent ; ils éloignent enfin tout ce qui peut l'endommager ou remédient au mal qui s'y est fait. Si les mauvaises herbes poussent dans le champ qu'ils ont semé, ils les arrachent aussitôt ; ils ne leur donnent pas le temps d'épuiser les sucs de la terre et d'affoiblir la substance des grains. Ce soin continu des femmes et des enfans de sarcler les sillons, est le plus utile de tous les travaux ; et les bons cultivateurs savent combien il contribue à bonifier et augmenter les récoltes.

On conçoit aisément combien le séjour d'une famille à la campagne est favorable au maintien des bonnes mœurs. Elle y acquiert le goût et la connoissance des travaux rustiques ; le père isolé dans sa possession communique peu avec les hommes vicieux du village ; communication qui leur nuit à tous. L'éloignement lui ôte la facilité et l'envie d'aller au cabaret. La succession des travaux et l'espérance d'en recueillir les fruits, l'occupent et lui font chérir son habitation.

Sa femme et ses enfans y vivent avec lui, ils s'accoutument à cette vie active et paisible. La femme conserve son innocence ; les enfans mieux préservés s'élèvent avec plus de facilité. Occupés toute la semaine de leurs travaux, ils

vont le dimanche et les jours de fête à l'Église; ils y remplissent leurs obligations de Chrétiens, ils entendent la parole de Dieu; viennent au marché se pourvoir de ce qui leur est nécessaire et reviennent à la maison jouir de la paix, de la tranquillité et des amusemens champêtres. C'est là que se forment les cultivateurs honnêtes et robustes; c'est du sein de cette utile pépinière et de son superflu que l'état retire des soldats courageux, des marins habiles, des artisans actifs et des fabricans industrieux. Elle est la mère de toutes les classes de citoyens utiles.

Il est donc de la dernière importance d'exciter les cultivateurs à vivre sur le sol qu'ils cultivent; et le Gouvernement ne pourroit rien faire de plus digne de sa sagesse que de les y encourager par des lois et par des mesures prudentes. S'il s'agissoit de repeupler un état, la précaution la plus sage, la plus conforme aux principes de l'agriculture, de la politique et de la morale, seroit de disséminer les laboureurs sur toute la superficie du sol, de telle manière que chaque portion médiocre de terrain eût une maison occupée par lui, par sa famille et par son troupeau.

Chacune de ces portions de terrain, ainsi peuplée de maisons et de familles isolées, auroit dans son centre un hameau, un lieu de réunion, habité par les artisans nécessaires aux besoins des

agriculteurs, tels que des forgerons, des charrons, etc. et les fabriques qui pourroient s'y former. Il seroit à propos qu'à des distances convenables il se trouvât de petites villes et des bourgs considérables, qui seroient les dépôts du commerce et des manufactures plus fines qui exigent beaucoup de mains et des arts différens. Il est certain que bientôt toute la campagne seroit abondamment peuplée, bien travaillée, et tous les genres d'industrie se donneroient mutuellement les secours dont ils ont besoin.

Si cela est visiblement avantageux, pourquoi le Gouvernement ne contribueroit-il pas à favoriser ces dispositions de tout son pouvoir ? Si le malheur des guerres que la nation eut à soutenir dans l'intérieur contre les Maures, et la nécessité de se prémunir contre des incursions imprévues, l'a éloignée des habitations rurales et l'a forcée à se concentrer dans un point pour n'être pas surprise et pour mieux se défendre ; si le défaut d'idées justes sur l'économie politique a voilé à nos yeux la gravité du mal et a empêché d'y remédier, n'est-il pas temps d'y penser et de faire disparoître un inconvénient, dont l'existence s'opposera toujours d'une manière invincible à ce que la nation s'élève à la puissance et au degré de richesse auxquels elle peut atteindre ?

—J'avoue, dis-je ici à mon ami, que j'ai par-

couru la plupart des provinces de l'Espagne ; et que si l'on en excepte la Biscaie, la Galice, la Catalogne et le royaume de Valence, où à une excellente culture se joint une grande industrie soutenue de beaucoup d'activité, tout le pays m'a paru dépourvu de vie et de mouvement. —Tu en traces un fidelle tableau. Les villages y sont très-éloignés les uns des autres ; les environs seuls sont cultivés ; et l'espace immense qui les sépare reste inculte et désert. Ce spectacle me fatiguoit, sans que je songeasse à me rendre alors raison de tous les inconvéniens que cet état de choses doit entraîner. — D'après tes réflexions, je connois qu'il suffit de voir cette distribution vicieuse du terrain, l'emplacement des villes et des villages et l'abandon de la culture, pour y trouver la cause de notre misère.

—Quel remède apporter à ce mal ? comment corriger l'ouvrage de tant de siècles, changer une coutume si invétérée ? Dépend-il des hommes d'y remédier ? —Oui, me répondit mon ami : le Gouvernement en viendroit à bout sans dépense et à l'aide de quelques lois sages. On lui a proposé non-seulement des moyens ; mais pour lui donner plus de facilité, une série de lois qui auroient pu tout réparer ; lois d'ailleurs justes et douces, qui sans nuire à personne, faisoient le bien de tous, et qui dans peu de temps auroient

régénéré le royaume. Mais tel est le malheur de l'humanité que le torrent du moment absorbe l'attention de tous les jours, et ne permet pas de mettre à exécution les projets les plus utiles.

Ne nous arrêtons point sur ce que nous ne pouvons corriger ; abandonnons des gémissemens infructueux qui, comme tu le dis, ne sont que les vœux d'un homme de bien. Convaincu de l'importance de faire résider sur son terrain chaque cultivateur, je voudrois leur imposer l'obligation de se construire au moins une cabane où ils pussent s'abriter eux et leurs troupeaux. Ils s'accoutumeroient peu à peu au séjour de la campagne, ils en reconnoîtroient bientôt les avantages par l'expérience, et s'efforceroient d'améliorer journellement leur domaine et leur habitation.

Mais je ne l'ose pas encore, je crains de les effrayer ; ils sont si misérables et tellement habitués à vivre dans les villages, que cette seule sujétion pourroit les éloigner. Il est donc prudent de ne pas insister d'abord sur ce point. Peut-être sera-ce l'ouvrage du temps et de l'expérience. Cette méthode est lente à la vérité, mais elle est moins hasardeuse. D'un autre côté, le pâturage que j'ai dessein de partager maintenant étant très-près du village, n'a pas les mêmes inconvéniens que ceux qui sont à une plus grande distance. Je commencerai donc à diviser les por-

tions, sans parler de cette obligation; mais pour cela nous ne laisserons pas de convaincre et d'exciter nos paysans par l'exemple ; et voici mes calculs :

Nous comptons déjà sur huit habitations que nous fabriquerons, nous et nos voisins aisés. Nous donnerons les autres portions à ceux qui nous paroîtront les plus propres à les bien cultiver. Je leur fournirai les premiers secours. Dans deux ou trois ans, nous verrons si notre essai peut ou ne peut pas prospérer. Pour moi, je me persuaderois difficilement que des gens qui arrentoient une terre, qui la travailloient et qui la payoient, cessent de travailler, lorsque non-seulement on les gratifie d'une portion de terrain, mais qu'on leur aide à le mettre en culture, et qu'on se borne à leur demander le huitième du produit net de leurs travaux.

Je dis le produit net : mon intention est que la totalité des productions étant mise en masse, on en tire d'abord la dîme appartenante à l'église, ensuite les contributions directes dues à l'état ; et que le surplus se distribue dans la proportion que voici : sept parts au colon pour payer ses dépenses et son travail, et une seule pour moi pour la valeur de ma terre. Je sais très-bien que cette distribution est toute à l'avantage du colon, et qu'il pourroit payer deux ou trois huitièmes ; mais je

te le répète, mon dessein n'est pas d'agir en homme intéressé qui trafique ; je veux imprimer à cette opération le caractère de la bienfaisance. Dans ce moment il faut encourager les colons ; ils ignorent encore quel avantage ils peuvent en retirer : cette part unique que je me réserve, me payera avec usure le prix actuel de mes arrentemens et de mes avances.

Dans deux ou trois ans, nous verrons clairement le résultat de cette opération. Si elle ne réussit pas, je n'aurai perdu que mes déboursés ; et encore ne les regarderai-je pas comme perdus, puisque j'aurai fait subsister et occupé plusieurs pauvres ; et dans ce cas-là j'aurai encore gagné l'amélioration de mon terrain. Si on l'a travaillé jusqu'à un certain point, mes pâturages en seront devenus meilleurs. Si au contraire mon projet réussit, vois les suites heureuses d'un tel exemple. Quelle satisfaction pour moi de voir en peu de temps ma terre en culture, d'avoir fait le bonheur de quelques familles, de les voir bien établies à demeure, et d'avoir multiplié les troupeaux et les fruits de ma terre !

Ces avantages sont grands en eux-mêmes, mais j'en trouverai un plus grand encore dans l'encouragement et dans l'espérance que ce succès me donnera. Je peuplerai dès-lors d'autres pâtis plus vastes et plus éloignés que je possède : la terre y

est excellente, et il me sera aisé d'y établir de nombreuses familles. Je pourrai alors, d'après l'expérience, exiger des conditions que je n'oserois proposer maintenant. J'obligerai mes colons à habiter leur terre, et je ferai concourir à cette entreprise non-seulement les voisins du village, mais encore tous ceux qui en témoigneront quelqu'envie, de quelque pays qu'ils soient, pourvu seulement qu'ils ne possèdent pas en propre dix fanègues. Ainsi ce petit pâturage que j'aurai peuplé, m'aidera à peupler tous les autres.

Ce seul pâturage devroit peupler le royaume tout entier, en supposant la population nécessaire ; cet exemple devroit faire ouvrir les yeux aux villes, aux grands propriétaires et servir d'aiguillon au Gouvernement lui-même. Un jour peut venir où je n'aurai plus de terre à donner, pour en avoir disposé en totalité. Si ces avantages sont reconnus, tous voudront en profiter. Mes colons seuls en exciteront le desir et fourniront une nouvelle et abondante pépinière de fondateurs de colonies. Car les portions de terre étant indivisibles et devant passer en entier à l'héritier de chaque famille, il peut se trouver deux ou trois frères qui, habitués à la campagne sans y avoir aucune possession, desireront en acquérir une, et alors les pères et les frères s'empresseront de les aider.

Alors on verra probablement les villes, con-

vaincues par le succès de notre opération, répartir entre des cultivateurs leurs terrains en friche qui leur sont presque inutiles. Il est également possible que de grands propriétaires, les uns par générosité, par amour du bien public, et les autres par intérêt, veuillent en faire autant, et qu'ils convertissent les déserts immenses qu'ils consacrent presque sans avantage pour eux à de vastes pâtis, en peuplades utiles et productives. Le Gouvernement s'éveillera au bruit d'entreprises aussi utiles, et hâtera la félicité publique par un moyen simple et si supérieur à tous les autres : que de biens aura produit alors la distribution bien ordonnée d'un pâturage borné et mis en valeur !

Supposes un moment pour nous distraire de ces réflexions, qu'à la suite de quelques exemples heureux notre population encouragée vînt à s'accroître, que le Gouvernement et les particuliers concourussent à l'envi à remplir d'habitans les innombrables déserts qui déparent l'Espagne, qui l'appauvrissent et qui entretiennent sa dépopulation ; que chaque ville, chaque propriétaire et le prince lui-même fissent une pareille répartition des terres dont ils peuvent disposer, entre des laboureurs qui n'en ont aucune en propre, et qu'ils leur aidassent ou par ces moyens ou par d'autres : peut-on douter qu'en peu de temps la nation ne s'accrût considérablement ; que tout le terrain ne

fût bientôt peuplé, habité et cultivé ; que les troupeaux et les fruits, les hommes et les subsistances n'abondassent ; et qu'enfin le pays ne passât bientôt de cet état de langueur et de misère à une prospérité qui assureroit sa puissance.

Ne t'affliges point de l'idée que la terre à répartir viendroit à manquer dans quelques années ; ce seroit le comble du bonheur. Quand une nation parvient à voir tout son territoire bien cultivé, lorsqu'il n'y a plus un seul morceau de terrain où il n'y ait deux bras pour l'exploiter et qu'il reste d'autres bras qui n'en ont point à cultiver : alors la nation est au plus haut point de sa prospérité ; ces bras oisifs par surabondance s'occupent aux arts, aux manufactures, au commerce, à l'armée, à la marine ; à la navigation ; ils deviennent la richesse, la puissance et la force des nations.

Ceci, mon ami, peut n'être qu'un beau rêve. L'homme instruit qui sait que toute cause doit produire son effet, ne doutera pas que des lois sages et un gouvernement prudent et attentif ne puissent parvenir à produire ces biens. Ce qui est important, c'est que chacun s'instruise et s'applique ; mais comme cela ne dépend point de nous, laissons à Dieu et au temps les résultats de mon projet, et ne pensons qu'à l'exécuter par les moyens que le Ciel a mis en mon pouvoir : voici pour me résumer, comment je pense répartir mes terres.

En prenant chacun de nous une portion de terrain, nous nous proposons d'enseigner aux colons ce qu'ils doivent faire ; j'élèverai dès-à-présent et autant qu'il me sera possible, au centre de chacune, une petite habitation simple, mais pourvue de tout ce qui est nécessaire ou utile à un cultivateur ; je ferai sur-tout une grande cour : c'est la pièce importante ; elle offrira un abri pour mes poules et mes coqs-d'Inde, une étable pour mes vaches, une plus vaste pour mes brebis, un réduit pour mes porcs, une grande fosse pour le fumier de mes troupeaux. Toute l'enceinte de mon terrain sera fermée par un fossé, pour que les troupeaux étrangers ne puissent pas y entrer, et pour sa conservation, d'une haie vive plantée dans la terre tirée du fossé ; j'en profiterai encore pour garnir les bords de ma terre d'arbres utiles, tels que les oliviers et les mûriers.

Lorsqu'étant bien clos, je me serai assuré que personne ne pourra préjudicier à mes travaux, je distribuerai mon terrain en quatre portions égales. L'une sera destinée toute entière à y établir un pré artificiel. Si j'ai de l'eau à ma disposition, je le planterai de luzerne ; si je n'en ai point et que le terrain soit humide, je le planterai de trèfle ou de foin ; ou de luzerne aussi, s'il est sec, maigre ou pierreux. En donnant attention aux différentes qualités du sol, les laboureurs savent

qu'il n'y en a aucun qui ne puisse être utile et produire quelque espèce de fourrage. J'aurai soin que les coupes se fassent dans leur temps, et j'en nourrirai pendant l'hiver mes brebis et mes vaches.

Les trois autres portions seront divisées également, et je ferai alterner leurs productions : l'une sera pour le froment, une autre pour l'orge, une troisième pour les légumes ou les menus grains ; mais en variant chaque année sa production. Celle qui cette année aura produit du froment, sera destinée à produire de l'orge l'année d'après ; celle qui portoit de l'orge, portera de menus grains ou des légumes ; et celle qui en a porté l'année précédente, qui a reposé tout l'hiver, qui a été bien labourée et qui ne s'est point épuisée, sera l'année suivante destinée au froment ; et j'observerai constamment cette méthode suivie par les Anglois, les meilleurs cultivateurs de l'Europe, et qui l'ont enseignée à d'autres nations, assez éclairées pour sentir qu'après l'étude de la Religion celle de l'agriculture est la plus digne de l'homme. Voilà, *Marien*, les idées qui depuis quelques jours fermentent dans ma tête. Mais moins instruit que je ne devrois l'être, je n'ose me fier à moi-même. Je voudrois consulter des personnes expérimentées, et plus encore des hommes d'une raison saine qui pussent me conduire et me conseiller. Mais sur qui jeterai-je les

yeux ici ? nos cultivateurs n'ont qu'une aveugle routine ; ils ne connoissent d'usages que les leurs ; ils ne s'occupent pas à réfléchir ; et quand on leur parle d'une nouveauté dont ils n'ont point d'idée, ils s'en étonnent et se défient de tout ce qu'on leur dit. Des hommes de cette trempe ne peuvent donner de bons conseils ; ils ne savent qu'opposer des difficultés et décourager. Quel est sur cela ton avis ?

—Mon ami, lui répondis-je, né et élevé dans une grande ville, n'ayant jamais habité la campagne que pour m'y promener, et toute ma vie s'étant passée entre mes livres et les devoirs de mon ministère, je ne puis guères parler sur ce sujet qui me paroît très-important. Ton projet me plaît infiniment, et me paroît aussi clair qu'il est utile ; tous tes raisonnemens me semblent justes : tu n'as rien dit que je ne trouve et très-raisonnable et marqué au coin de l'évidence. Je te le répète, je suis incapable de te donner des conseils ; mais je fais un raisonnement qui a beaucoup de force à mes yeux ; et le voici :

Dans toutes les affaires obscures et douteuses, où il est impossible de juger et de prononcer avec certitude, parce qu'elles sont soumises à des événemens fortuits, que conseille la prudence ? de comparer les risques et les suites d'un défaut de succès avec les avantages et les profits de la réussite. Si en gagnant, l'on gagne peu ; si dans le cas où

l'on

l'on perdroit, on peut y perdre beaucoup; la prudence nous interdit d'entreprendre : mais si la perte peut être foible et le gain très-considérable, la raison conseille de ne pas hésiter. La certitude de ce principe supposée, tu as résolu toi-même tes doutes; tu dis : mon pâturage peut peupler le royaume. Je ne me laisse point séduire par la rapidité de ton imagination et l'ardeur de ton amour du bien public : ne voulant consulter que ce que doit suggérer une raison saine et sévère; je mets de côté les villes, les propriétaires, le Gouvernement; et je ne considère ici que toi.

Voici donc le cercle où je me renferme : ou tu parviendras à peupler ce pâturage, ou tu n'y parviendras pas. Si tu réussis à le peupler, il est naturel, il est possible que tu peuples les autres; et dans ce cas, tu crois augmenter tes rentes; quand cela ne seroit pas, il est sûr que tu feras exister commodément un certain nombre de familles pauvres; tu arracheras à l'oisiveté et au vice beaucoup de personnes; tu multiplieras les productions et les subsistances; toi-même et nous tous nous nous occuperons d'une manière innocente, utile et bienfaisante : ce sont déjà de grands avantages.

Mais si tu ne réussis pas dans ton entreprise; si, malgré tes peines et tes dépenses, le pâturage reste inhabité, qu'en arrivera-t-il? quels en seront

les fâcheux résultats ? Tu l'as dit toi-même : tu perdras tes avances, et tu ne les perdras pas toutes ; car tu ne les feras que successivement, dans le temps opportun et dans l'espoir présumé du succès ; le fonds te restera toujours dans l'état d'amélioration où il aura été mis. Le plus grand malheur qui pourra t'arriver, sera donc de te voir forcé de l'arrenter encore comme pâturage, et c'est ce qu'il est aujourd'hui.

On ne peut regarder comme perdues les avances faites à ces colons et les grains fournis pour la subsistance de leurs familles. Non, dans la disposition où tu es, tu les aurois également secourus à titre de nécessiteux ; ta perte sera donc légère, et ton gain peut devenir considérable. Toutes les dépenses faites dans les terrains réservés pour toi et tes enfans, se retrouvent dans leur culture et te seront utiles. Rien ne doit donc t'arrêter.

Mais je ne puis passer sous silence une considération supérieure à toute autre. Lorsque la bienfaisance s'occupe à bannir la misère, en donnant des moyens de travail, elle est bien plus utile et plus généreuse que lorsqu'elle ne fait que céder à l'importunité ou secourir le misérable qui a les moyens de cesser de l'être. J'aime mieux te voir soulager des hommes voués à la culture et qui travaillent dans l'idée de se faire un établissement, que des hommes paresseux et sans émulation,

qui voudroient ne vivre qu'aux dépens de la charité d'autrui. Cette espèce d'aumône entretient leurs vices, fomente leur oisiveté et achève de les perdre.

—Tu as raison, *Marien*, me répondit mon ami, l'aumône ne peut être avantageuse qu'en faisant travailler l'homme capable de travail et en secourant l'homme invalide. Je t'ai communiqué une partie de mes idées; nous les mûrirons ensemble: demandes sur-tout à Dieu de nous éclairer et de diriger nos bons desirs. — Telle fut la première conversation que nous eûmes sur cet objet. Depuis mon ami s'en entretint avec beaucoup de personnes, et se détermina enfin à mettre la main à l'œuvre. Il fit le partage et la démarcation de son pâtis en portions égales, et rendit public son projet.

Aussitôt qu'il fut connu, il fit une grande impression; chacun en raisonnoit à sa manière. Ceux qui passoient pour habiles, parce qu'ils parloient de tout sans s'entendre à rien, disoient que l'entreprise n'étoit pas praticable. Les gens timides ou avares prétendoient qu'il valoit mieux être assuré du prix d'un arrentement modique, il est vrai, mais exactement payé, que de se mettre entre les mains des pauvres qui ne payeroient pas. Les gens qui ne connoissoient que la culture routinière et qui regardoient les monopoleurs de

bestiaux comme le soutien de la félicité publique, soutenoient qu'en défrichant les pâtis, les troupeaux viendroient à manquer. Enfin les opinions étoient aussi divisées qu'elles étoient absurdes.

Mon ami n'en fit aucun cas, et dès qu'il eut rendu son idée publique, il ne pensa plus qu'à la mettre en exécution. L'architecte qui travailloit à la restauration de l'église s'étoit déjà décidé à demeurer avec nous; mon ami avoit pu reconnoître son talent, son activité, son honnêteté; et il ne lui parut pas moins propre à entreprendre les ouvrages qu'il projétoit qu'à réparer tant de ruines, et en effet il nous a été très-utile. Non-seulement il a enseigné aux petits garçons les principes de l'architecture, dans une école formée pour l'instruction des enfans, objet dont je te reparlerai; il a encore contribué à réparer et à assainir les édifices contigus: son zèle et son exemple ont favorisé les progrès de notre peuplade.

Trois voisins aisés que nous réussîmes à persuader, prirent comme lui une portion de terrain; nous étions déjà huit colons et huit cultivateurs ayant chacun leur maison. Il restoit vingt-huit portions à distribuer. Nous eûmes beaucoup de peine et d'embarras; mais la constance de mon ami surmonta tout; aujourd'hui toutes les portions de terrain sont peuplées, habitées et en bonne culture. Avec de foibles secours l'émulation a opéré ce miracle.

La méthode que nous avons suivie de distribuer nos fonds en quatre parts, dans l'ordre que me dit mon ami, a été adoptée par tous les colons. Ils n'ont jusqu'à présent encore obtenu que cinq récoltes; et aujourd'hui la plupart non-seulement vivent bien, ils sont déjà dans l'aisance, tous ont des prés artificiels pour la nourriture de leurs troupeaux. Ils ont reconnu la facilité et l'importance de cette méthode, et tous la suivent avec zèle. Ils voient maintenant que le même sol nourrit dix fois plus de vaches et de brebis qu'il ne pouvoit en nourrir auparavant, et que leur basse-cour nourrit des poules, des porcs et d'autres animaux qu'ils ne savoient où loger.

Cette étonnante métamorphose enchanteroit tes yeux. Cette portion de terre, stérile, pauvre et nue il y a si peu de temps, est aujourd'hui un jardin où tout a pris un air de vie. Tout est divisé suivant les principes de mon ami, des portions de terrain sont affectées à la culture d'arbres utiles, dont l'aspect agréable et gai flatte la vue. Tout est habité, et les espérances de mon ami n'ont point été déçues. Les huit premières habitations sur lesquelles nous avions compté, ont à peine été construites que les autres colons ont eu le courage de nous imiter. Mon ami leur annonça qu'il ne demanderoit point son huitième des fruits pendant trois ans à ceux qui au bout de ce terme se

seroient logés dans leur terre eux et leurs familles. Cette libéralité et l'expérience des avantages qu'ils trouvent à vivre avec leurs enfans au milieu de leur possession, les ont encouragé à tel point qu'aujourd'hui tous les colons, et leurs troupeaux sont à couvert; la plupart de leurs habitations sont bâties, et le petit nombre de celles qui ne sont pas construites encore, est prêt à l'être.

Ainsi mon ami ne reçoit son huitième que depuis deux ans; et cette perception de prix de ferme, toujours si dure et si fatigante pour le payeur, à la fois modique et juste, se fait ici avec facilité et avec joie. Le colon sait que non-seulement lui, mais encore ses enfans et tous ses descendans sont assurés de la possession de leur terrain, et qu'en remplissant les conditions justes et faciles auxquelles ils se sont obligés, personne ne peut les en priver; lui et toute sa famille le travaillent avec plaisir, et s'appliquent à l'améliorer autant qu'il leur est possible. Ils ne se bornent pas à construire une habitation et à se pratiquer une cour, ils aplanissent le terrain, font des plantations d'arbres, recueillent et conduisent les eaux, curent leurs fossés et se livrent à tous les travaux qui peuvent fertiliser et embellir leur domaine.

Mon ami n'a donc d'autre soin que de les laisser travailler. Il ne se permet de les exciter que par

ses éloges ou à l'aide de ses conseils. La plupart des après-dîners il va les voir ; c'est notre promenade ordinaire, et son ame noble jouit avec satisfaction de l'activité qu'il a su leur inspirer à l'aide des bienfaits dont il les a comblés. Un cœur moins désintéressé pourroit se dire : voilà un peuple entier qui travaille pour moi et qui sert mes intérêts ; après avoir trouvé dans ses travaux le prix de ses fatigues et les moyens de faire subsister leurs familles, il me rapporte une partie des fruits de ses sueurs, comme le tribut qu'il rend à ma bienfaisance paternelle. En effet, quoique la culture ne soit pas encore parvenue au point où elle peut atteindre, le huitième perçu par mon ami, est incomparablement au-dessus de ce qu'il retiroit auparavant de son pâtis.

Mais peut-on mettre en balance ces calculs d'intérêt avec la satisfaction que le cœur éprouve et qu'on ne peut exprimer ? Quelle distance énorme entre ces profits pécuniaires, et le plaisir vif et toujours renaissant que donne le spectacle si doux de tant de familles, naguère adonnées au vice et réduites à la mendicité, aujourd'hui honnêtes et solidement établies, jouissant dans l'indépendance d'un bien-être qu'elles améliorent de jour en jour ? Quelle satisfaction n'éprouve pas mon ami lorsqu'il voit un si grand nombre d'hommes heureux par ses bienfaits, par les soins

qu'il s'est donnés pour les retirer de la misère et du vice, et les ramener au bien-être, à la Religion et à des mœurs plus pures ! Ah ! s'il peut exister sur la terre une félicité solide et vraie, je n'en connois pas qui puisse surpasser celle-là.

Le recouvrement de la rente qui quelquefois produit des procès et des dissentions, se fait ici d'une manière tranquille et gaie. Les créanciers du cultivateur veulent souvent être payés dans des momens où il est forcé, pour les satisfaire, de vendre mal ses denrées ou de s'endetter ; ici jamais rien de pareil ne peut arriver, on ne lui demande sa redevance que lorsque la récolte est faite. Lorsqu'on a prélevé les charges communes, on partage le surplus d'une manière si avantageuse pour le colon, que le partage est tout en sa faveur.

Il ne peut jamais y avoir de contestation, la portion de chacun se mesure avec exactitude ; si l'un des intéressés se plaignoit, il suffiroit de mesurer de nouveau pour assurer l'équité du partage. Il en coûte peu au colon de donner ce qu'il doit, lorsqu'en abandonnant une part il s'en réserve sept. Tout s'arrange paisiblement, d'un commun accord, et même avec joie. Plusieurs d'entr'eux disent je voudrois avoir bien plus à payer, alors mon gain auroit été plus considérable.

Si à ces jouissances inexprimables du cœur, tu

veux joindre des considérations plus vastes, juges, mon cher *Antoine*, de ce que pourroit être l'Espagne, si chaque village avoit un voisin et un patron comme celui-ci, si les villes vouloient réfléchir sur ces avantages, et si le Gouvernement en s'en pénétrant, prenoit des mesures pour de semblables établissemens dans les autres parties du royaume : que de richesses il acquerroit et combien l'État seroit florissant ! Si dans l'espace de cinq années nous avons eu tant de succès et d'avantages, combien n'en auroit-il pas recueilli au bout de dix ?

Nous n'en sommes encore qu'au commencement de notre entreprise ; mais d'après cette expérience, je ne doute pas qu'au bout de cinq nouvelles années tout le terrain ne se trouve peuplé, habité et cultivé. Dès la troisième année les avantages furent si visibles, le bien-être et la joie des nouveaux colons si bien établis, que déjà les autres familles du lieu, celles même qui d'abord n'avoient envisagé cette idée qu'avec dédain et n'avoient point voulu y concourir eux-mêmes, disoient que mon ami feroit bien de diviser de la même manière un pâtis plus étendu qu'il possède à trois lieues d'ici, où la terre est excellente et où le sol est baigné par un ruisseau capable d'en arroser une partie considérable.

Plusieurs habitans des cantons plus éloignés

demandoient à grands cris cette répartition. Quelques-uns d'entr'eux ne vouloient exiger ni troupeaux ni instrumens, parce qu'ils en avoient eux-mêmes ; ils ne desiroient que le terrain. Quand mon ami eut reconnu que la chose étoit vivement desirée et qu'il y avoit un grand nombre de demandeurs, il donna ordre de diviser le pâturage en portions séparées, de manière que chacune pût être arrosée ; mais il déclara que vû la grande distance du village, il falloit que chaque colon commençât par se construire une cabane ou un toit, ne fût-il formé que de branchages, pour y abriter et garder son troupeau ; et qu'ils s'obligeassent à y bâtir dans l'espace de trois ans une maison à leur goût, assez solide pour s'y loger avec leur famille.

Il ajouta que pour faciliter cette construction, il leur céderoit les produits de son huitième pendant ces trois ans. Il leur promit encore de faire bâtir au milieu de leur établissement une Église décente, d'y établir un Curé et un maître d'école, et de leur fournir tout ce qui seroit nécessaire pour qu'ils ne fussent point forcés d'aller au village ; il promit ses soins pour faire appliquer une partie des nouvelles dîmes soit pour l'entretien du Curé, soit pour celui des autres desservans de l'église, de telle sorte qu'ils seroient exempts de toute dépense à cet égard, et qu'on

n'exigeroit d'eux aucune rétribution pour les objets relatifs au spirituel, tels que les baptêmes, les mariages et les enterremens, attendu que des Ministres de la Religion bien dotés feroient tout cela gratuitement.

La proposition de quitter le village et de se confiner dans leur champ, en effraya plusieurs; mais mon ami disoit: ceux qui préfèrent les conversations, le jeu et le cabaret qu'ils trouvent au village, au soin utile de cultiver la terre qui fournit à la subsistance de leur famille, sont trop adonnés à l'oisiveté et aux vices qu'elle entraîne; en les perdant, on a peu perdu; d'autres acceptèrent la condition: et depuis dix-huit mois que cette seconde peuplade s'est établie, le terrain est déjà travaillé par quatre-vingt-trois familles entre lesquelles il a été partagé; toutes les portions sont occupées et habitées par les colons et par leurs troupeaux; la culture y est en pleine activité; plusieurs maisons sont commencées, l'église est à moitié construite; et avant trois ans cette entreprise aura certainement été conduite à sa fin, à la grande satisfaction de la peuplade qui l'habite.

Ce n'est pas tout encore: on parle déjà d'une très-grande portion de terre qui reste à mon ami; on demande pourquoi l'on ne partage pas les défrichemens. Les heureux effets de ce premier établissement ont éloigné toutes les craintes et vaincu

tous les préjugés. Il n'est plus question que de peupler, de donner des terrains, de les mettre en culture et d'y établir des familles. Cela deviendra facile à l'avenir, soit parce que l'expérience a fait connoître les avantages qui résultent de cette méthode, soit parce que les établissemens déjà formés sont un moyen sûr d'en former d'autres à l'avantage de tous.

Plusieurs pères de famille ont deux ou trois enfans qui les aident à travailler leur portion, et à la mettre en rapport. Lorsqu'il ne reste plus à y faire que le travail successif et ordinaire de l'année, ils n'ont plus besoin de tant de bras. Chacun peut gouverner seul le terrain concédé, ou tout au plus s'adjoindre le fils qui doit en hériter. Le père ne pouvant le diviser entre ses autres enfans, il n'a rien de mieux à faire que de solliciter la concession d'une nouvelle portion en faveur des enfans qui l'ont suivi et qu'il ne peut établir dans la sienne. C'est ce que font tous les pères; et nous voyons déjà que ceux qui ont terminé les travaux de leur terrain, non-seulement en demandent un pour les enfans qui les ont aidés à le mettre en valeur, ils s'obligent encore à les entretenir eux-mêmes, à leur donner deux vaches tirées de leur nombreux troupeau, à fournir les semences dont ils ont besoin, et à les aider dans leurs travaux jusqu'à ce qu'ils soient bien établis.

C'est ainsi que sans dépense et sans autre peine que celle de diviser et de distribuer le terrain, chaque colonie peut en se développant se doubler ou se tripler. Juges avec quelle facilité toute l'Espagne pourroit se peupler. Quoique les premiers établissemens pussent présenter quelques difficultés et coûter quelques frais, ils en faciliteroient bientôt eux-mêmes d'autres qui n'éprouveroient plus ces mêmes difficultés et n'occasionneroient pas les mêmes frais. Il n'en coûteroit plus que la répartition des terres; car les pères parvenus à une honnête aisance, ne pouvant laisser leur terrain qu'à un seul de leurs fils, solliciteroient de nouvelles concessions pour leurs second ou troisième fils, ou pour leurs gendres, et s'obligeroient à les entretenir et à les y établir.

Voilà comment les peuplades elles-mêmes seroient bientôt le centre d'une population abondante et deviendroient le principe fécond d'une reproduction successive et non interrompue. On commence déjà à l'éprouver ici; je ne doute pas que sous peu de temps tout ce territoire ne soit peuplé et cultivé. Bientôt les terres manqueront aux cultivateurs. Fasse le Ciel que cet exemple utile ne soit pas stérile, et que nous voyions se vérifier ce que mon ami disoit en riant : que sa terre peupleroit un jour toute l'Espagne! Je riois aussi de cette prédiction; mais à présent elle devient

sérieuse et je commence à n'en pas désespérer ; il faudroit être absolument aveugle pour fermer les yeux à l'évidence.

Ne crois pas non plus que mon ami ait borné son attention et ses soins aux progrès de l'agriculture. Son activité, son intelligence et son amour du bien se développent journellement dans le village : tout y a changé de face. Ce lieu où tu n'as vu qu'un amas de maisons en ruine, humides, à demi-enterrées et mal saines ; ces rues dégoûtantes de mal-propreté et pleines de boue, ne présentent plus le spectacle désagréable dont tu te plaignois. En encourageant les uns, en aidant les autres de sa bourse et en secourant la plupart, mon ami a fait réparer et récrépir presque toutes les maisons. Le sol sur lequel elles sont assises a été exhaussé ; maintenant, plus élevées que la rue, elles sont devenues inaccessibles aux eaux pluviales et sont à l'abri de l'humidité. Les fenêtres étroites, au travers desquelles le jour pénétroit à peine, sont remplacées par des fenêtres plus larges qui donnent plus de facilité à la circulation de l'air. Les habitans se sont déterminés à sa persuasion à nettoyer et à paver les rues, ainsi qu'à donner de l'écoulement aux eaux stagnantes; aujourd'hui tout le village est sec et sain. Les maisons qui ressembloient autrefois à des cavernes sombres et mal-propres, sont deve-

nues aujourd'hui des habitations saines et commodes.

Ces améliorations sont peu de chose au prix de la réforme et des changemens heureux qu'il a su introduire dans les mœurs publiques et privées. L'activité de son zèle dans cette partie en a égalé le succès.... mais j'allois entamer un sujet qui exige de grands développemens, et ma lettre est déjà trop longue. Je la termine ici, et je réserve cet objet pour une autre fois. Adieu, mon cher *Antoine.*

LETTRE TRENTE-HUITIÈME.

Marien à Antoine.

JUSQU'A présent je ne t'ai parlé, mon cher ami, que d'habitations réparées, du meilleur état de nos rues, et de distributions de terre; je vais t'entretenir de ce qu'a fait mon ami pour éloigner l'oisiveté et la mendicité, pour exciter l'industrie, encourager les arts et réformer les mœurs.

Un matin, peu de jours après mon arrivée ici, le Curé lui apporta une liste de plus de deux cents familles, auxquelles il avoit réparti l'argent qu'il lui avoit remis pour les pauvres; il ajouta que malgré le grand nombre des personnes qu'il avoit secourues, celui des nécessiteux étoit encore si grand que cette somme n'avoit pu suffire pour les soulager tous. Mon ami s'empressa de lui dire qu'il lui en feroit remettre une seconde d'égale valeur, pour en faire une seconde distribution.

Je lui dis que sa conduite ne me paroissoit pas sage, que cette manière de faire l'aumône produiroit plus de mal que de bien, et que loin de soulager le village, il achèveroit de le perdre et de le ruiner; qu'au lieu de deux cents familles pauvres,

pauvres, il y en auroit le double dans trois mois; et qu'au bout de l'année toutes se trouveroient dans cet état; que c'étoit une vérité démontrée par l'expérience, parce que l'homme est naturellement paresseux et fainéant, qu'il ne travaille jamais qu'aiguillonné par la nécessité; et que lorsqu'il peut vivre sans travailler, il ne se donne pas la peine de travailler pour vivre.

Messieurs, ajoutai-je, dans un pays où le Gouvernement et les mœurs n'ont pu parvenir à rendre l'oisiveté honteuse, on préférera toujours de vivre aux dépens d'autrui, sans rien faire; lorsqu'on verra que vous donnez de l'argent à qui vous en demande, tous vous en demanderont et abandonneront le travail. Il en résultera que vous acheverez de détruire le peu d'industrie que nous possédons encore ici; on renoncera à toute occupation honnête et laborieuse; vous aurez encouragé l'ivrognerie et tous les vices qui dérivent de l'oisiveté.

Voulez-vous faire des aumônes utiles et bien entendues? cherchez les moyens de faire gagner aux pauvres leur pain, et vous aurez des résultats avantageux. Établissez des manufactures grossières et communes qui soient à leur portée et qui puissent fournir à leur subsistance, en même temps qu'elles deviendront utiles à la société. Suivez enfin la marche de la nature qui ne pro-

digue ses dons à l'homme qu'autant qu'il sait les arracher de son sein, et la forcer à produire. Suivez l'esprit de la Loi divine qui a condamné l'homme à ne manger son pain qu'à la sueur de son front.

—Ici, Monsieur, me répondit le Curé, ces principes sont impraticables. Il n'y a pas de ressources pour gagner sa vie; à peine les journaliers eux-mêmes trouvent-ils du travail, sur-tout pendant la morte-saison, c'est-à-dire presque tout l'hiver. Quant aux malheureuses femmes, aucune saison n'est favorable pour elles; elles ne savent ni ne peuvent gagner un maravédis. Quelques-unes d'entr'elles se vouent à la domesticité; c'est là leur seule ressource. Leur profonde ignorance, fruit de leur mauvaise éducation, les rend propres à fort peu de choses, et personne ne les occupe.

—Voilà donc, lui répliquai-je, les maux que nous devons chercher à combattre; au lieu d'y remédier par ces aumônes mal entendues, vous ne ferez que les augmenter. Si mon ami veut les faire bien, s'il veut qu'elles soient avantageuses au pauvre, utiles à l'état et agréables à Dieu, qu'il ménage et prépare des travaux qui mettent tout le monde à portée de gagner un salaire ou un revenu journalier. La terre offre beaucoup de moyens pour employer les bras robustes. Les

arts n'en présentent pas moins à ceux qui sont plus foibles ; on peut les exercer indéfiniment aux manufactures. Il n'est dans le monde aucune population assez nombreuse pour suffire à l'emploi de tout ce que ces moyens réunis peuvent embrasser.

Mon ami desire peupler une partie de ses terres ; il veut construire quelques édifices et coopérer à la stabilité et à l'amélioration des établissemens de ce village : voilà déjà de quoi occuper beaucoup de journaliers. Les familles qui auront acquis des portions de terre et des récoltes, sont composées d'autant de pauvres enlevés à l'oisiveté : ce ne sera qu'à celles qui ne voudront ou ne pourront point participer à cet avantage qu'il conviendra de fournir d'autres moyens de subsistance. Les plus naturels et les plus faciles consistent à favoriser le progrès et la connoissance des arts les plus communs. Pourquoi nos habitans iroient-ils acheter dans les villes voisines leurs souliers, leurs gros bonnets de drap et leurs chemises ? pourquoi ne pourroient-ils apprendre et exercer eux-mêmes les arts grossiers qui les leur procurent ?

Pourquoi, au lieu de répartir cet argent que vous versez dans le sein des pauvres et par lequel mon ami les accoutumeroit insensiblement à la paresse et aux vices, ne l'emploieroit-on

pas à faire apprendre aux petits garçons les métiers de forgeron et de charpentier ? Pourquoi n'établiroit-on pas ici des fabriques de toiles communes et de draps grossiers, et pourquoi les habitans ne s'occuperoient-ils pas de fabriquer les étoffes dont ils s'habillent ? Cette fabrication occuperoit beaucoup de monde et sur-tout les femmes qui pourroient gagner leur pain par leurs filatures. Il me semble qu'il seroit mieux d'employer à cet objet les soins et l'argent de mon ami que de fournir aux pauvres les moyens de mener une vie oiseuse et d'aller au cabaret : l'aumône que je propose me semble bien préférable.

—Il est vrai, reprit le Curé, mais il faudroit du temps, et les nécessités sont urgentes. D'ailleurs, quand vous connoîtrez le village et le caractère de ses habitans, peut-être jugerez-vous moins facile d'y introduire des fabriques qui exigent de l'intelligence et de l'application. On ne sauroit concevoir combien ils sont habitués à la paresse. Mais quand il seroit possible d'y réussir avec le temps, que ferons-nous de nos nombreux malades, d'une foule de personnes perclues et estropiées, hors d'état de travailler et qui errent dans les rues.

Si nous avions un hôpital où l'on pût traiter les malades, une maison de charité pour y recueillir les estropiés et les infirmes, en procurant

de l'occupation à ceux qui se portent bien, on seroit fondé à refuser l'aumône aux mendians. Comme, malgré tant de moyens offerts pour gagner la vie, il est impossible qu'il n'y ait point de malheureux de cette espèce, il est impossible aussi de les laisser sans secours. Un père soutient sa famille par son travail; mais s'il tombe malade, il n'y a point d'hôpital pour le recevoir. A l'instant même il est dans la misère, et sa famille y tombe avec lui. Ne faut-il donc pas le secourir? —Sûrement et avec largesse, lui répondis-je. Si l'on doit fournir du travail à l'homme capable de travailler, on doit des soins et des secours à celui qui ne le peut pas; et personne n'y a plus de droit qu'un honnête artisan, un journalier qui vit de son travail, lorsqu'une maladie ou un accident viennent à le priver des moyens de gagner leur subsistance.

—Il faut donc, me répliqua-t-il, dans un village aussi nombreux, avoir un hôpital pour les traiter. —Je n'admets point cette conclusion, répondis-je, elle est contraire à mon opinion. —Quoi! reprit-il, avec étonnement, vous pensez qu'il ne seroit pas utile d'avoir un hôpital où l'on pût traiter les pauvres dans leurs maladies? —Oui, Monsieur, lui répliquai-je, je crois qu'on peut se passer d'un hôpital, parce qu'il me paroît qu'on peut mieux faire. —Ne vous scandalisez pas,

monsieur le Curé, cette opinion qui vous paroît dure, est pourtant fondée sur des principes d'humanité.

Les hôpitaux peuvent être nécessaires dans les villes où réside le souverain, dans les capitales et dans les cités très-populeuses. Comme il est plus facile d'y trouver du travail, comme ceux qui y apportent des objets de consommation y abondent, et que ces raisons et d'autres motifs y attirent des gens de toutes les provinces et des pauvres de toute espèce, il y a toujours dans leur enceinte un grand nombre d'étrangers, sans foyer et sans famille, qui dans l'état de maladie, ne savent à qui recourir ; ils ne trouveroient ni soins ni abri, et ils mourroient dans les rues. Cette circonstance rend les hôpitaux indispensables, malgré leurs inconvéniens, pour présenter un refuge et quelque assistance à ces étrangers. Voilà tout ce qu'on peut alléguer de solide en faveur des hôpitaux.

Mais ces établissemens ont en eux-mêmes des défauts auxquels on ne peut remédier et qui dépendent de la nature des choses humaines. Quelque zèle, quelque charité qu'on mette à les administrer, le temps, l'habitude de voir les malades et leur multitude, affoiblissent peu à peu ce sentiment de douceur et de compassion si consolant pour la délicate sensibilité de celui qui souffre. Comme on

ne peut éviter d'y employer des mercenaires subalternes qui n'exercent ce pénible office que par intérêt, qui ne peuvent avoir une affection personnelle pour des malades inconnus, ils contractent à la longue une sorte de dureté plus funeste pour ces infortunés, que les remèdes ne peuvent leur être salutaires.

Les maladies, en affoiblissant le corps, énervent l'ame ; et rien n'est plus utile et plus salutaire pour les hommes que la compassion, la patience et les démonstrations de bienveillance des personnes qui les assistent. Le malade qui se transporte à l'hôpital, ne perd pas seulement la vue, la compagnie et l'assistance de sa femme et de ses enfans, il est encore tourmenté de l'affreuse idée qu'il les laisse dans la plus étroite misère. Cette séparation forcée des personnes qu'il aime le plus, suffit seule pour faire son tourment.

Le malade qui peut être traité dans sa maison, aidé par les personnes qu'il aime et dont il est aimé, est sous leurs yeux exempt de cette pénible sollicitude qui ajoute aux douleurs de sa situation. Les maux de la nature ne sont point aggravés par ceux que la nécessité des circonstances lui fait souffrir. Non-seulement mieux assisté, il trouve encore dans ses souffrances plus de consolation. Il est donc démontré pour moi que dans un village où il n'y a pas d'étrangers

sans profession, où tous les habitans ont une famille et une maison quelconque, il ne faut point établir d'hôpital, mais veiller à ce que chacun puisse être traité chez soi.

—Chez soi ! s'écria le Curé ; et où prendra-t-on l'argent nécessaire pour une telle dépense ? —Dans la même bourse, répondis-je, où vous chercheriez à puiser pour fonder et soutenir l'hôpital ; je suis persuadé même qu'il en faudra beaucoup moins. Considérez ce que coûteroit nécessairement une fondation de cette espèce. Il faudroit construire, acheter ou acquérir un édifice solide, assez spacieux pour recevoir un grand nombre de malades. Il faudroit le disposer pour cet usage, le pourvoir de lits, d'ameublemens et d'une foule d'objets nécessaires dont il ne suffit pas d'avoir fait la première dépense, mais qu'il faut renouveler sans cesse. J'évite tous ces frais dans mon plan, puisque chaque habitant a sa maison et son lit.

Il faudroit de plus séparer les hommes et les femmes ; isoler encore ceux qui sont affectés de maladies contagieuses. Que d'espace et de dépenses pour tout cela ? je n'ai plus besoin de cet appareil dispendieux, lorsque le malade sera traité dans sa maison et dans son lit. Indépendamment de tous ces frais, cet hôpital exigera des administrateurs, des médecins, des chirurgiens, des

aumôniers, des infirmiers, des cuisiniers et une infinité de domestiques. Ce grand état de maison nécessite une grande dépense; sans compter les négligences, le désordre et les larcins qui peuvent y avoir lieu, il absorbera certainement une grande partie des revenus; avant que le malade en ait profité, une foule de gens en santé les auront absorbés. Dans le plan que je propose on n'a pas besoin de ce train dispendieux; à l'aide des secours qu'on peut lui fournir, chaque malade pourra payer tous ceux qui le servent. Rien, au reste, ne manifeste mieux les inconvéniens des hôpitaux que la répugnance presque générale du peuple. A peine voit-on y recourir les plus délaissés, les individus des dernières classes de la société; encore n'y vont-ils que forcés par la nécessité, lorsqu'ils ne peuvent plus résister à la violence du mal et lorsqu'il ne leur reste plus de ressource. La plupart aiment mieux souffrir et mourir sur leur grabat, que de recourir à des secours si pénibles à recevoir : ce n'est qu'avec une espèce de honte qu'ils acceptent malgré eux un soulagement qui semble réservé à ceux que le sort a réduits à la plus extrême misère. Vous voyez par-là que la charité n'habite pas toujours les hôpitaux; et que si par hasard on l'y rencontre, elle ne peut y être aussi douce, aussi bienfaisante, aussi attentive, aussi prévenante et aussi affectueuse qu'elle devroit l'être.

Jugez à présent combien il est consolant pour un malade de pouvoir rester au milieu de sa famille; d'être servi dans ses besoins avec douceur et avec amour par les personnes qu'il aime le plus et qui jouissent de sa plus intime confiance; de les avoir toujours auprès de lui, de les voir aussi touchées de ses souffrances qu'ingénieuses à les soulager. Qu'on compare l'attention et les soins d'une femme qui sert le mari qu'elle aime, ceux du mari qui voit en péril la mère de ses enfans, ceux de la tendre fille qui voit souffrir le père pour qui elle vit; qu'on compare ces services affectueux avec la grossière précipitation d'un domestique insensible, et qu'on me dise quel sera le traitement le plus favorable à la guérison du corps et au repos de l'esprit? Monsieur le Curé, quand on pourroit me prouver qu'en supposant l'établissement et la dotation d'un hôpital, la méthode qu'on y suit est moins coûteuse que celle de traiter chaque malade chez lui, je ne le préférerois jamais à une maison particulière. Ce que celle-ci pourroit coûter de plus est aussi une aumône, et tend plus directement au but de la charité qui est la guérison et le soulagement du malade. Qui peut douter qu'il ne doive y être mieux assisté, plutôt guéri, plus sûrement consolé? Si à ces considérations vous ajoutez que les secours qu'on lui fournit pour

son traitement, tournent au profit de la famille qui le sert, et que sa maladie laisse sans moyens de subsistance, vous ne douterez plus que cette charité ne soit plus générale et mieux entendue.

—Il est certain, me répondit le Curé, que s'il étoit possible de traiter les malades pauvres chez eux, cette méthode seroit sans comparaison la meilleure. A tous les avantages dont vous avez parlé, je pourrois en ajouter un autre peut-être plus grand. Les domestiques, par défaut de soin, par ignorance ou par crainte, négligent souvent d'avertir les malades de leur danger et de les préparer à recevoir les derniers sacremens de l'Église : or il est à croire que cette négligence n'auroit pas lieu dans des familles chrétiennes.

Mais peut-on espérer que personne au monde soit en état de fournir tous les secours dont les malades ont besoin ? Quand il y auroit même des capitaux affectés à cet objet, qui pourroit se charger de soins si étendus ? comment savoir qui est malade ? Et quand on le sauroit, pourroit-on lui porter ces secours ? Quand la personne qui en seroit chargée n'auroit aucune autre occupation, le jour lui suffiroit à peine pour vaquer à celle-là. Que seroit-ce, si des malades se trouvoient à une extrémité du village, et d'autres à l'extrémité opposée ? enfin qui pourra se charger de cette peine ?

—Nous, nous-mêmes, lui dis-je, en l'interrompant, nous nous réunirons en grand nombre; nous diviserons le village en différens quartiers, et chacun se chargera.... Il me vient tout-à-coup une idée à ce sujet, et elle me paroît propre à remplir non-seulement l'objet dont nous parlons, mais aussi les différentes vues qui intéressent mon ami, et qui peuvent servir à réformer ou à améliorer la situation du village de toutes manières: je crois qu'une fois mise à exécution et suivie avec vigueur, elle nous mettra à portée de donner de l'attention à tout. Nous établirons de bonnes écoles, nous aurons des manufactures, nous opérerons tout ce qui peut tendre au bien général, peut-être viendrons-nous encore à bout de bannir les vices et d'y substituer de bonnes mœurs.

—Tu nous fais de grandes promesses, *Marien*, me dit, en souriant, mon ami. Tu aurois fait une découverte plus précieuse que celle de la pierre philosophale. —N'en plaisantes point, répondis-je, avant de m'avoir entendu. Je puis me tromper, mais je le répète, si nous effectuons mon projet, si nous nous y attachons fortement et avec constance, il est possible de voir tous tes desirs accomplis. Tu feras naître autour de toi l'application, l'amour du travail, les moyens de subsistance; en donnant tous les secours

possibles à l'humanité souffrante, tu inspireras en même temps l'amour et l'estime de la vertu, la honte et l'horreur du vice. Mais mes idées ne sont point encore assez digérées, et j'ai besoin de les méditer. Accordes-moi trois jours pour y penser, et nous en reparlerons.

Au bout de trois jours nous nous réunîmes de nouveau; et m'adressant à mon ami, je lui dis : La Providence t'a conduit ici, et tu retires de grands revenus des biens que tu y possèdes; le Ciel t'en a donné beaucoup d'autres, et ce qui vaut mieux, il t'a inspiré le desir d'en faire un bon emploi. Tu veux les consacrer au profit de notre patrie, à celui du peuple dont tu fais partie, de l'humanité dont tu es membre, et des pauvres dont le Ciel t'a fait le trésorier. En te donnant au-delà de tes besoins, il t'a prescrit la distribution de ton superflu, et abandonné à ton intelligence et à ton zèle le soin de la faire d'après les règles d'une charité bien entendue.

Ainsi le Ciel en t'accordant de grands avantages, y a en même temps attaché de grandes obligations. Tu les connois et tu veux les remplir. C'est là peut-être la grace la plus grande dont tu lui sois redevable. On croiroit au premier abord que rien n'est plus facile pour un homme opulent, que de faire le bien lorsqu'il le veut; il n'en est point ainsi, et rien n'est plus

difficile. Les richesses, la prodigalité de la bienfaisance ne suffisent point ; avec de très-bonnes intentions on peut faire beaucoup de mal. Il ne suffit pas, non plus, d'avoir du zèle et de l'intelligence ; à quelque degré qu'on possède ces qualités, il n'est pas possible de faire tout soi-même ; et l'on a besoin de l'aide d'autres personnes pénétrées du même esprit et douées de la même intelligence, de la même activité et du même zèle.

La méthode de faire des aumônes par les mains de M. le Curé ou de quelqu'autre, sans astreindre les pauvres au travail, entraîneroit à de grands inconvéniens ; au lieu de faire du bien à ceux qui recevroient ces secours, elle feroit du mal à tous. Elle auroit un effet bien plus funeste, si tu distribuois tes dons de ta propre main ou par l'intermédiaire de quelqu'un des tiens qu'il seroit plus facile de tromper. Ces inconvéniens et la difficulté pour un petit nombre d'hommes d'embrasser toute l'étendue des maux qu'il s'agit de réparer et du bien qu'on cherche à produire, m'ont fait penser qu'il seroit convenable de former une espèce d'association qui s'occuperoit du bien public.... Mais avant d'aller plus loin, je voudrois demander à M. le Curé, s'il seroit possible de trouver dans le village quarante ou cinquante personnes des deux sexes, intelligentes et

honnêtes, qu'on pût réunir en une espèce de confrérie consacrée au service des pauvres? Il y a tant de confréries de dévotion, n'en pourroit-on pas former une de charité?

— Le Curé me répondit : nous avons ici trois confréries, celle du Saint-Sacrement mérite d'être distinguée. Elle est composée des hommes les plus considérés et les plus aisés du lieu ; elle n'admet ni journaliers ni domestiques ; et elle est formée d'environ soixante et dix ou quatre-vingts membres, la plupart tous gens de bien ; quelques-uns d'eux ont une fortune médiocre, mais aucun n'a de superflu. —Cependant, lui dis-je, ils subviennent aux frais de la confrérie? — Oui, me répondit le Curé ; mais la dépense est si peu considérable qu'avec quatre ou cinq réaux par mois ils fournissent à tout. — Je n'en demande pas davantage, repris-je : cela me suffit pour effectuer mon projet.

Nous parlerons d'abord à ceux que M. le Curé nous indique ; nous les engagerons à se réunir à nous pour former notre société ; nous la bornerons pour le présent à trente ou quarante hommes choisis et autant de femmes. Ce sera là notre premier fond ; d'autres voudront ensuite s'y incorporer, et nous les recevrons. Nous leur expliquerons que notre but est le bien public, et pour cette raison nous nous appelerons la *Société du*

bien public. Elle s'occupera autant du service des pauvres que de tout ce qui peut être utile et avantageux au bien général.

Nous leur dirons aussi que notre première obligation sera de contribuer de quatre réaux par mois, et de nous occuper de tous les emplois dont la société nous chargera. — Croyez-vous, M. le Curé, que cela soit facile à trouver ? — Très-facile, me répondit-il ; mais je doute qu'avec de si foibles moyens on puisse faire face à tout.

— J'ai moins besoin de cet argent que de personnes zélées, intelligentes et honnêtes, qui m'aident à le bien distribuer. Je demande des coopérateurs habiles qui, pénétrés du même esprit, exécutent et fassent germer les bonnes idées que nous cherchons à répandre : quant aux fonds nécessaires, mon ami a destiné chaque année une certaine somme à être employée en bienfaits qui puissent tourner à l'avantage de tous. Supposons mille doublons.... — Et plus encore, s'il le faut, interrompit mon ami ; je donnerai tout ce qui pourra contribuer au solide et véritable avantage du peuple.

— Eh bien ! M. le Curé, vous voyez sur quels fonds la société peut compter ; vous voyez qu'en ne présentant aux yeux du public qu'une très-modique contribution, nous aurons toujours une réserve secrète pour toutes les dépenses nécessaires ;

et

et selon moi, la chose n'en ira que mieux. Mais à présent et supposant mille doublons, j'estime que cette somme distribuée suivant le plan que je proposerai, produira plus d'effet et de bien qu'une somme dix fois plus forte, distribuée sans ordre et sans autre dessein que celui d'un soulagement momentané. Je dis plus ; si mon ami la répartissoit par lui-même ou par un tiers, il dépenseroit beaucoup d'argent, se livreroit à une profusion stérile et causeroit beaucoup de mal ; au lieu que par l'institution de cette société, il pourra faire sa distribution avec connoissance de cause, et avec l'assurance de faire un bien durable et permanent.

La raison en est que la société sera obligée de se gouverner par les principes de droiture, d'équité et de saine politique auxquels l'astreindront les réglemens dont je vous entretiendrai bientôt. Rien ne sera laissé à la volonté, à la fantaisie ou aux intérêts d'aucun membre particulier ; rien ne se fera que d'après les règles de la justice et de la convenance. D'ailleurs, personne en particulier n'est à l'abri de l'erreur, parce que personne ne peut avoir toutes les connoissances convenables, encore moins l'attention et le temps nécessaires pour examiner tous ceux qui recevront des secours et suivre tous les rameaux de cette opération.

Mais lorsque le travail est partagé entre plu-

sieurs, chacun choisit ce qu'il entend le mieux et s'y applique. Quand animés d'une noble émulation, tous s'attachent à remplir les fonctions dont ils sont chargés; quand le zèle des uns est soutenu par la vigilance active de tous : alors avec de petits moyens on fait de grandes choses; les entreprises les plus difficiles triomphent de tous les obstacles, la réunion de beaucoup de talens et de beaucoup d'efforts parvient toujours à les surmonter.

J'engagerai donc mon ami à s'associer sous le nom de *Confrérie de bienfaisance*, un nombre choisi de coopérateurs qui l'aident à réaliser ses excellentes vues et à employer l'argent qu'il y destine en véritables secours et en bienfaits utiles et permanens. Il ne peut le faire par lui-même, parce qu'il seroit trompé à chaque instant, et qu'il seroit seul obsédé par des importuns qui lui arracheroient des aumônes mal appliquées. D'un autre côté, mon ami ne prétend point au rôle fastueux de bienfaicteur; il veut être charitable et n'en ambitionne point la réputation. La modestie chrétienne lui prescrit cette réserve.

Son but sera parfaitement rempli, lorsque confondu dans cette société, il fera tout par elle et avec elle. Il y répandra son esprit; il lui fera adopter ses idées, il y réalisera toutes les conceptions utiles qu'il aura formées. Il sera l'ame,

le moteur, le principe de tous ses mouvemens; les autres membres de la société le serviront sans s'en douter; ils ne croiront qu'accomplir leurs obligations et ils s'en acquitteront en effet; et mon ami ajoutera à son mérite personnel, celui d'en faire acquérir aux autres. Quand les moyens manqueront, il pourra en fournir à la société de mille manières sans faste et sans ostentation.

On commencera par un fond dont on ne connoîtra pas, mais dont on pourra deviner l'origine. Lorsque ce fond sera épuisé et qu'on aura besoin de recourir à de nouveaux moyens, il les fournira quelquefois en son nom; c'est l'obligation qu'imposent les richesses, et on le regardera comme une grace; d'autres fois ils seront censés provenir d'un anonyme; quelquefois on priera un membre de la société de les offrir en son nom: on peut enfin parvenir à ce que rien ne manque, sans montrer publiquement que ces secours ne viennent que d'un seul. Sans doute on soupçonnera la main d'où ils partent, mais le mal sera peu considérable; au moins écartera-t-on le péril, l'ambition de la vaine gloire et l'humiliation d'autrui.

Lorsque je propose que chaque membre donne quelques réaux par mois, ce n'est point dans l'idée que cette somme puisse suffire au progrès de l'opération. Je sais que six ou sept cents réaux seroient bien insuffisans pour un objet qui en

demande des milliers ; mais une raison que je crois très-politique m'y détermine. Si cette contribution est insuffisante pour le fond de l'œuvre, elle est de la plus grande importance pour sa réussite et pour la consistance que nous devons chercher à lui donner.

Si mon ami s'opposoit à ce que les autres membres contribuassent et annonçoit l'intention de faire lui seul toutes les dépenses, il ne viendroit jamais à bout de former cette association ; vainement chercheroit-il à lui inspirer du zèle et à lui donner du mouvement et de l'activité ? Les uns l'accuseroient de vouloir s'attribuer toute la gloire du bienfait ; les autres imaginant qu'on les traite comme des subalternes, dédaigneroient d'y prendre part ; tous se regarderoient comme des instrumens passifs ; aucun ne pourroit y voir son ouvrage propre, aucun n'y apporteroit ce zèle ardent et n'y prendroit cet intérêt actif qu'inspire l'idée de son avantage personnel ; tous tâcheroient de s'en dispenser : s'ils s'en mêloient par condescendance, ils n'y apporteroient ni activité ni courage, et l'on ne pourroit jamais établir et lier des opérations qui ont besoin de se correspondre, et qui exigent un mobile assez puissant pour produire les effets qu'on en desire.

Mais dès qu'on leur dira qu'il s'agit de travailler ensemble et de concert, que dans cette société

tous contribueront et agiront également, l'ouvrage alors leur semble devenir propre; la gloire du succès se répand sur tous ; chacun croit en avoir sa part et travaille pour l'acquérir ; le zèle et l'ardeur les animent : il y en aura qui s'appliqueront aux affaires de la société plus fortement qu'aux leurs propres. Tel est le cœur humain : l'homme veut agir en tout ; le rôle de témoin le fatigue, celui d'admirateur le dégoûte, celui d'agent secondaire l'humilie ; mais il se soutient lorsqu'il agit par lui-même et qu'il croit travailler pour son intérêt ou pour sa gloire : cette perspective le conduit où l'on veut. Telle est la nature humaine ; ayons donc soin de nous y conformer et de la suivre.

Je crois que nous devons nous associer des femmes ; elles nous seront utiles et souvent nécessaires. En général elles sont plus douces et plus compatissantes que les hommes ; elles seront plus propres à remplir différens objets de notre institution. Nous leur confierons le soin et le soulagement des malades, l'assistance des femmes en couche, l'éducation physique des orphelins, celle des filles, et mille autres soins de cette espèce. Elles s'entendent beaucoup mieux que nous à certains travaux nécessaires ; tels par exemple que la distribution des filatures entre les autres femmes pour nos fabriques de toiles, de draps, et autres occupations semblables.

Nous inviterons donc M. le Curé à choisir un certain nombre de celles qui lui paroîtront les plus judicieuses, qui jouiront de la meilleure réputation et dont l'exemple pourra le mieux influer sur les autres; il leur exposera notre dessein; il le leur expliquera bien pour qu'elles soient en état de l'exposer clairement aux autres; c'est ainsi qu'elles s'animeront mutuellement et nous prêteront leurs secours. Je suis assuré qu'il en est un grand nombre qui nous aideront de tous leurs moyens et qu'elles nous seront de la plus grande utilité. Le caractère du sexe est en général bon et doux; les femmes desirent le bien et remplissent avec ardeur tous les soins dont elles se chargent. Enfin si nous mettons les femmes de notre parti, les hommes en seront bientôt aussi.

Il nous sera très-utile d'établir des métiers pour la fabrication des toiles et des draps grossiers à l'usage des pauvres. Mon ami pourroit faire cette entreprise par lui-même, il me paroît plus convenable d'en charger la société; il se bornera à en faciliter les moyens en venant à son secours. Par exemple il pourra traiter avec les fabricans du dehors, et les engager à venir au village avec trois ou quatre métiers de chaque espèce. Pour les décider à ce déplacement, il leur accordera quelques avantages; il s'obligera à leur faire fournir du travail par la société à des prix avan-

tageux. En même temps il fera acheter vingt-cinq mille livres de laine et autant de lin qu'il mettra à la disposition de la société, qui chargera ses membres de les faire filer, ouvrer, tisser, et d'en faire fabriquer des toiles et des lainages.

Il en résultera plusieurs biens. D'abord en achetant le lin dans le pays, on encourage la culture; on aide aux familles des fabricans que nous aurons appelés; leur exemple excitera l'application et l'activité. De jeunes gens feront auprès d'eux leur apprentissage; les métiers se multiplieront insensiblement. Chaque jour on verra s'accroître ce genre d'industrie et le nombre des familles dont il fournira la subsistance. Les femmes du pays s'adonneront à la filature; on fabriquera de la toile et du drap; les pauvres participeront au travail et se soutiendront par ce travail même. L'ouvrage des pauvres habillera d'autres pauvres. Ainsi les bienfaits se doubleront, et les vues de la charité seront remplies.

J'ai proposé cet exemple pour donner une idée sommaire de mon plan sans aller plus loin; et les préliminaires dont j'ai parlé, supposés, je vais maintenant expliquer ce que nous pouvons faire. M. le Curé commencera l'entreprise; il s'adressera aux personnes du lieu les plus marquantes ou les plus considérées de l'un et de l'autre sexe; il les instruira de notre projet en les invitant à y

participer. Il formera deux listes de toutes celles qui voudront souscrire : l'une d'hommes et l'autre de femmes. Sur la première il placera dès-à-présent mon ami et ses fils, les autres habitans que nous lui nommerons, et moi.

Lorsque ces listes seront composées de trente ou quarante personnes de chaque sexe, il nous convoquera pour nous rendre tous un jour marqué à la salle de la sacristie, qui est assez vaste pour contenir plus de deux cents personnes. Là, il nous exposera dans un petit discours le but et l'objet de la convocation, qui tend à former une société de bienfaisance, consacrée à la fois au soulagement et au secours des pauvres, et à tout ce qui peut être utile et avantageux au bien public. Et comme toute société a nécessairement besoin de règles qui la gouvernent, j'ai cru devoir m'occuper d'un projet de réglement. Mais avant de le rendre public, M. le Curé et mon ami l'examineront pour y faire les corrections et les modifications qu'ils jugeront convenables.

Alors je lus les articles de mon projet que j'avois écrits. Le Curé et mon ami me firent l'un et l'autre diverses observations, et y ajoutèrent beaucoup par des remarques justes et utiles. Notre conférence dura plus de trois jours ; et enfin après la discussion particulière de chaque article, nous convînmes que le réglement resteroit tel que je vais te le transcrire.

RÈGLEMENT *pour la société du bien public.*

Le but de cette société est de s'occuper également de ce qui peut tendre au soulagement et au secours des pauvres, et de tout ce qui peut contribuer au bien public.

La société se compose de tous les membres qui y ont été admis et qui sont inscrits sur sa liste et de tous ceux qui y seront reçus dans la suite. La réunion de tous les membres forme l'assemblée générale.

Cette assemblée générale nommera une commission particulière, qu'elle appellera exécutive; laquelle se chargera de faire observer les règlemens généraux et les statuts particuliers dont il sera parlé en son lieu.

STATUTS *pour l'assemblée générale.*

L'assemblée générale où tous les membres admis peuvent et doivent se réunir, aura lieu une fois par mois à un jour fixe; comme par exemple le premier dimanche du mois après vêpres. En sortant de l'Église, on montera à la salle qui est au-dessus de la sacristie et qui est destinée à ses séances.

Là on nommera à la pluralité des voix un président qui aura le droit de convoquer, de présider

et d'ordonner les conférences ; un secrétaire et un trésorier. Leurs fonctions dureront un an.

Le secrétaire tiendra deux registres ; l'un renfermera toutes les délibérations, l'autre servira à y inscrire tout ce qui appartenant à la société entre dans les mains du trésorier ou de tout autre membre de l'association, à quelque titre que ce puisse être, afin qu'il en soit chargé.

Le trésorier donnera l'état de ses comptes une fois le mois à la commission particulière dont il sera fait mention ci-après. Ils seront examinés, confrontés avec le chargé du livre du secrétaire, vus et approuvés par la susdite commission.

Dans l'assemblée générale, on nommera à la pluralité des suffrages aux quatre places de président, de présidente, de secrétaire et de trésorier, on élira deux autres membres et une dame pour composer la commission. Dans les sessions de chaque mois, on entendra le rapport que fera le secrétaire au nom de la commission, de tout ce qui regardera les affaires de ce mois, ainsi qu'il sera plus amplement expliqué.

Tous les membres auront le droit d'énoncer leur opinion, d'approuver ou de censurer en leur ame et conscience, et d'exposer de nouvelles ou de meilleures idées. La pluralité des suffrages décidera, et le président déclarera la décision.

Lorsque les affaires de l'assemblée générale se-

ront terminées, le président nommera la dame qui sera chargée de faire le tour de la salle pour recevoir les aumônes volontaires de chaque membre, indépendamment de la contribution ordinaire de chaque mois, qui seront remises au trésorier; en cas d'absence de celui-ci, le président la lui enverra chez lui, ou le trésorier sera chargé de la recueillir.

STATUTS de la Commission.

La commission sera composée de sept personnes. Le président, la présidente, le secrétaire et le trésorier en seront membres-nés; et on leur adjoindra deux hommes et une dame, également nommés par l'assemblée générale. Toutes ces fonctions dureront un an.

Cette commission réunit ainsi toute l'autorité. Comme il n'est pas possible qu'un grand nombre de personnes puissent s'occuper sans confusion d'une administration si étendue et qu'elles s'embarrasseroient les unes les autres, l'assemblée générale en nommant cette commission, est obligée de lui déléguer tous ses pouvoirs, d'autant plus que les membres qui la composent sont tous choisis par elle et par conséquent dignes de sa confiance.

Elle doit donc en lui abandonnant toute autorité se borner à lui demander compte chaque mois

de toutes ses opérations pour qu'elles soient publiques et connues, et que tout le monde soit instruit du bon emploi des fonds. Dans les sessions du mois le secrétaire détaillera tout ce qui s'est exécuté d'après les règlemens ; les secours fournis aux malades et aux pauvres, en citant les familles, les personnes et les quartiers ; il rendra compte des avances ou des réparations qu'on a faites, de l'argent qu'on a dépensé et de celui qui reste encore.

Ce compte est indispensable pour le bon ordre et pour mettre l'assemblée générale à portée de déterminer d'une manière sûre la somme qu'elle destinera aux dépenses du mois suivant. La commission lui indiquera celle qu'elle juge convenable ; mais l'assemblée pourra l'approuver, l'augmenter ou la diminuer d'après les fonds existans et les circonstances.

La commission divisera le village par quartiers. Elle nommera pour soigner, assister et diriger chacun de ces quartiers, un inspecteur et une inspectrice tirés du sein de la société.

La commission tiendra deux sessions par mois : l'une, le lundi qui suivra le dimanche où il y aura eu une assemblée générale ; et l'autre le lundi qui précédera le dimanche où cette assemblée aura lieu pour la seconde fois.

Dans la première de ces deux sessions, la

commission fera la répartition de la somme fixée par l'assemblée générale pour les dépenses du mois, de la manière suivante :

Elle donnera d'abord à chaque inspecteur l'argent convenable pour l'employer à l'usage et aux objets qui concernent ses fonctions qu'on expliquera plus bas. S'il y a une manufacture, elle remettra aux membres chargés de cette partie, ce qui leur sera nécessaire pour leurs dépenses courantes ; au membre chargé des apprentis, ce dont il a besoin suivant son compte ; à la commission des dames, ce qu'il leur faudra ; à toutes les personnes enfin occupées de quelques fonctions, ce qui paroîtra nécessaire pour les dépenses du mois. Elle aura pourtant la prudence de ne pas tout distribuer et de mettre quelque chose en réserve pour les circonstances extraordinaires.

L'objet de la seconde session sera de faire rendre compte à chacun des employés des sommes qu'ils auront reçues dans la première, de leur dépense et de l'application qu'ils en auront faite. Le secrétaire formera un état de tous les secours qu'on a fournis et de l'emploi qu'on en a fait ; si quelqu'un d'eux a pu, par son économie, réserver une partie de l'argent qui lui aura été remis, on la reversera dans la masse, et elle augmentera les fonds du mois suivant.

Ces comptes seront, autant qu'il se pourra,

accompagnés de pièces justificatives, vus et examinés par la commission qui, dans le cas d'approbation, y mettra son *visa*. Ils seront remis au secrétaire, pour former l'état des dépenses et des aumônes qui auront eu lieu, ainsi que le compte général qui doit être présenté à la session de la société.

Statuts des Inspecteurs et des Inspectrices.

Les fonctions des inspecteurs et des inspectrices sont de s'occuper avec une vigilance bienfaisante et active de tout ce qui intéresse l'humanité, des secours qu'elle réclame, de tout ce qui peut établir la paix et l'union dans le quartier qui leur est assigné. Ils se regarderont comme les pères et les mères de tous les pauvres qui l'habitent, comme les tuteurs des enfans orphelins ou abandonnés qui s'y trouvent, et comme les amis de tous les habitans. Ils seront redevables à tous, de leurs secours, de leurs consolations, de leurs conseils et de leurs services.

Les malades pauvres seront le premier objet de leurs soins. Le médecin et le chirurgien étant déjà salariés, les inspecteurs porteront leur attention à ce que les familles ne négligent point de les avertir à temps. Quant aux remèdes, la commission s'arrangera avec le pharmacien pour

qu'il remplisse les ordonnances du médecin; et elle aura soin de payer ces fournitures tous les mois. On abandonnera à la charité et à la prudence des inspecteurs, le soin de donner des secours aux familles lorsque la maladie du père les mettra dans le besoin, et sur-tout de les consoler et de les diriger par leurs conseils.

Ils porteront la même attention sur les femmes qui toucheront au terme de leur grossesse. Si elles ne sont pas à portée de subvenir aux besoins du nouveau né, ils demanderont à la commission des dames des langes et des drapeaux tirés de leur magasin. Pendant les couches de la mère, ils lui donneront les soulagemens qui seront en leur pouvoir et qu'elle ne peut trouver dans la pharmacie, tels que le vin et le sucre. Hors le cas d'impossibilité physique, ils engageront les mères à suivre le vœu de la nature, en nourrissant leurs enfans; si la mère venoit à périr, ils aviseront aux moyens de donner une nourrice à l'enfant.

La société se propose pour but essentiel, de faire respecter et de secourir la vieillesse. Dans cette vue, elle charge les inspecteurs de traiter avec humanité et distinction les hommes d'un âge avancé qui se trouvent dans leur arrondissement, de leur fournir non-seulement les secours qui seront communs à tous, mais des consolations et det soulagemens particuliers, comme un peu

de vin ou de tabac, si ces objets peuvent leur être agréables. Ils doivent ranger dans la même classe les perclus, les estropiés et les invalides. S'ils peuvent les occuper par quelque travail, ils s'empresseront de leur en procurer; dans le cas contraire, ils seront traités comme les vieillards.

Leurs soins s'étendront également sur les jeunes garçons. Ils ne permettront pas qu'ils jouent dans la rue ni qu'ils vaguent de côté et d'autre; ils veilleront à ce qu'ils aillent à l'école, en instruisant les pères que la société a arrêté que les familles qui n'y enverroient point leurs enfans, n'auront aucune part à ses secours.

Indépendamment de ces objets, ils s'occuperont sérieusement de tout ce qui peut contribuer à l'utilité et à l'avantage des habitans de leur arrondissement; le service de Dieu, le bien-être des familles, la paix et la tranquillité générale sollicitent également leur surveillance. Leurs vues doivent se porter vers l'extirpation de tout vice et vers l'encouragement de toute vertu. Ils ne souffriront dès-à-présent aucun mendiant, aucun homme sans occupation, aucun vagabond; si parmi les pauvres qui leur sont confiés, il en est de caractères inquiets et violens, s'il s'en trouve qui maltraitent leurs femmes ou leurs enfans, qui soient adonnés au vin, ou à quelqu'un des vices qui incommodent ou troublent l'ordre de la

société,

société, ils auront soin de les réprimander, de chercher à les ramener, et de les menacer de les effacer sur la liste des familles que la société soulage.

Si ces efforts sont inutiles, l'inspecteur en fera son rapport à la commission qui, lorsque le cas l'exigera, en déférera au magistrat, dont la main plus puissante, appuyée de la force et de l'autorité des lois, pourra réprimer le mal.

La société enjoint à ses inspecteurs de ne jamais donner aux pauvres des secours en argent; l'expérience prouve qu'ils n'en font point un bon usage. Les mauvais sujets le dépensent au jeu, en boissons fortes, et le dissipent en autres objets qui, loin de servir à leur soulagement, rendent leur état pire qu'il n'étoit : elle leur recommande donc, ainsi qu'aux inspectrices, de prendre la peine d'acheter eux-mêmes et de leur donner de leur propre main ce qui leur est nécessaire. Cette méthode est pénible, sans doute, mais elle est plus utile et plus méritoire.

L'inspecteur s'occupera aussi de la propreté intérieure des maisons; il exhortera les femmes à les tenir nettes et à l'abri de l'humidité, autant pour leur santé et celle de leur famille que pour celle des voisins. Autant qu'il le pourra il recommandera les mêmes soins pour les rues, dont la propreté contribue si puissamment à la commodité et à la salubrité publique.

Il est spécialement chargé de maintenir la paix et l'union dans les familles ; il aura soin d'assoupir les ressentimens, les querelles et les disputes qui si souvent s'élèvent entre des voisins sans éducation. Il tâchera d'empêcher tous les procès d'intérêt, en cherchant à en devenir le conciliateur, et à les terminer par sa médiation ou par des arbitrages qui évitent les dépenses, les travaux et les résultats fâcheux de toute espèce de contestation en justice.

Pour y parvenir, il usera de l'autorité paternelle que lui donne sa mission, de la supériorité de raison qu'il devra à une meilleure éducation, et de la force irrésistible de la vertu qui s'occupe avec zèle et désintéressement de l'avantage d'autrui. On ne peut résister ni à l'ascendant de la vérité, ni à l'activité d'un conseil de paix dicté par l'amour du bien, avantageux à celui qui le reçoit, et qui sort de la bouche d'une personne dont la vertu est reconnue. Cet empire, si efficace par lui-même, acquiert une nouvelle force lorsque celui qui l'exerce peut ouvrir ou fermer à son gré sa main bienfaisante.

Statuts des Inspecteurs des arts et métiers.

L'un des principaux objets de la société sera le progrès des arts et métiers ; elle aura soin que

les jeunes gens du village s'appliquent à l'exercice de ceux qui sont les plus usuels et les plus utiles. La commission surveillera et payera l'apprentissage de tous ceux que ses facultés lui permettront de placer chez des maîtres. Mais pour rendre cette avance plus utile, elle cherchera à en faire un objet de justice, d'émulation et de récompense ; et voici ce qu'elle se propose :

Son intention est que tous les jeunes gens aillent à l'école, pour s'y instruire des élémens de la Religion, pour apprendre à écrire, à lire et à chiffrer. Mais dans l'impuissance de faire ensuite les frais de tous les apprentissages, elle veut trouver dans cet enseignement un motif d'émulation et de récompense pour quelques-uns. Dans cette vue, elle se propose d'établir des prix qui seront désignés ci-après, pour ceux qui se seront le plus distingués dans les examens et les concours qu'on établira.

Pour encourager d'abord le plus avancé, on pourra commencer par lui donner quelque bagatelle ; mais sa principale récompense, lorsqu'il aura appris tout ce que l'école peut lui enseigner ou qu'il aura atteint l'âge compétent, sera la faveur d'être mis en apprentissage aux frais de la société, pourvu que le métier auquel il s'adonnera, soit d'un usage commun et dans la classe des arts les plus nécessaires, tels que ceux de

forgeron, de serrurier, de charpentier, de cordonnier, d'arpenteur, et autres de cette espèce. On leur enseignera aussi le dessin; et par ces moyens ces métiers d'une si grande utilité seront un objet d'émulation pour la première instruction. On rend ainsi justice aux jeunes gens, en récompensant leur application, et en mettant les plus habiles à portée d'apprendre un art ou un métier.

Dans le nombre de ces professions, nous excepterons celle de tailleur d'habits et toutes celles qui ne demandent pas de la force; celles-ci seront réservées aux femmes. La nature a accordé aux hommes le privilége d'une complexion robuste, et les a par-là rendus propres à beaucoup de fonctions différentes, rudes en elles-mêmes et qui exigent du mouvement; il est juste qu'ils laissent aux femmes l'exercice des arts sédentaires et qui sont proportionnés à leur foiblesse; la société veut donc que lorsque les filles auront quitté l'école ou y auront remporté les prix qui seront institués pour elles, on leur paye également leur apprentissage pour les métiers de tailleuse, de couturière et de ceux qui seront propres à leur sexe.

La société entend aussi que tout ce qu'elle fait faire dans son sein, en fait de vêtemens, de chemises, draps de lit, trousseaux d'enfans, tout ce qui se revend à prix d'emplette, se coud ou

s'arrange pour les pauvres, s'exécute de préférence par les jeunes personnes du sexe qu'elle aura mises en apprentissage. Pour surveiller tous ces objets, la commission nommera deux de ses membres, un homme et une femme, respectivement chargés de ce qui regarde les jeunes gens et les jeunes filles qui sont en apprentissage; ils veilleront sur leur conduite, payeront les maîtres, et rendront compte chaque mois à la commission.

INSPECTEURS des écoles.

La commission nommera aussi un inspecteur pour les écoles des jeunes gens, et une femme chargée d'inspecter celles des jeunes filles. L'un et l'autre seront chargés de veiller à ce que les élèves des deux sexes s'y rendent assidument; et dans cette vue ils s'entendront avec les inspecteurs de quartier, pour que ceux-ci obligent les pères négligens à y envoyer leurs enfans. Ils auront également soin que les maîtres ne se relâchent point, et que l'instruction marche dans l'ordre et avec la décence convenable. Comme il n'est pas moins important de s'occuper de l'éducation physique des enfans qui les rend robustes, agiles et vigoureux, ils prescriront aux maîtres de leur donner un jour de vacance dans la semaine, et de les mener à la campagne pour s'y exercer à

courir, à sauter, à porter des fardeaux, enfin à s'y livrer à des exercices d'adresse qu'il règlera avec la prudence convenable.

La commission nommera dans son sein un inspecteur des fabriques de lin, et une inspectrice pour les filatures. Le premier chargera le dépositaire de délivrer le lin et le chanvre brut demandés par l'inspectrice qui en fera son reçu, et les distribuera entre les femmes du lieu pour y être filés à un juste prix. Quand ils seront ouvrés et reçus, l'inspectrice en indiquera le prix à l'inspecteur, qui le payera et recevra les objets filés pour en faire la distribution aux tisserands dont il surveillera le travail jusqu'à ce qu'il soit achevé. Et quand la toile sera finie, il la fera transporter au magasin des dames. La dépositaire lui en donnera un reçu pour sa décharge dans le compte qu'il doit présenter à la commission; celle-ci lui remboursera ses avances s'il en a faites.

Un inspecteur et une inspectrice, nommés pour les fabriques de laines, procéderont de la même manière; et l'inspectrice, d'accord avec l'inspecteur, pourra faire fabriquer d'une partie de ces filatures des bas de toutes grandeurs et des bonnets ronds pour les hommes.

Commission des Dames.

La commission des dames sera composée de la présidente et de toutes les dames chargées d'une inspection, avec la faculté de s'associer toutes les personnes en état de les aider. Elles nommeront l'une d'entr'elles pour secrétaire, chargée de dresser procès-verbal des délibérations et de signer les comptes; une trésorière chargée de garder et de rendre compte de l'argent qui lui sera successivement remis par la commission pour les dépenses journalières; et une dame dépositaire de tous les effets appartenans à la société, qui proviendront soit de ses fabriques, soit des dons d'objets susceptibles de servir à l'usage des pauvres et qu'on est dans le cas de recueillir.

Les dames chargées de ces fonctions se réuniront une fois par semaine, dans la vue de rendre compte à la commission de leurs opérations et de la situation où elles se trouvent. Elles auront soin de faire couper, coudre et mettre en état tous les objets de fabrication destinés à vêtir les pauvres. Ainsi tous les draps se convertiront en habits, et toutes les toiles en chemises ou en draps de lit, suivant le nombre et les grandeurs que la commission aura prescrit; préférant pour ce travail les femmes pauvres et particulièrement les apprenties de la société.

Ces travaux seront dirigés de manière que les hardes destinées pour l'année, soient prêtes pour le premier novembre, afin que la commission puisse avant l'hiver en faire une répartition générale par les inspecteurs.

Cette même commission aura toujours en réserve et prête à servir une certaine quantité de langes d'enfans, pour les inspectrices qui en demanderont, lorsque des femmes pauvres de leur quartier seront sur le point d'accoucher et n'auront pas les moyens de se les fournir elles-mêmes.

Pour mieux développer l'enchaînement des opérations de la société, je rappellerai en peu de mots : qu'au mois de novembre et avant les froids, on répartira entre les pauvres reconnus dans un besoin absolu, les vêtemens, les chemises, les bas, les bonnets, ainsi que tous les autres objets destinés à les garantir de la rigueur de la saison.

On travaillera de concert pour que tout se trouve prêt pour ce temps, et dès-lors on se disposera à préparer les nouveaux vêtemens nécessaires pour l'année suivante.

La société tiendra douze fois dans l'année son assemblée générale qui aura lieu chaque mois ; le secrétaire y rendra compte de tout ce qui aura été fait et dépensé dans le mois précédent. Ainsi le

public sera informé de toutes les opérations de la société, des secours qu'elle donne et des malades qu'elle soulage. Cette méthode engagera les membres de l'association et des étrangers à faire tous leurs efforts pour la soutenir soit par leurs services, soit par leurs aumônes. L'assemblée déterminera en même temps la quotité de la somme qu'exigeront les dépenses courantes du mois suivant.

La commission, indépendamment des sessions extraordinaires que les circonstances peuvent exiger, en tiendra deux ordinaires et fixes. La première, peu de temps après l'assemblée générale, aura pour objet de répartir la somme déterminée par cette assemblée pour les dépenses du mois. Les inspecteurs y assisteront, et chacun d'eux y exposera les nécessités de son quartier et demandera l'argent qu'elles lui paroissent exiger. La commission statuera sur le tout dans sa prudence, de manière à donner plus aux uns qu'aux autres, suivant le nombre de leurs malades ou des invalides dont ils sont chargés; le restant sera réparti entre les inspecteurs chargés du soin des fabriques, pour payer les prix de façon et celui des filatures. Il en remettra une portion à la commission des dames, et autant qu'il se pourra il en mettra quelque chose en réserve. La seconde session de cette commission aura lieu

huit jours avant l'assemblée générale qui suivra, pour donner au secrétaire le temps de préparer son rapport; et à ceux qui ont reçu de l'argent, celui d'y porter leur compte approuvé ; l'assemblée les vérifiera ; le trésorier y portera de même le sien, et on connoîtra toujours par ce moyen la situation de la caisse : à l'aide de ces matériaux, le secrétaire dressera le rapport qu'il doit apporter à l'assemblée générale et qui comprendra deux parties : l'une présentera tous les secours ou les rentrées du mois; l'autre, les dépenses faites à leur occasion, les sommes qu'on a reçues, et les effets restans, soit en argent, soit en matières brutes ou ouvrées, destinées pour les secours à venir. Au bout de l'année il formera de ces douze états de situation de chaque mois, un état général qui les contiendra tous, et qui sera présenté à la société, dans la dernière assemblée générale de l'année; on pourra l'afficher dans un lieu public, pour que tout le monde en puisse prendre connoissance. Par ces moyens la société sera à portée de mettre de l'ordre et de l'économie dans la distribution des secours, et de fixer son attention sur tous les objets de son institut. Mais desirant de donner une extension toujours plus grande à sa bienfaisance, sur-tout de propager l'amour et le goût de la vertu, le respect et le dévouement filial, le progrès des arts

et métiers, l'amélioration de l'éducation physique et morale, l'application au travail ; et en même temps d'éloigner l'ivrognerie, les querelles, l'oisiveté, la mendicité et tous les autres vices, elle s'est proposé diverses institutions pour atteindre un but aussi louable.

En premier lieu, la société contribuera de tout son pouvoir à donner au culte de l'Église la plus grande solennité, et à engager tout le monde à assister aux offices divins avec le respect et la décence convenables. Elle nommera deux de ses membres, pour avoir spécialement soin que tout s'y passe avec ordre et régularité. Les dimanches et fêtes de l'année, il sera chanté une Messe solennelle à neuf heures du matin en été et à dix en hiver. Il y aura de la musique, et elle sera célébrée avec tout l'appareil et la dignité convenables. L'après-dîner, à deux heures en hiver, et à quatre en été, on se rendra encore à l'église pour les Vêpres, et l'office finira par le *Salve* qu'on chantera en l'honneur de la Mère de Dieu.

Les jours de fête ainsi sanctifiés, la société estime convenable de procurer aux habitans de tout âge, des divertissemens honnêtes et propres à les délasser des travaux de la semaine. Elle fait planter actuellement une allée de peupliers, à l'issue du village, pour servir de promenade; et elle

pense qu'il sera utile d'y établir sur les côtés diverses sortes de jeux, afin que chacun puisse s'y amuser selon son âge et son goût; tels que la paume, les boules, les quilles et autres de cette espèce, également propres à éloigner de l'ivrognerie et des autres vices, et à augmenter l'agilité et la force du corps.

La société pense que tout bon Gouvernement, conduit par une saine politique, ne doit pas se contenter de procurer aux citoyens les moyens de gagner leur vie; qu'il doit encore, et autant que la chose est possible, leur rendre agréable le pays qu'ils habitent, pour détruire le goût du vagabondage et encourager l'application au travail. Qu'après avoir donné la semaine à leur ouvrage et la plus grande partie des jours de fête à la Religion, il est juste que le peuple trouve des amusemens simples et des délassemens honnêtes, qui interrompant ses longues fatigues, lui donnent une nouvelle force pour les reprendre. Que ce moyen l'attache au pays où il vit, et l'empêche de songer désormais à l'abandonner. Que ceux qui ne peuvent se voir dans les autres heures du jour, parce que chacun est occupé de ses travaux, se lieront dans ces occasions et y contracteront entr'eux un esprit de fraternité, absolument nécessaire à la douceur et à l'aménité du commerce de la vie.

Guidée par ces principes et dans la vue d'éviter de plus grands inconvéniens, la société regarde comme infiniment utile l'établissement de ces récréations innocentes qui peuvent produire un très-grand bien. Elles offrent à la jeunesse une occupation dans des momens où une inaction forcée deviendroit dangereuse pour elle; en se livrant à des exercices de son goût, elle s'éloigne sans s'en appercevoir d'amusemens moins bruyans et plus dangereux. Combien de jeunes gens, combien d'hommes seront détournés d'aller au cabaret, de s'enivrer, de se quereller, de se battre, comme il arrive ordinairement les jours de fête!

D'ailleurs cette réunion dans la promenade publique, introduira l'émulation de la décence et de la propreté dans les habillemens et dans la manière de se présenter; ces soins extérieurs utiles à la santé du corps, ont quelqu'influence sur la douceur du commerce, servent à adoucir la rusticité que donne l'habitude de voir peu de monde. En même temps, le desir de se vêtir avec quelque recherche, excite au travail qui devient indispensable pour y satisfaire. Il en résulte dans les esprits un sentiment général de bienveillance, de politesse et d'attention qui se répand sur tous, qui devient universel, et d'où naît l'urbanité proprement dite, à laquelle la société est redevable de sa douceur et de cette attention réci-

proque qui est un devoir, et dont sont fort peu susceptibles des hommes grossiers qui, couverts de crasse, se cachent sous leurs haillons et vivent séparés les uns des autres comme les ours dans leurs cavernes.

Indépendamment de cette raison, la société se propose d'instituer et de distribuer différens prix. Elle espère par ce moyen exciter plus d'un genre d'émulation, et atteindre les différens buts auxquels elle veut tendre. Ces prix se donnant au concours et avec solennité, ils éveilleront non-seulement le desir général de les obtenir, mais ils fourniront encore une occasion de fête et de ces réunions, où tout le monde se divertira et passera avec intérêt et avec plaisir une partie des jours consacrés au repos.

Ces prix ne contribueront pas moins à étendre et à rendre l'instruction plus générale; ils multiplieront les objets sur lesquels l'attention doit se porter. Comme ils seront distribués entre les personnes du lieu, sous les yeux de leurs pères, de leurs parens et de leurs amis, et qu'ils ne seront accordés qu'à la supériorité reconnue et décidée du mérite, il est impossible que ce mouvement n'excite pas un vif intérêt dans toutes les familles. Celles dans lesquelles le prix aura été décerné, seront flattées de voir un sujet qui leur appartient, reconnu pour supérieur aux autres.

L'espérance d'être plus heureuses l'année suivante, consolera celles qui n'auront pas eu cet avantage; et toutes s'intéresseront vivement aux progrès dans tous les genres.

Ces récompenses données successivement et dans des temps convenables, répandront habituellement dans le village le mouvement et la joie, elles seront pour tous les habitans un motif d'intérêt et d'espérance. Pour en faire une distribution bien entendue, la société se propose d'en décerner douze, une chaque mois, et toujours un dimanche, dans l'ordre que je vais présenter.

Le prix de janvier s'appellera le prix du *mérite.* Il sera destiné à des jeunes gens non mariés, à la condition expresse qu'ils seront cultivateurs, ou exerceront un métier ou quelqu'art mécanique. Il sera décerné au jeune homme qu'on aura reconnu avoir le plus de mérite, et ce mérite consistera premièrement à observer la loi de Dieu. Ainsi tout jeune homme de mauvaises mœurs, qui blasphème, qui jure, qui s'enivre, qui joue, qui ne s'applique à rien, qui ne travaille point, ne peut avoir aucun mérite. Tout jeune homme qui n'obéit pas, qui n'est pas soumis à ses parens, qui est sorti de la maison paternelle sans la permission de son père, ne s'en fût-il absenté que peu de temps, n'a plus de droit à cette récompense.

Elle n'est destinée qu'aux jeunes gens exempts de tous ces vices, obéissans et soumis à leurs parens, pacifiques, sensés et tranquilles. Pour être admis à ce concours, on exigera dix-neuf ans accomplis, et au-delà de vingt-cinq il n'y aura plus d'admission. Le prix ne sera décerné qu'à la pluralité des voix. Les votans seront les jeunes gens mêmes du lieu et de l'âge convenu, de manière qu'ils se donneront le prix les uns aux autres. Pour y procéder avec ordre, la société chargera trois de ses membres de présider à cette opération; le président, la présidente, le secrétaire, le trésorier et le curé y assisteront de droit et indispensablement. Cette réunion de membres de la société se nommera l'*Assistance*, et présidera de même à la distribution de tous les autres prix.

Voici comment on procédera. A sept ou huit heures du matin, selon les temps, l'assistance se rendra à la salle d'assemblée. Les jeunes gens de dix-neuf à vingt-cinq ans auront été prévenus et attendront en dehors. On les introduira ensuite; le président leur fera un petit discours, où il leur expliquera en quoi consiste le mérite, comme on va le dire. Il intéressera leur conscience à ne donner leur vœu qu'avec équité et à justifier la confiance que la société a placée en eux.

Après cette courte exhortation, on les fera sortir, pour rentrer aussitôt, mais séparément, et

et un seul à la fois, pour qu'ils ne puissent être entendus les uns par les autres. On leur demandera quels sont les trois jeunes gens qui leur paroissent les plus dignes du prix. Ils en nommeront trois, parce que s'ils n'en nommoient qu'un ou deux, il seroit à craindre que chacun ne nommât que ses amis ou ses parens; au lieu qu'en en nommant trois, on doit espérer qu'après avoir satisfait son cœur, il écoutera sa conscience, et nommera le plus digne du prix. Comme on n'aura égard qu'au nombre des nominations, on peut se flatter aussi que le sujet qui sera nommé le plus souvent, mérite le plus de l'être.

Dès que les jeunes gens auront fini de voter, l'assistance dépouillera toute seule le scrutin. Celui qui aura eu le plus de suffrages, l'emportera sur tous les autres. L'assistance gardera le secret sur le résultat du scrutin, de manière que personne ne puisse en être informé, jusqu'à ce que le curé le proclame en chaire. Cette méthode ajoutera de l'intérêt et de la solennité à la cérémonie. L'assistance sortira donc de la salle, sans que son secret ait transpiré. Elle se rendra à l'église, et s'y placera sur un banc préparé vis-à-vis de l'autel. Le Curé montera en chaire, et y dira: *Le jeune homme que ses compagnons ont jugé le plus digne du prix de la société, est N. fils de N. et de N.*

Aussitôt les tambours et tous les instrumens

de musique célébreront le triomphe et donneront le signal de l'alégresse. Deux membres de l'assistance iront chercher le vainqueur et le placeront au milieu d'eux. Là, le président, en présence de tous les habitans, lui passera au cou une écharpe couleur de feu, qu'il portera tout le jour, et lui donnera une bourse contenant trois mille réaux fournie par le trésorier, et destinée à servir à l'établissement du jeune homme. On le fera asseoir entre le président et la présidente, et il y entendra la Messe. Deux autres membres de la société iront chercher son père et sa mère, ses frères et ses sœurs, et les feront aussi asseoir avec eux sur un autre banc, place d'honneur destinée pour la famille du vainqueur.

La Messe finie, la musique accompagnera chez eux le vainqueur et sa famille. L'après midi, ils se rendront à Vêpres, où ils seront placés de la même manière. Le jeune homme couronné se rendra ensuite avec tout le monde à la promenade et aux jeux publics, où la musique le précédera ; il s'asseoira entre le président et la présidente ; et à la fin du jour, la musique le reconduira chez lui.

Le mois de février amène régulièrement le carnaval, dont les trois derniers jours se passent le plus souvent en divertissemens inutiles et profanes ; la société veut qu'on les emploie avec

décence et avec utilité. Elle s'occupera donc à les sanctifier comme des jours de fête. On dira, le matin, une Messe solennelle; le soir, on chantera les Vêpres et le *Salve;* et le reste du jour sera destiné à des jeux qu'on appellera *Jeux de la jeunesse.* Au sortir de l'Église, on se rendra avec la musique aux peupliers. Deux membres de la société seront nommés présidens des jeux, et voici en quoi ils consisteront :

Nous avons déjà dit que le maître et l'inspecteur de l'école des jeunes garçons s'appliqueroient, pour les rendre forts et robustes, à leur faire contracter l'habitude des exercices du corps pendant tout le cours de l'année. C'est à l'époque du carnaval que nous jugerons s'ils l'ont fait avec succès. On divisera les athlètes ou les concurrens en trois bandes. La première sera composée de jeunes gens de dix à quatorze ans; la seconde, de ceux de quatorze à dix-sept ans; et la troisième, de ceux de dix-sept à vingt. L'assistance se placera dans un lieu désigné, d'où elle pourra tout voir : ce sera elle qui décidera toutes les contestations qui pourroient s'élever.

Le Dimanche, nos jeunes gens feront leurs exercices. On commencera par le saut en l'air, et l'on donnera une piastre forte à celui de la première bande qui aura sauté le plus haut; on en donnera autant à celui de la troisième. On en

viendra ensuite aux sauts en avant ; et celui de chaque troupe qui aura le mieux sauté, recevra la même récompense.

Le lundi amènera d'autres jeux, qui seront celui de la force et de la course. Quant au premier, chaque bande aura sa charge, proportionnée à l'âge des concurrens ; mais elle sera telle qu'on ne puisse la porter sans peine et sans effort. Le prix sera également d'une piastre forte, et sera remporté par le jeune homme de chaque bande qui l'aura portée le plus loin. Chaque bande concourra deux fois et recevra deux prix. Ceux qui auront gagné le premier, ne pourront être admis à disputer le second.

Il se fera aussi deux assauts de course par chaque bande. Le prix sera de même une piastre forte ; elle sera placée au terme de la carrière que l'assistance aura déterminée. Celui qui l'aura touchée le premier, remportera le prix.

Le mardi, on grimpera sur des piquets établis solidement dans la terre, et qui s'élèveront au moins à vingt-cinq vares de hauteur. Un paon sera attaché à son extrémité : on admettra tous ceux qui se présenteront pour cet exercice. Le sort décidera le tour de ceux qui monteront ; et celui qui le premier aura pu atteindre au paon, l'aura gagné. Tout le monde pourra ces jours-là participer à ces jeux ou autres semblables.

La société institue pour le jour de Pâques un repas public pour les vieillards ; ils auront ce jour-là des bancs distingués à l'Église, pour y recevoir pendant la Messe et les autres Offices, toutes les personnes âgées des deux sexes, de quelque état ou de quelque condition qu'elles soient. Pour jouir de cet honneur, il suffira que les hommes aient soixante et quinze ans, et les femmes soixante et dix.

Au sortir de l'Église, ils se rendront tous, précédés de la musique et de deux membres de la société, dans une salle où l'on aura préparé une table simple, mais abondamment garnie, pour que les convives puissent distribuer une partie des mets aux personnes de leur famille qui auront pu se placer dans le voisinage de leurs pères et de leurs aïeux, et les deux membres de la société s'asseoiront avec eux. De là, on se rendra à Vêpres ; et de l'Église, aux récréations publiques.

Le Dimanche de Quasimodo sera destiné pour la première Communion des jeunes garçons en état d'y être présentés. Deux membres de la société assisteront aux examens qui devront précéder, sur la doctrine chrétienne, et dans lesquels on apportera le plus grand soin. On formera une liste des enfans qu'on aura jugés capables d'être admis à la sainte Table, et les autres seront ren-

voyés pour achever leur instruction à l'année suivante. La société aura soin de vêtir ceux qui en auront besoin, pour qu'ils se présentent à l'autel avec décence. Mais les membres de la société chargés de cet objet, feront connoître le jeune garçon ou la jeune fille qui auront montré le plus d'instruction, et les prix que nous allons indiquer leur seront décernés.

Le même Dimanche de Quasimodo, il s'ouvrira un concours pour tous les jeunes garçons qui voudront aspirer aux prix d'instruction ; et le Dimanche suivant, l'assistance se réunira dans une salle. Là, tous les concurrens de l'un et de l'autre sexe feront une lecture ; ensuite elle les fera écrire, et enfin chiffrer. L'assistance restée seule, adjugera un prix au jeune garçon, et un autre à la jeune fille qui aura le mieux lu ; elle en décernera deux autres à celui ou à celle qui auront le mieux écrit, et deux autres à ceux qui auront fait le plus de progrès dans l'arithmétique. Ces six prix, ajoutés aux deux qui sont destinés pour les progrès dans la doctrine chrétienne, formeront en tout huit prix.

L'artiste qui offrira de donner des leçons de dessin aux jeunes garçons, principalement à ceux qui embrasseront quelque métier, aura l'honneur d'être admis dans la société. Pour que ses élèves puissent s'instruire sans être distraits de leurs autres

obligations, l'école ne s'ouvrira qu'à l'entrée de la nuit, et on y emploîra deux heures de travail tous les jours. Si la société consent à accepter son offre, elle déterminera, après la première année d'étude nécessaire pour s'instruire, deux autres prix pour les deux jeunes garçons qui auront présenté les deux meilleurs dessins.

Ces prix consisteront dans un livre analogue à cette étude, qui puisse leur être utile. Le président écrira et signera ces mots de sa main sur le premier feuillet : *à N. fils de N. la Société pour prix de son avancement.* Et cette flatteuse distinction en amènera une autre plus avantageuse : la société se chargera de payer l'apprentissage des vainqueurs pour apprendre un métier utile. Elle payera au maître qui s'en chargera, la valeur des trois années d'apprentissage qui ont été jugées nécessaires pour apprendre un métier, et après lesquelles l'apprenti pourra obtenir le salaire de sa journée.

La société placera de cette manière chaque année, dix nouveaux apprentis ; et chaque apprentissage étant terminé au bout de trois ans, elle payera avec le temps, trente apprentis chaque année : ce qui suffira pour en multiplier bientôt le nombre. Comme ce seront de jeunes gens choisis, qui par la supériorité de leur talent, auront mérité les prix, et qui seront bien instruits

dans l'écriture et dans le dessin, on peut espérer qu'ils deviendront d'habiles artisans.

Pour augmenter la solennité de la distribution des prix, l'assistance ne publiera pas à l'instant même les noms des vainqueurs, elle les tiendra secrets jusqu'à ce que tout le monde s'étant rendu de la salle dans l'Église, le Curé les proclamera en chaire : alors la musique se fera entendre. Les fabriciens iront les chercher et les conduiront au président, qui leur donnera le prix dont nous avons parlé, et ensuite ils se placeront ensemble et à côté de lui pour entendre la Messe.

Au mois de mai, on décernera le *prix de la vertu*, destiné aux personnes du sexe non mariées, filles de cultivateurs ou d'artisans, depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à celui de vingt-trois. Il se distribuera de la même manière et avec les mêmes attentions que le prix du *mérite*. Les votantes seront les filles elles-mêmes du lieu. Avant qu'elles donnent leurs suffrages, la présidente leur fera aussi un petit discours, dans lequel elle leur expliquera que la vertu d'une jeune fille consiste à être obéissante à ses parens, appliquée, laborieuse, modeste et retirée ; sur-tout attentive à ne jamais faire parler d'elle, à ne jamais montrer aucune mauvaise inclination particulière ; à attendre avec soumission la volonté de ses parens et à suivre leurs conseils : on gar-

dera en tout le même secret et le même ordre. Chaque fille en nommera trois; la présidente passera au cou de la jeune fille couronnée une écharpe bleue, et lui donnera les trois mille réaux destinés à son établissement.

Le mois de juin sera destiné aux *prix des bons pères de famille* : ils seront donnés à un père et à une mère choisis parmi les cultivateurs ou les artisans du lieu. Les votans seront tous pères de famille; et chacun d'eux nommera trois personnes. Le président leur exposera les qualités que doivent avoir les sujets qu'ils vont nommer, et on procédera comme pour le prix du *mérite* et pour celui de la *vertu*; avec cette seule différence que le président passera au cou du père de famille choisi une écharpe blanche, et qu'il le gratifiera de six cents réaux. Quant au prix de la mère de famille, on aura égard au nombre d'aunes de toile qu'elle aura faites dans l'année, à son excellente conduite et à son application au soin de sa famille. La présidente la décorera aussi d'une écharpe blanche, et lui donnera six cents réaux.

En juillet, on décernera le prix de la culture des *prés artificiels*. L'assistance nommera deux experts qui, d'après les informations prises des propriétaires et des cultivateurs, reconnoîtront les prés artificiels de l'arrondissement, et lui remet-

tront un rapport écrit de ce qu'ils auront observé. Ce rapport sera lu publiquement au jour indiqué, afin que les intéressés puissent être présens et exposer ce qui leur conviendra. L'assistance décidera celui qui, pour avoir étendu la culture des prés artificiels et pour les avoir tenus en meilleur état, mérite le prix. Le Curé le proclamera en chaire. Les membres de la société le présenteront au président qui l'accueillera comme les autres, à cela près qu'il n'y aura point d'écharpe, et que le prix sera de deux mille réaux.

Le mois d'août sera consacré au prix des *jardiniers*. Comme il est fort important d'encourager cette branche précieuse de l'agriculture, le seigneur du lieu offre de prendre deux jeunes gens d'environ dix-huit ans, de les entretenir pendant trois années, et de les placer sous la direction de son jardinier, pour qu'il les instruise. La société se propose d'acquérir le terrain d'environ vingt fanègues qui est à la sortie du village, et où se trouve une source abondante dont les habitans n'ont pas besoin, puisqu'ils en ont d'autres qui leur suffisent.

Elle projète de diviser ce terrain en portions d'une étendue suffisante, pour que chacun puisse y former un jardin capable d'entretenir une famille, et d'approvisionner le village d'herbes pota-

gères et de légumes. Dans cette vue, l'eau de la source sera distribuée de manière à arroser la plupart de ces portions ; et si elle manque à quelques-unes, parce qu'il a été reconnu que l'eau souterraine n'est pas profonde, la société fera construire un puits dans chacune.

Elle compte donner successivement une de ces portions de terrain aux jeunes gens qui auront appris le jardinage ; elle leur fournira en même temps les graines et les arbres ou arbustes qu'il conviendra de planter. Le seigneur du lieu offre aussi de les y maintenir pendant six mois, à compter du jour où le terrain leur aura été donné, pour qu'ils aient le temps de le mettre en état et de recueillir le produit de leur jardin pour leur subsistance à venir. Il promet de plus, qu'à mesure que ces jeunes gens en sortiront, il les remplacera par d'autres ; parce qu'il leur sera toujours utile d'apprendre un art qui pourra leur faire gagner leur vie ailleurs. A l'aide de ces moyens, la société croit pouvoir parvenir à multiplier le nombre des jardiniers et à former un essaim de cultivateurs qui non-seulement sera utile au village, mais à la nation toute entière. Ce n'est point assez ; elle desire encore que les habitans du lieu et les cultivateurs, ceux surtout qui vont s'établir à la campagne, forment des jardins qui fournissent à leur propre con-

sommation. Rien n'est plus doux pour une famille et ne la rend plus indépendante que d'avoir chez soi et de recueillir sur son propre fonds ce qui est nécessaire à sa subsistance. Or personne ne peut mieux se procurer cet avantage qu'un cultivateur, lorsqu'aux productions de son champ et aux animaux de sa basse-cour, il peut joindre les fruits, les herbes et les légumes de son jardin.

Pour encourager une culture aussi profitable, et aux habitans du village lorsqu'ils le pourront, et aux habitans de la campagne, la société nommera deux experts pour examiner l'état des jardins du territoire, de la contenance au moins de trente vares carrées de superficie. Ils feront leur rapport à l'assistance un Dimanche de ce mois, de la même manière et aussi publiquement que le Dimanche précédent, en présence des intéressés; et celui dont le jardin aura été jugé le mieux travaillé, les arbres fruitiers le mieux taillés, greffés et soignés, recevra pareillement une somme de cinq cents réaux.

En septembre, on adjugera des prix d'agriculture. Les experts nommés feront à l'assistance un rapport individuel de l'état de tout le territoire. Ils formeront trois états : l'un des terres bien travaillées dont les cultivateurs sont recommandables par l'attention et l'activité qu'ils ont

mises à leurs travaux ; le second, des terres qui paroissent n'avoir reçu qu'une culture foible et commune ; et enfin le troisième, de celles qui ont été oubliées ou négligées. Ce dernier état engagera l'assistance à s'informer des motifs de cet abandon ; et s'il vient de pauvreté, d'infirmité ou d'autres accidens, à prendre les mesures qui pourront en améliorer la culture à l'avenir, soit en excitant les cultivateurs, soit en leur faisant quelques avances, remboursables à la récolte.

Les experts indiqueront en même temps le terrain le mieux travaillé et qui aura produit proportionnellement la récolte la plus abondante, à raison de sa meilleure culture ; c'est-à-dire le terrain qui aura été labouré le plus souvent et le plus profondément ; les semailles qui auront été le plus exactement purgées des mauvaises herbes et qui auront conséquemment produit des grains meilleurs et plus abondans ; le terrain enfin le mieux amélioré. Ils feront également mention du terrain qui en aura le plus approché ; et les deux cultivateurs qui les auront travaillé recevront chacun un prix de la société : l'un, de deux mille réaux ; l'autre, de cinq cents, lesquels seront décernés avec le même appareil que les précédens.

En octobre, on donnera le prix de la culture de la *vigne*. Les experts nommés reconnoîtront

toutes celles de l'arrondissement ; ils en feront leur rapport de la même manière, et formeront trois états semblables. Le vigneron dont la vigne aura été jugée la plus belle, la mieux entretenue et la mieux soignée, recevra un prix de cinq cents réaux avec la même solennité.

On adjugera, en novembre, les prix de la culture du *lin* et du *chanvre*. On donnera avec la même publicité quatre cents réaux à celui qui aura fait dans l'année la plus belle récolte de lin, et trois cents à celui qui aura recueilli le plus de chanvre. Pour qu'il n'y ait point de fraude, et que les uns ne puissent prêter aux autres des produits de leur culture, les experts apprécieront les récoltes sur le fonds même et en rendront compte à l'assistance.

Enfin, au mois de décembre, il sera donné, aussi solennellement, un prix de six cents réaux à celui qui aura planté le plus grand nombre d'arbres dans sa terre. On ne doit pas y comprendre ceux dont on aura enrichi les jardins, et pour lesquels on a déjà décerné un prix au mois d'août, mais ceux seulement qui auront été plantés, tant pour la clôture des héritages que pour l'ombrage des habitations ou tout autre objet d'agrément ou d'utilité, en donnant la préférence aux arbres utiles, tels que les oliviers et les mûriers blancs. Les trois premières années,

ce prix sera destiné à celui qui aura fait la plus grande plantation ; mais dans la suite, à celui qui aura le plus planté pour son propre usage et dont les arbres se conserveront sains, nets et vigoureux. Tel est, mon cher *Antoine*, l'état dans lequel nous laissâmes notre projet après de longs débats. Le bon Curé s'étoit rempli parfaitement de l'esprit de ces idées et la joie brilloit dans ses yeux ; il lui sembloit qu'il en recueilloit déjà les fruits ; il étoit transporté et hors de lui-même. Il nous répétoit sans cesse : il est impossible que, si ce projet s'exécute, nous n'éprouvions pas dans peu le bien qui doit nécessairement en résulter. J'admirois dans l'ardeur de son enthousiasme, le caractère de son ame bienfaisante et la ferveur de son zèle.

—Messieurs, nous disoit-il, les larmes aux yeux, combien d'heureux vous allez faire ! mais je le serai le premier par-dessus tout. Je ne suis ici qu'un pauvre Curé, chargé d'une foule d'obligations, sans aucun moyen pour les remplir. Tous les jours et à toutes les heures j'endure l'inexprimable tourment que me fait éprouver le spectacle de la plus grande misère et de la nécessité la plus urgente, joint à l'idée de ne pouvoir soulager personne. Vous allez non-seulement me donner les moyens de secourir tous les malheureux, vous m'associez encore un grand

nombre de personnes honorables qui voudront bien se charger de ce que je devois faire seul, et qui pourront le faire avec plus de connoissance, plus d'ordre et plus d'économie.

Au moyen de la division des quartiers, je conçois que deux inspecteurs habiles et honnêtes peuvent exécuter avec intelligence et avec succès, dans le district qui leur sera confié, ce qui seroit impossible à un homme seul, fût-il doué du plus grand talent et favorisé des moyens les plus abondans. Vous allez donner dans chaque quartier deux pères, deux mères, deux anges tutélaires qui connoîtront tous les individus, qui seront informés de toutes les misères, de toutes les maladies, de tous les accidens, de toutes les disgraces, et qui pourront à l'instant même porter par-tout des remèdes ou des consolations. Ils deviendront des anges de paix pour toutes les familles.

Et quel ascendant n'acquerront-ils pas par cet exercice continuel de bienfaisance ? Y a-t-il au monde, peut-il y avoir une dépendance plus étroite que celle que produit d'une part la reconnoissance des bienfaits reçus, et de l'autre, l'espérance de ceux qu'on peut attendre encore ? Combien n'est-on pas docile aux conseils et aux instructions de ceux qui ne nous montrent d'autre sollicitude, d'autre intérêt que notre bien ? Avec

quelle

quelle facilité ne conduisent-ils pas dans les sentiers de la vertu ceux qui l'écoutent ? Les vices pourront-ils résister à la voix de l'homme qui nous aime, qui vient au secours de notre famille, et qui peut l'abandonner si notre mauvaise conduite résiste à sa protection et la repousse ?

Oui, Messieurs ; il n'y aura aucun bourg, aucun village qui n'éprouve à l'instant l'influence d'une institution aussi charitable et aussi bien ordonnée. Si une pareille société trouve, comme on doit l'attendre, des inspecteurs Chrétiens et zélés, elle peut réformer les mœurs et ramener parmi nous toutes les vertus. Le soin de secourir les pauvres, tout saint qu'il est, sera l'objet le moins important, parce que cette charité bienfaisante amènera à sa suite l'étude de la Religion, la bonne éducation de la jeunesse, l'honnêteté publique, la décence extérieure, l'urbanité, la paix des familles, l'extinction des procès et des contestations, l'expulsion des vices honteux, et enfin le progrès des arts, l'amour du travail et de l'application, la prospérité des états, et tous les biens particuliers dont la réunion forme la félicité publique.

Il me semble qu'il n'y a point de ville, quelle que soit sa population, qui ne pût employer ces moyens et profiter des mêmes avantages. L'in-

nombrable quantité des habitans de Londres et de Paris, de Pékin et de l'ancienne Rome ne m'intimideroit point, parce qu'en les divisant en quartiers, on viendroit à bout de les gouverner tous. Tout ce que fait l'inspecteur dans chacun des quartiers, tout ce qu'il y observe, tout ce qu'il y dispose, tenant aux principes qui lui ont été dictés par la commission, tout se ramène à elle; tous ces divers rameaux aboutissant au même tronc, tous ayant le même principe de vie, il en résulte que tout suivra les mêmes maximes, le même esprit, le même principe d'action et de mouvement. La société répandra partout et accréditera par l'influence de son exemple les mêmes instructions, la même application, les mêmes vertus; elle parviendra à bannir généralement la mendicité, l'ivrognerie, la dissolution et tous les vices.

Le bon Curé ne finissoit plus. Il vouloit sortir à l'instant pour parler à tout le monde, et pour engager à entrer dans la société. Mon ami le vit si ardent qu'il crut nécessaire de modérer son zèle. —Monsieur le Curé, lui dit-il, allons doucement : pour faire le bien, il faut y procéder avec maturité. Évitons la précipitation et sur-tout le grand bruit. Si Dieu daigne bénir nos projets et nos desirs, nous leur donnerons plus d'extension encore; mais marchons avec

circonspection, et ne parlons d'abord que de trente ou quarante personnes de chaque sexe, mais choisies parmi celles qui jouissent de la plus grande estime et de la meilleure réputation.

—Je fus de son avis. Le Curé s'y conforma; et nous dit qu'il rapporteroit dans deux ou trois jours une liste de cinquante ou soixante personnes, et que nous déterminerions un jour pour nous réunir et mettre la main à ce grand ouvrage. C'est ainsi que nous y procédâmes, et je t'en rendrai compte dans ma première lettre; celle-ci est déjà trop longue. Adieu pour aujourd'hui, mon cher *Antoine*.

LETTRE TRENTE-NEUVIÈME.

Marien à Antoine.

Le jour déterminé pour jeter les fondemens de notre société, nous nous rendîmes chez le Curé, et nous y trouvâmes plus de cinquante personnes. Ce nombre augmenta à notre arrivée, par rapport à celles qui nous avoient accompagné. Le Curé nous fit un excellent discours sur la charité et sur la grandeur du bien que le village pouvoit devoir bien plus à notre zèle qu'à la multiplicité des aumônes. Il nous exposa dans un grand détail l'objet de notre réunion; et on lut le règlement qui fut très-applaudi.

—Messieurs, dit alors le Curé, puisque vous voulez bien approuver ce règlement, et que nous ne nous sommes réunis ici que pour l'établissement de la société, notre premier soin doit être de nommer un président. A l'instant tous les yeux se portèrent sur mon ami qui fut nommé par acclamation; mais ayant laissé se calmer ce bruit universel, il se leva, et répondit avec autant de modestie que de douceur, qu'il étoit pénétré de reconnoissance pour l'honneur qu'on lui faisoit, qu'il obéiroit toujours avec zèle aux ordres de la société; mais qu'il lui devoit repré-

senter que dans le principe d'un établissement si utile, il lui paroissoit plus convenable de mettre à sa tête un homme qui eût une connoissance pratique du lieu et des personnes qui l'habitoient; qu'à peine arrivé au milieu d'eux, il ne pouvoit avoir cette connoissance; qu'il supplioit la société de lui donner le temps de l'acquérir; et qu'alors, si elle daignoit jeter les yeux sur lui, elle le trouveroit toujours prêt à la servir en tout. Mais que dans la circonstance, le Curé qui, comme pasteur, connoissoit toutes ses ouailles, qui étoit si généralement estimé et si digne de l'être, étoit celui qui devoit naturellement poser la première pierre de l'édifice, et être le premier appelé à la présidence.

Ce discours fut diversement reçu. Les uns en parurent affligés, les autres sembloient disposés à insister. Je crus que dans ces circonstances il convenoit en effet de nommer le Curé. Pour mettre un terme à cette indécision et servir mon ami, je tâchai de persuader aux personnes qui m'avoisinoient qu'il falloit absolument nommer le Curé; et m'étant levé, je dis hautement que la nomination du Curé seroit une mesure très-sage, et que nous étions du même avis. Il fut approuvé, et je proposai de procéder à la nomination des autres emplois.

On nomma pour présidente une veuve, ho-

norée sans doute de l'estime générale, car son élection fut couverte d'applaudissemens. On choisit pour secrétaire un homme respecté, très-versé dans les affaires, écrivant avec facilité, qui avoit passé nombre d'années dans la capitale, et s'étoit retiré dans le village où il étoit né, pour y finir ses jours dans le repos et l'exercice de la vertu : c'étoit un homme plein de zèle et de religion et très-digne de remplir cette fonction. On nomma enfin pour trésorier un marchand qui faisoit quelque commerce, qui avoit la réputation d'être assez riche, et qui jouissoit en même temps de l'estime de ses concitoyens.

Aussitôt que ces membres eurent été nommés, ils allèrent prendre place autour d'une table qu'on avoit préparée, et l'on procéda à la nomination des deux hommes et de la dame qui devoient composer la commission exécutive : alors les voix se réunirent encore sur mon ami. Il se leva et dit : Puisque cette fonction ne demande que du zèle et de l'application, j'accepte l'honneur que me fait l'assemblée. On nomma son collègue et une dame qui acceptèrent aussi ; et la commission, revêtue du pouvoir exécutif et de l'autorité de la société, se trouva formée.

Cette opération achevée, le président dit : Puisque la société a nommé sa commission exécutive, nous la chargerons de nommer dès de-

main, d'après les dispositions du règlement, les inspecteurs et les autres préposés ; et elle espère que personne ne refusera la fonction qui lui sera destinée. Tous lui applaudirent, en assurant qu'ils étoient prêts à se vouer au service des pauvres, du public et de la société.

Le président prit alors sur la table une boîte couverte, destinée à recevoir les aumônes volontaires, et en chargea une dame de l'assemblée qui vint la présenter à tous ceux qui la composoient ; chacun donna ce qu'il voulut ; et la boîte ayant été rapportée au président, on y trouva plus de trois mille réaux. Sans doute mon ami avoit beaucoup contribué pour sa part, mais nous pûmes observer que plusieurs personnes de l'endroit avoient donné libéralement. Le produit de cette quête et la joie qui se peignoit sur tous les visages, l'activité et le zèle que tout le monde annonçoit, furent pour nous un grand motif de consolation, et durent nous faire espérer que notre institution prospéreroit.

Le lendemain, la commission exécutive se réunit, et l'on nomma tous les inspecteurs, toutes les dames inspectrices et tous les autres fonctionnaires, indiqués dans le règlement. On nomma en même temps un homme du peuple, chargé, moyennant un modique salaire, du soin de la salle, et d'obéir aux ordres de la société. Ce fut

lui qui, ce jour-là, annonça leur nomination à ceux que la commission avoit choisis.

Quand j'arrivai à la commission, j'y trouvai plusieurs d'entr'eux qui s'y étoient rendus. On annonça à chacun d'eux sa destination. On y désigna les inspecteurs et les inspectrices, et chacun d'eux fut chargé sur l'instant même du traitement et des secours des malades et des pauvres, et de tous les autres objets relatifs à la police de leurs quartiers respectifs. On y détermina l'honoraire du médecin, du chirurgien et du pharmacien. On distribua aux inspecteurs les premiers fonds recueillis par la société, pour être employés à fournir les secours les plus urgens.

Mon ami mit à la disposition de la commission quatre mille livres de lin, autant de chanvre, et deux mille de laine. Il donna connoissance des tisserands qui étoient venus s'établir dans le village, des prix convenus avec eux, et du desir qu'ils avoient d'être mis en activité. La commission nomma un dépositaire qu'elle chargea de la garde des matières premières, et les inspecteurs des fabriques qui offrirent de les mettre sur-le-champ en œuvre. On procéda enfin à la nomination de tous les préposés, et chacun d'eux eut par écrit une instruction, contenant le détail de ses fonctions et la manière de se

conduire. Je fus chargé de l'inspection des écoles des garçons et nommé maître de dessin. Nous acceptâmes tous avec joie les charges qu'on nous donna ; et nous sortîmes tous aussi empressés de nous occuper de nos nouvelles fonctions que s'il se fût agi de notre fortune individuelle.

Il me seroit difficile de te donner une idée détaillée du mouvement progressif de cet établissement, et de te parler des bénédictions dont il a plu à Dieu de le favoriser. Je ne ferai que t'exposer son état actuel : tu jugeras toi-même des difficultés qu'il a fallu vaincre, des efforts que les circonstances ont exigés, de l'attention continuelle, de la vigilance qu'il a fallu constamment avoir, et enfin de la marche lente, mais ferme, qu'il nous a fallu suivre, pour le porter peu à peu au degré de prospérité auquel il est aujourd'hui parvenu.

Ce village que tu as connu si misérable, si dégoûtant et si triste, est aujourd'hui l'un des plus gais, des plus commodes et des plus agréables du royaume. Je t'ai dit qu'on a baissé et aligné les rues, qu'on a exhaussé le rez-de-chaussée des maisons, qu'on y a ouvert de grandes fenêtres qui donnent à l'air la facilité de circuler librement et qui en assainissent le séjour. C'étoit jadis un cloaque immonde à peine susceptible d'être habité par des hommes ; aujourd'hui

il est formé par des habitations propres, saines et agréables, et coupé de rues et de places dont l'accès est facile : un chemin solide et ferme y conduit commodément en tout temps à la ville voisine ; chaque propriétaire a arrangé celui qui mène à son champ. Chaque propriété y est déterminée par des limites si distinctes qu'on ne peut plus voir s'élever à cet égard ces contestations interminables qu'amenoit le défaut de bornes.

A la sortie du village s'élève et s'étend une magnifique plantation de peupliers qui l'environne presque entièrement et où l'on va se promener. On y a établi, des deux côtés, différentes espèces de jeux qui servent de divertissement les jours de fête au sortir des Vêpres. On y a construit aussi une espèce de loge ronde, vaste, qui sert d'abri à tout ce qui se vend au marché. Elle est d'autant plus propre à cet usage, qu'elle a dans son pourtour trois rangs de gradins ; elle est couverte d'un toit qui la défend de la pluie et du soleil, mais elle est à jour dans toute sa circonférence. Elle n'a pour appui que des colonnes légères qui soutiennent le toit, mais à une telle distance les unes des autres, que lorsqu'il y a foule dans l'intérieur de la loge, la multitude peut voir de dehors ce qui se passe en dedans.

Je t'ai dit combien et comment les cultivateurs

auxquels mon ami distribua les premières portions du pâturage contigu au village, sont devenus aisés. Il n'y en a aucun dont le terrain ne soit entièrement cultivé, aucun chez lequel un quart de cette portion ne soit destiné à des prairies artificielles, aucun qui n'ait augmenté ses troupeaux, aucun qui n'ait en assez grande abondance le fumier nécessaire pour bonifier ses terres et en retirer plusieurs récoltes. Je puis te dire encore que tous ont une cour spacieuse pour y abriter leur bétail, leurs poules, leurs cochons, leurs brebis et leurs vaches. Tous ont leurs laiteries qui leur fournissent du lait, du fromage et du beurre frais; tous ont un four pour cuire leur pain; et les débris de leurs grains servent à nourrir les volailles qui leur donnent des poussins et des œufs. Tu peux réunir à tout cela l'hortolage et le produit de leur jardin, car chacun a le sien, et tu verras à quel point ces nouveaux cultivateurs sont aisés et heureux.

Cet exemple a été si convaincant et si persuasif que tous demandent à présent du terrain. Lorsqu'on a vu le premier pâturage se changer en une habitation vivante et commode, il est devenu facile de peupler les autres, tout le monde desiroit et sollicitoit une concession de terrain. Déjà nombre de pâturages de ce terroir se trouvent peuplés soit par les habitans de ce village,

soit par ceux des environs ; et s'ils ne le sont pas encore tous, ce n'est pas qu'on ne les demande : beaucoup de personnes les sollicitent instamment ; mais mon ami s'en réserve une partie : il croit qu'il est juste de préférer les enfans des premiers colons. Et voici comment il opère.

Lorsqu'un de ces colons a mis sa terre en état, il ne lui faut plus autant de bras pour en continuer la culture. Supposons-lui trois fils qui l'aient aidé à y défricher et à améliorer son terrain et qu'il n'ait plus besoin de leur aide, alors son travail et celui du fils qui est son héritier lui suffisent ; mais comme il ne peut diviser sa portion et qu'elle doit passer toute entière à celui qui lui succède, l'amour paternel lui fait desirer d'établir ses autres fils. Que fait-il alors ? il commence par l'un des deux ; il demande du terrain pour lui, il déclare qu'il borne là sa demande et qu'il se charge de fournir au nouveau colon tout ce qui lui est nécessaire pour mettre en valeur la nouvelle concession qu'il sollicite. Il peut le faire, il a multiplié ses troupeaux ; et sans se priver de ceux qui lui sont nécessaires, il fournit à son fils ceux dont il a besoin pour commencer. Il lui donne les semences, et vient à son aide jusqu'à ce qu'il ait fait sa récolte. Lui-même et ses deux autres fils l'aident à préparer, à cultiver et à semer son terrain, et

celui-ci secouru par tous, acquiert en peu de temps une honnête aisance. Le père en fait autant pour son troisième fils ; et il en auroit un plus grand nombre, qu'il procureroit à tous la même aisance.

Ainsi la population se développe, s'étend et s'accroît d'elle-même. Nous avons déjà plusieurs fils de colons établis ainsi par leurs pères. Parmi ceux que je pourrois te citer, je ne te parlerai que d'un de nos colons, pauvre journalier il y a cinq ans, et qui est aujourd'hui un propriétaire aisé et un excellent père de famille. Il a destiné son fils aîné à l'héritage de sa portion de terrain ; il en a demandé une autre pour son second fils qu'il a établi en l'approvisionnant de tout ; un jeune homme qui a épousé une de ses filles lui aide ; il lui reste encore deux autres garçons et une fille ; et nous ne doutons pas que d'ici à trois ans, et plaçant ainsi un fils chaque année, il ne les laisse tous dans l'aisance.

Tout cela n'a exigé de mon ami que la cession du terrain, et beaucoup d'autres se sont établis de la même manière. Mais il voit avec chagrin qu'il n'aura plus bientôt de terrain à céder, et il dit souvent en soupirant : Celui qui posséderoit tout le terrain du royaume, pourroit bientôt ne faire de toute l'Espagne qu'un vaste jardin !

—Revenons à notre société. Elle a produit de si grands biens qu'on ne peut les concevoir, à moins d'en être témoin de ses propres yeux. On comprendra difficilement qu'avec des dépenses aussi modiques, et seulement à l'aide de l'ordre et de la règle qui règnent dans leur emploi, on ait pu obtenir tant et de si grands avantages. Je ne te dirai, quant aux malades, qu'un seul mot. Dès qu'il y en a quelqu'un, une personne de la famille va avertir le médecin ou le chirurgien, l'inspecteur ou l'inspectrice ; ceux-ci se transportent à son domicile, et lui prodiguent aussitôt tous les secours nécessaires. Le pharmacien fournit les remèdes qu'on ordonne, et l'inspecteur s'informe de la situation de la famille, pour lui donner ce qui leur paroît le plus urgent, comme de bons alimens, du vin et d'autres objets étrangers à la pharmacie ; ils visitent fréquemment le malade, et rien ne lui manque jusqu'à ce que Dieu dispose de lui.

Les inspecteurs sont spécialement chargés de travailler à connoître toutes les familles de leur quartier ; ils s'informent non-seulement de leurs besoins, mais de leurs principes et de leur conduite. Il en résulte que la commission sait à quoi s'en tenir sur le caractère des familles pauvres ; et elle les traite selon qu'elles le méritent. Les inspecteurs eux-mêmes, à l'aide de leurs visites

assidues, de la continuité de leur vigilance et de leurs fréquentes exhortations, ont beaucoup contribué à les corriger. En menaçant les plus récalcitrantes de les effacer de la liste de ceux qui sont inscrits pour recevoir des bienfaits, ils sont venus à bout de leur faire changer de conduite; et la crainte de cette radiation, a déterminé un changement général.

Tu juges maintenant combien les mœurs ont gagné à cette administration paternelle. Plus de ces querelles jadis si fréquentes; à la première dispute ou sur la moindre plainte, l'inspecteur et l'inspectrice s'empressent d'en prendre connoissance. Ils sont comme le père et la mère de toutes les familles de leur quartier; ils s'informent du sujet du différend, et tâchent de l'appaiser par des moyens de raison et d'équité, ainsi que le feroit un père avec ses enfans.

L'empressement et la charité qu'ils mettent à soulager les nécessiteux et les affligés, leur donnent une autorité supérieure à celle que peuvent avoir les lois civiles. Les caractères les plus inquiets et les plus indociles sont forcés d'obtempérer à des décisions dictées par la prudence et par l'esprit de charité, à raison de la continuelle dépendance où ils se trouvent de leurs bienfaits; ainsi les querelles se terminent promptement, et depuis long-temps nous voyons avec plaisir l'es-

prit de paix qui règne ici ; si elle souffre quelque interruption ou quelque altération, ce n'est que passagèrement : on n'y voit point s'élever les malheureuses dissentions qui sont si communes dans les petits endroits.

Il en est de même dans l'intérieur des familles. Les inspecteurs qui les visitent souvent, sont toujours là prêts à corriger les vices ou les défauts qui peuvent s'y montrer. Le premier principe que la société a eu soin d'établir et qu'elle a le plus soigneusement inspiré à ses membres, est de donner à l'autorité paternelle toute l'extension, la force et le pouvoir qui sont compatibles avec les lois du pays ; elle est profondément persuadée que de ce principe soutenu avec fermeté, doivent naître et dépendre les bonnes mœurs en général.

Elle s'est fait un devoir d'inculquer, d'exciter, de maintenir par toutes sortes de moyens, et de rappeler avant tout la subordination absolue et continuelle des enfans à leurs pères, comme le sentiment qui importe le plus au maintien du bon ordre. Elle n'ignore point qu'il y a des pères injustes et durs ; mais elle sait aussi que ces caractères forment une exception, et que l'instinct général de la nature est d'inspirer aux pères un vif sentiment de tendresse pour leurs enfans. Ils voient en eux une partie d'eux-mêmes ; et ce

sentiment

sentiment est si commun, qu'on en trouve des traces parmi les bêtes féroces mêmes; et si intime, qu'il précède toute réflexion, et n'a besoin ni de mérite ni de motif.

L'expérience nous apprend que cette affection naturelle détermine les hommes dans toutes les circonstances difficiles; à se sacrifier eux-mêmes en faveur de leurs enfans. L'âge et la raison sont une autre présomption en faveur d'un père. Aussi la nature et la Religion, se fiant à la supériorité de ses lumières et à la force de son inclination naturelle, s'accordent-elles à le constituer premier juge, premier magistrat, premier souverain de ses enfans; et le Gouvernement n'a rien de mieux à faire que de donner à cette autorité tutélaire toute l'étendue qu'elle doit avoir, et de la laisser agir dans tout ce qui ne s'oppose point aux lois.

Mais il peut exister des pères qui dans la violence de la passion n'écoutent point assez cet instinct naturel; les inspecteurs alors sont chargés de les appaiser et de les ramener en particulier, pour ne pas affoiblir et ne porter atteinte, autant qu'il se peut, ni au respect qui leur est dû ni à l'autorité que le Ciel a départie à ces premiers organes de ses volontés. C'est dans cette vue qu'on ne donne jamais une portion de terrain ou tout autre objet aux enfans que les pères n'y

interviennent ; qu'on n'autorise jamais aucun mariage de jeunes gens et que jamais on n'y contribue sans la participation et le consentement des pères. On veut que les enfans vivent toujours dans cette soumission et dans cette dépendance ; et le défaut de respect ou la plus légère désobéissance d'un fils envers son père, sont regardés comme une faute irrémissible qui l'exclut pour toujours de la participation aux bienfaits de la société.

On a de même usé d'une grande sévérité contre l'ivrognerie. C'étoit le vice le plus commun dans le pays, et il s'étoit étendu jusques parmi les jeunes gens et les femmes mêmes. L'oisiveté, le défaut de travail pendant l'hiver, le malheur de ne point connoître assez l'horreur et l'infamie d'un vice si grossier et qui abrutit la raison, étoient autant de causes qui les portoient à s'y livrer sans honte. L'exemple des anciens séduisoit les jeunes gens ; le désordre s'augmentoit et se propageoit parmi les personnes de tout âge et de tout sexe. La société bien pénétrée de la difformité de ce vice et de ses funestes conséquences, lui déclara dès le principe la guerre la plus vive.

Elle chargea les inspecteurs d'exclure de la liste de ses bienfaits tous ceux qui, après deux ou trois avertissemens paternels, persévéreroient dans une si détestable habitude ; et quelques

exemples de sévérité suffirent pour corriger le plus grand nombre. Les femmes et les enfans étoient les premiers à conseiller aux vieillards de renoncer à un vice qui les dégradoit; et lorsqu'ils ne pouvoient pas les persuader, lorsque leurs instances ne parvenoient pas à triompher de l'empire de l'habitude, au moins tâchoient-ils de les soustraire à tous les regards, pour que la famille entière ne devînt pas victime de leur désordre : on réussit par ce moyen à imprimer un caractère d'opprobre à cette dégradation de l'esprit. Aujourd'hui, lorsque quelqu'un est surpris dans cet état avilissant, sa famille ne le voit qu'avec un grand regret et y attache une idée d'ignominie.

On est parvenu de même à flétrir la mendicité volontaire, compagne de l'ivrognerie, et elle n'étoit pas moins commune. On ne voit plus de mendiant dans le village; et bien plus, personne n'oseroit l'être, par l'effet du changement de l'opinion. Celui qui voudroit mendier ne recueilleroit, au lieu de secours, que dédains et mépris. La honte en rejailliroit sur sa famille; et personne ne voudroit s'allier avec elle, tant on envisage ce vice comme une preuve infaillible de mauvaises mœurs, comme un signe sûr de corruption et de bassesse, comme un témoignage évident de l'aversion du travail; non-seu-

lement il est devenu une tache pour la personne coupable, il l'est encore pour la famille qui le souffre et le tolère.

Tu juges combien cette opinion a contribué à faire naître l'application et à améliorer les mœurs générales ; mais tu ne pourrois te former qu'une foible idée des autres biens qu'a produits cette société. Tout ce village est réglé comme une horloge sortie des mains d'un artiste habile qui a soin de l'entretenir dans une parfaite harmonie ; cette régularité est le fruit des efforts et des divers moyens qu'on a employés pour éloigner l'oisiveté. Tu seras bien plus surpris encore lorsque tu sauras que cette machine, en apparence si compliquée et si difficile à conduire, a été construite et maintenue par les moyens les plus simples.

Un homme seul, guidé par son génie bienfaisant, éclairé par la lumière de l'Évangile et ne faisant que des dépenses modérées, a su l'entreprendre et l'achever. Réduit à ses propres efforts, il n'auroit pu en venir à bout ; mais il a su s'associer un certain nombre de personnes honnêtes et bienveillantes qui, par leur application plus que par leurs dépenses, l'ont aidé à l'exécuter et à la soutenir : c'est un prodige aussi satisfaisant que difficile à croire. Tout a changé de face, et ce changement frappe tous les yeux.

L'abondance a succédé à la misère ; la santé et la vigueur ont remplacé les maladies et la défection des forces ; les jeunes gens soignent leur extérieur, les vieillards les imitent : l'union règne dans les familles. Les pères et les mères ont senti leur dignité et leur pouvoir, les enfans ont reconnu le respect et l'obéissance qu'ils leur doivent ; l'autorité paternelle s'est rétablie, et l'on est enfin parvenu à extirper le vice et à faire honorer la vertu.

Les habitans qu'on voyoit il n'y a pas long-temps si malheureux et si tristes, en comparant leur situation passée à leur état présent, sentent leur bonheur actuel et en jouissent. Tous ont pris de l'amour pour leur pays, tous apprécient leurs avantages, et ont perdu cet esprit de vagabondage qui porte à abandonner sans peine le pays natal où l'on ne se trouve pas bien, pour en chercher un autre où l'on ne se trouve pas mieux : disposition malheureuse qui détruit toute espèce d'application, qui rend l'homme étranger à son pays et ne lui présente de patrie nulle part.

Ce préjugé destructeur n'existe plus dans notre village régénéré. Aucun de ses habitans ne se décideroit à le quitter pour quelque avantage que ce fût : ils savent tous qu'ils ne trouveroient ailleurs ni les moyens de gagner leur vie, ni les commodités, ni les fêtes et les amusemens qu'ils

laisseroient ici. Il est vrai qu'ils travaillent toute la semaine ; mais c'est un travail modéré dont ils ont contracté l'habitude et qui leur aide à subvenir à tous leurs besoins. Les pères travaillent pour nourrir et rendre heureux leurs enfans, et les jeunes gens pour se procurer des vêtemens propres et paroître dans les assemblées avec l'extérieur et la décence qui peuvent leur attirer la bienveillance et l'estime d'autrui, celle sur-tout de la personne qu'ils se proposent d'épouser.

Cette idée est pour eux un puissant aiguillon dont l'impression se renouvelle sans cesse ; chaque dimanche, chaque jour de fête est pour eux une occasion de reconnoître l'utilité du sacrifice qu'ils ont fait pendant la semaine ; et ce motif a beaucoup contribué à répandre sur tous un certain vernis de politesse, un ton d'urbanité, bien éloigné de leurs mœurs rustiques et grossières. Ces pères auparavant si rustres qu'ils ne proféroient pas une parole sans y mêler quelque jurement, si négligens envers leurs enfans, si ivrognes et si querelleurs, sont aujourd'hui plus doux, plus attentifs, plus soigneux, et l'on n'apperçoit déjà plus en eux les traces de leur ancienne rudesse.

Ces jeunes gens que l'effet des mauvais exemples et l'absence de tout frein rendoient si fainéans et qui se livroient si prématurément aux

vices, qui donnoient si peu de soin à leur extérieur, et n'avoient d'autre ambition que celle de mendier ou de devenir des brigands, ont aujourd'hui des principes d'honneur. Ils savent qu'ils peuvent et doivent vivre de leur travail, ils s'y appliquent; ils s'étudient à paroître polis et respectueux, et ne songent à remplir les desirs de leur cœur que par des moyens honorables. Les filles qui non moins grossières que leurs mères, se permettoient la mal-propreté la plus dégoûtante, qui n'avoient aucune apparence de décence ni même aucune idée de pudeur, se font remarquer par leur modestie, leur décence et leur application, à peine se séparent-elles un instant de leurs mères; elles sont recueillies, elles ne se permettent pas la moindre liberté; toute parole équivoque les offenseroit; et ce maintien honnête est accompagné chez elles d'une telle innocence et d'une candeur si naïve qu'elles s'attirent le respect de tout le monde.

Ce changement dans le sexe est admirable; c'est à lui qu'on est plus particulièrement redevable de la réforme des mœurs publiques et du ton de politesse et de décence qu'on est venu à bout d'introduire parmi les habitans. La femme respectable qu'à l'invitation de mon ami je fis venir de la capitale pour administrer l'école des jeunes filles, s'en est acquitté avec distinction. Elle a su

leur inspirer une si haute idée de la dignité de leur sexe, et leur inculquer tant de principes de modestie et de vertu, qu'elle a été le premier mobile, le principe le plus puissant de l'amélioration des mœurs générales. Dès que les jeunes gens virent ce changement chez les filles, dès qu'ils eurent reconnu qu'on ne pouvoit plus leur plaire par des familiarités qu'elles ne permettoient pas, ni par une licence qu'elles désapprouvoient, ils se trouvèrent forcés d'adopter le caractère de la décence et de prendre un air respectueux; c'est à ce changement que nous sommes redevables du ton général d'attention et d'égard qui domine aujourd'hui.

En effet, il n'est pas facile de concevoir comment nos rustiques habitans ont pu changer en si peu de temps. Tu ne serois pas moins frappé du contraste qui se trouve entre l'occupation sérieuse et sévère des jours de travail, et l'activité gaie et animée des jours consacrés au culte divin. Ces mêmes hommes couverts pendant la semaine d'un vêtement mal-propre et négligé qu'exigent leurs travaux, savent s'ajuster et se parer les jours de fête pour assister aux Offices de l'Église et donner ensuite quelque temps aux amusemens du jour. N'imagines pourtant pas que leur joie consiste dans cette gaieté brutale et grossière, qui ne sait être active et bruyante qu'à l'aide du

désordre et de la licence ; c'est la joie des cœurs innocens, la gaieté de gens qui cherchent à se délasser de leurs travaux, mais qui savent se renfermer dans les limites qu'une sage éducation et les bons exemples ont su leur prescrire.

Combien je desirerois que tu pusses être témoin de nos dimanches et de nos fêtes ! Tu y verrois ce que tu ne trouveras ailleurs nulle part, et ce qu'on ne peut voir ici sans attendrissement et sans la plus vive satisfaction. Au point du jour le village est déjà rempli des personnes qui viennent de la campagne entendre la première Messe pour aller ensuite garder leur maison, tandis que le reste de leur famille vient assister à la grand'Messe. Pendant qu'on la célèbre, l'Église est pleine ; on y voit les mères à côté de leurs filles, et les pères avec leurs fils. Nos saints mystères y sont célébrés solennellement et avec respect. Mon ami ne souffriroit pas que rien manquât à la décence du culte, et les membres de la société ne toléreroient ni la moindre irrévérence ni même la plus légère négligence. La faute la moins grave seroit sévèrement punie ; mais cette sévérité n'exige aucun effort. L'habitude y a maintenant établi un tel ordre et tant de respect que tout avertissement à cet égard est devenu superflu.

Les jours de la distribution des prix, qui sont assez multipliés, puisqu'on en décerne au

moins un chaque mois, la fête acquiert un nouveau degré d'intérêt et de plaisir. Toute la matinée est consacrée ou à des examens ou aux décisions qu'on est obligé de prendre, ou à la publication des récompenses; le soir après les Vêpres, tantôt nous nous rendons tous avec la musique au lieu préparé pour les jeux, quelquefois nous accompagnons les époux qui ont reçu la bénédiction nuptiale le matin dans l'Église.

Tu juges que dans des jours si bien remplis et où tous se trouvent exposés les uns à la vue des autres, tous sous l'œil de la surveillance publique, il ne peut y avoir ni ivrognerie ni disputes, moins encore de ces désordres honteux qui ne cherchent que l'obscurité. Bien loin de là chacun se trouve satisfait du plaisir qu'il a goûté, et est animé de l'espérance d'en jouir encore. On est heureux et par la jouissance et par l'espoir; et le bonheur de mon ami est bien au-dessus, puisque c'est à lui que les autres sont redevables du leur.

Voilà quelques-uns des moyens que la société a mis en usage pour améliorer les mœurs de nos habitans. Je vais maintenant t'entretenir d'une institution qui a eu beaucoup de succès, et qui en même temps étoit la plus utile et la plus importante de toutes; c'est l'étude de notre sainte Religion. Il me seroit difficile de te rapporter la manière dont nous nous y sommes pris, et les fruits

que nous en avons recueillis, sans m'étendre beaucoup et sans reprendre les choses de très-loin ; mais cet objet est d'une telle importance, il a tant influé sur nos succès, et les détails de notre marche peuvent devenir si utiles à ceux qui voudroient la suivre, que je crois devoir te les donner avec quelque étendue et dès le commencement de notre entreprise.

Lorsque je vins ici, j'eus de fréquens entretiens avec mon ami sur l'éducation de ses enfans et sur la méthode que nous devions nous proposer de suivre. La Religion et la manière dont il falloit l'apprendre, fut l'un des sujets dont nous nous occupâmes le plus. Je ne chercherai pas à te répéter ce que nous dîmes alors, mais je dois te rapporter ce qui m'en a paru le plus essentiel, parce que c'est à ces entretiens que nous sommes redevables de l'excellente institution dont je vais te parler. —La plus grande consolation, me disoit-il, que me donnent ton arrivée et la condescendance que tu as eue de te charger de l'éducation de mes enfans, est de penser que tes instructions leur donneront une connoissance raisonnée de la Religion.

Lorsque je dis qu'ils l'apprendront bien, tu dois en conclure que je desire qu'ils l'apprennent mieux que nous ne l'avons fait nous-mêmes et que les autres enfans en général. Je pense que l'étude solide et approfondie de la Religion non-

seulement devient utile pour nous soutenir contre notre propre foiblesse, mais qu'elle est l'unique moyen de nous préserver de la contagion de l'incrédulité qui n'a dû ses rapides et déplorables progrès dans notre siècle, qu'à ce vice de l'éducation actuelle qui nous laisse honteusement ignorer ce qu'il nous importe le plus de savoir.

Souviens-toi, *Marien*, de ce qui nous est arrivé et de ce qui arrive généralement à tous les enfans. A peine reçoivent-ils quelque instruction sur la Religion dans leurs plus tendres années; et dans un temps où il sont encore incapables de conception, on leur fait apprendre par cœur les articles nécessaires de notre foi. Les enfans les répètent sans savoir ce qu'ils disent et tels qu'ils se trouvent dans certains catéchismes disposés à cette fin. Ces articles y sont énoncés séchement, ils y sont isolés; ils y sont présentés sans qu'on y fasse rien sentir de cette majestueuse connexion, de ce magnifique enchaînement qui revêt et embellit l'édifice auguste de la Religion.

Ainsi leur instruction se réduit à répéter de mémoire les vérités éternelles, sans que jamais on leur enseigne les principes d'où elles dérivent, sans qu'on leur montre les fondemens sur lesquels elles sont établies et les preuves qui doivent nous convaincre. On leur apprend à devenir Chrétiens à peu près comme on apprend aux Turcs à de-

venir Mahométans , uniquement par tradition et par la leçon de l'exemple. Ainsi on dépouille la religion Chrétienne du privilége particulier qu'elle a par - dessus toutes les Religions, d'avoir été fondée par son Père céleste sur la pierre indestructible et sur les bases lumineuses et évidentes auxquelles la raison ne peut résister lorsqu'elle consent à les examiner.

Tu le sais, c'est à cela que se borne communément l'instruction qu'on donne aux enfans ; et dans le fait c'est la seule qu'on puisse leur donner à leur âge ; mais malheureusement c'est l'unique qu'ils reçoivent dans tout le cours de leur vie. Parvenus à l'état d'adolescens , lorsque leurs forces commencent à croître et que leur raison se développe , leur temps n'est plus rempli que par des occupations et des études qui y sont étrangères ; il n'y a plus pour eux d'époque où on les ramène à l'étude des principes de la Religion. Cet objet qui par son importance devroit occuper tous les momens de leur vie, n'en trouve quelquefois pas un seul qui lui soit consacré dans le cours de la plus longue vie.

A peine sortons-nous de la première enfance, qu'avant le développement de notre raison on nous meuble la tête de connoissances étrangères, qui par cela même qu'elles ne sont point fondées sur la Religion, deviennent plus pernicieuses qu'utiles;

on nous enseigne des futilités qui ne servent qu'à nous faire contracter de nombreux défauts et à nous conduire dans de grands égaremens. On nous enseigne avec beaucoup de peine et d'ennui ce qu'à peine nous pourrons entendre dans l'âge mûr, ce qu'il nous importe peu de savoir, et ce qui ne contribuera jamais à nous rendre plus vertueux et plus heureux : ainsi s'écoule la meilleure partie de notre vie ; ainsi l'âge d'apprendre, l'âge que la nature a destiné à acquérir et à conserver les premières impressions salutaires, et les idées saines et justes qui doivent faire germer dans nos âmes les vertus religieuses et sociales, est presque entièrement consumé en frivolités et en bagatelles.

Il en résulte qu'en général les hommes ne connoissent point la Religion, et que si l'on examine tout un peuple, on le trouvera peu instruit du seul objet qu'il lui importe de savoir; que par conséquent la pratique des vertus doit être très-rare et très-difficile, et que si quelques enfans privilégiés que le Ciel a doués d'un cœur plus craintif et plus sensible, offrent une terre plus propre à recevoir la semence des vérités éternelles, et y conforment leurs mœurs, ils ne le font guère que par un principe de crainte, parce que malgré la dégradation de la nature, les menaces d'une éternité malheureuse leur ont fait une impression

plus vive et plus profonde. Mais comment pourront-ils être conduits par des principes d'amour? comment seront-ils touchés de la beauté de la vertu? comment sentiront-ils la dignité de leur vocation? comment admireront-ils Dieu dans ses ouvrages, et sur-tout dans le magnifique et sublime plan de sa Religion, si rien de tout cela n'est parvenu à leur connoissance?

Ce qu'il y a de plus triste encore, c'est que ceux même que la crainte devroit au moins contenir sont très-rares, et que la plupart d'entr'eux se perdent, parce qu'ils n'ont qu'une teinture légère et superficielle de la Religion; ils ignorent les principes sur lesquels leur foi doit reposer; ils n'ont aucune idée de l'esprit qui la régit et des moyens qui la soutiennent: leur ame est ouverte à toutes les séductions, nul frein ne la retient. Le premier ennemi qui l'attaque est sûr de triompher: le premier qui la flatte la séduit. Les vices auxquels son penchant l'entraîne, s'en emparent bientôt en entier. L'incrédulité vient-elle à lui présenter ses perfides et trompeuses séductions? bientôt elle s'y livre, elle secoue le joug; elle rompt les chaînes que lui imposoit la sévérité de la justice chrétienne; bientôt de l'indifférence dans laquelle elle vivoit, elle parvient à la haine systématique de la Religion. Il ne faut donc pas s'étonner de trouver des hommes qui,

avant d'avoir commencé à croire, sont devenus incrédules et ennemis du Christianisme.

Avouons-le de bonne foi, et en même temps avec douleur : n'est-il pas vrai que ce doivent être là les résultats inévitables de la chétive instruction que nous recevons? Il y a bien plus encore : cette impuissante et foible ressource est malheureusement ce que nous possédons de mieux. Je ne t'ai parlé que de l'éducation que donnent à leurs enfans, les pères vigilans dont la sollicitude chrétienne s'étend jusqu'à faire la dépense d'un précepteur et à les envoyer au collége ; mais tournes tes regards vers cette masse immense qui compose le peuple, et qui, livrée toute entière à des travaux rustiques et nécessaires, n'a reçu dans l'enfance ni pu recevoir dans l'adolescence que des notions obscures et imparfaites de la Religion, tu concevras combien doit être profonde et générale l'ignorance de cette classe d'hommes.

On conçoit aisément par-là à quelle multitude d'abus et de superstitions extravagantes ce peuple dépourvu d'instruction est exposé ; on n'est plus surpris qu'il ouvre son cœur à tous les vices et qu'il devienne le jouet de toutes sortes d'erreurs. Le remède à ce mal, le plus grand peut-être de tous ceux qui affligent l'humanité, lorsqu'on les considère avec les yeux de la foi, seroit d'établir

d'établir des institutions publiques, et de prendre des mesures efficaces pour que tout le monde pût s'y instruire dans l'âge et le temps où il leur seroit possible d'en profiter.

Il est évident que les enfans d'un âge tendre sont incapables de pénétrer et de sentir cette nombreuse réunion de vérités, de faits et de lumières que présentent l'histoire et la doctrine de la Religion. On devroit donc leur enseigner d'abord les premiers élémens du catéchisme, comme on le fait aujourd'hui, pour prévenir le risque de leur mort; mais on devroit aussi mettre à leur portée, dans un âge plus avancé, une instruction complète et plus étendue au moment où leur raison les met en état de comprendre les preuves, l'esprit et les documens de la foi. On devroit destiner aux enfans d'une classe susceptible d'une éducation plus soignée, des traités élémentaires où ils pourroient en puiser la connoissance; et pour le peuple qui ne sait pas lire et qui n'a pas de temps à donner à cette étude; il devroit y avoir des conférences et des instructions publiques dans les Églises, sur-tout dans le carême; et chaque année on lui répéteroit, on lui inculqueroit une instruction aussi essentielle.

Malheureusement ni dans nos Églises ni dans aucune de nos institutions religieuses, il ne se trouve rien qui puisse corriger, comme je le

voudrois, ce défaut de notre éducation générale. On ne sait ni où ni comment un jeune homme riche ou pauvre peut acquérir ces connoissances qui importent autant à son bonheur personnel qu'au bonheur général. Les théologiens eux-mêmes qui par leur vocation se consacrent à l'étude de la loi divine et sont le dépôt vivant des preuves de la Religion et de ses mystères, parvenus une fois à acquérir cette instruction, trouvent à peine les moyens de la communiquer et de la propager.

Combien il seroit important qu'ils pussent nous instruire et nous présenter l'auguste ensemble de la Religion avec toutes ses grandeurs et tous ses trésors, nous découvrir ce fond inépuisable de lumières et de vérités que renferme le Livre sacré des révélations divines, et nous développer enfin les preuves évidentes de leur vérité avec une telle clarté qu'ils nous rendissent imperturbables dans la foi et dans la possession de la doctrine sainte !

Les prédicateurs évangéliques prennent pour texte quelques paroles tirées de l'Écriture, qu'ils étendent et dont ils font le commentaire en développant les idées auxquelles ce texte les conduit ; ils exposent sur quelque point de doctrine ou de morale chrétienne ce qui leur paroît le plus capable d'instruire ou d'édifier leur auditoire : mais cette méthode excellente pour maintenir et pour

réveiller l'amour de la Religion dans ceux qui la connoissent déjà, est insuffisante pour en faire sentir la vérité et la beauté à ceux qui n'en ont qu'une idée imparfaite. Combien ils produiroient plus d'effet, si ceux qui les écoutent étoient plus persuadés ! Et pourquoi quelques-uns d'entr'eux ne se livreroient-ils pas à cette partie indispensable et fondamentale de l'instruction ?

Dans le fait, la chaire qui a si souvent la satisfaction de voir quelques fruits éclore des fleurs qu'elle répand, ne recueille pas tous ceux qu'elle pourroit attendre ; c'est qu'elle ne nous instruit pas assez des premiers principes de la vérité de la Religion et de sa céleste origine ; elle nous laisse dans la même ignorance où nous a laissés l'éducation imparfaite que nous avons reçue. Il en résulte que l'enseignement qui, à raison de son importance, devroit être le plus universel, le plus complet, le plus facile, est non-seulement le plus rare, mais le plus difficile à se procurer.

Pour te rendre palpable cette vérité, je te supposerai en ce moment dans la capitale où les secours sont les plus abondans. Un sauvage vient t'y demander où et comment il pourra s'instruire du culte et de la religion des Chrétiens ; quelles preuves servent à en donner la conviction, quels principes l'établissent et quels sont les témoignages qui lui servent de fondement ; à quel

magistrat enfin ou à quel ministre public il pourra recourir pour s'instruire complétement dans la doctrine du christianisme ? Il me semble, *Marien*, que tu serois fort embarrassé ; tu ne saurois que lui répondre ni à qui l'adresser.

L'unique ressource que tu aurois, seroit de le recommander à la charité bienveillante de quelqu'un de ceux qui à force de travail ont fait cette étude par eux-mêmes. Tu serois étonné de t'être vu dans l'impuissance de répondre tout de suite et avec facilité à une demande si sensée ; mais le sauvage seroit bien plus surpris de ton embarras, s'il voyoit que dans une capitale où l'on donne des leçons de toute espèce, où il y a des chaires et des honoraires pour les professeurs de chimie, de botanique et de tous les arts utiles, il ne se trouve aucun établissement pour enseigner les preuves et les fondemens de la Religion ; il se demanderoit pourquoi la plus intéressante des études est la seule qu'on oublie ; pourquoi cet enseignement n'est pas le plus commun et le plus constamment à portée de toutes les classes de la société ?

Je ne dis point ceci, *Marien*, dans un esprit de censure ou de critique. Je sais que tout est imparfait sur la terre ; et quand je déplore l'insuffisance des ressources publiques contre l'ignorance et l'oubli de la Religion, je n'en reconnois pas

moins qu'il est difficile de faire mieux et de changer les usages établis. Je ne désespère point que le temps, un sentiment plus profond de cette nécessité et les tristes exemples dont nous avons à nous affliger, ne produisent un jour des réformes salutaires; je t'en parle pour te faire sentir combien mon directeur avoit raison de me dire que dans l'état actuel des choses, les pères de famille devoient exercer chez eux une espèce de sacerdoce et de magistrature domestiques, et avec le secours de leurs amis, devenir les instituteurs et les apôtres de leurs enfans.

—Je t'avoue, mon ami, lui répondis-je, que mes idées s'étoient peu fixées sur le grand sujet dont tu me parles; mais tes réflexions sont faites pour me frapper, et elles m'affligent, parce qu'elles sont convaincantes. Tu me fais appercevoir que vraiment notre éducation religieuse est très-imparfaite et très-superficielle, et qu'il conviendroit...— Ah! *Marien*, reprit-il avec chaleur, tu n'as pas senti toutes les conséquences de ce mal, parce que tu ne les a pas éprouvées. Dieu t'en a préservé; ton bon naturel t'a porté à apprendre ta Religion par toi-même, et tes mœurs ont toujours été pures. Malheureux que je suis! je sens ce désordre mieux qu'un autre, puisque j'en suis la triste victime.

Oui, mon ami, je ne puis attribuer les longues

erreurs de mon esprit et les vices nombreux de mon cœur qu'à la manière superficielle et frivole dont on m'a instruit de la Religion. Si on me l'eût mieux enseignée, si à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, quand les passions se développent dans toute leur force, on m'eût donné une partie de l'instruction que j'ai reçue de mon directeur ; éclairé par cette lumière et convaincu par tant de preuves, je ne serois jamais tombé dans le délire de l'incrédulité.

Peut-être aussi aurois-je résisté aux séductions du vice ; si la jeunesse et l'opulence m'avoient entraîné dans leurs piéges, le frein de la Religion m'auroit retenu ; mes excès n'auroient été ni si multipliés ni si long-temps prolongés. Je crois impossible que le mortel heureux qui a pu une fois connoître la vérité de notre divine Religion et s'en bien pénétrer, puisse jamais être séduit par les vains sophismes d'une philosophie funeste, lors même qu'il seroit un moment entraîné dans l'erreur par la violence de ses passions ; cette lumière intérieure qui a déjà éclairé son ame, ne tarderoit pas long-temps à y répandre encore ses rayons et à le ramener dans la voie droite même au milieu de ses égaremens.

Ainsi, *Marien*, je ne serai point un père inhumain comme tant d'autres et comme je l'ai été moi-même. Divine Religion ! combien tu sais

changer les cœurs ! L'éducation religieuse avoit été le moindre de mes soins ; mais à présent que la foi me règle et me gouverne et que je vis dans l'espérance de ses promesses, je ne puis voir les tendres rejetons qui croissent sous mes yeux, je ne puis considérer ce que seront au jour éternel ces objets si doux de mon amour et de ma vigilance paternelle, sans répandre des larmes d'admiration et de joie.

Quoi ! me dis-je à moi-même, quand nous voyons sur les marches du trône le prince, enfant des rois, qui, ignorant encore la splendeur de sa naissance et la hauteur de ses destinées, se joue de la pompe qui l'environne, nous ne pouvons nous défendre d'admirer les grandeurs que le sort réserve à une créature infirme et débile ; que seroit-ce donc, ô mon Dieu ! si nos foibles yeux pouvoient appercevoir la splendeur céleste, le caractère divin imprimé sur ce tendre enfant qui reçoit au pied de l'autel l'immortelle régénération du baptême !

Que sont en comparaison de ce don céleste et suprême, toutes les grandeurs, toutes les couronnes qu'ont transmises à des hommes destinés à mourir, d'autres hommes qui vont s'ensévelir eux-mêmes dans le tombeau ? Où est le prince héréditaire dont on puisse dire comme de l'enfant baptisé : cet enfant sera grand, parce que

son pouvoir est éternel et que son empire ne sera sujet à aucune révolution ?

Et si, pour présider à l'éducation des enfans des souverains, pour élever leurs pensées et leurs sentimens, pour imprimer dans leur esprit une juste idée de la grandeur de leurs fonctions, on appelle les hommes les plus distingués de l'Empire; quelles doivent donc être la supériorité et les lumières de l'homme qui se consacre à développer dans un cœur tendre, dans une ame immortelle et destinée à l'héritage du Ciel, le germe des vertus qu'elle porte dans elle-même, et à l'aide desquelles elle doit se modéler sur le type de l'infini et de l'infiniment parfait ?

Précieuse enfance ! qui peut te voir sans t'aimer et sans s'attendrir ? Qui peut aimer ses enfans, sans déplorer, ainsi que moi, avec des larmes amères, d'avoir été l'un de ces pères aveugles et cruels, qui ne les apprécient que par les frivoles talens qu'ils leur donnent, et à l'aide desquels ils les pervertissent et les perdent en même temps qu'ils se perdent eux-mêmes ?

—Mon ami disoit cela avec tant d'émotion et de larmes, son accent étoit si altéré, si souvent interrompu par ses gémissemens, qu'il pouvoit à peine articuler, ses paroles étoient étouffées par ses sanglots; je jugeai qu'il falloit le calmer, et quoique très-ému moi-même, je lui dis : Tout

cela est vrai, mon ami; mais à présent, bien loin de nous affliger, nous n'avons sujet que de remercier Dieu de t'avoir ouvert les yeux dans le moment convenable. Tes enfans sont dans l'âge le plus propre à acquérir les connoissances dont ils peuvent avoir besoin, et il est facile encore ou de réparer le temps perdu ou d'effacer les mauvaises impressions qu'ils ont pu prendre.

Louons donc le Seigneur de t'avoir retiré d'un aveuglement malheureusement si général, de t'avoir donné de saints desirs et tous les moyens de réparer ton erreur. Pour toi, que la Providence destine à un si saint ministère, tu es disposé à l'exercer sans interruption et sans relâche. Et moi, que tu veux associer à tes dignes fonctions, me voici fermement résolu à t'aider et à te suivre. Rien ne nous arrête. Disposons-nous donc à mettre en œuvre tous les moyens que la nature et la Religion nous prescrivent; et loin de nous livrer à des lamentations inutiles et à de tristes plaintes, entonnons le cantique des graces et l'hymne de la prière, pour demander au Père céleste ses lumières et ses secours. Espérons de sa bonté qu'il nous aidera à remplir un si saint devoir; et cessons de jeter les yeux sur le passé pour fixer notre attention sur l'avenir.

Mon ami se leva et vint jeter ses bras autour de moi avec un mouvement si tendre, si affec-

tueux qu'il excita toute la sensibilité de mon cœur. Long-temps nous restâmes embrassés, et à peine nous nous quittions lorsque le Curé entra. Il ne put ni manquer d'appercevoir notre situation ni dissimuler sa surprise. Je lui fis part du sujet de notre entretien, et des réflexions de mon ami sur le peu d'instruction religieuse qu'on donnoit aux enfans.

Le Curé m'écouta avec attention; et après un soupir qui sembloit partir du plus profond de son ame, il nous dit : Ces réflexions, Messieurs, sont le plus continuel et le plus grand chagrin de ma vie. Dieu sait que depuis le moment où je me chargeai de l'entretien spirituel de mon troupeau, mon premier desir et mon plus grand soin ont été d'enseigner à mes paroissiens notre sainte Religion ; mais que peuvent mes foibles efforts contre tous les obstacles que me présentent à tous les pas, soit les anciennes habitudes, soit les institutions civiles? Voici ce qui m'arrive :

Je m'occupe dans l'Église en tout temps, et surtout pendant le carême, à faire des conférences sur la doctrine chrétienne et à en expliquer les différens points. Quoique ce ne soit point dans les termes que vous le desireriez et qui sans doute vaudroient beaucoup mieux, j'ai du moins le desir d'instruire mes paroissiens des premiers élémens

de la foi et des points de doctrine les plus essentiels; mais après les plus grands efforts, j'ai eu le regret de ne jamais parvenir à faire assister à mes instructions aucun adulte soit de l'un soit de l'autre sexe ; ils me répondent tous qu'ils sont occupés ailleurs, que le temps d'apprendre est passé pour eux, que ces instructions ne conviennent qu'aux enfans; ils me font d'autres réponses tout aussi vaines qui me prouvent encore mieux leur ignorance et combien ils ont peu d'idée de l'importance qu'ils devroient mettre à s'instruire.

Mes efforts ayant été inutiles à cet égard, je voulus au moins instruire les enfans. J'ai travaillé avec le zèle le plus actif à les faire venir tous au catéchisme; mais cela même est difficile à obtenir, et ma sollicitude n'est pas toujours heureuse. Nombre de parens peu instruits eux-mêmes et ne sentant nullement combien l'instruction importe à leurs enfans, opposent à mes efforts une froide indifférence; ils ne consentent point à se passer des foibles services que leur peu de force leur permet de rendre à la famille. Loin de les conduire et de les envoyer à l'Église, ils les en détournent et menacent les enfans quand ils veulent y venir.

D'autres ont soin de les envoyer, et en effet il en vient un grand nombre. Je leur prodigue les instructions, je tâche de leur présenter autant

qu'il m'est possible les articles les plus indispensables et les plus essentiels de notre foi, de la manière la plus proportionnée à la foiblesse de leur intelligence. Lorsque le moment de leur première communion approche, je redouble de soins; je suis inexorable, et je ne les admets à la participation de nos sacrés mystères qu'après les avoir mis en état de connoître ce qu'il seroit criminel d'ignorer, et pour cette raison je retarde les premières communions tant que je le puis.

Mais malgré tout cela j'avance peu : je suis seul, et quelque soit l'activité de mon zèle, mon attention se trouve trop partagée pour suffire à tout le monde. D'un autre côté, comment est-il possible de faire bien entendre des mystères aussi sublimes à des enfans dont la tête n'est point encore formée, que leur légéreté expose à des distractions de toute espèce? à peine conservent-ils quelques notions obscures qui, pour être bien saisies, auroient besoin d'être répétées de suite pendant quelque temps.

Ce qu'il y a de plus fâcheux encore, c'est que si à force de travail je parviens à instruire un enfant un peu mieux que les autres et à le mettre en état de bien faire sa première communion, ce bienfait est ordinairement de peu de durée et se perd bientôt. L'enfant ne revient plus au catéchisme; ni les promesses

ni les menaces ne l'y ramèneront. Lorsque les jeunes garçons commencent à prendre de la force et peuvent se rendre utiles, les pères par des vues d'intérêt les occupent de travaux incompatibles avec ce devoir ; ils appliquent les uns à leur petit négoce, les autres à leurs travaux champêtres. Nombre d'entr'eux les abandonnent à la mendicité et à l'oisiveté ; tous s'éloignent d'un devoir qui leur déplaît.

Il en résulte que les enfans les mieux instruits, loin d'acquérir les connoissances qui leur manquent, perdent bien promptement celles qu'ils avoient acquises ; leur cœur reste ouvert à tous les vices ; et si l'occasion se présentoit, leur esprit donneroit accès à toutes les erreurs ; le nombre des mendians et des oisifs s'augmente, ainsi que celui des assassins et des brigands qui se forme dans cette école de corruption ; les mœurs les plus détestables règnent dans cette malheureuse classe, et cette idée m'a souvent beaucoup affligé. Pour m'en consoler un peu, je n'ai que la ressource de recourir à la bonté divine qui gouverne le monde et qui peut conduire au bonheur éternel les ames qu'il a créées par des moyens inconnus aux hommes.

Que peut-on espérer de Chrétiens qui ne le sont que de nom, qui non-seulement ignorent les preuves de la vérité de leur Religion, mais qui

savent à peine en quoi elle consiste ? Qu'attendra-t-on de personnes assez peu instruites pour être capables de donner la moindre raison de leur foi ? Comment seront-elles en état de rejeter les sophismes de l'incrédulité qui savent si bien flatter notre misérable corruption ? et si elles prêtent une fois l'oreille à ses raisonnemens faux et captieux, quelle ressource pourront-ils trouver dans leur ignorance ?

Ici, on vint nous avertir qu'on avoit servi. Je dois te dire encore que nous interrompîmes quelquefois le Curé par différentes réflexions que je passe sous silence comme étant de peu d'importance ; je n'ai voulu te présenter que ce que sa conversation avoit de plus remarquable. Après le dîner nous recommençâmes notre entretien, comme tu le verras dans ma première Lettre. Adieu, mon cher *Antoine*.

LETTRE QUARANTIÈME.

Marien à Antoine.

LORSQUE nous fûmes sortis de table, mon cher *Antoine*, la conversation que nous avions interrompue fut reprise et dura jusqu'à la nuit. J'omettrai tout ce que nous pûmes dire, mon ami et moi, pour me borner à ce qui me paroît le plus essentiel dans le discours du Curé que je trouvai très-versé dans ces matières.

—On ne sauroit croire, Messieurs, nous dit-il, jusqu'à quel point d'aveuglement et de malice peut descendre le cœur de l'homme, lorsqu'il est privé de l'instruction nécessaire en matière de Religion et qu'il s'éloigne de l'unique règle qui auroit pu le diriger; lorsqu'enfin il se livre aux lumières trompeuses d'une raison obscure qui le laisse à la merci de l'impétuosité de ses passions.

On ne peut s'empêcher de reconnoître que la raison de l'homme a été tellement obscurcie par la faute de sa première origine, qu'elle le pousse insensiblement vers l'erreur; sa volonté en est restée si foible qu'elle se laisse entraîner par la douceur décevante du vice : elle a besoin de tous ses efforts et d'être soutenue par une force supérieure, pour résister aux funestes penchans d'une

nature dépravée et pour pouvoir se rapprocher de la vérité et de la vertu.

Ces sophistes si orgueilleux de leur raison, prétendent qu'elle suffit pour guider l'homme dans le labyrinthe de la vie. Ils nous disent que la raison humaine étant munie d'un flambeau qui les gouverne, ils n'ont que faire d'une lumière surnaturelle pour les conduire. Qu'ils consultent l'histoire de tous les siècles et de toutes les nations, et ils verront que dès que les hommes abandonnèrent le fil qui seul pouvoit les conduire, ils tombèrent dans les erreurs les plus honteuses. Ils verront que voisins encore de leur primitive origine et presque en sortant des mains de Dieu, lorsque pour se disperser ils furent réduits à se diviser en différens peuples et furent livrés à leur propre lumière, ils perdirent la véritable idée de la divinité.

Les nations les plus cultivées, les philosophes les plus sages se précipitèrent dans l'idolâtrie la plus grossière : mais où en trouverions-nous une plus grande preuve que celle que nous offrent les incrédules de notre siècle, ces sectateurs impies d'une funeste philosophie qui de nos jours ont tant fait de progrés? A Dieu ne plaise que je censure avec la moindre amertume la saine et vraie philosophie, aussi digne de notre estime que la fausse est justement l'horreur et l'opprobre de l'humanité : je sais

sais que la vraie philosophie n'est autre chose que la recherche de la vérité, l'amour de la sagesse et le bon usage de la raison qui se sert de sa lumière naturelle pour connoître le mérite et les avantages de la vertu.

Je sais aussi que la philosophie chrétienne n'est elle-même que l'étude de la vérité, unissant aux lois naturelles de la raison et de l'expérience, les lois surnaturelles que nous impose la Révélation, qui venant y ajouter ses hautes espérances, donne une nouvelle activité à cette étude, et en fait le moyen et le ressort de toutes les vertus. Non, je n'ignore point que cette divine philosophie est l'occupation continuelle des Justes et a été l'unique étude des Saints.

Je ne parle que de cette philosophie fausse et corruptrice qui s'est si fort propagée dans ces temps malheureux; de cet art perfide et séducteur avec lequel certains hommes, d'ailleurs doués d'esprit et de talent, ont employé la calomnie et les sophismes pour corrompre la morale, dénaturer la vertu et ébranler tous les principes de la foi. Art diabolique, digne de la perversité de nos jours et qui a corrompu une grande partie de la génération actuelle; système qui a pu flatter un grand nombre de libertins et qui a séduit tant d'ignorans. Cette fausse subtilité dans le raisonnement, cette criminelle sophistiquerie n'est point

la philosophie. Ses partisans ne sont point des philosophes, ce sont de vrais sophistes; parce que le sophisme est le seul instrument dont ils se servent pour multiplier et répandre leurs erreurs.

Dès l'origine du monde il y a eu des incrédules, parce qu'avec lui naquirent les passions. Jésus-Christ lui-même nous a annoncé la nécessité des scandales; et quand il promit à son Église de la protéger, il lui prédit implicitement qu'elle auroit des ennemis, et des combats à soutenir. Il est clair que jamais le pilote n'est plus nécessaire que lorsque le vaisseau est battu de la tempête. Ainsi, sans parler de la dispersion des hommes qui entraîna l'oubli de Dieu et fut la cause de l'idolâtrie, la Religion Chrétienne étoit à peine au berceau qu'on lui comptoit déjà des ennemis acharnés et furieux.

Tous les siècles, toutes les nations ont eu les leurs; mais alors l'erreur ne pouvoit pas être fort contagieuse, parce qu'il n'étoit pas facile de la propager. L'imprimerie n'étoit pas encore découverte; les livres étoient rares, les lecteurs l'étoient plus encore. Tout se bornoit à des disputes entre des raisonneurs, à une lutte entre des gens instruits; l'attaque et la défense étoient connues de peu de monde. D'ailleurs, les hommes de ce temps n'osoient encore ni rompre toute espèce de frein ni renoncer à toute pudeur. S'il avoit existé

des téméraires de cette espèce, leurs auditeurs ne les auroient pas écoutés sans indignation.

Alors la fragilité pouvoit entraîner au vice ; mais l'éducation et l'exemple faisoient respecter le dogme. Ceux dont les mœurs étoient les plus dissolues, mettoient quelque réserve dans leurs discours ; ils violoient les préceptes sans leur insulter, ils transgressoient la loi sans la méconnoître ; et au milieu de leurs désordres et de leurs écarts, ils conservoient un secret respect pour le culte établi et ne désespéroient pas de leur conversion : si quelques-uns osoient contrister l'Église, c'étoit sous le masque de l'hypocrisie ; ils la respectoient extérieurement et se couvroient du prétexte de sa défense. *Luther* et *Calvin* eux-mêmes, loups carnassiers qui firent un si affreux carnage dans le bercail du troupeau catholique, se revêtirent de la peau d'agneau. Ils ne se disoient point ennemis de l'Église, ils prétendoient au contraire en être les réformateurs ; ils protestoient qu'ils combattoient, non pas contre elle, mais pour elle.

Cet état de choses a duré jusqu'au milieu du siècle qui vient de s'écouler. Dès cette époque, une plus grande communication des idées entre les hommes, facilitée par les progrès du commerce et par l'imprimerie ; en même temps un certain degré d'illustration dans les arts et les

sciences naturelles, donnèrent lieu à la propagation de ce fléau qui s'étendit avec une rapide violence. Déjà dans le 17e siècle, *Bayle*, sous prétexte de recherches et de doutes, avoit déposé les germes du pyrrhonisme dans l'esprit des gens instruits. Mais ces plantes mal-faisantes ne furent cultivées que par les mains d'un petit nombre de littérateurs ; elles ne se répandirent ni parmi le peuple, ni parmi les hommes simples et occupés qui conservoient fidellement le dépôt de la foi que leur avoient transmis leurs aïeux.

C'est notre malheureux siècle qui a vu croître comme l'écume des flots, cette subite subversion d'idées qui doit son origine aux efforts de la fausse philosophie. D'abord timide et honteuse, elle n'osa pas se montrer entièrement à découvert ; ses premiers pas furent lents, parce qu'elle marchoit avec une astucieuse prudence : mais voyant que la nouveauté et le charme séduisant de sa doctrine pénétroient et pervertissoient déjà bien des cœurs, elle prit un plus grand essor ; elle osa multiplier et développer ses maximes corruptrices. Se voyant enfin suivie et applaudie, elle ouvrit la carrière à toutes les erreurs ; elle rompit toutes ses digues pour inonder l'univers de son délire : elle eut bientôt quitté le manteau dont elle se couvroit, et entrepris de bouleverser toutes les idées de la Religion, d'anéantir la majestueuse

dignité de son culte et la sainte austérité de sa morale. Elle érigea l'impiété en système, la corruption en principes. Non contente de séduire la fragilité du cœur des hommes, elle voulut encore obscurcir leur raison. Elle s'efforça de défigurer les vertus et de déprimer les vérités; elle travailla à les arracher du trône sur lequel la Religion les avoit placées, pour y faire asseoir le vice; elle osa se montrer sans masque, et revêtir avec impudence les traits immondes de l'impiété. L'athéisme hideux et insensé eut le courage honteux de présenter à découvert son horrible physionomie.

J'ai été témoin de quelques-uns de ces tristes effets dans mes voyages. J'ai souvent rencontré des personnes très-religieuses, sur-tout dans un âge avancé; j'ai conversé avec d'excellens Curés, j'ai connu des Évêques faits pour servir d'exemple, j'ai trouvé beaucoup de religion et de fidélité dans le culte; mais je dois dire aussi que j'ai souvent trouvé sur mes pas des jeunes gens audacieux qui sans autre expérience que celle d'une vie à peine commencée, sans autre instruction que des lectures licencieuses et frivoles, parloient du culte avec mépris et de la Religion avec irrévérence.

Étant un jour entré dans un café, le hasard me fit asseoir à côté d'un jeune homme richement vêtu qui décidoit de tout d'un ton hardi et

satisfait. Peu à peu il se permit de parler sur la Religion, me soupçonnant Espagnol, et notre nation ayant parmi les esprits forts la réputation d'être superstitieuse, il se répandit en injures et en railleries contre les objets les plus respectables, toujours en s'adressant à moi. Je ne crus pas prudent d'entrer en discussion avec un jeune audacieux dans un lieu public et en présence d'auditeurs peut-être mal disposés; mais je ne pus me contenir, et après l'avoir écouté avec pitié, je lui dis :

Vous tenez, Monsieur, des propos bien étranges; sans avoir l'honneur de vous connoître, je gagerois que vos aïeux et peut-être votre père lui-même ne les entendroient pas sans frémir. Il est bien étonnant que les hommes les plus illustres, les *Turenne*, les *Eugène* et d'autres héros qui se sont acquis tant de gloire et qui furent les soutiens de l'état; les *Pascal*, les *d'Aguesseau* et tant de sages personnages qui l'ont éclairé et gouverné avec éclat, aient eu la simplicité de conserver respectueusement, au milieu de leur gloire, la foi que leur transmirent leurs ancêtres; et que vous, à votre âge, vous ayez déjà plus de connoissances que ces hommes illustres. Allez, Monsieur, il faut avoir beaucoup vécu et bien étudié sa Religion, avant d'énoncer contr'elle des opinions aussi hardies. Le jeune homme me

répondit par je ne sais quel persiflage, se moqua de mon ignorance; et après un geste de dérision, nous tourna le dos et s'en alla.

J'étois vraiment désolé du triste état de la Religion, quand un autre jeune homme qui paroissoit d'une condition distinguée, dont l'air étoit très-décent et qui avoit tout écouté, s'approcha de moi, et s'asseyant à mes côtés, me dit: —Quel jugement, Monsieur, porterez-vous de notre pays? Vous n'en devez pas juger précisément par un jeune homme léger qui sans doute n'a pas reçu une éducation bien ordonnée et qui maintenant dominé par l'impétuosité de ses passions, peut-être même aux prises avec ses remords, cherche dans l'impiété une ressource contre les inquiétudes qui le travaillent.

Il est vrai que cette manie nouvelle et cette audacieuse facilité de parler si légèrement se sont répandues de nos jours d'une manière étonnante. Ce que vous lui avez dit est bien vrai. Nos pères ne pensoient et ne parloient pas ainsi; et par une fatalité déplorable qui distingue le temps où nous vivons du temps passé, le vice ne peut ni ne sait plus se séparer de l'irréligion. Et d'où provient cette prodigieuse différence entre des époques si voisines? qui a pu produire un si étrange bouleversement? Voilà ce qui doit nous surprendre.

Un homme doué de beaucoup d'imagination, dévoré de la soif de la célébrité, et que des circonstances malheureuses firent entrer dans cette détestable carrière, encouragé par les applaudissemens que lui valurent dans sa jeunesse quelques opinions hardies, redoubla peu à peu d'assurance, et porta enfin l'audace jusqu'à vouloir persuader à son siècle que tout ce qu'il y a de plus saint n'étoit qu'une pure superstition. L'insensé, séduit par la célébrité de quelques jeunes libertins ou de quelques littérateurs corrompus, s'imagina qu'il pourroit parvenir à son but, et mit son orgueil à devenir le patriarche et le promoteur de la plus déplorable révolution d'idées qui pût désoler l'univers; s'il avoit pu propager dans toute la terre ses bizarres et funestes principes d'incrédulité, il auroit détruit toute espèce de gouvernement, et répandu dans les nations la confusion et le désordre.

La fécondité de son imagination exaltée, la force prodigieuse de son génie auroient pu en faire l'un des hommes les plus recommandables dans la carrière du génie: le but atroce qu'il se proposa, en fit le monstre le plus dangereux que les siècles aient produit. Sa fureur acharnée contre les principes de la morale et de la Religion, en a fait un être mal-faisant qui a aveuglé et corrompu toutes les nations. Jamais homme n'a

fait autant de mal aux hommes que *Voltaire.* C'est à lui, Monsieur, qu'il faut rapporter l'égarement et la prévarication de tant de gens; il est la cause des erreurs de l'impiété et des scandales de notre siècle.

—Le discours de cet excellent jeune homme m'édifia et me toucha; je rendis graces à Dieu dans mon cœur de ce qu'au milieu de la dépravation générale, il se réserve toujours quelques élus. Nous déplorâmes ensemble qu'une partie de la génération actuelle fût déjà infectée d'une contagion aussi mortelle, et que tant de pères, pestiférés eux-mêmes ou plongés dans le gouffre de leurs occupations ou de leurs plaisirs, négligeassent absolument l'éducation de leurs enfans. Quelquefois nous gémissions sur l'inaction du Gouvernement dans quelques pays où l'on donnoit aux sophistes la liberté de publier ouvertement le secret de leur iniquité, et à une jeunesse nombreuse, imprévoyante et peu instruite, la funeste facilité de se laisser entraîner dans le précipice par le charme séducteur de leur style et la brillante hardiesse de leurs sophismes. Nous nous plaignions de ce que le Clergé, si plein lui-même de lumières et de zèle, n'avoit pas pu opposer une digue à ce débordement, à l'aide d'une éducation plus solide et mieux adaptée aux principes fondamentaux qui auroit préservé notre

âge d'un malheur irréparable. D'autres propos de cette espèce me firent admirer ses connoissances et son zèle; nous nous séparâmes avec la promesse de nous retrouver au même endroit.

Les renseignemens qu'il me donna et ceux que je recueillis ensuite, m'apprirent en effet que ce malheureux *Voltaire* est parmi les philosophes celui qui a le plus contribué à propager l'incrédulité et à lui donner l'essor qu'elle a pris. Pour le malheur de son siècle, cet homme naquit doué de l'imagination la plus brillante; son génie élevé s'exerça dans toutes les parties de la littérature et des beaux arts.

Mais ce ne fut que dans les objets de pur agrément, dans la poésie, dans le charme du style, dans les sciences agréables ou dans ce qu'on appelle les belles-lettres que se montrèrent les talens qu'on ne peut lui contester : encore y fait-il paroître plus d'esprit que de jugement, plus de malignité que de bonne foi; par-tout la passion domine; nulle part on n'y reconnoît un amour sincère de la vérité. Dans les sciences exactes, il fut peu profond; dans la plus importante de toutes, celle du bonheur éternel, non-seulement la vanité l'égara, elle le fit aspirer à être chef de secte; et il entraîna avec lui un grand nombre de ses contemporains.

Cet homme singulier, dont les hommes pervers des siècles futurs parleront avec étonnement; et avec horreur s'ils parviennent à s'éclairer, donna, dès son enfance, les marques d'un génie extraordinaire; mais dès-lors on entrevit aussi quelques signes de sa disposition à l'incrédulité. Le Père *Tournemine* son maître, homme savant et religieux, prédit et ne put empêcher les malheureux effets de ce penchant. Dans la première Tragédie qu'il fit paroître à l'âge de vingt ans, on trouve déjà quelques traits dont la nouveauté et la hardiesse effrayèrent. Les sages en gémirent, les libertins les célébrèrent.

Ces applaudissemens insensés excitèrent son amour propre, et lui en firent desirer de plus grands aux dépens de la Religion. Mais à cette époque il n'auroit pu donner un plein essor à sa vanité; le siècle n'étoit pas parvenu au point de corruption qu'il a atteint aujourd'hui: il acheva lui-même de le pervertir. Et si alors quelques jeunes débauchés applaudirent à ses impiétés, les hommes d'un jugement sain, plus nombreux qu'à présent, ne les entendirent qu'avec horreur.

Il fut donc obligé, quoiqu'avec peine, d'imposer quelque réserve à son inclination naturelle et de ne marcher à la célébrité qu'avec circonspection; mais il n'abandonna point les intérêts de sa fausse gloire. Il sema donc successivement

dans ses productions, néanmoins avec timidité et avec réserve, quelques maximes, quelques principes de son funeste système. Ces germes répandus sourdement, croissoient aisément dans des terres déjà trop bien préparées; ils acquéroient plus de fécondité, dispersés dans des ouvrages que le goût approuvoit et qui ne pouvoient que plaire à l'esprit.

Il n'avoit alors encore donné que des Tragédies, des poésies fugitives, des livres d'histoire, des morceaux de littérature distingués par les graces du style, mais généralement marqués au sceau de l'impiété. Semés de maximes contraires à la morale ou d'erreurs propres à pervertir les mœurs, ces principes dangereux se présentoient alors enveloppés d'un voile; ils y étoient jetés avec une sorte de parsimonie et de réserve. Sans cesser d'être dangereux et de produire des effets terribles, c'étoient autant de serpens venimeux, cachés dans les fleurs, et que les beautés de l'ouvrage ne rendoient que plus dangereux.

Il est difficile de résister à l'impulsion de son propre caractère, quand elle est sur-tout secondée par le desir et l'espérance de la célébrité. Aussi, malgré les sentimens de pudeur qui régnoient dans la partie saine de sa nation, malgré les intérêts de sa fortune et de son repos, *Voltaire* ne put se contenir; il secoua peu à peu le

frein et s'abandonna à toute la fougue de sa malignité. Après quelques années d'un assujettissement aussi violent que pénible et forcé pour lui, il se laissa dominer par sa rage ; et dans ses productions postérieures, les sarcasmes et les ironies contre la Religion se multiplièrent à l'infini ; il abusa de son génie pour dénaturer les vérités et corrompre les mœurs à tel point que le Gouvernement fut contraint de le faire sortir de sa patrie.

Il se rendit alors en Prusse, à l'invitation du grand *Fréderic.* Ce prince si instruit, si versé dans la politique et dans l'art militaire, et le meilleur général de ses armées, avoit le malheur d'être incrédule et la foiblesse de former sa société intime d'une troupe de gens de lettres imbus des mêmes sentimens, qu'il avoit fait venir de différens états de l'Europe. Là, se trouvoient réunis *Maupertuis*, *la Meurie*, *d'Argens* et nombre d'autres, déjà fameux dans ce genre d'écrits, où l'on ne trouve guères que la science qui enfle et l'orgueil qui enivre.

Le roi se délassoit le soir et dans ses soupers, des travaux et des fatigues du jour. *Voltaire* vint augmenter le nombre des sophistes courtisans : il reçut l'accueil que sa réputation lui promettoit ; mais cet honneur dura peu. Son caractère envieux et la malignité de son esprit lui faisoient

perdre de près ce que ses écrits lui gagnoient de loin. Ce n'étoit point assez pour lui d'être le premier parmi ses égaux, son orgueil aspiroit à les dominer tous; et il eut l'ambition de vouloir conduire un monarque qui ne se laissoit pas gouverner. Il prétendit subjuguer des gens de lettres qui ne lui cédoient point en vanité; et ne pouvant en venir à bout, son humeur irritable ne lui permit de cacher ni son chagrin ni son dépit.

Il fut accusé d'avoir composé une satire atroce contre le souverain qui l'avoit accueilli et protégé. Il ajouta à cette noirceur celle de la publier et de l'attribuer à *Maupertuis*, premier objet de son envie, dans l'intention de lui faire perdre les bonnes graces du roi. Le prince ne se laissa point tromper par un si vil artifice. Indulgent et magnanime, il promit à *Voltaire* un éternel oubli s'il vouloit confesser la vérité; *Voltaire* opiniâtre et incapable de se repentir, nia avec obstination. Le roi ayant depuis acquis des preuves évidentes de l'innocence de l'un et de la perfidie de l'autre, reconnut qu'il avoit réchauffé une vipère dans son sein, et le chassa de sa cour et de ses états.

Il vint chercher un asile dans le territoire de Genève, ville malheureuse, déjà livrée à l'erreur, et depuis long-temps le centre et le foyer

de l'hérésie. Ce qu'il y a de digne de remarque, cette même ville ouvertement révoltée contre l'Église sa première mère, qui lui refuse son ancienne obéissance, qui est devenue le refuge et la métropole du calvinisme, qui ouvre ses portes à tous les déserteurs du culte et à tous les transfuges qui fuient la sévérité de la discipline catholique, fut épouvantée lorsqu'elle sut que *Voltaire*, comme les autres, alloit chercher un asile dans son sein. Elle balança long-temps à le lui accorder; elle avoit raison de le craindre, et elle auroit bien fait d'avoir suivi sa première impression.

En effet, dès que le célèbre apostat se trouva en pays libre, dès qu'il put sans risque lâcher la bride et donner carrière à son iniquité, il perdit tout respect, toute crainte; et tel qu'un tigre qui se sent déchaîné, il s'arma de sa plume et essaya de bannir de la terre tous les cultes, d'en chasser toutes les vertus: on ne retrouva plus dans ses écrits ce vernis de modération que la crainte lui avoit imposé. Il fit couler à grands flots le venin que jusqu'alors il n'avoit distillé que goutte à goutte; ce ne fut plus qu'un torrent d'iniquités et un déluge d'horreurs. Dès-lors il ne respecta rien: les lois, la morale, les gouvernemens et la Religion, devinrent l'objet de ses indécentes railleries.

Sa prodigieuse et funeste fécondité infestoit chaque année le public de ses dangereuses productions ; les unes étoient ou des ouvrages licencieux qui blessoient l'honnêteté des mœurs, ou des satires insolentes contre les gouvernemens ; ou des histoires infidelles, dans lesquelles il altéroit avec un art perfide la vérité des faits, et s'appliquoit à dénigrer faussement les intentions ; ou enfin des poésies légères et autres ouvrages de société qui tous portoient le caractère de la bête : on y appercevoit constamment l'infatigable et perfide projet de rendre l'Église odieuse et la Religion ridicule. Ses premiers écrits l'avoient rendu célèbre parmi les cœurs corrompus ; il travailloit à augmenter sa réputation en multipliant ses blasphèmes et les traits de son audace.

Il s'occupa pendant longues années de ce misérable et pernicieux dessein. Genève étoit l'atelier où son impiété forgeoit toutes ses armes, l'arsenal où il puisoit les traits empoisonnés qui portoient son venin mortel dans toutes les régions de la terre. Chaque production de son orgueilleux génie lui valoit de nouveaux applaudissemens de la part des hommes perdus et l'animoit à en publier de plus scandaleuses encore, auxquelles on prodiguoit de plus grandes marques d'approbation. Ainsi, par une progression déplorable, la malignité et l'impudence qui les caractérisoient

caractérisoient, croissoient sans cesse; et les dernières atteignirent à cet excès de dépravation, où n'avoit encore pu parvenir le cœur le plus corrompu ni la raison la plus pervertie.

Ce ne fut plus alors l'opiniâtreté d'un génie ardent qui brûle d'accréditer ses opinions, ni ce penchant produit par l'orgueil qui aspire à dominer les esprits par la propagation de ses idées et à se fonder un empire dans le domaine des lettres, on ne put s'empêcher de reconnoître la rage d'un esprit irrité qui abhorre l'ennemi qu'il poursuit; l'acharnement d'une vengeance atroce qui ne peut se calmer que par la destruction de l'odieux objet de sa colère; l'effort d'un ressentiment aveugle, dont l'implacable fureur ne peut être assouvie que par la ruine totale de son adversaire.

Ces passions viles et furieuses se montroient avant tout dans toutes les monstrueuses productions de sa plume, toutes dirigées contre les maximes des bonnes mœurs, contre les principes que la morale a dictés, contre toutes les lois que la raison a suggérées à la politique des gouvernemens; par-tout on y découvroit une haine féroce et acharnée contre la Religion, la fureur d'insulter et de calomnier l'Église et ses Ministres, une antipathie sans bornes contre le culte public et le dessein pervers de l'anéantir,

s'il eût été possible, sur toute la face de la terre.

Ces ouvrages se répandoient dans le monde entier à la faveur de la nouveauté et de l'intérêt; et ils étoient reçus avec ardeur par les libertins qu'ils flattoient et par les curieux qu'ils amusoient. Le venin en étoit subtil et mortel; mais le vase qui le contenoit étoit doré. Jamais on ne posséda à un plus haut degré les charmes du style et les agrémens de la diction; jamais la raillerie et l'ironie ne furent maniées avec plus d'art et de finesse; jamais on n'employa d'une manière plus piquante et plus adroite la satire pour ridiculiser les objets les plus respectables.

Cet art déplorable réussit merveilleusement à faire passer dans les cœurs le poison fatal de sa doctrine. A l'aide du brillant de son style et de la facétieuse aménité de ses expressions, les principes les plus impies s'introduisoient furtivement; les cœurs imprudens s'en abreuvoient; ils accueilloient des opinions qui sembloient mettre à l'aise leurs consciences et tranquilliser leurs vices. La jeunesse présomptueuse les adoptoit avec empressement, la jeunesse sans expérience s'en laissoit séduire; tandis que l'ignorance modeste et timide, épouvantée de leur nouveauté, concevoit à peine leur audace et ne savoit comment les combattre.

Les hommes instruits et d'un jugement sain, en reconnoissant le mérite littéraire de cet homme étonnant, ne voyoient qu'avec horreur ses dangereuses productions ; ils détestoient sur-tout celles qui respiroient l'impiété sans aucun déguisement, et elles étoient les plus nombreuses ; quelques-unes étoient de vrais prodiges de délire : il y avoit réuni et rassemblé les principes les plus destructeurs. Les vrais savans ne pouvoient y être trompés ; ils ne voyoient que trop que ces dangereuses nouveautés n'étoient qu'un amas de sophismes ; ses systèmes qu'une invention fragile, un tissu formé de fils très-brillans et tout à la fois si foibles et si légers qu'on pouvoit sans effort le décomposer et le détruire, qui n'étoit au fonds qu'une brillante toile d'araignée incapable de résister à l'épreuve de la discussion. Mais ils déploroient le ravage qu'ils pouvoient faire auprès de ceux qui n'avoient pas assez d'instruction pour reconnoître l'artifice et en démêler la foiblesse. Ils voyoient bien que *Voltaire* n'avoit fait que reproduire de nos jours les objections déjà faites contre la Religion par les incrédules des premiers temps ; objections que leurs sectateurs ont eu la mauvaise foi de répéter d'âge en âge, en mettant de côté les réponses victorieuses des Pères de l'Église, ainsi que l'a fait *Voltaire*. Ils appercevoient assez que tout son

travail se bornoit à renouveler ces anciens sophismes, et à les envelopper des ornemens captieux et séduisans dont ses perfides talens le mettoient à portée de les revêtir.

Ils durent s'appercevoir encore que la rage astucieuse de *Voltaire* n'avoit pas besoin d'autre étude que de celle d'ouvrir les longs et volumineux recueils, dans lesquels les Catholiques eux-mêmes exposent, sous le titre d'*Antinomies*, les difficultés ou les contradictions apparentes de la Religion et des saintes Écritures, sur lesquelles elles s'appuient; et qu'en les copiant, sans y rien ajouter que les invectives que lui suggéroit sa malignité, il lui étoit aisé d'en former sa longue série d'argumens. Ils virent en même temps qu'en s'appliquant à les répéter et à les reproduire, il eut bien soin d'écarter les réponses, à l'aide desquelles ceux mêmes qui les proposent, les détruisent; or cette conduite ne pouvoit manquer de déceler ou une grande ignorance, ou, ce qui est plus vraisemblable, une mauvaise foi pleine d'artifice.

D'un autre côté, en dépit du faux brillant dont la plupart de ses écrits éblouissent des yeux prévenus, la perspicacité des personnes vraiment instruites apperçut bientôt ses nombreuses erreurs et l'art perfide avec lequel il isoloit en matière de religion les faits, les raisonnemens et

le caractère de ces écrits, pour faire ressortir l'infamie du sien. On ne peut voir en lui qu'un poëte obscène et licencieux, le corrupteur des mœurs, l'apôtre du vice, de la licence et du désordre.

On ne peut contester qu'il ne soit un historien infidelle, si léger, si peu circonspect qu'il ne met aucune exactitude dans les dates et moins encore dans les faits; lorsqu'il ne les invente pas, il les dénature pour les ramener à son sens; il les revêt de couleurs mensongères, pour donner plus de force et de poids à la malignité de ses intentions. Interprète infidelle, calomniateur impudent de tout ce que les hommes respectent et révèrent, il s'efforce de plier à ses vues les récits de l'histoire, de leur donner un sens qu'ils n'ont point, et sa funeste érudition ne s'occupe qu'à les dénaturer.

Détracteur assidu de la Religion, il lui attribue, pour la faire abhorrer, des dogmes qu'elle n'admet pas, des doctrines qu'elle réprouve elle-même. Calomniateur de l'Église, il la rend responsable des crimes qu'on ne peut imputer qu'aux hommes; il lui impute les fautes des individus, lui reproche les superstitions et les excès populaires qui l'affligent et qu'elle réprouve, comme si elle les adoptoit et les encourageoit. Calomniateur de ses Ministres, le plus souvent sans

alléguer aucune preuve, et en dépit des témoignages de l'histoire et des règles de la vraisemblance qui déposent contre lui, il les cite à son tribunal, où il les déclare coupables de toutes les horreurs de leur siècle et de tous les attentats des passions.

Juge inique dans sa balance inégale, il exalte les vertus profanes et civiles, autant qu'il abaisse les vertus chrétiennes; il célèbre, il canonise les païens illustres, autant qu'il déprécie les Saints et se raille de leur constance et de leur héroïsme; narrateur infidelle, faux dans ses raisonnemens, perfide dans les intentions qu'il prête, captieux dans sa manière d'exposer les faits, employant toujours avec autant d'art que d'astuce les couleurs fausses de la dérision, de la plaisanterie et de l'ironie. Ce malheureux homme a menti en tout avec une impudence sans exemple; il a menti à son Dieu, à sa conscience, à ses contemporains et à la postérité.

Il est facile de prononcer sur des livres composés de si déplorables élémens. Quel amas d'horreurs, de blasphèmes, d'abominations ne renferment pas des volumes qu'ont dictés des lèvres si sacriléges et des intentions si perverses! S'ils plaisent au goût, l'honneur les désavoue; une indignation involontaire les rejette. Chaque page, chaque passage de ces livres funestes sont impré-

gnés d'une impiété qui fait horreur, consacrent toutes les maximes qui énervent la morale, respirent un esprit de satire qui choque, accréditent des mensonges dont la malignité se nourrit et dont on s'indigne : par-tout on voit percer le desir insensé de pervertir les ames et de les éloigner de tout ce qui est juste, saint et adorable ; l'affreux projet enfin de faire renoncer tout le genre humain à son Dieu, à sa Religion et à sa conscience.

On ne sauroit croire quelle dépravation dans les mœurs ce dangereux sophiste a su introduire dans toutes les classes de la société. Par le plus déplorable des malheurs, ce ravage s'est étendu jusques parmi les personnes de la dernière classe dans les nations étrangères à la France. Cet homme pervers a su traiter les sujets les plus sublimes et les plus profonds dans un style facile et clair, et l'assaisonner de plaisanteries piquantes ; semant par-tout des contes agréables, des faits amusans, l'ironie qui sait plaire, les maximes qui flattent, et enfin les sarcasmes et les calomnies dont la malignité humaine aime à se repaître ; il a su donner à la lecture de ses ouvrages un charme d'autant plus dangereux qu'il est plus séduisant.

Cette lecture est par malheur dans quelques pays la plus commune, ou pour mieux dire la

seule des laquais, des servantes, des artisans et de tous les gens de cette classe, à qui elle fait perdre le goût de toute autre lecture à tel point, qu'ils ne sauroient la quitter. C'est là qu'ils apprennent tous à censurer la Religion, à se moquer de ses mystères et de toutes les vertus chrétiennes et civiles; c'est par ce moyen que l'auteur est parvenu à extirper de tous les cœurs, qu'une éducation bien entendue ou la grace divine n'ont point prémunis contre ses piéges, tout sentiment moral et toute idée de religion.

Quels progrès ne devoit pas faire de nos jours cette horrible contagion! Elle s'est propagée de la plus haute classe jusqu'à la plus basse, et ni l'une ni l'autre n'ont su résister à l'illusion. La noblesse et les personnes le mieux élevées, n'ayant point été instruites des fondemens de la foi, ne peuvent en avoir que des connoissances profanes et superficielles, et ne se trouvoient point en état de discerner les erreurs et les sophismes; elles ne se sont pas non plus prêtées à donner à l'étude le temps nécessaire; elles ont tout sacrifié aux objets de leur ambition et de leurs plaisirs. Les gens d'un ordre inférieur, n'ayant reçu qu'une éducation imparfaite dans leurs premières années, se sont trouvés trop ignorans pour pouvoir se défendre de l'artifice et de la séduction.

Il est vrai que plusieurs Écrivains pleins de zèle et de savoir ont opposé à ces funestes écrits d'autres ouvrages, dans lesquels ils ont démontré les erreurs, les faussetés et la mauvaise foi qui y règnent; mais leurs efforts n'ont servi à rien. La plupart des hommes ne lisent que pour passer le temps et s'amuser; ils préfèrent les livres frivoles qui les divertissent, ceux sur-tout où la malignité et la satire sont assaisonnées du sel de la plaisanterie et du fiel de la calomnie. Or les hommes graves et Chrétiens ne peuvent écrire des livres de cette espèce.

D'ailleurs, pour traiter des sujets abstraits et délicats, pour démêler l'artifice et l'astuce des sophismes, il faut recourir à des discussions savantes et sérieuses qui rejettent les bouffonneries et les turlupinades, et qui à bien plus forte raison excluent les calomnies et les médisances. On ne pouvoit donc se promettre que les ouvrages des Écrivains sages pussent offrir les attraits qui séduisent et attachent des lecteurs ignorans et frivoles, aussi n'étoient-ils pas lus; leurs efforts ont été inutiles, et leurs livres ou n'ont jamais été connus de ceux qu'ils se proposoient de détromper, ou s'ils venoient à leur connoissance, le dégoût les faisoit tomber de leurs mains : ils n'étoient lus que par ceux qui n'en avoient pas besoin. C'est ainsi que l'erreur s'est propagée

sans obstacle, et que l'antidote n'est arrivé qu'après coup. Il eût mieux valu sans doute la prévenir : maintenant le mal est presque irréparable, à moins qu'on ne prenne des mesures plus efficaces pour y remédier.

Ce malheureux *Voltaire* jouit de son infame triomphe dans toute l'étendue de ses desirs. Les sophistes de toutes les nations se réunirent à lui et le recherchèrent comme le centre de leur unité; ils lui rendirent une espèce de culte; ils le reconnurent pour le patriarche et le choryphée de l'incrédulité. Il les encourageoit et les dirigeoit; l'infatigable fécondité de ses écrits ne cessoit d'attiser le feu infernal et ne cessoit de leur fournir des armes pour le combat; mais tout ce qui est mortel est sujet à des bornes et à la caducité. Son imagination, toute brillante et féconde qu'elle ait pu être, n'étoit pas infinie; elle s'épuisa enfin. Le temps vint où il cessa de vomir tous les blasphèmes, toutes les impiétés et toutes les horreurs que sa malice avoit pu lui suggérer; le talent de l'invention s'éteignit en lui; et dans ses dernières années il se vit contraint de se répéter jusqu'à devenir fastidieux et dégoûtant.

Sur la fin de ses jours il vint à Paris. Cette ville immense dont la corruption rappelle celle de Babylone, fit retentir à ses oreilles de si nombreux applaudissemens et des éloges si flat-

teurs et si exagérés qu'aucun homme célèbre n'en a obtenus de pareils de ses contemporains ; jamais on ne vit chez aucun peuple la frénésie, l'ivresse et la joie que les Parisiens témoignèrent de le voir dans leurs murs ; rien n'étoit plus naturel. Paris, si remarquable par ses extravagances et son fanatisme, étoit la cité qui s'étoit le plus constamment abreuvée de ses eaux immondes. Paris où la corruption de ses écrits s'étoit le plus répandue, se distingua par la fureur et l'excès d'une idolâtrie inconcevable.

Les nombreux sectateurs qu'il s'étoit faits dans cette ville immense et si légère, l'entourèrent de leurs acclamations et le portèrent en triomphe. Combien ne s'augmenta pas sa vanité insensée à la vue du spectacle étonnant des conquêtes que lui avoit fait son génie ! Les mêmes hommes qui, séduits par ses sophismes, avoient abandonné le Dieu de leurs pères, se prosternoient devant un squelette décharné, dont la longue vie n'avoit été consacrée qu'à faire au ciel et à la terre une guerre continuelle. Sa renommée n'eut point de bornes ; les applaudissemens devinrent un délire ; les acclamations une frénésie ; et l'ivresse de la joie fut portée à un tel degré de fanatisme que le peuple le suivoit en foule dans les rues.

Mais tandis qu'il se livroit à l'enchantement de cette bruyante et fastueuse réception, la mort,

l'affreuse mort minoit déjà l'édifice usé et chancelant de son corps fragile. Ce Titan impie qui dans l'état de santé se montroit si intrépide, l'étoit beaucoup moins lorsque la maladie menaçoit ses jours. Dans deux de ces occasions se trouvant à Genève en danger, il avoit deux fois recouru en tremblant à la confession. On avoit pu voir que ce cœur si profondément perverti n'étoit pas entièrement fermé à la vie; que dans le péril il avoit été accessible au remords; et les gens de bien avoient conçu l'espoir que sa dernière heure pourroit être consacrée aux larmes de la pénitence.

Le Ciel n'accorde pas toujours cette grace; quelquefois il se plaît à effrayer les impies par des exemples terribles. Je n'aurai point la témérité de sonder les secrets de sa miséricorde; je sais qu'un instant peut lui suffire. Mais l'histoire ne pourra taire que *Voltaire* ne fut conduit à Paris que par une excessive vanité; que l'excès de l'encens qu'on lui prodigua fatigua ses organes décrépits, que la mort se présenta à sa porte; qu'affoibli et confiné dans son lit, il ne fut plus maître de ses actions, et que plusieurs circonstances contribuèrent à précipiter sa fin, au moment où on la croyoit le moins prochaine.

Elle ne taira pas non plus que ses partisans et ses complices s'emparèrent de sa chambre; et

qu'instruits de sa conduite en de semblables occasions, ils craignirent les effets d'un repentir qui auroit décrédité publiquement leur doctrine et mis à découvert l'inconstance de leur chef; qu'ils l'entourèrent de manière à ne lui laisser la liberté de parler à personne; qu'ils placèrent des barrières à toutes les avenues, pour qu'aucune lumière, aucune réclamation, aucun ministre de la Religion ne pussent parvenir jusqu'à lui; et que le malheureux, victime de l'erreur d'un remède mal appliqué, perdit tout-à-coup le sentiment et rendit son dernier soupir sans avoir témoigné le moindre regret des nombreuses iniquités et des abominables principes....

— Fin déplorable, interrompit mon ami, en couvrant ses yeux de ses mains! Ah! Monsieur le Curé, ajouta-t-il un moment après, que de réflexions votre récit m'a fait faire! Je ne connois que trop bien les ravages qu'ont produits ses écrits mensongers et pleins de corruption! Je suis l'une de ses plus malheureuses victimes; et une foule de jeunes gens mes contemporains l'ont été de même. *Voltaire* étoit notre lecture favorite; nous étions surpris et enchantés de la nouveauté hardie de ses idées, de l'essor qu'il donnoit à nos goûts dépravés, en éloignant de nous nos craintes et nos remords et en donnant carrière à toutes nos passions. Ses raisonnemens légers nous sédui-

soient, et les traits satiriques dont ils les assaisonnoit toujours étoient pour nous un amusement journalier.

Avec de telles dispositions, il eût été difficile qu'aucun de nous eût pu renoncer à cet état de dépravation. Pour nous ramener, il auroit fallu nous assujettir à une étude sérieuse, à une instruction suivie qui eussent pu nous conduire insensiblement et par une progression lente et solide à discerner et à apprécier les mensonges, les faussetés et les horreurs dont fourmillent ces funestes ouvrages; et c'est ce que nous étions bien éloignés de vouloir faire.

Lorsque dans ces derniers temps, et déjà désabusé, j'ai lu quelques-uns des écrits composés contre *Voltaire*, *Rousseau* et les autres sophistes du jour, ceux sur-tout de M. *Bergier*; j'avoue que j'ai été émerveillé de la facilité et de l'évidence avec lesquelles ils dévoilent les mensonges atroces que ces perfides écrivains n'ont pas craint d'avancer, de la clarté avec laquelle ils démontrent leurs calomnies; et enfin de la force et de la solidité des raisonnemens qu'ils opposent à leurs vains sophismes. Je n'envisageois qu'avec effroi l'aveugle et stupide folie que nous avions de donner notre confiance entière aux apôtres infernaux de l'incrédulité.

Un homme impartial ne peut lire les écrits éga-

lement savans, exacts et pleins de vérité qui les combattent, sans se convaincre de la mauvaise foi de ces apôtres de l'incrédulité; mais pour cela, il auroit fallu que des erreurs qui flattoient nos passions eussent pu par-là même ne pas nous être chères; il auroit fallu que nous eussions cherché la vérité avec le desir de la trouver, et que nous les eussions lus sans prévention; or ni moi ni mes compagnons nous n'étions pas plus dans cette disposition que la plus grande partie des lecteurs, parmi ceux même qui sont réputés instruits.

La plupart de ces lecteurs, ainsi que vous l'avez fort bien dit, ne lisent *Voltaire*, *Rousseau* et les autres auteurs de cette espèce, que parce qu'ils y trouvent des idées et des opinions qui les flattent et les amusent. Une lecture qui les détromperoit seroit pour eux très-fâcheuse et très-pénible; celle qui exigeroit de l'application, ne leur présenteroit aucun agrément; car le venin est doux et l'antidote est amer. C'est ainsi que les hommes se conduisent presque toujours; leur conduite est insensée, puisqu'elle les mène à leur perte; mais elle est générale parce qu'elle leur est suggérée par l'ignorance du péril et par le défaut de sentir l'importance des choses.

Sur un objet aussi grave où il ne s'agit de rien moins que du bonheur éternel, il est très-naturel que personne n'ose adopter aucune opinion sans

s'être instruit auparavant pour le faire avec connoissance de cause ; et il y auroit de la folie à se jeter dans le danger d'errer, sans avoir pris d'avance toutes les mesures que la raison peut suggérer, sur-tout lorsqu'on a reçu dès le berceau une Religion transmise par nos ancêtres, lorsque cette Religion nous offre de grandes espérances et nous propose des peines terribles ; lorsqu'enfin on voit qu'elle a été suivie et respectée dans tous les siècles par les hommes les plus sages et les plus instruits.

—Je pris ici la parole. M. le Curé, lui dis-je, d'après ce que vous nous avez dit, je crois voir *Voltaire* agir comme le *Vieux de la Montagne*, avec cette différence que l'un députoit des assassins pour donner la mort à ceux qui lui déplaisoient, et que l'autre envoie des livres pestiférés la porter aux peuples et à des nations entières ; et si l'on ne veut pas prendre des précautions suffisantes, ils la porteront jusqu'aux générations à venir. — Vous avez raison, me répondit le Curé ; votre réflexion est très-juste. Si ses livres subsistent et si on n'instruit pas mieux la jeunesse dans toutes les nations, si on n'oppose pas à leur funeste influence l'étude de la Religion, il n'y aura plus de gouvernement assuré, plus de culte qui puisse se soutenir, plus de morale qui ne se corrompe. Je ne parle pas seulement de l'instruction de l'enfance qui se borne à un petit nombre de vérités

éternelles ; j'entends une étude de la Religion assez approfondie pour en présenter en grand le majestueux édifice, pour en inspirer l'admiration et l'amour, et pour faire connoître plus généralement les preuves évidentes de la divinité de son origine.

Ce n'est que par-là que s'enracineront dans notre cœur, les seuls principes qui puissent nous déterminer à mourir plutôt que d'y renoncer, à tout abandonner plutôt que de cesser d'en faire profession. Si l'on ne nous inculque à fond ces principes salutaires, nous ne sommes Chrétiens que d'une manière douteuse, imparfaite et confuse ; nous ne sommes Chrétiens que parce qu'on nous a dit qu'il falloit l'être. Mais si les peuples sont une fois généralement convaincus de la vérité de la Religion, et affermis dans leur croyance à l'aide de l'instruction ; s'ils en connoissent bien les bases indestructibles et éternelles ; s'ils sont bien persuadés que son antiquité remonte à celle du monde ; s'ils sont bien pénétrés des prophéties qui annoncèrent le divin Rédempteur ; si son avénement tant prédit et tant prévu, les miracles successifs qui prouvent jusqu'à l'évidence la divinité de sa mission, sa résurrection si bien constatée et si authentique leur sont bien connus ; s'ils sont bien imbus de toutes les autres preuves qui démontrent invinciblement sa vérité : la fausse philosophie ne prévaudra jamais dans

une nation bien pénétrée de la certitude de la loi qu'elle doit adorer et suivre.

Le peuple qui sera bien persuadé de la vérité de sa Religion, l'aimera et en suivra les préceptes ; et ces préceptes lui enseigneront, qu'au péril même de la vie, il ne doit pas souffrir qu'on en altère la pureté ; qu'on corrompe l'intégrité, la candeur de l'Église sa mère ; de cette sainte mère qui le reçut dans son sein, à laquelle il jura fidélité et obéissance, et qui, s'il est fidelle à sa foi et à son espérance, le conduit au bonheur de l'éternité. Il apprendra de même à défendre son prince, image de Dieu sur la terre, à qui il a également fait serment d'être fidelle ; il perdra mille fois la fortune et la vie, plutôt que de consentir à lui désobéir dans la moindre chose.

Si les sophistes ont trouvé tant de facilité à bouleverser les idées religieuses de quelques nations ; s'ils ont pu réussir dans une entreprise aussi hasardeuse et aussi téméraire, c'est qu'une éducation négligée les avoit laissées dans l'ignorance des vérités de la Religion ; c'est parce qu'elles ne professoient le Christianisme qu'extérieurement sans en avoir la conviction, sans l'assentiment intime de leur cœur ; ils le suivoient sans savoir pourquoi, sans aucune affection, sans aucun respect intérieur. Leur ignorance ne pouvoit produire en eux que l'indifférence. Leur culte n'étoit ni ne pou-

voit être celui de leur cœur, c'étoit celui de l'habitude. En un mot, ils n'offroient que le fantôme et l'apparence de Chrétiens, et le premier choc de la contradiction devoit les faire succomber sans la moindre résistance.

Voilà, ce me semble, la cause principale de tant de ravages, et un juste sujet d'effroi pour toutes les nations Chrétiennes. Toutes sont menacées du même danger, toutes doivent chercher par tous les moyens à s'en préserver. Je voudrois que ma voix pût se faire entendre à tous les peuples. Si vous avez le bonheur, leur dirois-je, d'être nés dans le sein de la véritable Église, que tous vos efforts, que le premier et le plus essentiel de vos soins soient de vous instruire à fond de votre sainte Religion, la seule qui soit vraie, la seule qui puisse faire votre bonheur sur la terre et vous rendre heureux dans le Ciel. Pénétrez-vous de sa vérité, ayez la consolation de bien savoir que Dieu qui a daigné la communiquer aux hommes, l'a revêtue de preuves si claires et si multipliées qu'elles ne peuvent manquer de convaincre la raison qui s'applique de bonne foi à leur examen.

Que vos oreilles se ferment aux insinuations de ces syrènes perfides, de ces sophistes malfaisans qui non-seulement voudroient vous induire à fouler aux pieds ce qu'il y a de plus

respectable sur la terre, mais qui ont encore l'audace de fatiguer le Ciel de leurs insultes. N'écoutez jamais leurs raisonnemens faux et séducteurs. Croyez fermement que vos pères et tant de grands hommes venus avant eux, qui ont manifesté une si religieuse soumission aux principes de la foi, étoient plus sages et moins corrompus que ces nouveaux docteurs. Ainsi pour que leurs attaques ne prévalent point contre votre foiblesse, pour que vous puissiez vous moquer de leurs erreurs et de leur folie, appliquez-vous, étudiez, et sachez bien entendre la sainte Religion que vous professez.

Oui, Chrétiens, apprenez votre Religion; elle vous défendra elle-même contre tous ses ennemis; vous aurez la satisfaction de vous convaincre que cette Religion dans laquelle Dieu vous a fait la grace de naître, est aussi douce, aussi consolante qu'elle est vraie et certaine. Que si ce Dieu de bonté vous y présente des mystères obscurs pour exercer votre foi, il en établit l'indispensable nécessité par des preuves si lumineuses, des monumens si incontestables, qu'il est impossible que son évidence échappe à un examen impartial et sincère. Votre propre raison suffira pour vous convaincre que Jésus-Christ l'a donnée aux hommes; que Jésus-Christ est Dieu; que nous devons croire tout ce qu'il nous a dit, obéir à tout ce qu'il nous a prescrit,

et nous soumettre à son Église, qu'il a constituée l'organe de son autorité et qu'il en a rendue dépositaire.

— Il me semble, dit mon ami, qu'à cet égard notre nation n'a rien à envier aux autres nations. Je n'en connois aucune qui conserve aussi purement la foi de ses ancêtres. Nous ne connoissons point parmi nous de croyances diverses ; nous sommes tous catholiques, tous unis de communion avec l'Église apostolique et Romaine. Cette fausse philosophie n'a pas pu parvenir à se faire accueillir parmi nous ; notre éducation la repousse, nos cœurs y répugnent. D'autre part, le Gouvernement s'applique sans cesse à l'éloigner de nos frontières ; et jusqu'à présent, grace à Dieu, le venin mortel de ce monstre n'a pu infecter le cœur de nos compatriotes.

— Je le sais, répondit le Curé; et il y a longtemps que j'attribue l'unité de notre croyance au soin vigilant avec lequel on maintient non-seulement la pureté de la foi dont l'éclat brille parmi nous, mais encore la paix intérieure et la tranquillité dont nous jouissons. Je promène mes regards sur toutes les nations, et je vois que les unes et les autres, toutes plus ou moins ont été et sont sujettes à des troubles et à des inquiétudes. Je ramène ma vue sur la nôtre, et je vois qu'elle est la seule qui ait réussi à se maintenir

constamment en paix, également soumise à ses souverains, et fidelle au culte antique qu'elle professe. Si je cherche la cause de ces inestimables avantages, je ne puis la trouver que dans le soin de conserver l'unité de nos principes religieux.

Malgré cela, je crois que cet état de choses ne suffit pas pour écarter le danger qui menace l'Europe; non-seulement il est nécessaire de s'y maintenir, il faut encore s'appliquer à s'instruire à fond, pour se défendre contre les attaques qu'on peut éprouver. Aujourd'hui le péril est plus pressant que jamais. L'impiété fait chaque jour des progrès nouveaux et rapides; et lorsque les dangers se multiplient, il faut bien nécessairement multiplier les précautions.

— Il n'est pas possible, s'écria mon ami, de nier que dans toutes les suppositions et dans tous les cas, l'étude de la Religion ne soit toujours utile et nécessaire. Qui le sait mieux que moi, victime malheureuse de ma négligence à m'instruire? L'ignorance dans laquelle on laissa mon enfance; le défaut d'instruction sur l'esprit et la grandeur de la Religion, et sur les fondemens qui prouvent la divinité de son origine, furent la cause primitive du délire dans lequel j'ai vécu. Si j'avois su dans ma jeunesse ce que je sais aujourd'hui, ma conduite n'auroit pas été aussi désordonnée; et je crois que ce défaut dans l'é-

ducation est la cause générale non-seulement de l'impiété qui règne dans les opinions, mais encore du relâchement qu'on voit dans nos mœurs.

Rien d'ailleurs ne peut mieux nous inspirer l'amour de la Religion, l'obéissance à ses préceptes, et nous exciter à la pratique de la vertu que l'intime et vive persuasion de sa vérité, ainsi que la ferme espérance des biens immortels qu'elle promet. Mais, M. le Curé, la chose vous paroît-elle facile ? croyez-vous qu'il soit possible d'instruire toute une nation sur un objet qui exige de l'application, de la méditation et de l'étude ? Une nation se compose ordinairement de trois classes de personnes. Examinons chacune d'elles en particulier, pour voir s'il est possible de donner cette instruction à tous, et d'espérer qu'ils en profitent.

La première est formée de gens riches ou aisés qui reçoivent dans leur famille une éducation distinguée. Je veux la supposer supérieure à toutes les autres; à quoi se réduira-t-elle ? Dans l'enfance et lorsque l'intelligence peut à peine saisir les choses plus communes, on leur enseigne, à l'aide d'un catéchisme, les vérités de la Religion qu'il est le plus indispensable de connoître. Il est impossible qu'ils puissent alors comprendre des mystères obscurs et profonds : il faudra donc y revenir dans un âge plus capable de réflexion ; mais à peine les facultés intellectuelles des enfans

commencent-elles à se développer qu'on les occupe de l'étude du latin et d'autres objets : on ne songe plus à leur parler de Religion. De là ils sont envoyés au collége, à l'université, et dans d'autres écoles, où, à l'exception de quelques-unes qui font profession de piété, on ne revient plus sur ce point important, et où on ne les applique qu'à la physique, à la théologie, à la jurisprudence, à la médecine, ou à d'autres sciences.

Ces cours finis, chacun de son côté se livre aux travaux de l'état qu'il a choisi. Les uns se marient; les autres embrassent le commerce; tous entrent dans une carrière différente : mais nul d'entr'eux ne trouve dans la sienne l'occasion et les moyens de s'occuper de nouveau de l'étude de la Religion. Ceux qui par un goût particulier ou par conviction de son importance, veulent s'appliquer véritablement à cet objet, sont les seuls qui puissent s'instruire; et dans le cours ordinaire des choses, il y en aura peu qui aient ce goût et le temps de le satisfaire, les facilités et l'occasion de se livrer à un genre d'étude si sérieux. Le grand nombre abandonné à la courte et sèche instruction de l'enfance, aura à peine les notions les plus nécessaires, et elles seront encore stériles et défectueuses.

Les personnes d'un état mitoyen, c'est-à-dire de la seconde classe, sont dans une position plus fâcheuse. Nées de parens qui sont obligés de vivre

de leur travail, il faut que leurs enfans apprennent un art, une profession mécanique qui fournisse à leur subsistance. Leur éducation sera donc fort négligée et réduite à peu de chose; après avoir appris à lire, et atteint l'âge où la raison et la force se développent, on leur fera étudier ou mettre en pratique les premiers principes de la profession qu'ils ont embrassée.

Ils ne sont plus dès-lors dans le cas de recevoir d'instruction approfondie. Tout ce qu'ils pourront faire se bornera à entendre, les jours de fête, quelques sermons, si leur dévotion les y conduit; mais d'ordinaire nos sermons très-utiles aux hommes déjà persuadés de la vérité de la Religion, n'ont pour but ni la conviction des incrédules ni l'instruction des ignorans. Sans doute la bonté de Dieu supplée par ses dons à ce défaut d'instruction et éclaire de sa grace les bons esprits; mais certes je ne vois aucun moyen de répandre parmi les personnes de cette classe le bienfait d'une instruction utile.

La chose est plus difficile encore à l'égard des gens d'un ordre inférieur que la nature a destinés aux travaux les plus rudes de la société; tels sont les laboureurs, les muletiers, les charrons et tous les ouvriers de cette espèce qui n'apprennent pas même à lire et qui n'ont d'autre idée de la Religion que celle qu'ils tiennent de leurs pères,

aussi peu instruits qu'ils le sont eux-mêmes. Comment cette classe du peuple la plus nombreuse et en même temps la plus occupée, parce que sa pauvreté l'oblige à un travail continuel qui lui enlève tout son temps, qui fixe toute son attention, pourra-t-elle se livrer à une étude qui suppose des développemens historiques qu'il faut avoir le temps et la commodité d'écouter, et qui sur-tout exige des idées et quelque aptitude pour que son objet puisse être senti? Cette étude est la première de toutes, l'unique qui soit nécessaire; mais en examinant la constitution de la société, je ne vois pas....

— Je conviens avec vous, Monsieur, interrompit le Curé, qu'au premier abord ces difficultés doivent vous frapper; mais en considérant la chose de plus près, elles ne vous paroîtront pas aussi insurmontables qu'au premier coup d'œil; d'ailleurs, quand elles seroient plus grandes, elles n'en exigeroient pas moins tous nos efforts. Il se peut qu'on n'en retire pas le fruit qu'on peut en attendre, mais on en recueillera assez pour justifier l'emploi d'un surcroît de travail.

Vous pensez donc, M. le Curé, lui dis-je, qu'on pourroit obtenir un avantage de cette importance? — Je pense, me répondit-il, qu'on obtiendra toujours beaucoup, ou qu'au moins on parviendra à instruire en général la nation, à

améliorer ses mœurs, à la mettre en état de se garantir des sophismes de la fausse philosophie, et de défendre dans des momens difficiles sa Religion et son prince. S'il étoit en mon pouvoir et que je fûs maître de régler les choses à mon gré, voici comment je procéderois : il nous manque essentiellement un livre classique et élémentaire qui nous présente l'histoire de notre sainte Religion, ainsi que les monumens qui l'attestent, les preuves qui l'établissent, et les bases incontestables sur lesquelles elle est appuyée ; je crois que c'est l'objet dont il faudroit s'occuper avant tout.

Cet ouvrage commenceroit par la création du monde et par l'origine du Christianisme dans la promesse que Dieu fit à *Adam* d'un réparateur ; l'histoire y seroit suivie jusqu'à la venue, la mort et la résurrection de Jésus-Christ, le réparateur promis ; et il finiroit par l'établissement de l'Église qu'il a constituée dépositaire de son autorité et de la vérité, ainsi que l'interprète de sa volonté. Cet ouvrage seroit concis, méthodique et écrit d'un style si simple et si clair que personne ne seroit embarrassé de l'entendre.

Il est bien singulier que depuis tant de siècles un livre si important et si nécessaire n'existe point encore, je sais qu'il peut se trouver en entier dans différens ouvrages ; mais pour l'y chercher

il faut beaucoup de temps, d'étude et d'application. Je voudrois qu'il en existât un où l'on pût trouver aisément tout ce qu'il est nécessaire de savoir, et je n'en connois aucun qui remplisse cet objet. La grammaire, les belles-lettres, la théologie, la médecine, le droit, presque toutes les sciences enfin ont leurs livres classiques et élémentaires.

Ils consistent dans des extraits qui renferment tous les principes, qui forment un abrégé clair et lumineux de toutes les connoissances que chaque science a pu offrir, et qui rendent l'instruction facile et commode; sous un volume peu considérable ils réunissent ce qui est épars dans beaucoup d'autres ouvrages. Il n'est aucune de ces sciences qui n'ait cette espèce de manuel pour abréger le travail et faciliter l'enseignement; et nous avons à déplorer qu'il n'y en ait précisément aucun pour expliquer les vérités de la Religion.

Dans tous les temps on a fait des catéchismes; mais aucun ne correspond pleinement aux besoins de nos jours. La plupart sont trop abrégés et ne sont que pour l'enfance; on n'y expose que ce qu'il faut croire, sans qu'en général on y détaille les raisons et les motifs qu'on a de croire. Je n'en ai pas vu un seul, en y comprenant même les plus célèbres qui ont paru dans les nations étrangères, qui, dans un petit volume et dans un style à la portée de tout le monde, réunisse à l'expo-

sition des vérités de la Religion la force et la multiplicité des preuves qui en établissent la conviction.

Le Concile de Trente a publié un catéchisme savant et étendu, l'une des plus sublimes productions qui soient sorties de la main des hommes; mais son objet n'étoit point de prouver la divinité de l'origine de la Religion et l'authenticité des Livres saints. Il supposoit toutes ces vérités connues, puisqu'il s'adressoit à des Chrétiens; et il s'est borné à expliquer ce que l'Église nous enseigne d'après les saints Livres et la vertu des Sacremens. Je desirerois que pour anéantir cette incrédulité monstrueuse qui fait aujourd'hui tant de ravages dans le monde, on ajoutât au fond de ces vérités, indépendamment de l'histoire de la Religion, les raisons et les motifs qui doivent nous obliger à les croire.

Je sais très-bien que dans toutes les nations Chrétiennes il est des savans à cet égard instruits; mais il leur a fallu y mettre beaucoup de temps et de travail et dépouiller un grand nombre de livres; j'en demande un où la jeunesse puisse s'instruire sans peine et qui soit à la portée même du peuple. S'il existe, à la bonne heure, il faut le publier, le propager et le faire servir à l'instruction que je desire; s'il n'en existe point, il est aisé d'en composer un, et il sera très-utile de le faire. Un ouvrage d'une importance aussi gé-

nérale doit être dans les mains de tout le monde ; et lorsque je considère l'ignorance qui règne dans presque toutes les classes de la société, j'ai lieu de penser qu'il n'existe point ou qu'on ne l'étudie nullement.

Il est indispensable, ou qu'en ressuscitant un ouvrage de cette espèce et l'adaptant aux circonstances actuelles, ou en l'écrivant de nouveau, on ait soin de le répandre et de l'accréditer parmi le peuple. Si dans le temps où nous sommes les conciles provinciaux s'assembloient, ce catéchisme raisonné seroit l'ouvrage le plus digne de sortir de leurs mains; mais les Évêques, comme maîtres de la sainte doctrine, quoique séparés, peuvent se concerter ensemble et prendre les mesures les plus convenables pour la composition et la propagation d'un livre semblable.

Ils peuvent publier un tableau de tout ce qu'il doit contenir ; et il renfermera non-seulement le plan magnifique de l'édifice de notre Religion, mais encore les témoignages évidens qui nous prouvent qu'elle vient de Dieu. D'après ce plan, les hommes les plus savans de leurs diocèses composeroient un livre qui seroit le dépôt des vérités divines et des preuves les plus sûres de leur divinité ; on le publieroit comme le livre le plus nécessaire, soit pour la tranquillité du cœur, soit pour la conduite de la vie, soit sur-tout

pour nous instruire et nous fortifier contre les séductions et les attaques de l'incrédulité.

Lorsqu'il auroit été mis au jour, je voudrois qu'on établît par-tout des chaires pour l'expliquer et en développer la doctrine. Et ici, je reviendrai sur la réflexion qui m'a causé tant d'étonnement. L'Europe presque toute entière est Chrétienne ; quoique quelques états se soient malheureusement séparés de la véritable Église, tous reconnoissent la divinité de Jésus-Christ et pensent comme nous sur les fondemens de la Religion. Je fixe mes regards sur toutes ces nations, et je les vois constamment occupées des progrès des connoissances utiles ou profanes ; il n'en est aucune qui n'ait attiré leur attention à un très-grand degré ; toutes ont établi des chaires et des prix, et elles n'ont rien tenté pour la science de la Religion, et pour l'objet le plus important de tous, la démonstration de sa vérité.

La seule institution que j'apperçois est la fondation faite par l'Anglois *Robert Boyle*, d'un prix annuel en faveur de la meilleure dissertation sur la vérité de la Religion chrétienne ; et cette sage institution a produit des écrits admirables. Mais il est à remarquer que le Gouvernement, que ce soin regardoit spécialement, non-seulement a abandonné à un particulier l'honneur

d'une idée aussi utile, mais qu'il a honteusement négligé de suivre un si bel exemple.

Il est étonnant que la nation Espagnole, si pieuse et si magnifique, qui a doté si splendidement des fondations de toute espèce, ait pu oublier un objet qui est le plus important de tous, puisqu'il est la racine et le fondement de tout. Nous avons beaucoup d'universités; on y a établi des chaires pour tous les genres de sciences, et en particulier pour la théologie; mais nous n'avons pas un livre qui puisse nous instruire et suffire à notre instruction. Personne n'est appelé par la nature de son emploi à nous faire un cours complet du système de la Religion, et à nous exposer démonstrativement les preuves et les témoignages de sa vérité.

Nos aïeux qui croyoient tout simplement ce que l'Église nous enseigne, ne prévirent pas sans doute qu'il pût y avoir un temps où certains hommes, usurpant le titre et la réputation de savans et de sages, et employant toute l'astuce de l'erreur et de la séduction, formeroient de l'impiété une doctrine capable d'éblouir la simplicité des peuples. Mais ce temps est arrivé; et l'expérience nous montre que non-seulement leur secte existe, mais qu'elle séduit beaucoup d'imprudens et que l'ignorance générale lui a donné une très-grande force. Les nations

nations et les peuples, en effet, ne sont pas assez instruits pour résister à ses sophismes ; et nous ne nous bornons plus à apprendre que ses erreurs se répandent dans l'Europe avec une déplorable rapidité, nous sommes encore témoins des terribles ravages qu'elles y produisent. Il importe donc de penser sérieusement à opposer une digue à ce torrent dévastateur, et de compter parmi les moyens qu'emploie la vigilance chrétienne, le soin le plus efficace de tous, celui d'éclairer et de convaincre les esprits.

L'homme qui connoît bien sa Religion, n'admire pas seulement la sagesse avec laquelle la bonté divine nous l'a communiquée ; il ne se borne pas à contempler avec extase le plan immense et majestueux, qu'elle lui présente ; intimement convaincu de son infaillible vérité par la multiplicité et l'évidence des preuves qu'elle lui produit, il l'aime, il la suit avec une assurance que les efforts de l'imposture ne peuvent ébranler, et il y trouve sa consolation dans toutes les adversités et les divers événemens de la vie.

Quelle fermeté, quelle confiance peut avoir l'homme qui n'a acquis que des notions obscures et confuses de sa Religion ? Toutes les beautés que Dieu fait briller en elle sont perdues pour celui qui les méconnoît. Quels sentimens exci-

teront dans son ame tant de prodiges de la divine bonté, s'il les ignore ? Supposons même qu'il croie fermement les vérités éternelles et qu'elles le portent à craindre et à aimer Dieu, l'amour et la crainte s'accroîtront par cette instruction et par les lumières qu'elle répandra ; la vue d'une Religion si sainte, si majestueuse et si sublime, élèvera son cœur aux plus vives, aux plus douces affections du respect, de l'admiration et de l'amour.

Et que peut-on espérer de celui qui professe sa Religion, sans en avoir une idée digne de celle que Dieu a voulu en donner aux hommes ? Peu instruit de l'objet même qu'il croit, et n'ayant point dans sa foi une confiance fondée, il se conduira en tout d'une manière timide et mal assurée, exposé sans cesse à être ébranlé par le premier sophisme qui peut le séduire, ou à devenir le jouet de la première passion qu'il aura à combattre ? S'il étoit, au contraire, bien pénétré de la réalité de ses obligations et de la certitude de ses espérances, il seroit comme un roc inexpugnable ; il résisteroit non-seulement aux séductions de l'erreur, il maîtriseroit l'impétuosité de ses propres affections.

Ce seroit donc une erreur déplorable de ne pas inculquer avec soin aux peuples l'esprit et la vérité de la Religion. Les fatales circonstances

où nous nous trouvons et une funeste expérience, nous font sentir la nécessité de chercher de nouveaux moyens de défense dans un moment où se présentent de nouveaux périls et de plus grands dangers.

Pour revenir au livre dont nous parlions et que je suppose démontrer clairement et évidemment la solidité des bases de notre sainte Religion, il me semble que tous les Gouvernemens devroient concourir à ce qu'il fût enseigné et expliqué à toutes les classes de citoyens.

Une étude aussi sérieuse n'est pas propre pour le premier âge, j'en conviens ; mais comme par son importance elle devroit être celle de toute la vie, je desire qu'on puisse recevoir au moins deux fois une instruction si essentielle, qu'on continue à enseigner aux enfans les premiers élémens de la Religion, à l'aide d'un Catéchisme approuvé pour que ce soient les premières impressions qu'ils reçoivent, celles qui se gravent le mieux dans leur mémoire ; mais de manière, qu'arrivés à l'âge de quinze à seize ans, où leur intelligence s'est développée, ils soient tenus de reprendre cette instruction devenue plus solide et plus étendue.

Alors ils comprendront les maximes et saisiront l'esprit de la Religion ; alors ils pourront sentir toute la force des preuves, des monumens et

des témoignages qui constatent sa vérité. On appellera cette seconde étude, la seconde éducation chrétienne ; et dans le fond ce sera la première ou l'unique : elle sera la seule véritable et la seule solide. Il me semble qu'il n'y a là rien d'impossible, et que les autorités ecclésiastiques et civiles pourront aisément réaliser ce plan en se concertant, pour que cette seconde éducation ait généralement lieu dans toute l'Espagne. Sans doute que les sages et grands personnages qui sont à la tête du clergé et de l'état sauront trouver des moyens plus efficaces que ceux qui peuvent se présenter à moi. En attendant, voici ceux qui me paroissent les plus convenables :

Dans tous les colléges et les universités, on destineroit à cette étude une des nombreuses chaires qu'on y a établies ; il y en auroit une dans tous les établissemens d'instruction publique : elle seroit bien dotée, et considérée comme la première de toutes. Son objet seroit de faire, chaque année, un cours complet de Religion, d'après le livre reconnu par la nation et par le Gouvernement pour le dépôt de la Religion de l'état. A cet effet, on choisiroit un homme dont les lumières et les talens seroient jugés les plus propres pour cet objet ; il feroit apprendre par cœur à ses disciples tout le contenu de ce livre,

qu'il leur expliqueroit, en donnant au texte tous les développemens qu'il peut exiger, de manière qu'il en résultât une instruction également solide et suffisante.

Je desirerois que ce cours se renouvelât chaque année et qu'elle y fût consacrée tout entière ; que les disciples de toutes les classes, après avoir atteint l'âge de seize ans, fussent tenus de s'en occuper un an ; et que personne n'obtînt le grade de bachelier que sur l'exhibition d'un certificat d'assistance à ce cours et d'approbation de la part des examinateurs nommés à cet effet. Je voudrois aussi qu'on en usât de même dans tous les autres genres d'études, même dans celles des communautés religieuses.

Il me paroîtroit convenable qu'aucun de ceux auxquels on confère pour la première fois un emploi politique, civil, militaire ou quel qu'il soit, ne pût en être mis en possession, sans qu'au préalable il n'eût obtenu un semblable certificat d'approbation, signé par quelqu'un des examinateurs. On auroit atteint le but de ces dispositions, si les supérieurs Ecclésiastiques exigeoient qu'on ne pût servir de parrain ou de marraine dans les baptêmes, les confirmations ou les mariages, sans produire une pareille attestation.

Il sera plus difficile d'instruire le peuple, parce

qu'il n'est guères possible de fixer pour lui un point de réunion et d'assemblée, où tout le monde pût s'instruire en même temps ; mais on pourroit y suppléer par l'abondance de l'instruction. Il faudroit répandre la parole de Dieu avec tant de profusion qu'elle pût parvenir aux oreilles les moins attentives ; et c'est des églises, c'est du sein du sanctuaire que doit partir cette salutaire instruction.

Si tous les dimanches ou pendant un temps déterminé, chaque année on faisoit au peuple une lecture de ce livre dans toutes les églises ; je pense qu'on verroit se former un nombre immense de fidelles qui pénétrés de la grandeur et de la certitude de leur Religion, s'exciteroient à l'envi les uns des autres non-seulement à l'aimer et à la suivre, mais à s'unir à elle par des liens tellement indissolubles qu'aucun effort humain ne pourroit les en détacher. Cette instruction seroit aussi capable de réformer les mœurs et de faire de bons Chrétiens, que les sermons les plus substantiels sur les points les plus importans de la morale.

Quel effet peut produire l'idée de la mort, de l'enfer, du jugement sur des personnes qui croient à peine ou qui ne croient que foiblement, sur des ames d'une foi débile, obscure et comme offusquée par un voile épais ? Si ces grands objets font sur elles quelque impression, elle n'est ja-

mais que fugitive et passagère ; ce n'est point une foi vive et ardente qui la reçoit, elle s'efface bientôt ; au lieu que l'étude de la Religion, en nous en démontrant la vérité, nous révèle à la fois les desseins de Dieu, nous découvre l'art merveilleux avec lequel il a tout coordonné, art qui est si fort au-dessus des conceptions foibles et incertaines de l'entendement humain, et qui nous rend sensibles la solidité et la grandeur de nos espérances.

De là résultent dans nous ces sentimens intimes, habituels et profonds qui nous conduisent au respect, à l'amour et à l'observation de nos devoirs. On ne peut douter que la fréquence de cette instruction ne soit suivie des plus heureux effets ; s'ils ne s'étendent pas généralement sur tous, le plus grand nombre en profitera et donnera le ton aux autres. On doit espérer que des lumières si abondantes, une conviction si profonde, venant à se répandre dans une nation, sous la protection de l'autorité et de la loi, il en résultera enfin un esprit public assez fort pour entraîner les cœurs indifférens ou corrompus qui voudroient lui résister.

—Qui peut mettre en doute, dit mon ami, que si, à l'aide de ces moyens, on propageoit dans la nation l'étude et la pratique d'une Religion sainte, qui ne prêche autre chose que des vertus

dont le seul but est la félicité des hommes, on n'eût trouvé le préservatif le plus sûr contre la contagion de cette philosophie dévastatrice, le plus ferme appui de la Religion, du trône et de la tranquillité publique, et le moyen le plus assuré pour réformer nos mœurs et nous faire jouir de tout le bonheur dont la condition humaine est susceptible ?

—Telle est aussi mon opinion, ajoutai-je; j'applaudis de tout mon cœur à cette idée; et pour vous faire juger combien elle est conforme à ma manière de penser, je vous dirai que dès le moment où mon ami me chargea de l'éducation de ses fils, je conçus un projet qui, quoiqu'en petit, ressemble beaucoup au vôtre. Bien convaincu que la première et la plus importante étude de l'homme doit être celle de sa Religion, parce qu'elle est seule capable d'exciter à la vertu, je l'envisageois comme le principal objet de ma tâche; et comme ses enfans ne sont point encore dans un âge qui puisse comporter une étude sérieuse et raisonnée, mon intention étoit de me borner pour le présent à leur en inculquer les premiers élémens, et à leur donner les idées qu'ils sont en état de recevoir.

Mais j'ai le projet d'un écrit conforme à vos vues. Quand nos enfans auront atteint l'âge convenable, nous en ferons une lecture assidue,

exclusivement à toute autre. Non-seulement nous y donnerons la première fois toute l'application possible, nous y reviendrons tous les ans ; et il me paroît. . . .

—Ici mon ami prit la parole : Monsieur le Curé, lui dit-il, votre idée est vaste, magnifique et digne d'un Gouvernement éclairé. Personne n'en peut méconnoître l'importance ; mais comme l'exécution ne dépend pas de nous, il faut l'abandonner à Dieu. Une idée qui me vient à l'esprit et qui pourroit être très-utile, est toute en notre pouvoir. *Marien* se propose de composer un ouvrage pour l'instruction de mes fils ; pourquoi ne le ferions-nous pas servir à celle des habitans du lieu où la Providence nous a placés? le zèle de la charité se doit à tous. Que *Marien* s'occupe donc sans délai de cet écrit, il en fera dans la suite usage pour mes fils ; mais dans l'intervalle, il se lira dans notre église ; nous ferons un essai dont l'expérience constatera les résultats, qui ne peuvent être qu'extrêmement avantageux.

Le Curé applaudit à cette idée, et je proposai de mettre aussitôt la main à l'ouvrage. Lorsqu'il fut achevé, le Curé et mon ami l'approuvèrent. Je voulois que le Curé le lût lui-même ; mais il me dit : Le Ciel vous a conduit ici pour le bonheur de nos habitans ; vous

n'êtes pas distrait par d'autres occupations, et j'en ai beaucoup. Vous êtes plus jeune que moi, votre poitrine est plus forte, votre voix plus éclatante et plus sonore que la mienne ; vous avez plus de force et de vigueur, tous ces avantages prouvent que le Ciel vous destine à ce ministère. Mon ami fut du même sentiment, et je cédai aux instances de l'un et de l'autre.

Nous convinmes que ces conférences commenceroient le premier dimanche de décembre, temps où les travaux de la campagne sont finis ; qu'elles seroient continuées jusqu'à celui des Rameaux, et que la lecture se feroit à la fin de la grand'Messe. J'appris presque par cœur cet écrit en entier, pour le débiter avec plus de succès. Mais pendant que je me préparois ainsi, je me défiois quelquefois du succès : je craignois que mon auditoire ne se lassât d'une nouveauté à laquelle il n'étoit point accoutumé.

Le premier dimanche de décembre arriva. Quoiqu'il y eût toujours un grand concours de peuple à la grand'Messe, il y eut ce jour-là tant de monde que l'Église ne pouvoit le contenir. Je crus d'abord qu'ayant fait une invitation générale, ce motif et celui de la curiosité avoient pu occasionner ce grand concours. Quelle fut ma satisfaction et quelle joie n'eus-je pas de voir cette affluence continuer les dimanches sui-

vans ! Je débutai par un discours, dans lequel j'expliquai le but et l'objet de ces conférences et le fruit qui devoit en résulter. Il fut écouté avec intérêt, et l'on donna la même attention à ceux qui suivirent.

Je ne tardai pas à m'appercevoir que cette lecture fermentoit dans les cœurs des habitans ; elle étoit devenue le sujet de leurs entretiens familiers : les pères la répétoient à leurs enfans, ou du moins leur rapportoient ce qu'ils en avoient retenu ; les amis de ceux qui n'avoient pu se rendre à l'église, les en entretenoient à leur retour : tous s'en occupoient ; et la lumière et l'instruction se propagèrent insensiblement. Nous observâmes même qu'ils se portoient à cette instruction en plus grand nombre qu'aux autres sermons, et qu'ils l'écoutoient avec un plaisir qu'on appercevoit aisément.

Dès la première année, on put voir parmi les personnes les plus grossières et les plus rustiques une espèce de changement dans leurs mœurs. Leurs idées s'étoient élevées et agrandies ; leur conduite étoit devenue sérieuse, circonspecte et plus posée. Je regarde notre lecture et nos conférences comme l'une des causes qui ont le plus influé sur l'urbanité qu'ils ont acquise, et sur l'amélioration de leurs mœurs. Et comme chaque année la même instruction se répétoit, elle s'est gravée dans l'es-

prit des uns et s'est étendue dans celui des autres ; il me paroît qu'il n'en est aucun qui ne soit aujourd'hui instruit de sa Religion et convaincu de sa vérité. Adieu, mon ami.

P. S. Je reçois la lettre par laquelle tu m'annonces la nouvelle commission dont le Gouvernement t'a chargé et le voyage que tu vas entreprendre : c'est une fonction honorable qui te met à portée de rendre d'importans services à ta patrie. Ils te consoleront des peines et des risques auxquels tu t'exposes ; tu ne penses qu'à obéir : tu desires vivement de réussir ; Dieu qui favorise toujours les bonnes intentions, secondera les tiennes. Tu te flattes d'un prompt retour. Je le souhaite ; mais les voyages de cette nature sont toujours plus longs qu'on ne le présume ; et je crains que celui-ci ne soit encore de quatre ou cinq ans comme l'autre : que Dieu en dispose à sa volonté. Si dans tes courses tu as quelque occasion de me donner de tes nouvelles, ne refuses pas cette consolation à mon amitié. Je te prie au moins de m'instruire de ton retour, dès l'instant que tu me seras rendu. Adieu encore une fois, mon cher *Antoine*.

LETTRE QUARANTE-UNIÈME et DERNIÈRE.

Marien à Antoine.

QUELLE agréable surprise, mon cher *Antoine*, m'a causé ton aimable lettre ! de quelle joie pure et vive elle a rempli mon cœur ! Depuis que tu m'as appris ton départ et les motifs qui l'occasionnoient, je n'ai plus eu de tes nouvelles ; mon amitié accusoit ton silence et s'inquiétoit de ton sort. Je sais bien qu'un voyage de mer, une destination incertaine, un but peu fixe, devoient imposer silence à mes plaintes ; mais tous ces motifs augmentoient mes craintes, et j'ai souffert beaucoup de ne point entendre parler de toi pendant un si long espace de temps. Mais enfin le Ciel t'a ramené heureusement. Je lui en rends graces, et je te remercie de ce que ton premier soin a été de m'instruire de ton retour.

Tu me demandes des nouvelles de notre situation et de nos établissemens. Ah ! mon ami, que les temps ont changé ! Je pouvois autrefois t'entretenir des progrès et de la prospérité dont le Ciel daignoit couronner nos efforts : combien il m'étoit doux de te dépeindre des travaux que nous affectionnions et qui devenoient des bien-

faits ! Alors la plume court avec rapidité, le style s'embellit des couleurs d'un sentiment auquel on se livre avec joie. Mais aujourd'hui, mon cher *Antoine*, quelle différence ! un voile funèbre couvre tout ce qui nous entoure ; aujourd'hui nous sommes environnés des ombres funestes de la mort : nous déplorons le plus grand des malheurs. Mon incomparable ami, l'homme sur qui Dieu avoit signalé si visiblement le pouvoir de sa grace, le monument vivant de sa miséricorde, la preuve la plus éclatante de la force et de la vertu de l'Évangile, mon ami n'existe plus. Depuis deux mois le Ciel en a privé la terre qui ne méritoit pas de le posséder ; depuis deux mois nous sommes orphelins et inconsolables.

Sa mort a été digne des dernières années de sa vie. Cet illustre pénitent lisoit et méditoit assidument les saintes instructions que lui avoit données son directeur, qu'il appeloit son premier apôtre et l'oracle de son cœur. Il s'appliquoit à les graver dans son esprit pour les mettre en pratique. Cependant dès les premiers jours de mon arrivée, j'apperçus que son naturel le portoit à la tristesse et à la solitude ; toutes les fois qu'il le pouvoit, il se rendoit au lieu le plus retiré de son appartement, pour y passer les matinées entières.

Je remarquai qu'à la suite des méditations auxquelles il se livroit, ses yeux étoient enflammés comme ceux d'un homme qui avoit pleuré. Sa contenance étoit triste et elle portoit une expression de mélancolie si forte, qu'on appercevoit aisément les angoisses de son cœur. Souvent absorbé en lui-même, il ne prenoit qu'une foible part à nos conversations : il falloit presque l'exciter pour qu'il partageât nos entretiens. Tels étoient les effets d'un repentir amer et de la profonde impression que lui avoient laissée les égaremens de sa vie.

Un jour nous étions seuls et il me sembloit que ces sentimens agissoient avec plus de force sur son cœur, je lui dis : Mon ami, ta conduite ne me paroît pas conforme aux conseils de ton directeur. Il t'a dit que chaque état a ses devoirs; et que lorsque Dieu nous donne une vocation, il nous prescrit les vertus qu'il exige de nous. Le solitaire, le cénobite, auxquels il n'impose point d'autres devoirs, font très-bien de consacrer leur temps aux larmes de la pénitence ou aux contemplations de l'amour, mais ceux auxquels il a imposé les soins d'une vie active, également propres à sa gloire, doivent, après avoir donné le temps convenable à de saints exercices, s'occuper d'agir. Le Ciel nous a chargés. . . .

— Il m'interrompit en me disant : Hélas ! *Marien !* quand je retrace à ma mémoire les nombreuses erreurs de ma vie ; quand mon cœur gémit sous le poids énorme de tant d'iniquités, il est impossible.... —Eh bien ! lui dis-je, tes remords doivent être un sujet de joie et de consolation, puisque Dieu t'a tiré d'un état si funeste. —Ah ! si je savois que sa bonté eût pu me pardonner ! —Se peut-il que tu doutes de la vertu des Sacremens ? —Non, mais je me méfie de mes dispositions ; j'appréhende ma foiblesse ; je doute qu'un malheureux tel que je suis.... —Ces sentimens sont bons, répliquai-je ; ils doivent servir à t'humilier, à exciter ta vigilance ; mais tout a sa mesure, et rien ne doit exclure une juste confiance. Plus tu t'occuperas de la pratique des vertus que Dieu t'impose, plus tu devras te confier en lui : ce sera la marque qu'il te donne la grace de faire ce qui lui est agréable.

Dieu t'a donné des fils que tu dois élever, une maison que tu dois diriger, des vassaux qui doivent être l'objet de tes soins. Ce sont là tes devoirs ; voilà le champ où tu dois semer et recueillir des vertus. Celles qui te distrairoient te sont étrangères et ne sont plus pour toi des vertus, puisqu'elles contrarient l'esprit de ta vocation. Lorsque dans ton état un homme a

commencé

commencé par sanctifier la journée, en rendant à Dieu le premier hommage de sa reconnoissance et de son amour ; lorsqu'il a donné quelque temps à la méditation de sa loi, de sa grandeur et de ses bienfaits ; lorsqu'il lui a offert le sacrifice auguste et ineffable : que peut-il faire de plus convenable pendant le reste du jour, que de s'occuper des soins que Dieu lui-même lui a confiés ? Tout devient oraison pour celui qui obéit à l'ordre de Dieu. L'intention sanctifie tout, elle purifie, elle ennoblit les actions les plus indifférentes ; elle donne du prix à celles qui sont le moins relevées.

Sans doute l'homme ne peut cesser de déplorer d'avoir méconnu et offensé son Dieu, d'avoir mal employé les plus belles années de sa vie, de s'être livré à des actions dont le souvenir déchire son cœur ; mais telle est la condition de la foiblesse humaine. Quelle ressource reste-t-il au malheureux pécheur, si ce n'est celle de recourir aux remèdes que la Religion lui présente ? Celui qui a eu le bonheur de trouver cet asile, et qui, pénétré d'une douleur sincère, a pris la ferme résolution de perdre plutôt la vie que d'offenser Dieu ; qui, dans la sincérité de son cœur le prie de soutenir sa foiblesse, ne feroit-il pas injure à sa miséricorde, ne manqueroit-il pas de confiance en ses promesses,

s'il doutoit de son pardon et s'il n'espéroit le secours de sa grace ?

Notre conversation fut longue et elle me parut faire impression sur son esprit ; je remarquai dès ce jour-là qu'il avoit pris un ton différent. Dans toutes les occasions il cherchoit à ranimer son courage par l'idée de l'humble confiance que la Religion nous prescrit. Par une progression insensible, ce changement donna à son extérieur une autre expression. La confiance parvint à s'introduire dans son ame, et la sérénité se peignit sur son visage. La solidité et la beauté de la Religion dont il étoit si vivement pénétré, avoient augmenté sa sensibilité naturelle ; et toutes les fois qu'il se recueilloit pour prier ou qu'il parloit de Dieu, ses yeux attendris se baignoient de larmes.

Mais elles avoient changé de caractère. Ce n'étoient plus les larmes amères de la componction qui se livre au repentir d'un mal qu'elle juge irréparable et qu'accompagnent les inquiétudes de la crainte ; c'étoient les larmes d'un cœur reconnoissant qui se pénètre de l'immensité du bienfait qu'il a reçu et qui voudroit y répondre par la confiance de l'amour. Sa démarche étoit mesurée, sa mise simple et décente, son extérieur réservé, mais aimable ; son ton sérieux, mais doux ; il les relevoit par l'expression d'une

physionomie noble et agréable, ornée de cheveux que l'âge commençoit à blanchir; tout présentoit dans lui le caractère du Chrétien fidelle et de l'homme de bien.

On ne le voyoit pas sans l'aimer et sans éprouver un mouvement de respect et de vénération: sa vue inspiroit la confiance et invitoit à la vertu. Ces sentimens prenoient une nouvelle force lorsqu'on le considéroit de plus près. Sa vie étoit frugale, réglée, toujours occupée par le soin de remplir ses devoirs. Non-seulement il étoit l'ame, le mobile, l'économe et le bienfaicteur de notre société, il étoit encore un de ses coopérateurs les plus ardens. Quoique son éducation eût été négligée, il dut à ses talens naturels une intelligence supérieure dans tout ce qui tenoit aux arts, et il l'employa très-utilement à notre avantage.

Il régloit tous les matins ses affaires domestiques; et pendant que je me livrois à l'instruction de ses fils, il visitoit tous les jours les fabriques et leurs travaux. Il portoit par-tout l'intelligence, le discernement et l'émulation du zèle; il visitoit les nécessiteux et les malades. Aux secours les plus urgens que fournissoit la société, il ajoutoit ceux que sa bienfaisance jugeoit utiles ou agréables. Il consoloit les malades, il excitoit l'attention des assistans et du médecin; il

veilloit sur-tout à ce que les secours de la Religion fussent donnés exactement lorsque le danger l'exigeoit. La seule distraction qu'il se permît, lorsqu'il lui restoit quelques instans de libres avant le dîner, étoit de faire seul un tour de promenade dans la campagne; c'étoit là ce qu'il appeloit sa grande lecture : il alloit lire ce que Dieu a écrit dans le livre immense de la nature. Les réflexions que ce moment faisoit naître, étoient ordinairement l'objet de notre conversation pendant le repas.

Sa table étoit frugale, mais assez abondante pour nous et pour sa famille : les mets n'étoient ni recherchés ni dispendieux. Après dîner, la famille ne se séparoit plus; et lorsque l'ardeur du soleil commençoit à se tempérer, nous allions nous promener tous ensemble. Il pensoit que cet exercice convenoit à ses enfans : il se plaisoit à les voir courir, sauter et s'exercer avec les autres enfans du peuple. Il croyoit par-là leur fortifier le tempérament, les rendre plus agiles; et il les excitoit lui-même en leur proposant des prix dans les exercices du corps qui accompagnoient nos fêtes.

Quelquefois l'étude de l'histoire naturelle nous occupoit dans nos promenades. Mon ami s'y livroit avec ardeur et avec soin; une fleur, une plante, la pierre qui se trouvoit sous ses pas lui

fournissoient des motifs d'admiration et d'amour pour l'auteur de tant de merveilles dont l'organisation est si digne de fixer notre attention. Lorsqu'après être rentré, je m'occupois avec ses enfans, il employoit son temps ou à ses affaires domestiques ou à méditer la loi de Dieu. Nous faisions succéder à mes leçons une lecture utile que nous faisions en commun et qu'il animoit par des réflexions faites à propos où j'admirois souvent l'amour de la vertu qui enflammoit son cœur et se communiquoit à nos ames. Le souper et la prière du soir remplissoient le reste du temps; ainsi finissoit le jour, qui n'étoit que la répétition du jour précédent et le prélude de celui qui devoit suivre.

Tu peux juger à quel point l'ascendant de la vertu, réuni à cette bienfaisance universelle et à ce zèle affectueux que rien n'arrête, durent lui gagner tous les cœurs. Tout le monde ne voyoit en lui qu'un ange tutélaire, descendu du ciel pour la consolation et la félicité de ceux qui l'entouroient. Le sentiment de tant de vertus et de bienfaits, n'étoit dans ses vassaux ni le respect qu'inspirent la supériorité des talens ou l'éclat de la naissance et de la fortune, ni cette soumission de révérence qui naît de la dépendance, ni la servile considération qui attend un bienfait; bien moins encore cette basse humiliation de

l'espérance que la crainte accompagne. On peindroit cette affection avec assez de justesse en l'assimilant à la vénération qui suit le mérite ou à la satisfaction que produit la confiance, ou à la tendresse que l'amour sait inspirer ; elle se composoit de tous ces sentimens. Quand les heureux habitans du lieu voyoient mon ami, leurs cœurs étoient émus, et leurs lèvres trouvoient des expressions que n'avoient jamais pu leur suggérer la vue de leurs pères, de leurs enfans, de leurs maris et des personnes qui leur étoient les plus chères.

Tu peux imaginer quel degré d'autorité il parvint à acquérir, sans chercher à en obtenir aucune et sans jamais rien commander : son opinion étoit une décision d'après laquelle tout s'arrangeoit. Il n'y avoit plus de procès, parce qu'il terminoit tous les différends ; on ne voyoit plus d'inimitiés publiques ni de discordes domestiques, par-tout il portoit la paix : la bienveillance étoit sur ses lèvres, elle animoit ses traits ; et la crainte de lui déplaire suffisoit pour déterminer les plus récalcitrans aux sacrifices les plus pénibles.

A mesure que les progrès s'augmentoient et que les lumières se répandoient dans le village, ses soins paternels lui acquéroient toujours plus d'empire ; il vint un moment où ses paroles étoient

reçues comme un oracle, et ses exemples comme une loi. Heureux habitans, mon ami n'usoit de l'autorité qu'ils lui avoient donnée que pour leur bonheur, pour les conduire dans les sentiers de la vertu et pour le rétablissement des mœurs! Jamais un homme, entouré de troupes et de canons, ne fut obéi avec plus de promptitude et d'empressement. Tout cédoit à sa voix; son improbation étoit un châtiment. Il savoit d'un seul mot réprimer le désordre, faire respecter la vertu et contenir les passions.

Dieu lui donna le temps d'entreprendre et d'achever tout ce qu'il avoit pu concevoir d'utile pour la félicité des habitans du lieu; il eut encore l'avantage d'être témoin du succès de son application et de ses soins, et de jouir lui-même de ses bienfaits. Ce village est aujourd'hui le séjour de la paix, l'asile de l'abondance et le modèle de la perfection dont l'humanité est susceptible: tout s'y fait avec ordre et avec aisance. Les vices et la paresse en sont bannis; la mendicité y seroit un opprobre; l'ivrognerie, un scandale. Chacun s'applique à sa profession: tous à l'heure qu'il est auroient honte de négliger leur état dans les jours de travail.

Ceux de repos et de fête se partagent entre les Offices de l'Église et les divertissemens innocens indiqués pour chacun de ces jours. Ces amu-

semens sont destinés à remplir un temps qui sans cela seroit donné au vice et aux disputes : tout est ordonné de manière à les faire contribuer au bien de tous les âges. L'enfance y acquiert les avantages de l'agilité, de l'adresse et de la force; la jeunesse s'y forme à l'amour de l'honneur et de la gloire, aux principes d'obéissance et de vertu. L'un des deux sexes y choisit, au sein de la décence et des égards, la compagne destinée à faire la douceur de sa vie ; la vieillesse enfin y trouve le repos et y recueille le respect qui doivent la récompenser de ses longues vertus. Ainsi les bonnes mœurs se fortifient par le bon exemple, et il devient d'autant plus puissant qu'il se répète plus souvent. Chacun se met à la place qui lui convient; et de cet arrangement général résulte l'harmonie qui entretient la paix, le concert et la félicité de tous.

C'étoient les vertus domestiques qu'on voyoit briller par-dessus tout. Mon ami les considéroit comme la base des vertus publiques ; il pensoit que sans les unes, l'espoir d'atteindre les autres n'étoit qu'une chimère. D'après un principe si sûr, son premier soin étoit d'honorer et de recommander l'amour conjugal, la fidélité des époux, la tendresse et les soins bien entendus des pères, le respect et l'obéissance des enfans; et enfin la charité, la patience, la douceur et

toutes les vertus sociales que la Religion a pu consacrer. Il parvint en peu de temps à opérer un changement si général et si sensible que la renommée porta la réputation de notre village bien au-delà de nos alentours.

Déjà la jeunesse de notre voisinage donnoit la préférence à nos jeunes filles, et elles avoient bien de la peine à se déterminer à le quitter. Les dames des grandes villes s'estimoient heureuses de pouvoir se procurer des domestiques élevés ici ; mais le nombre de celles qui consentoient à l'être étoit petit. En un mot, le renom de notre village donnoit à tous ses habitans la réputation de gens honnêtes et estimables.

Mon ami, témoin de ces avantages, étoit le premier à en jouir ; et la félicité qu'il avoit su procurer, le rendoit plus heureux que personne. Lorsque nous lui parlions des fruits satisfaisans de son zèle et de ses vertus, il nous répondoit l'œil baigné de douces larmes : nous avons planté et arrosé, mais l'accroissement n'a pu être que l'ouvrage de Dieu.

S'il est possible qu'il existe un mortel heureux dans cette vie, c'étoit certainement mon ami. Plein de l'amour de Dieu et du zèle le plus vif pour l'humanité, il voyoit autour de lui tant de personnes heureuses qu'il jouissoit de la félicité de tous. Combien sa satisfaction et sa joie ne lui

devenoient-elles pas plus chères, lorsqu'il considéroit que le bien-être qu'il leur avoit procuré ici-bas, contribuoit à les conduire au Ciel, où les attendoit ce bonheur stable destiné à s'étendre au-delà de la vie; ce bonheur fécond, qui ne connoissant de limites que la durée du Monde, devoit produire de nouvelles générations, qui toutes participeroient à ses bienfaits!

Le Ciel lui permit de jouir pendant quelque temps de ces plaisirs aussi purs, aussi vifs qu'ils sont rares; mais il voulut enfin le récompenser en lui faisant goûter ceux qui n'ont point de terme. Depuis quelques jours nous observions une altération sensible dans sa santé; son visage paroissoit pâle et flétri; ses traits étoient changés, ses yeux affoiblis et languissans; son appétit diminuoit sensiblement, et il se plaignoit d'insomnies et d'agitations continuelles: nous n'osions pas lui témoigner notre inquiétude. Cet homme si doux et si humain envers les autres, n'en étoit que plus dur à lui-même, et ne perdoit jamais cette douceur de caractère que lorsqu'on s'occupoit trop ou qu'on s'inquiétoit de sa personne.

Nous craignions d'ailleurs de lui faire appercevoir nos craintes. Un jour que nous faisions, lui, ses enfans et moi, notre promenade ordinaire de l'après-dîner et que nous respirions l'air pur

de la campagne dans une olivette (*), voyez, nous disoit-il, ces beaux arbres. Leur couleur, il est vrai, est triste et semblable à celle du cyprès ; mais quelle différence entre ces deux végétaux ! Le *cyprès* aride et sans fruit est condamné par sa tristesse et sa stérilité, à devenir le symbole de la mort ; c'est l'arbre funéraire qui est appelé à orner les dépôts solitaires où reposent les cendres des morts. Mais l'*olivier*, distingué par ses fruits et par sa fécondité, est l'emblême de la paix : ses riches productions renferment tous les principes de la vie.

A son ordinaire il nous fit un discours intéressant sur l'huile, qu'il regardoit comme une des plus utiles productions sorties de la main du Créateur. Après nous avoir détaillé les usages auxquels l'homme la fait servir, soit pour sa nourriture, soit pour les arts et les manufactures, il l'envisagea dans les rapports religieux qu'elle présente ; il considéra les vertus qu'elle acquiert lorsque Dieu la sanctifie, et nous exposa comment elle devient le symbole mystérieux des exercices les plus sublimes de la Religion.

L'huile sacrée, nous disoit-il, produit le saint Chrême qui, dans le baptême nous ouvre les portes du Ciel, et d'un burin indestructible nous

(*) Lieu planté d'oliviers.

imprime le caractère indélébile du Chrétien. C'est par sa vertu que l'Esprit divin qui corrobore notre foi, descend dans nos ames, nous donne la force de résister au torrent du monde et à notre propre corruption, et nous aide à triompher même de la fureur des persécutions.

C'est au moyen de l'huile que se communique au Prêtre le pouvoir ineffable de verser sur nous le sang de Jésus-Christ et de laver nos fautes. C'est elle qui sert à conférer aux Évêques le caractère éminent de lieutenans de Jésus-Christ et de pasteurs de nos ames. L'huile enfin purifie nos membres profanés par le péché, leur enlève les taches qu'ils ont contractées et les rend dignes de recouvrer la grace et les titres d'adoption que l'Esprit-saint leur avoit donnés dans le baptême. Sur-tout elle devient le dernier véhicule, à l'aide duquel l'ame retourne à sa patrie immortelle; elle fortifie les ailes avec lesquelles elle s'envole au sein de son Créateur.

Après nous avoir entretenu sur ce sujet, il se tourna vers moi, et me dit : *Marien*, j'ai un grand desir de recevoir à temps le sacrement de l'Extrême-Onction, le dernier secours de ceux qui quittent la terre pour l'éternité. Ces membres charnels prostitués si long-temps à l'iniquité des sens, ont besoin de recevoir ce dernier bain du sang de l'Agneau. Mon ami, je réclame ton amitié

et j'interpelle ta Religion. J'invoque l'amour et la tendresse de mes fils ; et s'il arrive que la maladie engourdisse mes sens, qu'une fausse prudence ou la vaine crainte de m'affliger ne retarde point pour moi l'application de ce saint remède auquel je donne toute ma confiance et que je regarde comme si salutaire.

Ses fils le lui promirent, j'ajoutai : je ferai d'autant plus volontiers ce que tu desires, que je suis persuadé que non-seulement ce sacrement est infiniment utile pour la santé de l'ame, mais que souvent il ne l'est pas moins pour celle du corps ; c'est la croyance de l'Église, et l'expérience la confirme tous les jours. A peine a-t-on oint les malades des saintes huiles, qu'ils commencent à se sentir mieux, soit que Dieu augmente la vertu des remèdes, soit qu'il communique ses lumières au médecin pour qu'il en fasse un choix heureux. Sois donc bien assuré que je ne négligerai point un soin si essentiel.

Mon ami s'attendrissoit : il reçut avec satisfaction l'assurance que je lui donnois, et il l'accepta avec les expressions de la plus vive gratitude. Mais soit que ce discours qui l'avoit ému l'eût fatigué, soit que la maladie commençât à manifester les symptômes qui se développèrent ensuite ; au moment où il proféroit ces dernières paroles, ses joues se couvrirent d'une pâleur subite. Il se

trouva mal, et ne pouvant plus se soutenir sur ses jambes, il s'étendit à terre. Une frayeur subite nous saisit, nous vinmes à son secours ; mais il nous fit signe de la main de le laisser tranquille ; nous obéimes sans lui rien oser dire ; nous savions que nos inquiétudes ne feroient que le fatiguer davantage.

Il fut très-long-temps à reprendre ses esprits ; mais lorsque son indisposition fut passée et qu'il se sentit un peu mieux, il s'assit et nous dit : j'espère, mes amis, que vous ne serez pas du nombre de ceux qui se font une étude de distraire les personnes auxquelles ils sont attachés de l'idée de la mort. Ce funeste ménagement, cette fausse prudence ne peuvent être que l'effet d'une amitié indifférente ou d'une foi débile. Je demande à mes amis de me laisser jouir de la plus douce de mes pensées ; celle de la proximité du terme de mes espérances.

Ah ! mes chers enfans, combien l'homme est malheureux, puisque pour ne pas s'affliger il se trouve réduit à la nécessité d'oublier qu'il est déjà près de mourir ! combien il est glorieux pour la Religion de voir que la mort ne peut être une félicité que dans son sein ! Ah, *Marien !* la philosophie qui a contesté et cherché à obscurcir toutes les vérités qui importunent les vices, doit bien regretter de ne pouvoir nier la mort,

qui est le terme auquel nous sommes tous condamnés ! Si elle eût pu parvenir à soustraire aux hommes l'idée de la mort, ses efforts seroient venu à bout de tranquilliser les passions et d'éteindre les remords. Si l'on n'avoit vu mourir personne, si la Providence avoit fixé un jour pour sa mort générale du genre humain, comme elle en a déterminé un pour sa résurrection en masse, les sophistes auroient relégué l'une et l'autre dans la classe des idées fausses et superstitieuses.

Mais l'incrédulité qui ose nier tout ce qu'on ne voit pas, ne peut démentir ce que dit la révélation quand l'expérience le confirme ; c'est un grand malheur pour elle que cette ressource lui manque précisément dans le point le plus décisif, le plus important et sur lequel notre corruption desireroit le plus d'être affranchie de ses terreurs. Ce qu'il y a de pire pour elle, c'est qu'elle accroît elle-même les horreurs naturelles du tombeau et aggrave les angoisses de la mort ; elle nous en enlève toutes les espérances sans rien atténuer de son amertume !

Le Chrétien fidelle peut seul trouver de la consolation dans la mort ; il sait que rien ne périt dans l'esprit qui l'anime ; il sait que la mort ne fait que donner une autre forme à son existence ; qu'il reste ce qu'il étoit, que loin de s'éteindre,

il ne fait que subir une transformation à laquelle il est destiné, que son sort s'améliore en passant d'une vie passagère et douloureuse, à une vie plus élevée et dont la durée ne finit jamais. Le Chrétien seul trouve la certitude de son éternité dans les cendres froides que renferment ces ténébreux souterrains où s'engloutissent toutes les générations humaines.

Se sentant déjà un peu mieux, mon ami me proposa de retourner à la maison, et ne donna plus d'autre signe d'indisposition. A mesure que nous avancions, je lui dis qu'il seroit convenable de faire appeler don *Francisque* pour arrêter ou prévenir tout danger. C'étoit le médecin que mon ami avoit appelé dans le village; ses talens et ses succès lui avoient acquis toute notre confiance. —A la bonne heure, répondit-il, je suis prêt à faire tout ce qu'il pourra m'ordonner; mais, *Marien*, ajouta-t-il en s'approchant de moi et me parlant à voix basse, les hommes ne peuvent empêcher ce que le Ciel a résolu. Je crois que l'heure est arrivée, et une voix intérieure me dit qu'il est temps d'aller t'attendre dans le sein de l'éternité.

Ces paroles me firent trembler; et malgré le soin que je mettois à cacher mes craintes par rapport à ses enfans, je me sentis frappé d'un pressentiment funeste. Il m'avoit parlé d'un air si calme

calme et si paisible que ses enfans ne s'apperçurent de rien ; mais ce peu de mots produisit sur moi une impression si profonde et si douloureuse que je ne pus lui répondre. La sérénité de son air et la fermeté de son ton me parurent une preuve de la certitude de son pressentiment.

Don *Francisque*, après toutes les informations prises, nous dit qu'il ne pouvoit pas encore asseoir de jugement sur la maladie, et que pour s'en former une juste idée, il falloit que le temps présentât d'autres indications ; que tout ce que nous avions observé pouvoit n'avoir aucune conséquence : néanmoins il lui prescrivit un régime qui dans tous les cas ne pouvoit lui être qu'utile, et mon ami s'y soumit avec docilité. Je pus voir qu'il obéissoit plus par devoir que dans l'espoir de guérir ; et que malgré toutes les conjectures favorables que nous formions sur son rétablissement, il étoit profondément convaincu de sa fin prochaine. Nous vîmes renaître nos espérances, parce que pendant trois jours consécutifs il n'éprouva plus de mal-aise ni de foiblesse.

Se sentant mieux lui-même, il nous proposa de reprendre nos promenades de l'après-dîner. Le médecin y consentit, et jugea que le grand air pourroit lui être favorable, pourvu qu'il ne fît qu'un exercice modéré, et nous nous acheminâmes vers le cimetière.

Je dois te dire que lorsque mon ami vint au village, et s'occupa de la reconstruction de l'église qui lui est redevable de la forme majestueuse et décente qu'elle a maintenant, sa sagesse et son amour pour l'humanité le portèrent à remédier aux inconvéniens attachés à l'habitude d'y enterrer les morts ; en effet, il n'est ni prudent ni chrétien d'exposer ceux qui vont adorer le Dieu des vivans, à respirer les exhalaisons de la mort.

D'accord avec le Curé et le ministère public, il décida de construire un cimetière séparé, dans lequel on transporteroit les cadavres inhumés dans l'église qui seroient susceptibles de transport, et où l'on enterreroit à l'avenir tous ceux qui viendroient à mourir. Il y fit élever une chapelle assez spacieuse pour la célébration de l'Office des morts. L'église devoit ainsi acquérir une salubrité complète et n'admettre d'autre odeur que celle de l'encens présenté au Dieu des vivans par l'adoration et l'amour ; et le cimetière devoit être consacré aux prières et aux oblations offertes pour le soulagement des morts.

Mon ami faisoit alors arranger près du village une promenade publique plantée de peupliers, à l'extrémité de laquelle se trouvoit une terre en friche ; il jugea le lieu convenable pour y construire le cimetière : à l'avantage du local et de la

proximité se joignoit celui d'un abord facile. La promenade étant pavée et toujours bien entretenue, étoit praticable pour tout le monde et en tout temps. Ce fut là et précisément au bout de l'allée que, pour diminuer l'éloignement autant qu'il étoit possible, il fit exécuter son plan, et qu'il disposa d'un vaste espace carré qu'il fit clorre de hautes murailles.

Au milieu de cet enclos, il fit construire une chapelle pour y déposer les cadavres et y célébrer les Offices que la Religion consacre à ceux qui ont terminé leur carrière. Les quatre angles spacieux qui environnoient la chapelle, étoient destinés à l'inhumation générale et indistincte de tous les habitans. Les dons de la Providence et la faulx de la mort rendant tous les hommes égaux, mon ami ne pensoit point que l'orgueil dût s'étendre au-delà des bornes de la vie, et mettre une distinction imaginaire entre des cadavres dont les cendres devoient être bientôt confondues. On mit à l'entrée une porte de fer grillée, à travers laquelle on pouvoit voir la chapelle et tout l'intérieur de l'enclos. La vue n'étoit que foiblement arrêtée par quelques cyprès plantés autour de la chapelle, et dont le port funèbre et silencieux annonçoit la destination à laquelle ce lieu étoit réservé.

Mais pour dépouiller, autant qu'il étoit pos-

sible, cette lugubre enceinte de son aspect austère et terrible, et pour neutraliser les miasmes contagieux qu'exhaloit cet asile de la mort, il ne se borna pas à y planter des orangers dont la verdure douce et permanente plaît à la vue, il y réunit les plantes et les fleurs dont l'odeur pouvoit purifier l'air. On y voyoit confondus le romarin et le nard, le myrte et le jasmin, l'œillet incarnat et la rose même contribuoient par leurs nuances et par leur suaves exhalaisons à adoucir l'austérité du lieu.

On eût dit que mon ami avoit voulu dépouiller la mort de ses lugubres apparences et embellir l'asile que devoit fréquenter la piété des vivans envers les morts. Il rendoit hommage à la foi qui nous montre une nouvelle vie dans la dissolution de nos organes matériels; et à considérer la pompe et l'abondance des plantes qu'il y avoit placées, on eût pu dire encore qu'il avoit voulu offrir aux yeux et présenter à l'esprit l'image de la résurrection.

La chapelle étoit vaste et simple, d'une architecture solide et sévère. Il n'y avoit qu'un autel, mais il étoit grand et imposant. On n'y avoit placé qu'un crucifix, devant lequel brûloit sans cesse une lampe, emblême de la permanence de l'éternité. On n'y voyoit que des ornemens funèbres et analogues au but de l'édifice; aux deux

angles des murailles latérales, quatre grandes niches étoient destinées à recevoir autant de squelettes, reliques respectables de quatre personnages vénérables et célèbres dans leur temps par leurs hautes vertus.

On y distinguoit les ossemens d'un ancien Curé que la-piété avoit séparés des autres et déposés dans un cercueil qu'on avoit conservé dans l'église en un endroit respecté. Mon ami les en fit retirer, et les ayant fait assembler dans leur situation naturelle, il les fit placer dans l'une de ces niches, fermée par une grille, dans la vue de suivre les dispositions faites pour l'église. Il disoit que puisque ces hommes vénérables qui avoient suivi sur terre la croix de Jésus-Christ n'attendoient que l'approbation de l'église pour être présentés au culte des fidelles, on devoit indiquer leur situation pour entretenir leur mémoire et leur exemple; qu'en réveillant l'idée de leurs vertus, ces images devoient exciter à les imiter, que c'étoit là le meilleur livre où les ignorans et les savans eux-mêmes pouvoient s'instruire; et qu'au moins ces monumens ne pouvoient manquer d'inspirer des pensées graves et religieuses.

Sur chacune de ces niches on avoit mis une inscription analogue, et à la partie la plus élevée de l'autel on lisoit ces mots : *Exultabunt Domino ossa humiliata :* ces os maintenant humiliés

dans la poussière se ranimeront un jour, et se présenteront avec joie devant le Seigneur. Sur la façade de la chapelle on avoit gravé ceux-ci tirés d'un des cantiques que l'Église a consacrés à la gloire des martyrs : *Sunt hæc plena Deo pignora :* ici tout est plein de Dieu. Dans cette enceinte funèbre tout étoit sacré et religieux, tout y rappeloit l'idée de son objet ; et tout en présentant l'image de la mort, elle n'y étoit retracée que d'une manière douce et propre à rappeler les sublimes espérances de la Foi.

Lorsque cet édifice fut achevé, on assigna un jour pour bénir la nouvelle chapelle ; on agita s'il conviendroit d'y transférer les restes inanimés de ceux qui avoient été enterrés dans l'ancienne église ; les uns pensoient qu'il ne falloit pas troubler leurs cendres, d'autres jugeoient plus convenable de purifier entièrement un lieu destiné à la réunion des fidelles. Mon ami fut de l'avis de ces derniers ; indépendamment de la raison qu'ils faisoient valoir, il jugea que cette translation pourroit être l'occasion d'une solennité propre à réveiller le respect que l'on doit aux morts, et à rappeler le besoin qu'ils ont de nos prières. On fixa le jour de la cérémonie. Je ne te donnerai qu'une idée imparfaite de la gravité et de l'esprit religieux qui présidèrent à cette pompe funéraire.

Nombre de Curés des environs qui y furent invités, ajoutèrent par leur concours à sa solennité. La veille, on y avoit placé avec ordre les cercueils des cadavres connus; et chaque famille eut le droit de réclamer les siens. A huit heures du matin la cérémonie commença. L'église étoit pleine, et la plupart des assistans étoient vêtus de deuil. On célébra d'abord l'Office des morts, que le clergé, très-nombreux ce jour-là, chanta avec autant d'onction que de respect. Après l'Office, le Curé du lieu et ceux du voisinage en habits sacerdotaux, s'avancèrent vers les caveaux de l'église et entonnèrent les Répons. Pendant ce temps-là, mon ami, ses fils et les principaux habitans chargèrent sur leurs épaules les cercueils qui devoient être transférés. Nous nous acheminâmes tous vers le cimetière; et on ne sauroit peindre le respect, le recueillement et le silence qui distinguèrent cette triste et pieuse cérémonie.

On bénit la chapelle; et pendant que le Clergé s'occupoit à la bénédiction de la terre sainte, mon ami et d'autres assistans retirèrent de leurs cercueils et déposèrent dans leurs niches les quatre corps qui devoient y être placés. Au retour du Clergé, tout se trouva rangé et l'autel préparé pour la Messe des morts. L'un des Curés invités la dit avec beaucoup de solennité; le nôtre monta

en chaire, et prononça un discours concis, mais plein de sentiment et d'onction. Après le saint sacrifice, on entonna un Répons général avec une gravité et un respect qu'on ne trouve pas toujours dans une nombreuse assemblée de peuple et de gens peu instruits.

Cette cérémonie et nombre d'autres qui s'étoient faites dans le même esprit, avoient donné à nos habitans l'idée de la modestie et du respect qui doivent accompagner les rites religieux. Depuis ce jour l'édifice a été uniquement consacré aux enterremens, aux honneurs funèbres, aux anniversaires et à tous les autres Offices funéraires. Le jour des Morts on y célèbre les Offices du jour; et par ce moyen, l'église dégagée et à l'abri de toute exhalaison nuisible, est devenue le lieu d'oraison, où le sacrifice des vivans présente à Dieu l'offrande d'un cœur calme et tranquille.

Ce cimetière étoit assez souvent le but de nos promenades après le dîner. Nous nous y rendîmes ce jour-là, et après une courte prière dans la chapelle, nous nous promenâmes dans le terrain qui l'entoure. Mon ami s'adressant à ses fils, leur dit : mes enfans ! voici le lieu où votre père vient méditer sur l'éternité, et étudier l'art important et difficile de savoir mourir. Toutes les fois que je l'ai pu, je me suis transporté ici

pour interroger ces tombeaux et demander aux dépouilles de ceux que recèle cette terre, quelles sont leurs obscures destinées ?

Elles ont répondu qu'ils attendent le moment terrible où la formidable trompette leur apprendra qu'il est temps de se présenter au souverain Juge ; qu'ils y sont dans l'attente du souffle divin qui doit les rappeler à la vie, pour les réunir une seconde fois à leurs ames et les assujettir au sort irrévocable de l'éternité. Voyez combien d'arbustes touffus y ont crû et prospéré, au milieu de tant de crânes immobiles, et comment leurs racines flexibles, conduites par la main toujours agissante du temps, s'entrelacent avec cette multitude d'os arides, au travers des cavités qu'ils laissent entr'eux.

On diroit que la nature impatiente se hâte d'arriver au terme fixé par son Auteur, et qu'elle cherche à anticiper le miracle de la Résurrection. Jalouse de nous présenter cette idée, on diroit qu'elle se presse de répandre toute la vie et la chaleur que son sein renferme, pour vivifier tout ce que la terre contient ici de froid et d'inanimé ; et que dans son langage muet, mais éloquent et sublime, elle nous rappelle que tout ce que le temps détruit sera reconstruit dans l'éternité.

Que ce soit là, mes chers enfans, le premier objet de vos études, et qu'il vous occupe ex-

clusivement tant que durera votre vie. Que ce lieu qui, dans sa tristesse même, présente tant de sujets d'instruction, soit votre promenade la plus fréquente et l'objet continuel de vos méditations. Venez-y souvent; et toutes les fois que vous y viendrez, entretenez-vous avec ces témoins muets de notre caducité, qui néanmoins nous offrent des monumens visibles de nos espérances. Priez pour les morts, qui ensévelis dans cette enceinte, nous ont montré le chemin que nous devons suivre; demandez-leur de vous recevoir dans le sein de la félicité.

Mon cœur ne sent nulle part la satisfaction que ce spectacle sombre et taciturne lui fait éprouver. Cette immobilité et le silence profond qui annoncent l'empire de la mort, sont le majestueux indice et le présage auguste du souffle divin qui doit reproduire et rendre à la vie tous ces restes inanimés des hommes.

Plus je considère ces monceaux d'ossemens décharnés qui tombent en poussière et se confondent avec la terre, plus je vois leur nombre s'augmenter; plus les vers hâtent la consommation des cadavres que recèle l'intérieur de ces tombes, plus je songe aux approches du grand jour où ils doivent se ranimer tous. Qu'il me paroît grand, mes enfans, le Dieu de l'univers, lorsque je le contemple élevé sur son trône inac-

cessible, attendant que la corruption ait réduit en poudre toutes les générations humaines, pour leur départir à toutes sa vie et son éternité !

Nous l'écoutions avec vénération. La vivacité dont brilloient ses yeux, la noblesse de ses paroles, l'accent de sa voix affectueuse, donnoient à son expression une telle force, nous animoient de sentimens si surnaturels, si divins, que le feu de ses discours enflammoit nos ames. Notre humble attention, notre silence respectueux avoient l'air d'une espèce de culte que nous lui rendions ; mais nous éprouvions une grande satisfaction à le voir parler avec cette chaleur et cette force ; il sembloit qu'il avoit recouvré sa vigueur et sa santé.

En effet, on n'appercevoit plus ni altération sur son visage ni affoiblissement dans ses forces ; lorsque nous fûmes de retour à la maison, nous ne changeâmes rien à nos exercices accoutumés. Il ne sortit pas le lendemain, par rapport aux remèdes que le médecin lui avoit ordonnés, et qui produisirent l'effet qu'on en attendoit ; le jour suivant il se trouva si bien que nous n'hésitâmes pas à retourner au cimetière. Je commençois à me flatter que son pressentiment n'étoit qu'une crainte vaine ; je rendois graces à Dieu de conserver encore parmi nous un homme si nécessaire à notre édification et à l'établissement de ses enfans.

L'heure arrivée, nous nous acheminâmes. Mais hélas ! cette triste promenade, si attrayante alors pour mon ami, et si consolante pour nous, fut la dernière que le Ciel accorda à nos prières. Dès que nous fûmes rendus, il se mit à genoux devant l'autel, et y resta prosterné une heure entière dans le recueillement le plus grave et le plus profond. Son visage étoit ardent, ses yeux étoient baignés de larmes. Son fils aîné qui étoit derrière lui à peu de distance, se tourna vers moi pour me témoigner sa surprise et son inquiétude. Excité par la mienne, il se leva et dit à son père qu'il craignoit qu'il n'eût été trop long-temps à genoux, et qu'il pourroit en être incommodé.

Mon ami revint à lui comme d'un profond sommeil, il s'assit et lui dit : Mon fils, tu m'enlèves une satisfaction et une douceur qu'on ne peut comparer à rien de ce qui s'appelle plaisir dans cette vie. Je méditois ces paroles de *Job :* « Je sais que mon Rédempteur vit, et que dans le dernier des jours je me lèverai de la terre pour voir mon Dieu des mêmes yeux dont je vois à présent ce qui est devant moi. » Cette douce espérance console mon cœur. Mon Dieu, ajouta-t-il, comment une Religion sainte qui nous assure de si hautes destinées, a-t-elle pu rencontrer des ennemis de sa vérité et de ses promesses ? Il se

répandit sur le même sujet en réflexions non moins justes que lumineuses. Vivement ému, je ne cessois d'élever mon cœur au Ciel pour lui rendre grace de son rétablissement.

Notre consolation ne fut pas de longue durée. Revenu à la maison, quelque temps se passa sans qu'il éprouvât rien de nouveau. Mais à l'heure de nos exercices de piété du soir, et lorsque l'un de ses fils se disposoit à commencer la lecture accoutumée, agité d'un mouvement extraordinaire, mon ami s'écria : Miséricorde, ô mon Dieu ! Nous accourûmes, il étoit déjà sans connoissance et sans sentiment. Sa léthargie profonde nous fit craindre qu'elle ne fût l'avant-coureur de sa mort. Le médecin vint en grande hâte ; ce fut en vain qu'il employa tous ses efforts pour le faire revenir. Cet entier anéantissement, cette espèce d'extase dura plus de deux heures ; Dieu permit enfin qu'il revînt insensiblement à la vie et qu'il recouvrât l'usage de ses sens.

Lorsqu'il put voir et distinguer les objets, ses yeux se promenèrent successivement sur ses enfans, et sur ceux qui environnoient le lit sur lequel nous l'avions transporté. Ses enfans qui jusqu'alors n'avoient cessé de fondre en larmes, ne purent se contenir, ils éclatèrent en sanglots; soulevant alors la tête, et avec cette imposante dignité qui lui étoit naturelle : quoi, *Marien*, me

dit-il, est-ce là le fruit de l'éducation chrétienne que nous avons cherché à leur donner ?

Se tournant ensuite vers eux, il leur prit les mains, et leur dit d'une voix douce et avec émotion : mes enfans ! vous les fils de mon cœur ! ne voulez-vous pas que je boive le calice que le Seigneur m'envoie ? A ces paroles nos lamentations et nos larmes redoublèrent. Le médecin dit qu'il étoit nécessaire de calmer la vivacité de nos sentimens qui pouvoit lui être funeste. Nous renvoyâmes ses enfans et les personnes qui étoient présentes. Restés seuls, le médecin et moi, nous gardâmes un silence profond pour lui procurer quelque repos ; peu après, nous l'entendîmes respirer paisiblement comme les personnes qui dorment.

Le médecin s'approcha, et m'assura que son sommeil étoit doux et tranquille. Il voulut passer la nuit pour le veiller et se trouver au moment de son réveil. J'allai faire mettre au lit les jeunes gens, et je revins pour lui tenir compagnie. Le malade dormit jusqu'à quatre heures du matin. Il parut surpris de nous voir là, il nous demanda quelle heure il étoit, et nous témoigna quelque peine de nous avoir fait passer une si mauvaise nuit, ajoutant que ce soin ne lui paroissoit pas encore si urgent.

Le médecin l'interrogea sur ce qu'il avoit senti

intérieurement dans ces deux attaques ; il répondit qu'aucun signe n'avoit annoncé ni l'une ni l'autre, et que toutes deux l'avoient surpris subitement. Que la seule sensation dont il eût conservé quelque idée, étoit de s'être senti suffoqué. Qu'à la première attaque, il avoit éprouvé cet effet plus long-temps, parce qu'il n'avoit pas perdu connoissance, et qu'il avoit lutté contre sa violence ; mais qu'à la seconde, quoique moins forte, il l'avoit ressenti plus foiblement, parce qu'il étoit tombé dans l'anéantissement ; et que par cette raison il ne pouvoit en rendre compte. Il me paroît, ajouta-t-il, que j'ai un ennemi intérieur qui acquiert toujours plus de force, qui développe et exerce progressivement sa violence ; puisque la première fois il m'a laissé les sens libres, et que la seconde, il m'en a ôté l'usage. En vérité, dit-il en souriant, s'il fait de si grands pas, il arrivera bientôt au terme.

Le médecin lui prescrivit quelques remèdes, qu'il prit avec docilité. Il paroissoit en aussi bon état et aussi dispos que s'il n'eût rien éprouvé ; mais ce soulagement passager ne me tranquillisoit guère, l'expérience m'avoit appris combien il falloit craindre des rechûtes inattendues et perfides. A six heures, mon ami demanda à se lever, et nous dit qu'il espéroit se trouver mieux debout que couché. Le médecin n'y voyant aucun

inconvénient, me dit qu'il pensoit que le sang en circuleroit mieux. Nous nous retirâmes pour le laisser s'habiller, et je profitai de ce moment pour tâcher de calmer un peu mon inquiétude.

Je demandai à Don *Francisque* ce qu'il pensoit de sa maladie ; il me répondit, la larme à l'œil, que mon ami avoit un polype dans le cœur. —Le mal est-il sans remède? —Oui, me dit-il, la médecine n'en connoît aucun ; et quand il en existeroit, comment pourroit-on l'appliquer à la partie la plus interne et la moins accessible de la poitrine? Son mal a pour principe des excroissances charnues qui se forment dans les cavités intérieures de ce viscère. Elles se remplissent continuellement de l'humeur qui y aborde. Quand il y en filtre une quantité telle qu'elles ne peuvent plus la contenir, elles produisent ces subites explosions qui donnent lieu à ces défaillances et amènent ces paroxismes. Si la nature est assez forte pour résister à leur violence, les accès passent, et le malade se trouve aussi bien que s'il n'avoit rien éprouvé.

Mais tandis qu'il jouit de ce bien-être momentané, les cavités se remplissent de nouveau, et cette lutte alternative dans laquelle les attaques surviennent et sont surmontées, se prolonge jusqu'à ce qu'il en vienne une plus violente où la nature succombe. Comme on ne peut savoir le

degré

degré de force des attaques, on ne peut assigner celle qui sera la dernière. En général, il n'en faut pas un grand nombre pour emporter le malade; et celles-ci ont commencé avec tant de violence que je crains beaucoup. Il n'y a plus de moment sûr; à tout instant il y a du danger; et il est indispensable de le lui déclarer pour qu'il fasse ses dispositions.

A mesure qu'il me parloit, une sueur froide se répandoit sur tous mes membres. Je me représentai aussitôt la perte que nous allions faire et les embarras où j'allois me trouver, chargé de la maison et des enfans de mon ami. J'élevai mon cœur à Dieu, et m'abandonnant au sentiment que j'éprouvois, je me jetai à genoux pour lui présenter mon humble soumission. Je lui offris le sacrifice de la vie de mon ami, en l'unissant à celui du Rédempteur, et en le priant d'accepter de même celui de mes jours. On vint bientôt nous avertir que mon ami étoit levé et qu'il nous attendoit; il étoit habillé, et je fus à peine entré qu'il me dit : Je gage que dom *Francisque* t'a fait part de ce qu'il pense des accidens que j'éprouve.

—Oui, répondis-je, et il m'a parlé avec la sincérité d'un homme de bien. Je lui répétai alors mot pour mot ce qu'il m'avoit dit, sans rien exagérer et sans rien affoiblir. Mon ami m'écouta

d'un air tranquille et serein; lorsque j'eus fini, la joie se peignit dans ses yeux, le sourire vint se placer sur ses lèvres; il avança ses bras, et nous présentant ses mains que nous saisîmes et pressâmes : voilà, s'écria-t-il, deux Chrétiens fidelles, deux véritables amis; que le Ciel qui me les a donnés, leur en ménage d'aussi sincères et d'aussi courageux ! mes amis, ajouta-t-il, vous ne m'apprenez rien de nouveau, rien que je ne sache déjà. Depuis plusieurs jours je sens approcher le terme de ma vie, et je l'ai offerte à Dieu en expiation de mes égaremens.

Je n'ignore point que la mort est le châtiment du péché; et l'homme qui s'est rendu aussi coupable que moi, doit s'y soumettre dans un esprit de pénitence, pour obtenir son pardon. Mes amis, lorsque je considère combien il est terrible de comparoître devant le Dieu vivant, sans avoir eu le temps de se laver de ses iniquités; quand je songe que j'aurois pu mourir de mort subite sans mettre aucun intervalle entre la violation de la loi et la présence du Juge suprême, je suis confondu et saisi d'effroi. Quand je me représente que j'ai passé plusieurs années de ma vie coupable, exposé sans cesse à ce péril, je frémis de terreur, et je rends graces au Dieu des miséricordes de n'avoir pas voulu me surprendre dans un moment où ma perdition éternelle étoit inévitable,

et d'avoir daigné m'attendre et m'éclairer, pour réclamer sa bonté par les mérites de notre divin Sauveur.

Ne nous affligeons donc pas, et que les lumineuses idées de la foi l'emportent dans notre cœur sur les sentimens naturels de la foiblesse humaine. Dieu m'appelle ; je dois lui répondre comme *Adam :* Me voici, Seigneur. Mes péchés devroient m'épouvanter ; mais sa miséricorde m'encourage ; et malgré le désordre de ma vie, j'irai me présenter avec confiance à un Père tendre qui m'a donné le temps et les moyens de me laver dans les eaux de la pénitence ; qui a daigné m'admettre à sa table sacrée, et qui maintenant même va me nourrir du pain du Ciel qui donne l'immortalité.

Muni de ces secours, purifié par le sang de l'Agneau et chargé de tous les mérites de Jésus-Christ qui ne les a acquis que pour moi, puisqu'il n'en avoit pas besoin pour lui, pourquoi ne me jetterois-je pas avec joie entre les bras du Dieu d'amour qui m'appelle et qui desire plus que moi-même de me faire participer aux trésors de sa gloire ? Qu'est-ce que je perds ? une vie importune et pénible, coupable pendant nombre d'années, que les lumières et les secours du Ciel ont réformée pendant quelques instans, et qui n'a jamais cessé d'être environnée de périls.

Je vais donc maintenant commencer une vie de gloire qui ne finira jamais ; le jour de l'espérance est arrivé, et j'irai voir mon Dieu ; oui, j'irai le voir. Son infinie bonté m'inspire cette confiance ; et les mérites de mon Rédempteur m'en donnent le droit. Jésus-Christ crucifié a acquitté toutes mes dettes par ses satisfactions divines, et elles sont mes titres. Si les Anges et le reste des Bienheureux ont connu mes nombreux et grands attentats, ils ne me verront qu'avec surprise entrer dans les demeures célestes, devenir le compagnon de leur bonheur et entonner avec eux les cantiques de l'alégresse et de l'amour. Mais par-la même ils achèveront de connoître l'immense bonté de notre Dieu, l'étendue sans bornes de sa miséricorde ; dans leur admiration ils inventeront de nouveaux hymnes pour chanter sa gloire.

Ici, les larmes qui jusqu'alors n'avoient fait que rouler dans ses yeux, inondèrent ses paupières et coulèrent en abondance. Il se mit à genoux, baisa la terre ; et d'une voix forte et assurée, il s'écria : oui, Dieu de bonté, Dieu de miséricorde qui as traité avec cette divine tendresse la plus coupable de tes créatures, j'accepte de tout mon cœur la mort que tu m'envoies. *Ita Pater* : que cela soit ainsi, Père universel de tous les hommes, puisque tu l'as

ordonné de la sorte ; que ta volonté se fasse. J'accepte la mort en esprit de pénitence comme le châtiment que tu imposas au péché ; mais j'associe ma mort à celle de ton divin Fils, pour qu'elle puisse servir d'expiation à mes énormes et nombreux désordres.

Que ta volonté se fasse, parce qu'elle est la tienne ; parce qu'étant la tienne, elle me sera favorable. Tu m'as pardonné, je l'espère, mes iniquités ; et malgré leur innombrable multitude, tu me recevras dans le sein paternel qui me donna le jour. Ta bonté, en effet, surpasse la méchanceté de ta créature ; ta miséricorde doit triompher de ma perversité ; je réclame en ma faveur les mérites de Jésus-Christ ; ils sont à moi, puisqu'il me les a cédés sur la croix ; et que par ses satisfactions infinies, il a acquitté tous mes crimes. Tu ne méprises point un cœur humilié et contrit ; tu es mort pour me racheter, tu m'aideras pour me sauver.

Cette prière prononcée au milieu de ses gémissemens et de ses larmes et avec une vive affection, fit couler nos pleurs en abondance. Le Médecin craignant qu'une si grande émotion ne vînt à accélérer les symptômes du mal, s'approcha ; et le prenant par la main comme pour l'aider à se lever, il lui dit : tranquillisez-vous, Monsieur ; Dieu vous a écouté, et vous avez besoin

de repos. Mon ami se leva ; mais il ne cessa de nous entretenir des sentimens dont son cœur étoit plein.

Lorsque nous fûmes parvenus à le calmer un peu, il me dit : *Marien*, puisque chaque instant amène un péril, n'en perdons aucun. Pries le Curé de venir recevoir ma confession. Je lui demanderai de m'apporter immédiatement après le saint Viatique, et de ne pas oublier l'huile sainte destinée à oindre les roues du char qui doit m'enmener. Le Curé avoit été son confesseur ordinaire depuis le moment où il avoit fixé son séjour dans le village. Avant de l'appeler, je demandai à mon ami s'il recevroit le Viatique, levé ; il me répondit que puisque sa situation le permettoit, il lui paroissoit que cela seroit plus décent.

Je jugeai nécessaire de préparer un autel pour recevoir le Seigneur ; je présumai que dans cette occasion un grand nombre de personnes voudroient l'accompagner. Je lui proposai de placer l'autel dans le gymnase : (c'étoit une grande salle consacrée aux exercices des enfans dans les momens de récréation, lorsque le temps étoit humide ou pluvieux, et sa grande étendue permettoit d'y recevoir un grand concours de monde.) Mon ami l'approuva, et je sortis pour m'occuper de ces préparatifs.

Pendant que le Curé resta seul avec lui pour le confesser, je m'appliquai à mettre tout en état. A peine fut-il sorti pour aller chercher le saint Viatique, que mon ami m'appela. —Je ne voudrois pas, me dit-il, voir mes enfans en cet instant : leur vue exciteroit ma sensibilité ; et je veux employer toutes les facultés de mon ame à la visite que je vais recevoir. Je te prie, *Marien*, de les conduire à l'Église pour qu'ils accompagnent le Seigneur, soit en venant soit en retournant ; disposes-les à se soumettre aux ordres de la Providence avec la résignation et la fermeté qui conviennent à des Chrétiens.

—J'insistai pour rester avec lui dans la vue de l'assister. Non, me répondit-il, les domestiques me suffisent ; et j'attends de ton amitié que tu voudras bien n'occuper ton attention que de ce qui regarde mes pauvres enfans. —Je lui obéis. Je fis tout ce qui dépendit de moi pour les porter à recevoir une nouvelle aussi douloureuse avec une constance et une soumission chrétiennes : que de temps et d'efforts il m'en coûta pour les mettre en état de venir avec moi à l'Église ! Il y avoit déjà un concours immense, parce qu'au premier son de la cloche du Viatique, le bruit s'étoit répandu aussitôt qu'on alloit le porter à mon ami, et cette nouvelle avoit jeté dans le village une grande consternation.

Plusieurs des habitans qui ignoroient encore sa maladie, furent étonnés que la première nouvelle qui en vint à leurs oreilles fût celle qu'on n'apprend ordinairement que la dernière ; ils furent tous surpris et consternés. Ils m'abordoient, la tristesse et la pâleur sur le visage, pour me demander quelle étoit sa maladie et sa situation. Quand je leur annonçai qu'il n'y avoit plus d'espoir de rétablissement, ils fondirent en larmes et poussèrent des cris vers le ciel avec l'accent de la plus vive douleur : on n'appercevoit qu'un mouvement sombre et désespéré ; on n'entendoit qu'un murmure de désolation triste et inquiet, que soupirs et gémissemens. Cette scène déchirante pour moi, acheva de me briser le cœur.

Enfin le Curé sortit portant Notre-Seigneur : les assistans se rangèrent à la file pour l'accompagner ; ils étoient si nombreux que cette suite remplissoit presque tout l'espace qui se trouve entre l'Église et la maison. Jamais on ne vit dans un pareil concours plus de piété et de ferveur ; jamais on n'implora le Ciel avec plus d'ardeur et de sincérité. Quel fut l'étonnement des habitans qui croyoient trouver le malade couché dans son lit, lorsqu'ils le virent prosterné à côté de la porte de la salle pour en laisser l'entrée libre, et attendant à genoux le Dieu qui venoit le visiter pour la dernière fois !

La surprise et la douleur firent oublier le respect qu'inspiroit cette auguste cérémonie ; un cri presque général se fit entendre ; on se le montroit les uns aux autres : tous étoient affligés ; tous se consoloient, sans pouvoir discerner dans la confusion de leurs sentimens s'ils devoient s'affliger de voir qu'il alloit recevoir ses derniers sacremens, ou s'ils devoient se rassurer en le voyant dans un état qui paroissoit encore loin du péril.

Quand ils furent introduits dans l'appartement et lorsqu'ils virent mon ami à genoux, on les entendit tous sans distinction, vieillards, jeunes gens et enfans, lui adresser à voix basse ces expressions affectueuses que leur dictoit la douleur : Que Dieu conserve notre père ! que Dieu prolonge la vie de notre bienfaicteur aux dépens de la nôtre ; que Dieu prenne pitié de nous ! Mon ami immobile et la vue fixée sur son Dieu, paroissoit sourd et inaccessible à ces témoignages d'affection et à tout ce qu'on disoit de lui à cette occasion.

Aussitôt que le saint Viatique eut passé, il se leva et se mit à le suivre. Quand le Curé eut placé le ciboire sur l'autel, mon ami se prosterna. Mais qui pourroit, *Antoine*, te décrire cette tendre et sublime situation ? Que ce spectacle touchant étoit brillant aux yeux de la foi !

combien il devoit être agréable aux Esprits immortels auxquels il présentoit sur la terre l'image de leurs adorations dans le Ciel ! Combien devoient-ils se complaire à la vue d'un peuple religieux, humilié en présence de Dieu, lui demandant avec ferveur la conservation d'un homme bienfaisant, et qui dans ses prières remplissoit à la fois le devoir de la charité et de la gratitude !

Combien ils devoient voir avec satisfaction cette multitude docile à la voix de la Religion, chercher à étouffer, malgré l'excès de sa douleur et l'abondance de ses larmes, ses soupirs et ses sanglots, pour ne pas interrompre le silence respectueux que la foi doit à la majesté d'un mystère si sublime ! Mais combien plus ils devoient être joyeux de voir le pénitent déjà justifié, plein de soumission et d'amour, faire à Dieu le sacrifice de sa vie et attendre de le recevoir, pour voler avec lui au sein de sa gloire et partager bientôt les délices ineffables de sa vue pleine et entière !

Je croyois déjà le voir environné de la glorieuse splendeur dont il jouit à présent ; déjà je croyois reconnoître dans ses traits le caractère auguste de sa prédestination. On y voyoit se manifester toute l'assurance de sa foi ; l'activité de ses yeux peignoit tout le feu de son amour ;

sa fervente sollicitude exprimoit les desirs de son cœur ; la douceur et la noblesse de sa physionomie peignoient toute la consolation et toute la joie de ses heureuses espérances. Je ne puis résister, mon ami, à l'impression que m'ont laissée ces souvenirs également tristes et doux. Mes yeux se remplissent de larmes, et mon cœur ne suffit plus à des sentimens aussi vifs. Que mon ami m'obtienne le bonheur d'aller le rejoindre au plutôt dans le séjour céleste qu'il habite !

Lorsque cette cérémonie sainte, pendant laquelle il reçut aussi tous les autres secours de l'Église, fut achevée, nous accompagnâmes tous Notre-Seigneur ; et mon ami resta seul dans un profond recueillement. Après avoir satisfait entièrement à tous les devoirs que le respect imposoit, de nouveaux cris excités par l'inquiétude générale se firent entendre. On m'entouroit pour s'informer de l'état du malade ; on sembloit vouloir m'arracher des paroles d'espoir que je ne pouvois pas donner. Nombre d'habitans offrirent des messes, des pénitences, de vives prières ; et l'inquiétude se peignoit sur tous les visages. Il me fallut employer beaucoup de temps et de peine pour me dérober à ce touchant empressement ; car je desirois vivement de rejoindre au plutôt mon ami pour lui rendre les devoirs de la piété et de l'amitié.

J'ambitionnois aussi un moment de solitude, pour inculquer de nouveau à mes jeunes disciples les maximes du Christianisme, pour les fortifier contre la douleur qu'ils alloient éprouver, et pour empêcher que leur juste sensibilité ne troublât les derniers soupirs de leur père. Revenu avec eux à la maison, je les conduisis dans ma chambre avant qu'ils eussent pu le voir ; soit que je n'osasse pas les lui présenter sans son ordre, soit dans l'intention que lorsqu'il les demanderoit, ils fussent déjà préparés à un moment aussi cruel.

Lorsqu'il en fut temps, je passai avec eux dans la chambre de mon ami. Différentes personnes étoient venues le voir ; et toutes pour le consoler lui racontoient les témoignages publics de douleur et la consternation générale de tout le village. Pour interrompre des discours qui pouvoient flatter sa vanité ou son amour propre, il leur répondoit avec humilité : c'est par un effet de la miséricorde de Dieu qu'on ne m'a pas connu auparavant et qu'on daigne me voir maintenant avec quelque intérêt.

Aussitôt que nous nous trouvâmes seuls, il appela un domestique, et lui dit : Je ne veux point consumer le peu de vie qui me reste en visites inutiles. Ainsi, qu'on ne laisse entrer désormais que monsieur le Curé, le Médecin, *Ma-*

rien et mes enfans. Mais afin que ceux qui s'intéressent à ma santé puissent être instruits de mon état, Don *Francisque* voudra bien en rédiger tous les jours le bulletin ; ceux qui le desireront pourront le lire, et on les priera de me recommander à Dieu. Le domestique s'étant retiré, il ajouta : il n'y a pas un moment à perdre ; j'ai maintenant besoin de tout mon temps pour prendre congé des miens et pour me préparer à entrer dans les profonds abymes de l'éternité.

Se tournant ensuite vers ses enfans d'un air riant et serein : Mes enfans, leur dit-il, enfans chéris ! Dieu daigne accorder une mort bien douce à l'homme qui a le plus mérité les châtimens de sa justice inexorable. Portions chéries de mon cœur ! ne vous affligez pas ; ne pleurez point sur moi. Mon ame nage dans un océan de joie ; pleine d'espérance et de consolation, elle attend le moment où le Créateur l'appellera à lui, pour la confondre à jamais dans cette indissoluble et délicieuse union que J. C. a promise à ceux qui l'adorent. Pleurez, mes enfans, sur les malheureux qui meurent sans avoir connu l'excellence et la divinité de notre sainte Religion.

Pensez, mes chers enfans, à ces sublimes paroles que notre Sauveur a consignées dans les saintes Écritures et que vous ne devez jamais ou-

blier : *Celui qui vit et qui croit en moi, ne mourra jamais.* Cette promesse du Rédempteur retentit maintenant jusqu'au plus profond de mon cœur ; plus j'approche du terme de mes desirs, plus mon esprit s'avance en s'humiliant au-devant du Père céleste qui veut bien m'admettre à participer dans l'éternité à sa divine lumière. Toutes mes facultés, saisies d'un doux ravissement, se concentrent dans la méditation des paroles des divins oracles : « voici que Dieu va t'introduire dans son repos éternel, qu'il va remplir ton ame de tout l'éclat de ses splendeurs ; un jour il tirera tes os de l'obscurité, pour réfléchir sur eux l'immensité de sa gloire. » Quelles espérances, mes enfans ! peut-on les considérer sans se sentir défaillir d'admiration et d'amour ?

Ces paroles si consolantes, mes chers fils, ont été dictées par Dieu lui-même ; elles font partie du cantique saint que l'Église consacre à ceux qui meurent dans son sein. Ces divines paroles se chanteront bientôt sur ma froide dépouille, quand elle sera conduite en terre. Vous les entendrez, mes enfans, et je vous prie de les écouter avec beaucoup d'attention, de consolation et de respect lorsqu'on les chantera sur moi. Pensez alors que si vous ne voyez plus ici-bas qu'un corps inanimé, qu'une cendre froide, mon esprit a volé dans le sein de son Dieu ; et que si

le Seigneur a daigné me pardonner, il jouira alors avec les bienheureux de toute la félicité du Ciel.

Que cette considération, mes chers enfans, adoucisse l'amertume de vos douleurs; et que loin de vous affliger, ma mort vous serve de consolation. Que la vérité de la Religion triomphe de l'illusion des sens, et que la foi soit plus forte que la nature. Si je ne consultois que les règles de la prudence humaine, je devrois épargner à votre jeunesse et à votre sensibilité ce triste et douloureux langage; mais vous avez reçu une éducation chrétienne; vous savez que l'homme est né pour souffrir et pour se résigner. Vous devez être toujours prêts à vous soumettre à toutes les dispositions du Ciel; et il est bon que vous vous familiarisiez dès à présent avec la vue et l'image de la mort. La mort n'est terrible et effrayante que pour ceux qui abandonnent la vertu; et elle surprend aussi la jeunesse.

J'aurois voulu vous voir établis et déjà entourés, non-seulement de deux épouses vertueuses, mais des enfans de vos enfans. Je fais taire ce cri de la nature; je me jette avec soumission dans les bras de la Providence, parce que je sais que Dieu est notre père, le plus tendre des pères, et qu'il connoît mieux que nous

ce qui nous convient. Il m'a trop donné de preuves de sa protection, pour ne pas me livrer à lui avec une confiance sans bornes. Et quelle plus grande preuve que celle que sa providence me présente en cette occasion ?

Jugez, mes enfans, quel seroit mon désespoir, si au moment où la mort va me séparer de vous dans l'âge des dangers, et lorsque votre raison encore dépourvue d'expérience, a besoin d'un guide qui la dirige, d'un père qui vous instruise et d'un ami qui vous soutienne, le Ciel ne m'avoit pas ménagé un successeur qui répond à tous mes vœux, un successeur qui a rempli à votre égard l'office de père mieux que moi-même, et sur la tendresse duquel mon cœur se repose dans une entière sécurité.

Vous savez, mes enfans, qu'au moment où le Ciel nous l'amena, je lui transmis tous les droits que je tenois de la nature. Vous avez vu avec quel amour, quelle attention, quelle vigilance il les a exercés. Comment pourrois-je croire qu'il ne les continuât pas, que son zèle ne s'augmentât pas encore, s'il est possible, maintenant qu'il ne les tient plus de moi, mais du Ciel ? Oui, mes enfans ; Dieu qui vous prive par ma mort de l'assistance que je vous devois, la remplace par la sienne et marque ainsi sa vocation. Il lui transmet avec les droits d'un père les soins et

les

les sollicitudes attachés à ce titre sacré ; il vous prescrit, à vous autres, l'obéissance, l'amour et le respect. Obéissez-lui donc, mes enfans ; qu'il soit votre ange tutélaire sur la terre, qu'il y soit pour vous l'image de Dieu, puisqu'il va remplir sa place et vous parler en son nom.

Venez donc, enfans chéris, ajouta-t-il en se levant, venez et embrassez votre tendre père. Viens, mon *Félix ;* viens, mon *Paulin ;* venez et que je puisse jouir de ce dernier et doux moment que le Ciel accorde encore à ma tendresse. Je serois inconsolable dans ma douleur, si elle n'étoit adoucie par l'espoir de nous rejoindre un jour dans le Ciel. Je bénis mille fois le Seigneur de m'avoir donné deux excellens fils qui ont été la consolation de ma vie, et qui viendront se réunir un jour à moi pour entonner les louanges de notre Créateur. Que l'immense et paternelle majesté de Dieu vous couvre de ses ailes protectrices ; que son amour infini veille sur vous pour conserver la pureté de votre cœur ! Dieu de miséricorde ! arraches-leur la vie, avant que leur innocence s'altère !

Venant ensuite vers moi, tenant par la main chacun de ses enfans et comme s'il eût voulu les jeter dans mes bras, il me dit d'une voix plus élevée : *Marien*, voilà tes fils : mes fils, voilà votre père. Étonné, confus et baigné de

pleurs, il m'eût été impossible d'articuler une parole; je ne pus que me précipiter à ses pieds. Ses fils en firent de même: et tous, nous embrassâmes ses genoux. Il nous enlaçoit dans ses bras: *Marien*, me disoit-il, reçois-les au nom de Dieu; ne te sépares jamais d'eux: que la mort seule puisse vous désunir. Donnes-m'en ta parole; j'en ai besoin pour mourir tranquille.

Notre situation étoit douloureuse; nos cœurs ne pouvoient y suffire. Mon affliction s'augmentoit en pensant qu'une impression si vive et qui sembloit devoir épuiser sa sensibilité, pourroit trop l'émouvoir et peut-être accélérer les attaques de son mal. Je fis un effort sur moi-même, je me levai; et élevant la voix malgré mes pleurs, je lui dis: oui, mon ami, je te le promets; jamais rien ne me séparera de tes enfans. Je les bénis; je leur consacre, au nom de ce Dieu qui me les envoie par ta main, mes soins jusqu'au dernier souffle de ma vie; mais prends soin de la tienne. Une émotion si forte peut t'être funeste. Tu dois à Dieu, à nous autres et à toi-même, de ne pas hâter le moment que la Providence t'a destiné. Je le pris alors par la main et je le fis rasseoir.

Lorsqu'après quelques instans de repos l'agitation de son esprit fut un peu calmée, il se tourna vers nous; et d'un ton tranquille et doux, il nous dit: j'avois besoin de cette effusion de

mon ame, pour soulager mon cœur et dissiper mes inquiétudes. Maintenant la nature et l'amour paternel se sont satisfaits ; le seul doute qui m'inquiétoit a cessé ; il ne me reste plus rien à desirer, et je vais attendre tranquillement l'heure du Seigneur. Revenant à ses fils, il les prit dans ses bras, les embrassa tendrement, et leur dit d'un ton calme et tendre : mes enfans ! enfans que Dieu m'a donnés dans sa miséricorde ! gravez bien dans votre cœur les derniers conseils d'un père qui vous aime tendrement et qui descend au tombeau.

J'ai fait mon testament ; je vous y institue héritiers par égale portion. Vous êtes également dignes de ma tendresse ; vous m'avez aimé, vous m'avez obéi également ; et je ne pouvois sans injustice vous préférer l'un à l'autre. N'ambitionnez pas de devenir plus riches ; vous l'êtes suffisamment, et peut-être vaudroit-il mieux que vous le fussiez moins. Le plus grand des biens est la modération ; mais puisque Dieu vous a donné des richesses, contentez-vous-en ; tâchez d'en faire un bon usage ; ayez seulement soin de les conserver et de les faire prospérer, pour pouvoir être en état d'étendre davantage vos charités et vos bienfaits.

Suivez la vocation qu'il plaira à Dieu de vous inspirer ; mais si sa Providence ne s'explique pas

par des signes particuliers que votre cœur puisse entendre, soyez assurés qu'il vous a déjà manifesté sa volonté soit dans la naissance qu'il vous a donnée, soit dans les circonstances où il vous a placés. Prisez la vie des champs et préférez-la, comme plus simple, plus conforme à la nature et aux desseins de Dieu, et parce qu'elle vous éloignera moins qu'une autre des chemins du Ciel. Loin de l'ambition, du faste et de tout ce qui alimente les passions, dans cet état les mœurs sont plus pures, les desirs moins ardens, les dangers moins grands et moins nombreux.

Ne cessez jamais de vous aimer; que rien n'altère votre union. Si la Religion nous commande d'aimer tous les hommes, si la nature nous porte à aimer nos amis, nous devons bien plus d'amour encore à ceux que le Ciel a destinés à en être l'objet. Dieu et la nature ont constitué pour nos amis naturels les parens, et les frères à plus forte raison. S'il s'en trouve beaucoup qui ne s'entr'aiment point, c'est parce que les passions ont étouffé et altéré ce penchant naturel de nos cœurs. Dans une Religion où tout est amour; dans une loi qui prescrit et conserve la paix et l'union, non-seulement entre les étrangers, mais entre les ennemis mêmes, parce que la charité nous oblige à la déférence envers tous; comment seroit-il possible que des motifs d'in-

térêt pussent diviser deux frères ? Le vice seul pourroit y parvenir ; et j'espère qu'il n'habitera jamais avec vous.

Si votre cœur vous porte au mariage, choisissez une épouse modeste, douce et élevée dans les maximes de la Religion. Ne recherchez point la richesse ; vous avez assez de bien pour que vos épouses vous doivent leur fortune. Tâchez de vivre tous ensemble pour vous aider réciproquement dans les événemens heureux ou malheureux de la vie, et pour vous exciter les uns les autres par le bon exemple : cette maison vous suffit à tous. Que votre cœur choisisse une honnête et digne compagne qui embellisse et vous rende chère la suite de vos jours ; mais pour que votre cœur ne soit pas le seul arbitre de votre choix, il faut que la raison l'approuve ; qu'il soit confirmé par le sentiment de l'autre frère et de l'ami qui doit remplir ma place.

Ici, mes enfans, j'interpelle l'amour et toute la tendresse que vous me devez, s'il le faut même j'interpose tout le respect et toute l'autorité d'un père, pour exiger que vous me donniez dès ce moment votre parole, de ne prendre aucun engagement et de ne donner la main à quelle femme que ce soit, sans l'approbation de l'autre frère et sans le consentement de *Marien.* —Ses deux fils baignés de larmes le lui pro-

mirent ; et mon ami, après les avoir embrassés de nouveau et calmé ce mouvement de sensibilité, poursuivit ainsi :

Faites-vous gloire du nom de Chrétiens ; que ce titre soit à vos yeux le plus relevé et le plus glorieux de tous. Dans aucune circonstance, dans aucun cas, ne rougissez jamais de suivre l'Évangile ; que ces terribles paroles de l'Homme-Dieu soient toujours présentes à votre esprit : *Je ne reconnoîtrai point devant mon Père, ceux qui ne m'auront point reconnu devant les hommes.*

Sur-tout, mes enfans, aimez-le ; aimez le divin JÉSUS de toutes les forces de votre cœur : il ne faut pour cela que le bien connoître. Lisez et observez continuellement son Évangile. Lisez-le pour adorer et aimer son divin Auteur. Méditez-le pour le pratiquer avec plus d'exactitude. Nourrissez-vous de toutes ses maximes. Pénétrez votre cœur de ses paroles et de son esprit, pour y conformer toutes vos actions et tous vos discours. Considérez la vie de Jésus ; ayez-la toujours présente : que ce divin modèle soit constamment devant vos yeux. Dans toutes les occasions douteuses, demandez-vous à vous-mêmes : qu'est-ce que Jésus-Christ auroit fait dans cette occasion ? Il nous a dit lui-même, que celui qui le suit, ne marche point dans les ténèbres.

Aimez-le donc autant qu'il vous sera possible d'aimer. Aimez-le pour lui-même et comme l'unique objet digne de votre amour. Aimez ensuite tout ce qu'il a aimé. Aimez parce qu'il nous l'ordonne. Toutes les créatures qui existent sont à lui ; nous devons donc les aimer toutes ; mais notre amour pour lui doit surpasser celui de tout ce qui est créé. N'abhorrez que ce que lui-même a abhorré. Que la passion avilissante de la haine qui tyrannise et déchire le cœur, qui commence par dévorer celui qu'elle possède, ne s'introduise jamais dans votre sein ; ne haïssez que le vice, et que jamais votre haine ne se porte sur les personnes ; n'oubliez jamais que Jésus-Christ a voulu que sa Religion se distinguât des autres et fût caractérisée par l'amour réciproque des Chrétiens.

Après Jésus-Christ, sa digne Mère doit être le premier objet de votre amour ; elle est ce que J. C. aime le plus. *Marie* fut appelée à la haute dignité de mère de Dieu, parce qu'elle fut la plus parfaite des créatures qui sont sorties et qui sortiront jamais de ses divines mains. Il l'a constituée notre Mère, et nous devons mettre toute notre confiance en sa puissante intercession. Adressez-lui tous les jours vos prières ; et sachez que mon espérance en cette Mère de miséricorde, est dans ce moment la plus grande

consolation que j'éprouve dans mes justes craintes.

Choisissez-vous quelques Saints, selon que votre piété vous l'inspirera, pour vous servir d'avocats dans le Ciel; quant à vos Anges gardiens, vous n'avez point de choix à faire. Dieu les a choisis pour vous : ce sont des tuteurs et des amis intimes qu'il vous a donnés. Vous leur devez beaucoup de respect; et vous pouvez vous adresser avec confiance à eux dans vos besoins. Soyez extrêmement dévots à *St. Joseph*, époux de *Marie*, qui a des titres fort élevés dans le Ciel.

Ne craignez ici-bas que Dieu seul; parce que seul il peut nous infliger des châtimens sans fin. Les hommes ne peuvent nous faire du mal qu'avec sa permission. Les maux qu'ils nous font sont passagers, en les supportant avec patience, en les pardonnant toujours, il ne dépend que de nous de les convertir en biens.

La terre est un séjour d'exil et d'épreuve, une vallée de larmes. Attendez-vous donc à y éprouver toutes sortes de tribulations, de tentations et d'angoisses. Tel est le sort de la condition humaine, telle est la peine du péché. Jésus-Christ lui-même a annoncé que la vertu seroit persécutée; aussi nous a-t-il laissé dans sa Religion

des secours à l'aide desquels nous trouvons toujours le moyen de nous défendre.

C'est par cette raison que celui qui vit de la foi ne craint que Dieu seul ; il est préparé à tous les maux qui peuvent lui venir des hommes. Si la persécution qu'il souffre est juste, il l'envisage comme la peine de sa faute ; il la fait servir à son expiation. Il ne voit dans les hommes que les instrumens dont Dieu se sert dans sa miséricorde, pour le châtier en cette vie. Il lui rend graces ; il excuse les hommes, il leur pardonne, il prie pour eux, et travaille à appaiser l'Auteur de toute justice.

Si la persécution est injuste, sa pitié s'exerce sur les malveillans ; il se souvient de ses propres erreurs ; il prie Dieu de les éclairer comme lui dans leur aveuglement. Il reconnoît que Dieu l'éprouve ; et dans sa fidélité il s'applique à recueillir les fruits de ses souffrances.

Les tribulations ne peuvent rien sur lui ; il sait qu'elles ne peuvent être que momentanées et légères ; qu'elles produisent une immensité de gloire, et qu'aucune de celles qu'il peut éprouver n'est proportionnée aux récompenses immortelles qui l'attendent.

Les tentations ne le troublent point ; il sait que Dieu est fidelle, et que les secours qu'il nous envoie sont proportionnés aux dangers. Ses

besoins temporels le laissent sans inquiétude. Lorsqu'il a fait tout ce que la prudence lui suggère, il s'abandonne avec confiance à la providence d'un Père aussi tendre que libéral, dont l'attention s'étend jusqu'au plus débile passereau.

Dans ses doutes, il a recours à l'Évangile; il lève les yeux avec une intention pure vers Jésus son modèle ; et il puise dans lui toute la lumière dont il a besoin pour se décider sans crainte. La mort ne l'effraie point, il sait qu'elle est le terme de notre épreuve et le principe d'une vie qui ne doit jamais finir ; il sait qu'avec elle commence le jour éternel qui n'a point de nuit. C'est ainsi qu'après avoir vécu dans l'espérance sur la terre, il s'envole heureux dans le séjour de l'immortalité.

Je vous le recommande encore, mes enfans; que votre lecture la plus assidue et la plus attentive soit celle de l'Évangile. Recueillez dans votre esprit les principes de sa doctrine céleste; et vous verrez que ses maximes sont les plus propres à produire ici-bas la paix, la concorde et le bonheur. Vous verrez que lors même qu'il n'y auroit point d'autre vie, il faudroit les suivre pour être heureux dans celle-ci.

Étudiez avec soin votre Religion; concevez et gravez dans votre esprit le plan magnifique

sur lequel Dieu l'a établie et qu'il pouvoit seul imaginer pour se faire connoître aux hommes. Embrassez-le dans toute sa grandeur, dans toute son étendue, autant que vous pouvez en être capable. Pour peu que vous puissiez l'entrevoir, vous admirerez un pompeux et immense édifice, dont toutes les parties se correspondent dans la plus harmonieuse proportion, et dont la nature est infiniment au-dessus de toutes les conceptions humaines. Vous verrez qu'une clarté si sublime ne peut descendre que du Père des lumières.

L'économie divine de ce plan sublime produira dans vous le respect et l'adoration; elle excitera dans vous une admiration sans bornes pour son incomparable Auteur. Elle embrasera vos cœurs d'amour, en développant à vos regards ce que Dieu a fait pour les hommes; elle vous rendra cher le nom auguste de Chrétiens; elle vous enflammera d'une douce satisfaction; elle excitera votre juste gratitude d'avoir été honorés d'un si beau titre, et vous n'envisagerez que d'un œil de mépris les biens périssables de la terre, lorsque vous les mettrez en parallèle avec ceux qui vous attendent dans le ciel.

Enfin, mes enfans, souvenez-vous de votre père, pour prier Dieu de lui pardonner ses longs

égaremens. Aimez-vous tendrement ; aimez tous les hommes. Ayez pitié des foibles et des malveillans qui se laissent gouverner par leurs passions : que votre compassion s'étende sur les aveugles volontaires dont les yeux se ferment aux lumières victorieuses de la foi. Fuyez leur société avec plus de soin qu'on ne fuit la peste, à moins que vous n'ayez l'espoir de les éclairer. Soyez doux, indulgens, affables envers tout le monde. Estimez la pauvreté, secourez les pauvres ; et n'oubliez jamais que votre père n'a commencé à être heureux qu'au moment où il s'est jeté dans les bras de la Religion.

—Lorsque mon ami eut fini de parler, ses enfans se mirent à genoux, lui baisèrent les mains, lui promirent de ne jamais oublier ses conseils, et lui dirent qu'avec l'aide du Ciel, ils espéroient de les observer exactement. Leur père attendri les reçut dans ses bras ; il leur répondit que sa plus grande consolation étoit de mourir avec l'idée de laisser dans le monde deux enfans chers à son cœur, destinés à devenir un jour les adorateurs éternels du Dieu vivant ; et dans l'espérance de nous voir bientôt tous réunis dans le sein de sa gloire.

Je craignis que cette émotion trop forte ne hâtât les progrès de la maladie ; je m'empressai pour l'affoiblir de dire que je répondois de mes

jeunes amis ; mais que nous ne devions pas exciter plus long-temps notre sensibilité réciproque, et que nous devions nous consoler par l'idée de l'accomplissement de la volonté de Dieu. Au moment où je parlois ainsi, le Curé et le Médecin entrèrent. Mon ami leur proposa de rester avec nous tout le jour. Ils y consentirent ; et tout ce temps fut employé en conversations tendres et édifiantes. Mon ami parla de la majesté du Christianisme et de la bonté de Dieu de manière à nous enflammer et à nous ravir : rien n'égale la fécondité de l'éloquence et le sublime enthousiasme avec lequel il nous parloit de sa prochaine espérance de voir bientôt le Tout-Puissant face à face, de jouir de ses perfections et de louer éternellement sa miséricorde.

Lorsque l'heure de se retirer fut venue, le Curé et le Médecin voulurent passer la nuit. Mon ami n'y consentit pas ; et en effet il n'y avoit aucune apparence de danger ; mais le Médecin insista, et il fallut lui donner un lit dans une chambre contiguë. Je le forçai de se coucher, et j'emmenai mes deux jeunes élèves pour qu'ils en fissent autant ; mais tout en faisant coucher les autres, je ne voulus pas me coucher moi-même, sans avoir pris toutes les précautions possibles. Je restai donc dans le voisinage du malade pour être à portée de lui, s'il avoit besoin

de quelque secours; voyant sur les quatre heures du matin qu'il dormoit d'un sommeil tranquille et naturel, je crus pouvoir aller prendre quelque repos, et je laissai un domestique à ma place.

Quelle fut ma surprise de trouver mes deux élèves que je croyois couchés et endormis, assis près d'une table et occupés à écrire! Ne pouvant dormir, ils s'étoient levés pour mettre par écrit les conseils de leur père et ne pas les oublier. Je les embrassai avec attendrissement, et leur dis que cet empressement à les recueillir étoit un sûr garant de l'intérêt qu'ils mettroient à les suivre. Chacun d'eux avoit écrit de son côté; et c'est d'après leurs deux copies que j'ai formé l'extrait que je viens de te mettre sous les yeux. J'étois alors si troublé, si hors de moi, que je n'aurois pas pu le faire d'après moi-même.

Nous employâmes le reste de la nuit à confronter les deux écrits. J'invitai vainement les jeunes gens à s'aller coucher; *Félix* me dit d'un air très-affligé: mon bon ami (c'étoit ainsi qu'ils me nommoient), mon père ne nous a pas encore donné sa sainte bénédiction? — Comment, lui dis-je? tu n'as qu'à lire ton propre écrit; tu y verras qu'il demande à Dieu de vous protéger et de vous maintenir dans sa grace. — Oui, me répondit-il, il adressoit à Dieu des prières pour nous, mais ce n'est point une bénédiction.

—Qu'entends-tu par bénédiction, lui demandai-je? —J'entends tout ce que le monde entend: nous nous mettrons à genoux, et mon père fera sur nous la signe de la croix, en nous disant: mes enfans, que Dieu vous bénisse; et moi, je vous bénis en son nom! — Je voulus lui persuader qu'il avoit déjà dit tout ce qu'il demandoit, et bien plus encore; ni lui ni son frère n'en furent satisfaits. Je m'efforçai vainement de leur persuader que leur père l'avoit déjà fait, et qu'il étoit inutile de renouveler en lui ces mouvemens de sensibilité; ils s'obtinoient à me répéter: quelle douleur n'aurions-nous pas toute notre vie de penser que mon père a eu le temps et la volonté de nous donner sa bénédiction, et que nous en avons été privés!

J'étois vivement touché de leur bon naturel, et j'aurois bien voulu leur donner une satisfaction si aisée à leur procurer, si je n'eusse appréhendé de réveiller l'émotion trop vive de leur père; et après un peu de réflexion, je leur présentai sérieusement ce motif. — Si cela peut lui nuire, dit *Félix*, il ne faut plus y penser; mais combien nous avons à regretter, ajouta-t-il en soupirant, qu'il ne l'ait pas fait hier qu'il le pouvoit sans inconvénient; enfin n'en parlons plus. Malgré toutes mes raisons, je vis bien qu'il leur restoit toujours un cuisant regret. — Mes enfans, leur

dis-je, allez reposer; et je verrai si cela peut s'exécuter sans danger pour votre père. Ils se mirent au lit; et je rendis graces à Dieu des sentimens tendres et Chrétiens qu'ils venoient d'exprimer.

Mon ami s'étant éveillé, je me rendis auprès de lui, et j'y trouvai le Médecin. Il étoit fort tranquille, et nous dit qu'il avoit passé une bonne nuit; qu'il ne ressentoit aucune incommodité; que sans les attaques qu'il avoit essuyées, il croiroit n'avoir jamais été en meilleure santé; mais, ajouta-t-il, ces redoublemens sont des indices certains de l'approche de mon dernier moment. Je lui parlai de la surprise où j'avois été de trouver ses fils à minuit occupés à mettre sur le papier ses conseils pour en mieux conserver le souvenir; et je lui lus l'écrit de chacun d'eux.

Il s'attendrit en admirant leur heureuse mémoire, et demanda à Dieu de leur conserver ces bonnes dispositions. Le voyant aussi bien, j'ajoutai: je pourrois encore te donner une nouvelle plus consolante; mais je crains d'émouvoir ta sensibilité, éprouvée déjà par les assauts multipliés que tu as essuyés. Il me protesta que dans le moment actuel il n'y avoit rien à craindre, et que tout ce que je pourrois lui dire ne serviroit qu'à élever son cœur à Dieu, pour lui rendre de nouvelles actions de graces. Je lui racontai notre conversation,

conversation, et combien ses fils étoient désolés qu'il ne leur eût pas donné la dernière bénédiction et fait sur eux le signe de la croix.

La candeur et l'innocence touchante de *Félix* et *Paulin* firent sourire mon ami ; mais aussitôt et avec beaucoup d'empressement il me dit : *Marien*, il faut les satisfaire. Vas, et amènes-les-moi sur-le-champ. Ma main ne fera que répéter ce que mon cœur a fait tant de fois. Le Médecin s'y opposa, alléguant que ce seroit un nouveau sujet d'agitation, et que des secousses si multipliées et si fortes pourroient amener des convulsions. Je partageois son sentiment ; mais mon ami insista en nous assurant qu'il sauroit se modérer, et qu'il y auroit de l'inhumanité à laisser ses enfans privés d'une consolation si facile à leur donner et à laquelle ils attachoient tant d'importance.

Nous cédâmes ; mais nous attendîmes que les enfans fussent éveillés. Mon ami s'habilla, se mit dans son assiette ordinaire ; et bientôt après survint notre digne Curé qui eut la joie la plus vive de le voir en si bon état. J'avoue que malgré ce que m'avoit dit le Médecin et ce que j'avois vu moi-même, je conservois encore je ne sais quel espoir secret ; j'aimois à me flatter que Dieu voudroit le laisser encore sur terre pour le bien de ses enfans, de nos habitans et pour notre consolation à tous.

Mon ami ne nous entretenoit que de ses espérances qu'il voyoit toujours prêtes à se réaliser, de la grandeur de Dieu, de l'étendue de ses miséricordes et de la félicité que sa vue procure aux bienheureux; il s'exprimoit avec tant de chaleur, avec un enthousiasme si noble et si fervent, qu'il nous paroissoit un mortel inspiré. Depuis long-temps ses discours n'avoient plus d'autre objet que le Ciel et tout ce qui pouvoit nourrir ses brûlantes espérances; ils étoient toujours pleins de chaleur, de vivacité et de dignité; mais dans ces momens il sembloit se surpasser lui-même: on le voyoit enflammé d'un esprit divin s'élancer au-dessus de la sphère de l'humanité.

Son éloquence touchante et mâle étoit comme un torrent qui rouloit majestueusement les eaux salutaires des délices célestes; et comme si elles eussent obéi à une impulsion d'un ordre supérieur, elles pénétroient nos ames de l'ardeur surnaturelle qui les animoit. Notre intelligence sembloit s'agrandir et donner à notre être un rang plus élevé; nous croyions sentir circuler dans nos veines les émanations de la vie divine.

Tout avoit pris dans lui une expression, une grandeur, une activité qui sembloient surpasser les facultés humaines. Son ton, ses regards, son geste, la rapidité et la majesté de ses discours; tout ce qui émanoit de son ame avoit pris à nos yeux

un caractère surnaturel. Nous écoutions avec une attention avide des discours qui nous transportoient, comme si nous eussions voulu introduire dans nous l'ame toute entière de cet homme incomparable, l'unir et la confondre avec la nôtre.

A entendre ses discours pleins d'élévation et de force, animés par l'énergie du sentiment, la vivacité et la facilité de l'expression, on eût dit qu'il lisoit déjà dans le livre de vérité la doctrine de la sainte Religion, et qu'il y puisoit sa force. En nous entretenant de la félicité des bienheureux, il sentoit déjà briller dans lui l'éclat de leur gloire; déjà l'immensité de leurs éternelles splendeurs se développoit toute entière à ses regards.

Tandis que nous nous livrions à l'étonnement et à la sainte ardeur que nous inspiroient ses discours, on m'avertit que *Félix* et *Paulin* étoient habillés. Leur père demanda qu'ils vinssent, et je sortis pour les lui amener. Le Curé m'a raconté depuis que mon ami fixa ses regards sur le crucifix placé vis-à-vis de lui, et qu'il resta quelque temps profondément recueilli : lorsqu'il jugea que ses enfans approchoient, il se mit sur son séant; son ame sembloit toute pleine de Dieu; ses yeux brilloient d'une lumière surnaturelle et céleste. Il m'a répété cent fois que cette transformation fut si sensible qu'elle lui inspira un sentiment de vénération et d'épouvante tel qu'il ne pouvoit

se défendre d'une sorte de terreur religieuse et sacrée.

A la vue de ses fils, il s'avança pour les recevoir dans ses bras ; et avec une dignité et un amour qu'on ne peut décrire, il leur dit d'un ton doux et affectueux : Venez, mes enfans; venez, les fils chéris de mon cœur ! que nos Anges nous assistent, que nos avocats célestes viennent à notre aide, que la puissante mère des Chrétiens soit notre protectrice dans cet instant; que tous les bienheureux intercèdent auprès du Dieu des miséricordes, pour qu'il daigne écouter du haut de son trône la voix indigne d'un père pénitent, qui lui demande pour dernière grace d'accompagner de sa bénédiction celle qu'il va donner à des fils humbles et respectueux.

Félix et *Paulin* se précipitèrent à ses pieds; mon ami éleva les bras vers le ciel ; et nous, surpris de la solennité qu'il donnoit à cette cérémonie, entraînés par l'accent animé de sa voix et par la dignité que son action empruntoit de la majesté de la Religion, par un mouvement subit et involontaire nous nous jetâmes à genoux. Je sentois mes cheveux se hérisser, mon sang couler avec impétuosité dans mes veines, et mon esprit dans une situation extraordinaire et toute nouvelle. Je ne pouvois me rassasier du spectacle d'un mortel devenu en un instant si supérieur à tous

les autres et à lui-même ; il me sembloit le voir environné d'une lumière céleste. Le son de sa voix retentissoit dans mon cœur et le pénétroit d'un respect religieux. Je crus que l'esprit de Dieu descendoit parmi nous et embrasoit nos ames, que nous étions, en un mot, transportés au-dessus de la terre, et dans une sphère supérieure et voisine des demeures célestes.

Mon ami levant les yeux, et avec cette respectueuse onction qui accompagne la prière religieuse, dit : Dieu des miséricordes ! Dieu dont l'infatigable bonté a daigné, malgré mes longs égaremens, vaincre mon cœur pervers et le ramener dans le sein de ton Église ! toi qui l'as éclairé de tes vérités saintes, qui l'as fait participer à tes dons divins et qui permets qu'il meure dans les bras de ta Religion, avec la consolation de l'espérance chrétienne, comment ne jeterois-tu pas un regard propice sur deux jeunes cœurs qui, par une suite des miséricordes que tu as déployées sur moi, instruits de la vérité de la foi, desirent vivre dans le culte que tu nous as révélé et qui seul est digne de ta sainteté ?

Je te présente, Seigneur, ces deux disciples de ton Christ, qui le reconnoissent pour leur Dieu, qui desirent de suivre sa loi divine et conformer leur vie entière aux saintes maximes de son Évangile. J'invoque le divin médiateur que tu nous as

donné, pour que notre néant puisse s'élever avec lui jusqu'à la hauteur de ta gloire. J'interpelle le pontife sacré que ta bonté daigna établir sur nous pour que nos prières te soient agréables, qu'il porte les miennes à ton trône inaccessible, et que par ses mérites infinis tu répandes sur mes fils toutes les bénédictions de ta grace.

Protéges-les, Seigneur, assistes-les de tes lumières; rends-les forts de ta force et saints de ta sainteté; que jamais ils ne se séparent de ta sainte épouse, de l'Église notre mère que tu as établie au prix de ton sang; qu'ils ne s'écartent jamais de ta loi. Conserves-les, Seigneur, dans leur innocence, afin qu'au jour que tu leur as destiné, ils puissent célébrer ta gloire dans le séjour que ta miséricorde accordera à mon repentir. Et en attendant, ô mon Dieu! si celui qui vit avec toi peut descendre sur la terre, je les environnerai de mon esprit, je planerai sur eux, je veillerai à ce qu'aucune créature, aucune prospérité humaine ne les distraie un seul instant de l'amour qu'ils te doivent. Du moins, Seigneur, je te prierai sans interruption de les aider du secours puissant de ta grace.

A présent, Seigneur, à présent : notre Père qui es dans les Cieux, daignes ouvrir ton sein paternel, et accueillir dans l'abîme infini de ta miséricorde, le dernier acte qu'un père mortel

puisse faire en faveur des enfans que ta providence a confiés à ses soins.... Mes enfans, dit-il, usant de tous les droits que le Ciel m'a départis en me donnant la qualité de votre père, et avec tout l'amour dont vos desirs fervens et tendres me font un devoir; recevez la bénédiction que je vous donne au nom de notre Dieu, et de son indivisible et adorable Trinité. Faisant alors un signe de croix sur chacun d'eux : *Félix*, dit-il, je te bénis; *Paulin*, je te bénis : que le Dieu de bonté qui nous voit et qui entend le gémissement de nos cœurs, répande sur nous tous sa divine miséricorde.

Nous étions tous baignés de larmes, mon ami pleuroit aussi. Ses enfans l'embrassèrent, et suspendus à son cou lui rendirent des actions de grace, avec une tendresse qui enflammoit nos cœurs. Enfin, après avoir tâché pendant quelque temps de nous remettre d'une si vive émotion, transportés bien au-dessus des choses de la terre, notre situation ne nous permettoit de ne nous entretenir que de celles du Ciel. Pour éloigner toute occasion d'une nouvelle agitation, je proposai de faire quelque lecture; et mon ami me pria de lui relire un discours que nous avions lu peu de temps auparavant, sur l'alégresse que la conversion d'un pécheur répand dans le Ciel.

Cet homme extraordinaire vécut encore huit

jours parmi nous, ne cessant de nous donner des instructions nouvelles et d'excellens exemples. Ni sa modération ni sa patience ne se démentirent; jamais nos espérances ne parvinrent à lui faire illusion. Quand nous cherchions à le flatter du retard d'une nouvelle attaque, il sourioit, il railloit de nos conjectures. Je ne crois pas qu'il soit possible d'aller à la mort avec tant de joie; Dieu voulut récompenser sa vertu et couronner sa confiance.

Une nuit où nous dormions tous, le domestique qui le veilloit, vint nous avertir qu'il avoit essuyé une nouvelle attaque : je volai auprès de lui avec ses enfans; nous le trouvâmes sans sentiment; je fis appeler le Médecin et le Curé. Nous nous flattions encore que ce paroxisme passeroit comme les précédens; le Médecin fit préparer une potion, mais nous vîmes avec douleur que cette léthargie devenoit beaucoup plus longue qu'elle ne l'avoit encore été.

Après plus de cinq heures il ouvrit les yeux. *Félix* accourut avec la potion qu'on avoit préparée; mon ami d'un air gracieux et serein lui dit: mon fils, je n'ai plus besoin que de Dieu. Il promena ses regards de tous côtés, et nous voyant autour de son lit : mes amis, nous dit-il, Dieu m'appelle : priez pour moi. Il baisa avec affection le crucifix qu'il tenoit à la main, le plaça sur sa

poitrine, le pressa dans ses bras, et retomba dans sa léthargie.

Nous ne désespérions pas de lui voir recouvrer ses sens; mais, hélas! ce dernier moment fut le terme de sa vie; le Médecin s'approcha de lui, et peu de temps après il nous dit qu'il étoit en la présence de Dieu. Nous fûmes tous consternés d'une nouvelle aussi terrible que si nous n'y avions pas été préparés. Nous courûmes à lui; il ne donnoit plus aucun signe de vie. Nous nous mîmes à genoux autour de son lit, et baisant respectueusement ses deux mains, nous les inondâmes de nos larmes. Le Curé élevant les yeux et la voix, s'écria: Mortel chéri de Dieu; vase insigne de la miséricorde du Ciel! si tu es déjà, comme la piété m'ordonne de le croire, dans le sein du Dieu de bonté, n'oublies pas les malheureux mortels qui habitent encore cette terre infortunée.

Ses deux enfans et les domestiques qui nous entouroient ne pouvoient contenir leurs gémissemens et leurs sanglots; leurs cris s'élevoient vers le Ciel, auquel ils adressoient ces mots: O Dieu de bonté! reçois dans ton sein compatissant le meilleur et le plus tendre des pères, le plus doux et le plus juste des maîtres, le plus bienfaisant des hommes et ta plus vive image sur la terre! Je crus devoir les abandonner à leur

affliction pendant quelques instans pour la soulager ; mais ne perdant point de vue le desir de calmer une si violente agitation, par la résignation et la constance que la Religion prescrit à des Chrétiens, j'engageai le Curé et le Médecin à ramener les enfans dans leur appartement pour chercher à appaiser leur douleur.

Je ne pourrois te dépeindre ni l'affliction de nos habitans, ni les larmes qu'ils donnèrent au bienfaicteur auquel ils devoient leur instruction et leur félicité. Quoique mon ami eût ordonné qu'on l'enterrât dans le cimetière sans aucune espèce de distinction, ses fils insistèrent pour que les cendres de leur père fussent conservées séparément. Pour concilier la modestie du défunt avec le juste desir de la piété filiale, nous consentîmes, le Curé et moi, qu'on le mît dans un cercueil de plomb, et qu'on le plaçât dans la chapelle, grossièrement revêtu de chaux et de menu moellon, avec cette seule inscription :

A LEUR PÈRE :

FÉLIX ET PAULIN.

Fin du Tome quatrième et dernier.



TABLE DES MATIÈRES.

Le chiffre romain indique le tome ; le chiffre arabe indique la page.

A

B

C

pour

D

E

G

H

I

J

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

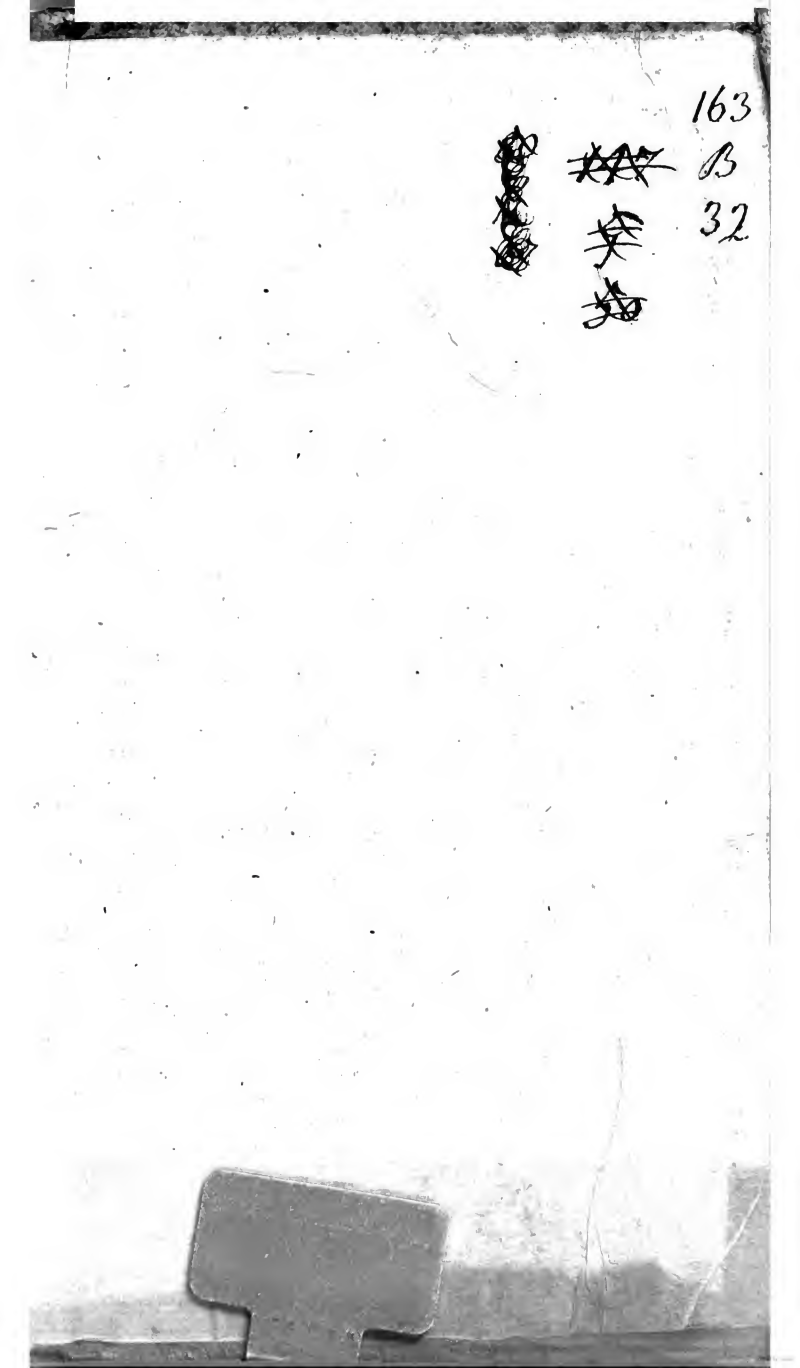
U

V

Z

Fin de la Table des Matières.




163
B
32

